# John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
Adams
133.1
v.6

# LES VIES
## DES
## HOMMES ILLUSTRES
## DE PLUTARQUE.

*TOME SIXIEME.*

# LES VIES

DES

# HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

*Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.*

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

*TOME SIXIEME,*

CONTENANT

*Les Vies* { *de* CRASSUS, *de* SERTORIUS, *d'*EUMENES, *d'*AGÉSILAS, *de* POMPÉE.

A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.

M. DCC. LXXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

x x Adams
133.1
v. 6

# MARCUS CRASSUS.

MARCUS CRASSUS étoit fils d'un pere qui avoit été cenſeur, & qui avoit eu l'honneur du triomphe. Il fut élevé dans une petite maiſon avec ſes deux freres, qui, tous deux, furent mariés du vivant de leurs parens, & ils n'avoient tous qu'une même table; & ce ne fut pas ce qui contribua le moins à le rendre ſobre & tempérant dans toute ſa maniere de vivre. (*a*) Après la mort de l'un de ſes freres, il prit avec lui ſa veuve & ſes enfans dans ſa maiſon. Car ſur l'amour des femmes, il n'y avoit point de Romain plus ſage & plus modéré que lui. Il eſt vrai qu'étant un peu avancé en âge, il fut accuſé d'avoir un commerce criminel avec Licinnia, une des vierges veſtales. Licinnia même fut appellée en juſtice à la pourſuite d'un certain Plotinus, qui ſe déclara ſon accuſateur. Mais

(*a*) *Après la mort de l'un de ſes freres, il prit avec lui ſa veuve & ſes enfans dans ſa maiſon.*) Xylander a eu raiſon de reprendre les interpretes qui avoient traduit, *il épouſa ſa veuve, & en eut des enfans.* Car cela eſt faux, & la lettre du texte ne ſouffre pas ce ſens-là. Craſſus prit avec lui ſa belle-ſœur & ſes neveux.

la vérité est (*a*) que cette vestale avoit une maison de campagne fort belle, & que Crassus, voulant l'avoir à bon marché, s'attacha à elle & lui fit la cour fort assiduement, de sorte que ses fréquentes visites donnerent lieu à ce soupçon. Le jour qu'il fut jugé, ce qui lui aida le plus à réfuter cette accusation, ce fut son avarice; car ses juges ayant connu que c'étoit le seul motif de son attachement, il fut absous à pur & à plein, & il ne laissa pas un moment de repos à la vestale, jusqu'à ce qu'elle lui eût vendu sa maison. Aussi les Romains disent-ils que l'amour des richesses étoit le seul vice qui obscurcissoit en lui beaucoup de vertus. Je crois en effet que ce vice paroissoit seul, mais c'est parce qu'étant plus fort & plus violent que tous les autres, il les effaçoit tous & les empêchoit d'éclater.

Les grandes preuves que l'on donne de son avarice, sont sa maniere d'acquérir & ses biens immenses; car il n'avoit au plus que (*b*) trois cens talens quand il entra dans le monde. Pendant le tems qu'il fut en charge, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, il donna un festin au peuple, & fit à chaque citoyen une distribution de bled pour trois mois; & après ces grandes largesses, ayant voulu faire un état de tous ses biens avant son départ pour aller faire la guerre aux Parthes, il trouva que

(*a*) *Que cette vestale avoit une maison de campagne fort belle.*) Car les vestales ne renonçoient pas à leur bien comme nos religieuses; & la raison de cela étoit qu'elles pouvoient sortir de cette religion & se marier.

(*b*) Trois cens mille écus.

ſon fonds montoit à la ſomme de (*a*) ſept mille cent talens ; & la plus grande partie de tout ce bien, s'il faut dire cette vérité avec l'exécration qu'elle mérite, il l'avoit acquiſe par le fer & par le feu, ayant tiré ſes plus grands revenus des calamités publiques. Car lorſque Sylla, après avoir pris Rome, vendoit publiquement les biens de ceux qu'il avoit fait mourir, appellant & eſtimant véritablement ces biens des dépouilles ennemies, & un butin qui lui appartenoit, & voulant que la plupart & les plus conſidérables des citoyens participaſſent à ſon crime, Craſſus fut des plus ardens à recevoir de lui en don, ou à acheter à vil prix tout ce qui lui convenoit.

De plus, voyant que les fléaux les plus ordinaires & les plus fréquens de Rome étoient les incendies & les croulemens des maiſons, à cauſe de la quantité infinie des bâtimens & de leur hauteur exceſſive, il acheta pour eſclaves des maçons, des charpentiers, des architectes, juſqu'à cinq cens ; & quand le feu étoit en quelque endroit, il achetoit non-ſeulement les maiſons qui brûloient, mais encore les maiſons contigues que les maîtres abandonnoient pour peu de choſe, à cauſe de la crainte & de l'incertitude de l'événement ; de ſorte que par ce moyen il ſe trouva que la plus grande partie de Rome lui appartenoit. Mais quoiqu'il eût un ſi grand nombre d'ouvriers, il ne bâtit jamais aucune maiſon que la ſeule où il demeuroit ; car il diſoit

(*a*) Vingt-un millions trois cens mille livres.

ordinairement, *que ceux qui bâtiſſoient ſe détruiſoient ſans avoir d'autres ennemis qu'eux-mêmes.*

Quoiqu'il eût pluſieurs mines d'argent qui lui rapportoient beaucoup, quantité de terres de grand revenu, & beaucoup de laboureurs pour les faire valoir; cependant on peut dire que tout cela n'étoit rien au prix du profit qu'il retiroit de ſes eſclaves, conſidérables par leur nombre & par leurs talens; car ils étoient les uns lecteurs, les autres écrivains, ceux-ci banquiers, ceux-là bons hommes d'affaires, maîtres-d'hôtels ou cuiſiniers. Et non-ſeulement il étoit préſent quand ils apprenoient, mais il ſe donnoit la peine de les former & de les enſeigner lui-même, très-(*a*) perſuadé que le principal ſoin du maître, c'eſt de dreſſer ſes eſclaves comme les organes vivans de l'économique. En quoi il avoit grande raiſon, s'il eſtimoit, comme il le diſoit ſouvent, qu'il faut gouverner tous ſes biens par ſes eſclaves, & ſes eſclaves par ſoi-même. (*b*) Car nous voyons que l'économi-

(*a*) *Perſuadé que le principal ſoin du maître, c'eſt de dreſſer ſes eſclaves comme les organes vivans de l'économique.*) Ariſtote a fort bien dit dans ſon *traité de l'Economie*, que de toutes nos poſſeſſions, la premiere & la plus néceſſaire, c'eſt celle qui eſt la meilleure en elle-même, & la plus capable de conduite; & par conſéquent que ce ſont les eſclaves qui ſont des hommes. C'eſt pourquoi Craſſus les appelle avec raiſon, *les organes vivans & animés de l'économique.*

(*b*) *Car nous voyons que l'économique, qui ſe borne aux choſes inanimées, n'eſt qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand art de la politique.*) Ce jugement de Plutarque eſt certain. Celui qui ſaura bien conduire

que, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain; au lieu que celle qui regarde les hommes fait partie du grand art de la politique. Mais en quoi il n'avoit pas raison, c'est qu'il croyoit & soutenoit qu'un homme n'étoit pas riche quand il n'avoit pas assez de bien pour entretenir & soudoyer lui seul une armée; car, comme disoit Archidamus, (*a*) la guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni réglé; de sorte que les fonds dont elle a besoin sont toujours indéterminés & indéfinis. Et en cela Crassus étoit bien éloigné de la pensée de Marius, qui, ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpens de terre, & ayant su qu'il y en avoit qui se plaignoient & qui en demandoient davantage, dit : *A Dieu ne plaise qu'un Romain trouve trop petite une portion de terre qui suffit pour le nourrir.*

L'avarice de Crassus n'empêcha pas qu'il

des esclaves, pourra être capable de conduire aussi d'autres hommes, ce que ne fera jamais bien celui qui a borné son économie aux choses inanimées, seulement pour le gain; & par-là l'art du premier entre dans l'art de la politique. On peut dire aussi, d'un autre côté, que l'économique est une partie de la politique, & qu'elle en est même l'origine; car l'économie regarde le soin d'une maison, d'un ménage, & la politique regarde le soin des villes & des états, & les villes & les états sont composés de maisons & de ménages.

(*a*) *La guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe, ni réglé.*) On peut appliquer à ce sujet cet apologue célebre. *La Lune pria un jour sa mere de lui faire un manteau juste à sa taille. Eh! ma fille,* lui répondit sa mere, *comment cela se peut-il? Tu n'es pas un seul jour dans la même forme, & tu crois ou décrois continuellement. Ce manteau que tu demandes ne te seroit plus bon dès qu'il seroit fait.*

ne fût toujours très-honnête & très-généreux pour les étrangers; car sa maison leur étoit toujours ouverte, & il prêtoit à ses amis son argent sans intérêt; mais aussi quand le terme du payement étoit échu, il l'exigeoit rigoureusement & sans quartier, de sorte que le plaisir qu'il avoit fait gratuitement devenoit souvent plus à charge que n'auroit été la plus grosse usure. Sa table étoit populaire, il n'y invitoit, le plus souvent, que les gens du peuple. Mais la simplicité qui y regnoit étoit accompagnée de tant de propreté & d'un accueil si gracieux, qu'elle la rendoit beaucoup plus agréable que la bonne chere la plus somptueuse.

Pour ce qui est de son application aux lettres, il s'attacha particuliérement à l'éloquence, sur-tout à cette éloquence qui est utile à plus de monde, je veux dire, à celle du barreau; & il y réussit si bien, qu'il se rendit un des plus grands orateurs qui fussent de son tems à Rome, surpassant, par son travail & par une application continuelle, ceux que la nature avoit plus favorisés que lui. (a) Car il n'y avoit point de cause si petite &

(a) *Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable, qu'il n'y vînt tout préparé.*) Plutarque ne veut pas dire que Crassus ne plaidoit pas la moindre petite cause sans être préparé, il dit une chose plus considérable; il veut faire entendre qu'on ne plaidoit point de cause, pour si petite qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât & ne s'y préparât, comme s'il en avoit été chargé. Et c'est pourquoi il ajoute que souvent Pompée, César, & Cicéron même, refusant de se lever pour parler dans quelque affaire, parce qu'ils n'étoient pas préparés, Crassus

ſi mépriſable, qu'il n'y vînt tout préparé, juſques-là qu'il arriva ſouvent que Pompée, Céſar & Cicéron même, craignant & refuſant de ſe lever pour plaider, il prit leur place & défendit les cauſes dont ils étoient chargés. Cela le rendit d'autant plus agréable au peuple, qui le regardoit comme un homme très-appliqué & très-ſecourable. Ce qui plaiſoit encore infiniment, c'étoit ſa douceur, ſa politeſſe & la civilité avec laquelle il recevoit & careſſoit tous ceux qui alloient le voir ou qui s'adreſſoient à lui. Il ne rencontroit pas un Romain dans la rue, pour ſi pauvre & de ſi baſſe condition qu'il fût, qui le ſaluât, qu'il ne lui rendît ſon ſalut, en l'appellant par ſon nom.

On dit auſſi qu'il étoit très-profond dans l'hiſtoire, & qu'il n'étoit point ignorant dans la philoſophie. Il s'étoit attaché aux livres d'Ariſtote qu'il avoit lus avec un maître, appellé Alexandre, qui donna de grandes preuves de ſon déſintéreſſement, de ſa douceur & de ſa patience, par le commerce qu'il eut avec Craſſus; car il ne ſeroit pas aiſé de dire s'il étoit plus pauvre quand il entra auprès de lui, que quand il en ſortit, après avoir vécu long-tems avec lui très-familiérement. C'étoit le ſeul de ſes amis que Craſſus menoit toujours à la campagne; & par les chemins il lui donnoit toujours un chapeau pour ſe garantir du ſoleil; mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de

fut en état de ſe lever & de parler à leur place.

redemander. (*a*) Oh la grande & merveilleuſe patience de cet homme ! & d'autant plus merveilleuſe (*b*) que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifférente. Mais c'eſt de quoi nous parlerons dans la ſuite.

Quand Cinna & Marius ſe furent rendus les plus forts, il n'y eut perſonne qui ne vît qu'ils revenoient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine & la mort des plus gens de bien. Auſſi tous ceux qui furent trouvés dans la ville furent ſacrifiés à leur fureur. De ce nombre furent le pere de Craſſus & ſon frere. Pour lui, étant encore fort jeune, il ſe déroba à ce danger; car voyant que les tyrans le faiſoient chercher, & qu'ils avoient détaché après lui des gens, comme autant de limiers, pour le prendre dans leur enceinte, il prit avec lui trois de ſes amis & dix domeſtiques; & uſant d'une extrême diligence, il ſe ſauva en Eſpagne, où il avoit déja été avec ſon pere qui y commandoit, & où il avoit fait des amis. Mais à ſon arri-

(*a*) *Oh la grande & merveilleuſe patience de cet homme!*) C'eſt une exclamation d'admiration, & elle eſt très-juſte. Comment cet Alexandre pouvoit-il ſupporter l'avarice ſordide de ce richard, qui lui redemandoit juſqu'à un chapeau? L'homme le plus déſintéreſſé auroit perdu patience à une telle infamie.

(*b*) *Que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifférente.*) Car la philoſophie d'Ariſtote, comme celle de Platon, comptoit les richeſſes parmi les biens deſirables, & regardoit la pauvreté comme un obſtacle à l'exercice de la vertu.

vée il trouva tout le monde, & ſes amis même, ſaiſis de crainte & tremblans au ſeul nom de Marius, & auſſi alarmés de ſa cruauté, que s'il eût déja été à leurs portes. C'eſt pourquoi il n'oſa ſe découvrir ni ſe faire connoître à perſonne; mais il prit le parti de ſe retirer dans une petite terre de Vibius Pacianus, ſur le bord de la mer, où il y avoit une caverne fort grande & fort profonde. Il s'y cacha & envoya delà un de ſes domeſtiques à Vibius, pour ſonder la diſpoſition où il ſeroit pour lui, d'autant plus même qu'il ne pouvoit plus ſe ménager; car il commençoit à manquer de vivres.

Vibius, ayant entendu ſon aventure, ſe réjouit de ce qu'il s'étoit ſauvé; & ayant demandé à ce domeſtique le nombre de ceux qui l'accompagnoient, & le lieu où il s'étoit refugié, il ne voulut pas aller lui-même le voir, de peur de donner du ſoupçon. Mais ayant fait venir ſon receveur, qui gouvernoit cette terre, il lui ordonna de faire préparer tous les jours un ſouper, de le porter lui-même tout ſeul à l'entrée de la caverne, de le mettre au pied de la roche, & de ſe retirer enſuite dans un grand ſilence, ſans s'informer de rien davantage, & ſans vouloir rien connoître ni approfondir. Il le menaça qu'il le feroit mourir, s'il faiſoit la moindre démarche pour ſatisfaire ſa curioſité, & lui promit qu'il lui donneroit la liberté, s'il exécutoit fidélement ſes ordres.

Cette caverne n'eſt pas loin de la mer. Les

rochers dont elle eſt ceinte, qui bouchent ſon entrée, la garantiſſent de la violence des vents, & n'y laiſſent paſſer qu'un petit vent doux & agréable. Mais dès qu'on y eſt entré, on la trouve d'un exhauſſement merveilleux, & ſi ſpacieuſe, qu'elle renferme pluſieurs autres cavernes, où l'on entre de l'une dans l'autre, & qui ſont comme de vaſtes appartemens. Elle ne manque ni d'eau ni de lumiere; car un ruiſſeau d'une eau très-excellente coule au pied des rochers, & les fentes qui ſe trouvent naturellement dans les roches qui la couvrent, ſur-tout aux endroits où elles ſe joignent, recevant la lumiere du dehors, la tranſmettent au-dedans, de ſorte que toute la caverne en eſt éclairée, & qu'il y fait un grand jour. Et l'air du dedans eſt très-pur & exempt de toute humidité, à cauſe de l'épaiſſeur des roches qui ne permet pas à la vapeur de la percer, & qui fait qu'elle ſuinte en dehors & qu'elle coule juſqu'au pied de ces mêmes roches, & groſſit l'onde de ce ruiſſeau.

Pendant que Craſſus fut dans cette tranquille retraite, l'homme de Vibius ne manqua pas d'y apporter tous les jours les vivres néceſſaires, ſans connoître ni voir ceux qu'il ſervoit, mais en étant fort bien vu, parce que, comme ils ſavoient l'heure, ils l'obſervoient & le voyoient venir. Ces ſoupers n'étoient pas ſeulement pour aſſouvir la faim, mais encore pour contenter le goût; la délicateſſe étoit jointe à l'abondance. Car Vibius

vouloit faire ſa cour à Craſſus en le régalant de ſon mieux, & en lui faiſant la meilleure chere qu'il lui ſeroit poſſible; juſques-là que, faiſant réflexion à l'âge de Craſſus, il lui vint dans l'eſprit que, comme il étoit jeune, il étoit juſte de lui fournir auſſi les plaiſirs que cet âge demande ordinairement. Car de ne ſubvenir qu'à ſes néceſſités ſeulement, c'étoit l'action d'un homme qui le ſecouroit plutôt par force que par amitié. Il choiſit donc deux eſclaves très-belles & très-bien faites, & les mena ſur le rivage de la mer. Quand il fut vis-à-vis de la caverne, il leur en montra le chemin & leur commanda d'y entrer, les aſſurant qu'elles n'avoient rien à craindre.

Craſſus, voyant entrer ces deux eſclaves, craignit d'abord que ſa retraite n'eût été découverte, & leur demanda qui elles étoient & ce qu'elles venoient chercher. Comme elles avoient été fort bien embouchées, elles répondirent *qu'elles venoient chercher leur maître, qui étoit caché dans cette caverne.* Alors Craſſus vit bien que c'étoit un bon tour & une galanterie de Vibius, qui ne cherchoit qu'à le divertir. Il reçut donc ces eſclaves, qui demeurerent toujours avec lui, & qui lui ſervirent à aller & venir, & à faire entendre à Vibius tout ce qu'il vouloit lui faire ſavoir, & à lui en rapporter la réponſe. L'hiſtorien (*a*) Feneſtella écrit qu'il avoit vu une de ces

(*a*) *Feneſtella écrit qu'il avoit vu une de ces eſclaves déja avancée en âge.*) Feneſtella étoit un hiſtorien qui avoit fait pluſieurs livres d'annales. Il pouvoit bien avoir vu une de

eſclaves déja avancée en âge, & qui lui avoit ſouvent oui faire cette hiſtoire, qu'elle racontoit avec un très-grand plaiſir.

Craſſus, après s'être tenu huit mois caché dans cette caverne, ayant appris la mort de Cinna, ne balança plus à ſe montrer & à ſe faire connoître. D'abord grand nombre de gens de guerre accoururent autour de lui. Il en choiſit deux mille cinq cens, avec leſquels il traverſa toutes les villes qui étoient ſur ſon paſſage; & pluſieurs hiſtoriens ont écrit qu'il en pilla une (*a*) nommée Malaca. Mais il le nioit & s'inſcrivoit en faux contre ces hiſtoriens. Enſuite, ayant aſſemblé quantité de vaiſſeaux, il paſſa en Afrique & alla joindre Métellus Pius, homme de grande réputation, & qui avoit ramaſſé une armée aſſez conſidérable. Il n'y fut pas long-tems; car s'étant bientôt brouillé avec Métellus, il alla trouver Sylla, qui le reçut avec grand plaiſir, & qui lui témoigna autant de conſidération & de confiance qu'à aucun autre de ſes amis.

Quand Sylla fut paſſé en Italie, il voulut exercer & tenir en haleine tous les jeunes gens qu'il avoit avec lui; c'eſt pourquoi il leur donna à chacun différentes commiſſions, & Craſſus eut ordre d'aller au pays des Marſes

ces eſclaves déja âgée; car il ne mourut que la ſixiéme année de l'empire de Tibere, à l'âge de ſoixante-dix ans.

(*a*) *Nommée Malaca.*) Ville de la Bætique, à préſent du royaume de Grenade, ſur la côte de la mer, à l'embouchure du fleuve Guadalquivir. Elle eſt célebre par ſon commerce & par ſes bons vins; on la nomme aujourd'hui *Malgues*, où l'on reconnoît ſon ancien nom.

pour y lever des troupes. Comme il falloit traverſer un pays ennemi, Craſſus demanda à Sylla une eſcorte. Sylla, qui n'attendoit pas de lui cette timide précaution, lui répondit d'un ton véhément & qui marquoit ſa colere : *L'eſcorte que je te donne, c'eſt ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, qui ont été égorgés contre les loix avec la derniere injuſtice, & dont je pourſuis aujourd'hui les meurtriers.*

Craſſus, piqué de ces paroles & enflammé de reſſentiment & de vengeance, paſſa courageuſement au milieu des ennemis, leva une groſſe armée & ſe montra toujours des plus affectionnés à Sylla, & des plus ardens dans toutes les occaſions les plus périlleuſes. Ce fut de ces occaſions-là que naquirent, dit-on, la contention de gloire & la jalouſie, dont Craſſus fut toujours animé contre Pompée. Car Pompée, quoique plus jeune que lui, & né d'un pere fort diffamé à Rome, & pour lequel ſes citoyens avoient la derniere haine, brilla extrêmement dans toutes ces occaſions, & ſe rendit ſi grand, que Sylla lui rendoit des honneurs, qu'il ne rendoit que très-rarement aux plus vieux capitaines & à ſes égaux, comme de ſe lever de ſon ſiége quand il approchoit, de ſe découvrir la tête & de lui donner le titre d'*imperator.*

Ces diſtinctions ſi marquées allumerent le feu de la jalouſie dans le cœur de Craſſus, & l'aigrirent même, quoique Pompée lui fût préféré avec grande raiſon ; car, outre que Craſſus n'avoit pas encore alors tant d'expé-

rience que lui pour la guerre, tout ce qu'il y avoit de bon & de beau dans ſes actions étoit gâté & corrompu par ſes deux vices naturels, qui étoient une avarice ſordide & un inſatiable deſir du gain. Ayant pris la ville de Tuder dans l'Ombrie, il fut ſoupçonné de s'être approprié la plus grande partie du butin, & déféré à Sylla. Il eſt vrai que, dans la derniere bataille qui fut donnée aux portes de Rome, & qui fut la plus grande & la plus ſanglante, Sylla fut vaincu, les troupes de l'aile gauche qu'il commandoit ayant été pouſſées & renverſées; mais Craſſus, qui commandoit l'aile droite, vainquit de ſon côté, & après avoir pourſuivi les ennemis juſqu'à la nuit, il envoya vers Sylla lui apprendre ce bon ſuccès, & lui demander à ſouper pour ſes troupes.

Dans les proſcriptions & dans les ventes des biens confiſqués, il fut encore fort décrié, comme ayant acheté à fort vil prix, ou demandé en don des biens très-conſidérables. Et l'on dit que dans le pays des Brutiens il proſcrivit un homme ſans la participation de Sylla, ſeulement pour profiter & pour ſe revêtir de ſes richeſſes. Sylla, en ayant été informé, ne voulut plus ſe ſervir de lui pour aucune affaire publique.

Quoique perſonne ne fût plus capable que lui de gagner les hommes par ſes flatteries, il étoit cependant l'homme du monde le plus propre à ſe laiſſer prendre aux flatteurs. Il avoit encore cela de particulier, qu'étant le

plus avare de tous les hommes, il haïſſoit ſurtout & railloit amerement ceux qui lui reſſembloient. Mais ce qui lui cauſoit une douleur qu'il ne pouvoit diſſimuler, c'étoient les grands ſuccès de Pompée dans les commandemens dont il étoit honoré, c'étoit de le voir triompher avant qu'il eût été fait ſénateur, &, ce qui augmentoit ſa rage, de l'entendre appeller le grand Pompée par tous ſes citoyens. Car un jour quelqu'un ayant dit en ſa préſence, *voici le grand Pompée*, il demanda avec un ris moqueur, *de quelle taille eſt-il ?*

Mais, déſeſpérant de l'égaler dans les actions de guerre, il ſe gliſſa dans les affaires civiles ; & par ſon application & ſon empreſſement à ſervir ſes amis, à les défendre en juſtice, à leur prêter de l'argent, & à ſolliciter & briguer en faveur de ceux qui demandoient des charges ou quelque autre grace au peuple, il parvint bientôt à une puiſſance qui contrebalançoit celle de Pompée, & à une gloire égale à celle que ſon rival avoit acquiſe par un grand nombre d'exploits éclatans. Mais il y eut entr'eux une différence bien ſinguliere, c'eſt que le nom & le crédit de Pompée étoient plus grands à Rome quand il en étoit abſent, à cauſe des grands ſervices qu'il rendoit à la république ; (*a*) au lieu que

(*a*) *Au lieu que quand il étoit préſent, il avoit le déplaiſir de voir que Craſſus l'emportoit ſur lui.*) Je m'étonne que Plutarque appelle cela une différence bien ſinguliere ; car il me ſemble au contraire qu'il n'y a rien de plus

quand il étoit préſent, il avoit ſouvent le déplaiſir de voir que Craſſus l'emportoit ſur lui. Et cela venoit de la gravité & d'une certaine grandeur qu'il affectoit dans toute ſa maniere de vivre; car il ſe montroit rarement, il ſe retiroit des aſſemblées, il ne ſervoit que fort peu de gens, & encore avec beaucoup de peine & très-difficilement, pour conſerver ſon crédit plus entier quand il en auroit beſoin pour lui-même. Craſſus, au contraire, étoit toujours prêt à ſervir tous ceux qui avoient recours à lui, il ne ſe rendoit ni rare, ni de difficile accès, il étoit toujours ſur la place, ſe livrant à tout le monde & paſſant ſa vie à rendre tous les bons offices qu'on lui demandoit; de ſorte que, par ces manieres faciles & humaines, il ſupplantoit cette gravité & cette majeſté affectées dont Pompée ſe remparoit.

Pour ce qui eſt de la dignité de la perſonne, de la perſuaſion qui animoit leurs diſcours, de la grace du viſage & des traits inſinuans & engageans, on dit que tout cela étoit égal dans l'un & dans l'autre. Cependant, quelque grande que fût l'envie que Craſſus avoit conçue contre Pompée, elle ne le porta jamais

ordinaire, ni de plus commun. Pendant qu'un général fait de grands exploits à la guerre, qu'il gagne des batailles, ſon nom & ſon crédit ſont grands dans ſa patrie. Eſt-il revenu, il devient un ſimple particulier, qui n'eſt eſtimé & conſidéré, qu'autant qu'il peut ſervir, & il a la douleur de ſe voir ſupplanté par des gens inférieurs, mais qui ſont en état de rendre ſervice. On en voit des exemples dans tous les ſiecles & dans tous les états.

à aucune haine ni à aucune malignité même cachée. Véritablement il étoit très-fâché de voir Pompée & Céſar plus honorés que lui; mais cette jalouſie ambitieuſe ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié ni d'aigreur; quoique Céſar ayant été pris un jour en Aſie par des corſaires, & étant gardé fort étroitement, s'écria : *Ah, Craſſus, quelle joie va être la tienne, quand tu apprendras ma priſon!* Ils furent même fort bons amis dans la ſuite, juſques-là que Céſar étant ſur le point de partir pour aller commander l'armée en Eſpagne, & n'ayant point d'argent pour ſatisfaire ſes créanciers, qui étoient tombés ſur lui, & qui avoient ſaiſi ſes équipages, Craſſus ne l'abandonna point en cette occaſion, mais le dégagea en ſe rendant ſa caution pour huit cens trente talens.

Il y avoit alors à Rome trois factions qui partageoient toute ſa puiſſance, celle de Pompée, celle de Céſar & celle de Craſſus. Car pour Caton ſa gloire étoit plus grande que ſon pouvoir, & ſa vertu plus admirée que ſuivie. Ce qu'il y avoit de gens plus ſages & plus modérés s'attachoient à Pompée; les plus turbulens, les plus entreprenans & les plus hardis, ſuivoient les eſpérances de Céſar; & Craſſus, tenant le milieu, ſe ſervoit également de l'un & de l'autre, & changeoit ſouvent de parti dans les affaires de la république, n'étant ni ferme ami ni ennemi irréconciliable; mais paſſant aiſément de la haine à la faveur, & de la faveur à la haine, ſelon

que cela convenoit à ſes intérêts ; de ſorte que très-ſouvent, dans un bien petit eſpace de tems, on lui voyoit ſoutenir les deux propoſitions contraires, & accuſer & défendre les mêmes hommes & les mêmes loix. Il ſe rendit très-redoutable par ſon crédit & par la crainte qu'il imprimoit, mais ſur-tout par la crainte. Auſſi un délateur bannal, nommé Sicinnius, qui faiſoit des affaires à tout le monde, aux principaux magiſtrats même & aux orateurs, interrogé par quelqu'un pourquoi Craſſus étoit le ſeul qu'il n'attaquoit point & qu'il laiſſoit en repos, répondit, (a) *c'eſt qu'il a du foin à la corne.* Car c'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des bœufs dangereux & qui frappoient, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût y prendre garde & s'en garantir.

Le ſoulevement des gladiateurs & le pillage de l'Italie, ſont connus ſous le nom *de la guerre de Spartacus.* Voici leur origine. Il y avoit un certain Lentulus Batiatus, qui entretenoit à Capoue un certain nombre de gladiateurs, dont la plupart étoient Gaulois ou Thraces. Ces gladiateurs ſe voyant enfermés par force, non pour aucun crime qu'ils euſſent commis, mais par la ſeule injuſtice du maître qui les

(a) *C'eſt qu'il a du foin à la corne.*) Ce mot de Sicinnius paſſa enſuite en proverbe, pour dire qu'un homme étoit dangereux. Horace s'en eſt heureuſement ſervi en parlant des poëtes ſatyriques. Satyre IV, livre I.

*Fœnum habet in cornu, longè fuge.*

avoit achetés, & qui se servoit d'eux pour les faire combattre & pour en tirer du profit, il y en eut deux cens qui complotterent de s'enfuir. Ce complot ayant été découvert, il y en eut soixante-dix-huit qui furent assez diligens pour prévenir leur maître & pour sortir de la ville, après s'être saisis, dans une rôtisserie, des broches & des couperets. En chemin, ils rencontrerent des charrettes chargées d'armes de gladiateurs, que l'on portoit à une autre ville. Ils les enleverent, s'en armerent; & s'étant emparés d'un lieu fort d'assiette, ils élurent parmi eux trois capitaines, (*a*) dont le premier fut Spartacus, Thrace de nation, mais de race Numide, homme fier, audacieux, d'une force de corps à soutenir les plus grands travaux, & en même tems d'une prudence & d'une douceur fort au dessus de sa fortune, & plus humain (*b*) & plus poli qu'il n'appartenoit à un barbare.

On raconte de lui que, quand on le mena la premiere fois à Rome pour le vendre, on vit un soir un serpent entortillé autour de son visage pendant qu'il dormoit. Sa femme, qui étoit de même nation que lui, prophétesse de son métier, & de plus inspirée par l'esprit prophétique de Bacchus, aux orgies duquel elle avoit été initiée, dit que c'étoit un signe qu'il parviendroit un jour à une grande &

(*a*) Spartacus, Chrysus, & Œnomanus. Cette guerre commença l'an de Rome 680, l'an 71 avant l'ere chrétienne.

(*b*) Le texte dit, *& plus Grec;* car la Grece étoit la patrie de la politesse & de l'humanité.

redoutable puiſſance, (*a*) dont la fin ſeroit très-heureuſe. Cette femme étoit encore avec lui, & fut compagne de ſa fuite.

Leur premier exploit fut de défaire quelques troupes, qui étoient ſorties de Capoue pour les reprendre; & leur ayant ôté les armes, qui étoient de bonnes armes de ſoldats, ils les prirent pour eux avec grand plaiſir, & jetterent leurs armes de gladiateurs, qu'ils regardoient comme honteuſes & barbares.

Clodius (*b*), envoyé contr'eux de Rome à la tête de trois mille hommes, les aſſiégea dans leur fort (*c*); c'étoit une montagne d'où on ne pouvoit ſe ſauver que par un ſentier fort étroit & fort difficile, que Clodius gardoit avec ſa troupe. Tout le reſte n'étoit que rochers eſcarpés & inacceſſibles, d'où ſortoient quantité de ceps de vigne ſauvage qui les couronnoit. Ces gladiateurs couperent les ſarmens de cette vigne, les plus forts & les plus propres à leur deſſein, en firent des échelles très-ſolides & ſi longues, que de la cime de ces rochers elles touchoient au bas dans la plaine, & par ce moyen ils deſcendirent tous fort ſûrement. Il n'y en eut qu'un qui demeura le dernier pour leur jetter leurs

(*a*) *Dont la fin ſeroit très-heureuſe.*) Elle fut en effet très-heureuſe & très-glorieuſe pour lui; car il fut tué en combattant avec beaucoup de valeur, comme un véritable général d'armée. *Spartacus ipſe in primo agmine fortiſſimè dimicans, quaſi imperator, occiſus eſt.* Flor. III, 20. Quelle plus grande fortune pour un capitaine de gladiateurs?

(*b*) Clodius Glaber. Appien le nomme *Varinius Glaber.*

(*c*) Sur le mont Véſuve.

armes, & quand il les eut jettées, il se sauva comme les autres. Ils firent toute cette manœuvre sans être apperçus des Romains. C'est pourquoi les ayant enveloppés sans peine, ils tomberent tout d'un coup sur eux, & les effrayerent tellement par cette attaque soudaine & peu attendue, qu'ils les mirent d'abord en fuite & se rendirent maîtres de leur camp. Plusieurs bouviers & bergers qui paissoient leurs troupeaux aux environs, tous gens de main, robustes & dispos, se joignirent à ces fugitifs, qui en armerent les uns, & firent des autres des soldats armés à la légere, & des coureurs pour battre l'estrade.

Le second général qu'on envoya contr'eux fut Publius Marinus (*a*), dont ils défirent d'abord le lieutenant, appellé Furius, qui les attaqua avec deux mille hommes. Ensuite Spartacus ayant épié un autre officier, nommé Cossinius, qu'on avoit donné à Varinus pour collegue & pour conseiller, & qu'il avoit détaché contre lui avec de plus grandes forces, il pensa l'enlever comme il se baignoit aux bains de Salines (*b*). Cossinius eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus se saisit d'abord de tous ses bagages, & le suivant à la trace avec grand meurtre il prit son camp. Cossinius fut tué dans cette déroute. Enfin ayant battu le général même en plusieurs combats, & lui ayant pris les licteurs qui portoient devant lui les faisceaux de ver-

(*a*) Ou Publius Vorénus.

(*b*) Salines, dans la Campanie, près du lac Pompée.

ges, & ſon cheval, il ſe rendit, par cette derniere action, très-grand & très-redoutable.

Cependant il ne ſe laiſſa point trop enfler par ces grands ſuccès; & n'eſpérant pas de venir à bout de la puiſſance des Romains, il mena ſon armée vers les Alpes, dans la penſée qu'il n'y avoit pas de meilleur parti pour eux que de paſſer les monts, & de ſe retirer chacun dans leur pays, les uns dans les Gaules, & les autres dans la Thrace. Mais ſes troupes qui ſe voyoient déja très-fortes par le nombre, & qui avoient conçu de hautes eſpérances, ne voulurent pas lui obéir, & ſe mirent à ravager l'Italie. Ce ne furent donc plus la honte & l'indignité de cette révolte qui irriterent le ſénat, ce furent la crainte & le danger, qui, le jettant dans une véritable peine, le porterent à y envoyer les deux conſuls comme à une des plus difficiles & des plus dangereuſes qui euſſent pû affliger Rome.

Gellius (*a*), l'un des conſuls, ayant ſurpris un corps de Germains qui, par fierté & par mépris s'étoient ſéparés des troupes de Spartacus, le défit entiérement, & le paſſa au fil de l'épée. Lentulus (*b*), l'autre conſul, pourſuivit à grandes journées Spartacus qui, ayant tourné viſage, vint hardiment à ſa rencontre, lui livra bataille, défit ſes lieutenans & prit tout le bagage. Comme il con-

(*a*) Lucius Gellius Publicola.

(*b*) L. Cornélius Lentulus Clodianus.

tinuoit ſa marche vers les Alpes, Caſſius, qui commandoit dans la Gaule autour du Pô, avec une armée de dix mille hommes, vint au-devant de lui. Il y eut là un combat ſanglant. Caſſius fut battu, perdit beaucoup de monde, & eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver.

Ces triſtes nouvelles, portées à Rome, le ſénat, très-mal ſatisfait des conſuls, leur envoya ordre de quitter le commandement de l'armée, & nomma Craſſus pour leur ſuccéder & pour prendre la conduite de cette guerre. La plupart des jeunes gens des meilleures maiſons de Rome voulurent le ſuivre par amitié & à cauſe de ſa grande réputation. Craſſus s'étant mis en marche, alla camper dans le pays des Picentins pour y attendre de pied ferme Spartacus qui devoit le traverſer; & cependant il envoya Mummius, l'un de ſes lieutenans, avec deux légions, prendre un grand circuit pour ſuivre l'ennemi, avec ordre exprès de n'engager avec lui ni combat ni eſcarmouche même. Mais Mummius, à la premiere occaſion où un rayon d'eſpérance le flatta de quelque ſuccès, préſenta la bataille à Spartacus & fut défait; beaucoup de ſe gens furent tués, & la plupart des autres ſe ſauverent ſans armes.

Craſſus reçut fort mal Mummius, & le tança fort aigrement, donna de nouvelles armes aux ſoldats, & leur demanda des cautions qui répondiſſent qu'ils les garderoient mieux qu'ils n'avoient fait les premieres; &

prenant les cinq cens qui avoient été à la tête de tout, & qui avoient les premiers commencé la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer toutes au ſort, & de chaque dixaine il fit mourir celui ſur lequel le ſort tomba. Il rappella en cette rencontre l'ancien uſage des Romains, interrompu depuis pluſieurs ſiecles, de décimer les ſoldats qui avoient mal fait leur devoir. Ce genre de mort eſt accompagné d'une grande ignominie; & comme cette punition ſe fait devant toute l'armée, elle y répand l'horreur & la frayeur.

Craſſus, ayant donc ainſi châtié ſes ſoldats, les mena contre les ennemis; mais Spartacus ſe retira toujours en arriere, traverſa la Lucanie, & arriva ſur le rivage de la mer. Il trouva dans le port quelques vaiſſeaux de corſaires Ciliciens, dont il voulut ſe ſervir pour paſſer en Sicile, où il ne lui auroit fallu que deux mille hommes (*a*) pour rallumer la guerre des eſclaves qui ne venoit preſque que d'être éteinte, & qui ne demandoit qu'une légere amorce pour cauſer un terrible embraſement. Mais ces corſaires, après avoir fait marché avec lui & reçu de grands préſens, le tromperent & firent voile ſans l'emmener. Se voyant donc déchu de ſes eſpérances, il s'éloigna de la mer, & alla aſſeoir

(*a*) *Pour rallumer la guerre des eſclaves, qui ne venoit preſque que d'être éteinte.*) Il n'y avoit que dix-huit ou dix-neuf ans que le conſul Manlius Aquilius avoit achevé de défaire les eſclaves en Sicile; car il les défit l'an 94 avant l'ere chrétienne.

ſon

ſon camp dans cette preſqu'iſle des Rhégiens, qui eſt au bas de l'Italie, vis-à-vis de Meſſine. Craſſus l'y ſuivit ; & voyant que la nature du lieu lui marquoit ce qu'il devoit faire, il ſe mit à fermer cet iſthme d'une bonne muraille, & par-là il retrancha à ſes ſoldats toute oiſiveté, & à ſes ennemis tout moyen de faire venir des vivres. Cette entrepriſe étoit grande & difficile ; cependant, contre l'attente de tout le monde, il en vint à bout en fort peu de tems. Il fit tirer par le travers d'une mer à l'autre une tranchée de trois cens ſtades, large & profonde de quinze pieds, & remparée d'une muraille très-forte & d'une merveilleuſe hauteur.

D'abord Spartacus ne fit aucun compte de ce travail, & il en tiroit tous les jours des ſujets de riſée & de moquerie. Mais lorſque le pillage vint à lui manquer, & qu'il voulut ſortir de ſon camp pour aller fourrager, alors trouvant devant lui cette muraille & cette tranchée, & ne tirant preſque plus rien de ſa preſqu'iſle, il prit ſon tems une nuit qu'il tomboit beaucoup de neige & qu'il faiſoit un vent très-froid, & avec beaucoup de terre, d'arbres & autres matériaux, il combla une petite partie de la tranchée dont la muraille n'étoit pas encore faite, & fit paſſer environ le tiers de ſon armée. Sur le moment Craſſus craignit que Spartacus ne formât le deſſein de pouſſer droit à Rome ; mais il ſe raſſura bientôt quand il vit que ſes troupes étant entrées en quelque débat, une partie

s'étoit ſéparée & étoit allée camper ſur le lac de la Lucanie, dont l'eau a cette merveilleuſe propriété qu'elle change ſouvent de nature; elle eſt douce un tems, & enſuite elle devient ſi ſalée qu'on n'en ſauroit boire. Craſſus alla d'abord attaquer cette partie qui campoit ſéparément, & la chaſſa du lac; mais il n'eut pas le tems d'en faire un grand carnage, parce que Spartacus, ſurvenu tout à coup, l'empêcha de la pourſuivre, & arrêta même la fuite de ſes gens.

Craſſus avoit déja écrit au ſénat qu'il étoit néceſſaire de rappeller Lucullus de Thrace, & Pompée d'Eſpagne. Mais alors il s'en repentit; & avant qu'ils puſſent arriver, il ſe hâta de terminer cette guerre, ſachant bien que tout l'honneur du ſuccès ſeroit donné à celui des deux qui ſeroit venu le premier à ſon ſecours, & nullement à lui-même. Il réſolut donc d'aller premiérement attaquer les troupes qui s'étoient ſéparées des autres, & que commandoient deux capitaines, nommés Cannicius & Caſtus. Dans ce deſſein il détacha ſix mille hommes auxquels il donna ordre d'aller ſe ſaiſir d'une éminence qui dominoit les ennemis, & ſur-tout de ſe cacher ſi bien qu'ils ne fuſſent point apperçus. Ils n'oublierent rien pour exécuter cet ordre, & pour cet effet ils couvrirent le mieux qu'il leur fut poſſible leurs armets. Mais malheureuſement ils furent découverts par deux femmes qui faiſoient des ſacrifices devant le camp pour les ennemis. Ils étoient en dan-

ger d'être défaits, ſi Craſſus, ſurvenant tout-à-coup avec ſes troupes, n'eût rendu là le plus grand combat qui eût encore été donné dans toute cette guerre. Car il y eut douze mille trois cens des ennemis tués ſur la place, & de ce grand nombre il n'y en eut que deux que l'on trouva bleſſés au dos; tous les autres, en combattant avec une extrême valeur, étoient tombés ſur le lieu même où ils avoient été rangés.

Après cet échec, Spartacus dreſſa ſa marche vers les montagnes de Pétélie. Quintus, un des lieutenans de Craſſus, & Scroffa, ſon queſteur, le ſuivirent en queue, eſcarmouchant toujours. Spartacus tourne tout-à-coup ſur eux & les met en fuite. Scroffa y fut griévement bleſſé, & on eut bien de la peine à le ſauver dans cette déroute. Cet avantage fut ſeul la cauſe de la perte de Spartacus, à cauſe de la fierté & de l'arrogance qu'il inſpira à ſes fugitifs. Car ils ne voulurent plus entendre parler de fuir le combat, ni obéir à leurs capitaines; mais les environnant avec leurs armes ſur le chemin même, ils les forcerent de retourner ſur leurs pas au travers de la Lucanie, & de les mener contre les Romains. En cela ils ſeconderent merveilleuſement le deſir & l'impatience de Craſſus, car il recevoit des nouvelles de l'approche de Pompée; & déja les comices étoient remplis de gens qui briguoient pour lui, diſant que cette victoire lui étoit réſervée, & qu'il ne ſeroit pas plutôt arrivé en préſence des

ennemis, qu'il termineroit cette guerre par un grand combat.

Craſſus donc, preſſé d'en venir à une affaire déciſive, campoit le plus près qu'il pouvoit de l'ennemi. Un jour qu'il faiſoit tirer une grande tranchée pour l'empêcher de ſe retirer, ces eſclaves vinrent fondre ſur les travailleurs; le combat s'échauffe; & comme des deux côtés il venoit toujours de nouvelles troupes pour ſoutenir les premieres, Spartacus, voyant enfin la néceſſité où il étoit, mit toute ſon armée en bataille; lorſqu'on lui amena ſon cheval, il tira ſon épée, & le tua, diſant: *Si je remporte la victoire, j'aurai aſſez d'autres bons & beaux chevaux des ennemis; & ſi je ſuis défait je n'en ai plus que faire.* Après quoi, fendant les bataillons, & pouſſant au travers de monceaux d'armes & de morts, il cherchoit Craſſus; mais n'ayant pû le joindre, il tua de ſa main deux centeniers Romains qui s'étoient attachés à lui. Enfin tous ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite, reſté ſeul & enveloppé d'une foule d'ennemis, il ſe défendit encore long-tems avec un courage invincible, & fut enfin tué, accablé par le nombre. Mais quoique Craſſus eût fort bien profité des momens que la fortune lui offrit, qu'il eût fait tout le devoir de bon capitaine, & qu'il eût expoſé ſa perſonne aux plus grands périls ſans ſe ménager, il ne put pourtant empêcher que ce ſuccès, qui étoit uniquement dû à ſa prudence & à ſon courage, ne tournât encore à la gloire

de Pompée. Car Pompée ayant heureuſement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pieces ; de ſorte qu'il écrivit ſur le champ au ſénat, *que Craſſus avoit bien défait en bataille rangée ces fugitifs*, (*a*) *mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui ſeul qui l'avoit entiérement coupée.* Pompée donc arrivé à Rome triompha de Sertorius & de l'Eſpagne. Mais Craſſus n'entreprit point de demander le grand triomphe. Il ſembla même qu'on avoit eu tort de lui décerner le petit triomphe appellé *Ovation*, pour avoir vaincu des eſclaves fugitifs. Or en quoi ce petit triomphe differe du grand, & ce qui l'a fait appeller *Ovation*, c'eſt ce que nous avons expliqué au long dans la vie de Marcellus.

Après tous ces grands exploits, Pompée étant appellé au conſulat, quoique Craſſus eût des eſpérances bien fondées qu'il ſeroit nommé conſul avec lui, il ne dédaigna pourtant pas de le ſolliciter & de demander ſes bons offices. Pompée reçut très-volontiers

(*a*) *Mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui ſeul qui l'avoit entiérement coupée.*) Il paroît étrange que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Craſſus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'eſt là le caractere des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions même des autres. On en voit ſouvent des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laiſſer à Craſſus la gloire qui lui étoit due, & il méritoit que le ſénat lui répondît ce mot de Térence :

*Labore alieno magno partam gloriam*
*Verbis ſæpè in ſe tranſinovet qui habet ſalem,*
*Quod in te eſt.*

sa sollicitation & promit de le servir ; car il étoit en quelque façon bien aise que Crassus lui eût de l'obligation. Aussi l'aida-t-il de tout son pouvoir, jusqu'à dire en pleine assemblée, *qu'il n'auroit pas moins de reconnoissance de ce collegue qu'on lui avoit donné, que du consulat même.* Mais dès qu'ils furent installés dans la charge, cette bienveillance réciproque & cette bonne intelligence ne durerent pas long-tems. Bientôt ils furent en différend presque sur tout, prenant tout en mauvaise part, se plaignant incessamment l'un de l'autre, & ne cherchant qu'à rompre ensemble & à se brouiller avec éclat. Cette dissention continuelle fit que leur consulat se passa sans qu'ils fissent rien de considérable. Crassus fit seulement un sacrifice à Hercule ; & après avoir traité tout le peuple Romain sur dix mille tables, il lui fit une largesse de bled pour trois mois.

Sur la fin de l'année, comme ils étoient prêts à sortir de charge, un jour que le peuple étoit assemblé, un certain homme, qui n'étoit pas fort illustre, mais pourtant chevalier Romain, nommé Onacius Aurélius, bon campagnard, & qui ne se mêloit nullement des affaires publiques, monta sur la tribune ; & s'avançant, dit tout haut au peuple un songe qu'il avoit eu la nuit en dormant : *Jupiter s'est apparu à moi cette nuit*, lui dit-il, *& m'a ordonné de vous avertir que vous ne souffriez pas que les consuls sortent de charge avant que d'être devenus bons amis.*

Cet homme ayant ainſi parlé, le peuple ordonna auſſi-tôt aux conſuls de renoncer à leur méſintelligence & de ſe réconcilier. Pompée ſe tenoit là debout ſans dire une parole & ſans faire le moindre mouvement ; mais Craſſus, courant l'embraſſer, dit : *Romains, je crois ne rien faire de bas ni d'indigne de moi, d'offrir le premier mon amitié & mes ſervices à Pompée, à qui vous avez donné vous-mêmes le ſurnom de grand, avant qu'il eût encore de la barbe, & à qui vous avez accordé l'honneur du triomphe avant qu'il eût celui d'être ſénateur.* Voilà ce qui ſe paſſa de plus mémorable ſous le conſulat de Craſſus.

Sa cenſure (*a*) ne fut ni plus utile ni plus occupée ; car il ne fit ni la recherche des vie & mœurs des ſénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple, quoiqu'il eût pour collegue dans cette charge Lutatius Catulus, qui étoit le plus doux des Romains, & qui ne s'y ſeroit pas oppoſé. Il eſt vrai qu'on rapporte que Craſſus, ayant voulu entreprendre une affaire très-violente & très-injuſte, qui étoit de rendre l'Egypte tributaire des Romains, Catulus s'y oppoſa de toutes ſes forces ; & ce fut-là la ſource des différends qu'ils eurent enſemble, & qui les obligerent à ſe démettre volontairement de leur charge.

Peu de tems après éclata la conjuration de Catilina, cette terrible conjuration qui penſa

(*a*) Il fut cenſeur ſix ans après ſon conſulat, 63 ans avant l'ere chrétienne.

renverſer Rome de fond en comble. Craſſus fut ſoupçonné d'y avoir quelque part, & il y eut un des complices qui le nomma dans ſa dépoſition. (*a*) Mais perſonne n'y ajouta foi; il eſt vrai que Ciceron, dans une de ſes oraiſons, accuſoit aſſez ouvertement Craſſus & Céſar d'y avoir trempé; mais cette oraiſon ne parut qu'après la mort de l'un & de l'autre. Le même Ciceron, dans l'oraiſon qu'il fit ſur ſon conſulat, écrit formellement que Craſſus vint une nuit le trouver dans ſa maiſon; (*b*) qu'il lui remit entre les mains une lettre où il étoit parlé de Catilina, & qu'il l'aſſura que cette conjuration dont on informoit étoit très-certaine & très-véritable. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que Craſſus eut

(*a*) *Mais perſonne n'y ajouta foi.*) Salluſte ne parle pas de même. Il dit que cela parut incroyable aux uns, & que les autres étoient perſuadés de la vérité de la dépoſition; mais qu'étant d'avis qu'il falloit plutôt adoucir qu'aigrir un homme ſi puiſſant, ils voulurent qu'on la rejettât, & que tous enſemble, avec ceux à qui Craſſus avoit prêté de l'argent, s'écrierent que cela étoit faux, & qu'il falloit remettre la choſe au jugement du ſénat. Le rapport fait, le ſénat déclara la dépoſition fauſſe, & ordonna que le témoin ſeroit retenu dans les priſons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avoit été apoſté par Ciceron même. Et Salluſte ajoute qu'il avoit oui dire à Craſſus lui-même, que Ciceron avoit été l'auteur de cet affront.

(*b*) *Qu'il lui remit entre les mains une lettre où il étoit parlé de Catilina.*) On a cru ce paſſage corrompu. Nous n'avons pas l'endroit de Ciceron pour le vérifier. Pour moi, il me ſemble qu'il préſente un très-bon ſens. Craſſus va trouver Ciceron, il lui remet une lettre qui regardoit Catilina, & il lui confirme que cette conjuration étoit très-certaine; c'eſt le mot ζητεῖται qui a fait de la peine; mais il ne faut que l'expliquer, *de qua quæritur*, « dont on fait les informa-» tions ». Ciceron juſtifie par-là Craſſus, qu'il accuſoit ailleurs.

toujours depuis une haine mortelle pour Ciceron. Et s'il ne chercha pas à la faire éclater & à lui nuire ouvertement, il en fut empêché par son fils Publius Crassus, qui, possédé d'une passion démesurée pour les lettres & pour la philosophie, ne bougeoit d'auprès de Ciceron, & avoit un si grand attachement pour lui, que, quand on lui fit son procès & qu'on le bannit, il changea comme lui de robe en signe de deuil, & obligea tous les autres jeunes Romains de qualité de suivre son exemple, & qu'enfin il porta son pere à devenir son ami.

Dans ce tems-là, César, revenu de son gouvernement, se préparoit à briguer le consulat; mais voyant Crassus & Pompée retomber dans leurs premieres brouilleries, il se trouva dans un grand embarras; car il vit que, s'il s'adressoit à l'un, il auroit l'autre pour ennemi, & en même tems qu'il lui étoit impossible de réussir, s'il n'étoit appuyé de l'un ou de l'autre. Il prit donc le parti de les remettre bien ensemble, en les talonnant continuellement, & en leur remontrant: *Que de travailler, comme ils faisoient, réciproquement à se détruire, c'étoit travailler à augmenter la puissance des Ciceron, des Catulus & des Caton, dont on ne feroit aucun compte, si étant bien unis & de concert ils savoient profiter de leur amitié & de leur société, & gouverner la ville d'un commun accord & par une seule & même autorité, sans aucune contention ni jalousie.*

Par ces remontrances il les reconcilia; & en se joignant à eux il fit cette ligue invincible du triumvirat, qui ruina toute l'autorité du sénat & du peuple, & dont il retira seul tout le profit; car il ne rendit pas Crassus & Pompée plus grands par le moyen l'un de l'autre, mais il se rendit lui-même plus grand par le moyen des deux. Car, porté par l'un & par l'autre, il fut d'abord nommé consul tout d'une voix. Et comme il se gouvernoit bien dans son consulat, ils lui firent décerner le commandement des armées, & donner le gouvernement des Gaules, & l'établirent par-là comme dans une citadelle qui le rendoit maître de la ville. Ils espéroient qu'en lui assurant ce gouvernement ils partageroient entr'eux tranquillement & sans aucune opposition tout le reste. Pompée suivoit en cela les vues de son ambition qui étoit sans bornes; & Crassus étoit poussé par son ancienne maladie, qui étoit l'avarice, à laquelle s'étoit jointe nouvellement une soif immodérée de triomphe & de victoires, que les grands exploits de César avoient allumée en lui. Car se voyant fort supérieur dans toutes les autres choses, comme en crédit, en autorité, en richesses, il ne pouvoit souffrir de lui être inférieur dans la gloire des armes; de sorte qu'il n'eut point de cesse que, par cette malheureuse passion, il ne se fût précipité dans une mort honteuse, & n'eût entraîné avec lui sa patrie dans de très-grands malheurs. César étant venu de sa province des

Gaules à la ville de Luques, plusieurs Romains y allerent pour le voir, entr'autres Crassus & Pompée. Ils eurent avec lui plusieurs conférences secrettes où ils comploterent de mettre tout de bon la main à l'œuvre pour se rendre absolument maîtres des affaires, & pour partager entr'eux toute l'autorité; ce qui leur seroit facile, César demeurant armé, & eux se faisant donner d'autres gouvernemens & d'autres armées. Le seul chemin pour réussir dans ce dessein, c'étoit de demander pour eux un second consulat; & César se chargea de les aider dans cette brigue, en écrivant à tous les amis qu'il avoit à Rome, & en envoyant bon nombre de ses soldats qui favoriseroient l'élection par leurs suffrages.

Ce traité fait, Crassus & Pompée revinrent à Rome, où ils furent d'abord très-suspects; & il courut incontinent un bruit sourd que le voyage qu'ils avoient fait à Luques, & l'entrevue qu'ils avoient eue avec César, n'étoient nullement pour le bien de la république : jusques-là que dans le sénat même Marcellinus & Domitius demanderent tout haut à Pompée s'il brigueroit le consulat. Pompée répondit : *Que peut-être il le brigueroit, & que peut-être aussi il ne le brigueroit point.* Ils lui firent pour la seconde fois la même demande; & il répondit : *Qu'il le brigueroit pour des gens de bien, & non pour des méchans.* Ces réponses ayant paru trop hautaines & trop mépriſantes, Crassus, interrogé

de même, répondit plus modeſtement : *Qu'il le brigueroit ſi cela étoit utile à la république, ſinon qu'il s'en déporteroit.*

Cette réponſe donna courage à pluſieurs coucurrens de ſe préſenter. De ce nombre étoit Domitius. Mais dès que Craſſus & Pompée ſe furent déclarés, & qu'ils eurent commencé à faire ouvertement leurs brigues, tous les autres ſe retirerent par crainte, excepté Domitius (*a*), que Caton, comme ſon parent & ſon ami, exhorta, excita, encouragea à ne pas démordre de ſes eſpérances, lui repréſentant, *que c'étoit combattre pour la liberté. Car Craſſus & Pompée ne briguoient pas proprement le conſulat, mais la tyrannie; & ils ne demandoient pas une charge de magiſtrature, mais le moyen de piller & de fourrager impunément les provinces & les armées.*

Avec ce diſcours que Caton tenoit, & dont il étoit fortement perſuadé, il pouſſa preſque par force Domitius ſur la place. Pluſieurs ſe joignirent à eux; car on étoit fort ſurpris & fort étonné de cette nouvelle démarche de Craſſus & de Pompée, & l'on faiſoit aſſez connoître ſon étonnement. *Qu'eſt-il beſoin*, diſoit-on, *qu'ils demandent un ſecond conſulat? pourquoi le demandent-ils enſemble? que ne le demandent-ils avec d'autres? N'avons-nous pas ici pluſieurs perſonnages qui ne ſont pas indignes d'être les collegues de Craſſus & de Pompée, & de partager cet honneur avec l'un des deux?*

(*a*) Domitius Ahénobarbus.

Ces discours, qui étoient publics, ayant donné quelque crainte à Pompée pour le succès de son entreprise, il n'y a sorte d'injustices & de violences auxquelles il ne se portât. Il les couronna même par une action des plus atroces. Il dressa une embuscade à Domitius; de sorte que le jour de l'élection, comme Domitius alloit avant la pointe du jour à la place, suivi de quelques domestiques & de plusieurs Romains qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, les émissaires de Pompée se jetterent sur sa troupe, tuerent l'esclave qui portoit le flambeau devant lui, & blessérent plusieurs de sa suite, entr'autres Caton; & les ayant tous mis en fuite par cette violence, ils les tinrent enfermés dans une maison jusqu'à ce qu'ils eussent été élus.

Quelque tems après ils environnerent la tribune aux harangues de gens armés, chassérent par force Caton de la place, blessérent plusieurs de ceux qui oserent leur résister; & s'étant rendus maîtres du champ de bataille, ils continuerent à César le gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & se firent décerner pour eux les gouvernemens de la Syrie & des deux Espagnes, qu'ils tirerent au sort. La Syrie échut à Crassus, & les Espagnes à Pompée.

Cette décision du sort ne fut pas désagréable à la multitude; car le peuple souhaitoit que Pompée ne s'éloignât pas pour long-tems de Rome; & Pompée, qui étoit passionnément amoureux de sa femme, en

fut très-aiſe, parce que cela lui donnoit le moyen d'y être la plus grande partie du tems. Pour Craſſus, le ſort n'eut pas plutôt réglé leur partage, que, tranſporté de joie, il fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune pour la plus grande & la plus éclatante qui lui fût jamais arrivée.

Quand il étoit en compagnie, & même avec des étrangers, il ne pouvoit modérer ſes tranſports; & quand il étoit avec ſes amis, il ſe laiſſoit emporter à des vanteries étranges & puériles, & tout oppoſées à ſon âge & à ſon naturel; car dans toute ſa vie il n'avoit jamais paru ni fanfaron ni ſuperbe; mais alors enflé & corrompu par ce ſuccès flatteur, il ne bornoit pas ſes exploits à la conquête de la Syrie & des Parthes, mais ſe promettant de faire que les grandes actions de Lucullus contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroîtroient que des jeux d'enfant en comparaiſon des ſiennes; il dévoroit déja par ſes eſpérances la Bactriane & les Indes, & ſe portoit juſqu'à la grande mer Océane & au bout de l'Orient. Cependant dans le décret qui fut dreſſé, la guerre contre les Parthes n'y étoit nullement compriſe. Mais tout le monde ſavoit que c'étoit-là la grande paſſion de Craſſus, & Céſar même lui en écrivit des Gaules pour louer ſon deſſein, & pour l'exhorter à l'exécuter ſans remiſe.

Quand il fut en état de partir, un des tribuns, nommé Atéïus, menaça qu'il s'oppo-

ſeroit à ſa ſortie, & beaucoup de gens ſe joignirent à lui, ne pouvant ſouffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs alliés. Craſſus, alarmé de cette menace, pria Pompée de venir à ſon ſecours, & de le mener juſques hors des portes de la ville; car le peuple avoit pour lui beaucoup de conſidération & de reſpect. Et il y parut; car une infinité de gens aſſemblés ſur le paſſage de Craſſus, tous préparés à s'oppoſer à ſon départ & à crier contre lui, n'eurent pas plutôt vu Pompée marcher devant avec un œil gai & un viſage ouvert, qu'ils furent adoucis & qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laiſſer paſſer. Mais Atéïus, ferme dans ſa réſolution, alla à ſa rencontre, & d'abord il lui défendit à haute voix de paſſer outre, & proteſta contre lui s'il l'entreprenoit. Enſuite il ordonna à ſon huiſſier de le prendre au corps & de l'arrêter. Comme les autres tribuns s'y oppoſèrent, l'huiſſier fut obligé de le lâcher. Alors Atéïus prenant le devant courut à la porte de la ville, (*a*) mit à terre (*b*) un braſier plein de feu; & dès que

(*a*) *Mit à terre un braſier plein de feu; & dès que Craſſus fut arrêté vis-à-vis, il jetta dans ce braſier des parfums.*) Comme on accompagnoit d'ordinaire les imprécations d'images ſenſibles, on avoit beſoin de ce braſier, de ces parfums, de ces libations, pour exécuter en figure ce que l'on demandoit par ces malédictions. Tout cet épouvantail n'étoit pas mal imaginé pour imprimer la terreur dans les eſprits.

(*b*) *Un braſier.*) C'eſt ainſi que j'explique ἐσχάρα, *un braſier;* ce mot ſignifie auſſi

Craſſus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce braſier des parfums, y verſa des libations, & prononça deſſus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre ſans horreur, en invoquant & nommant par leurs noms (*a*) certaines divinités étranges & formidables. (*b*) Les Romains aſſurent que ces imprécations, auſſi ſecrettes & myſtérieuſes qu'anciennes, ont

ce que nous appellons *un réchaud*. Clément d'Alexandrie met cet uſtenſile parmi les inſtrumens du luxe, parce qu'on s'en ſervoit de ſon tems, comme nous nous en ſervons aujourd'hui, pour avoir du feu ſur la table, & empêcher les viandes qu'on y ſert de ſe refroidir. C'eſt ce qui ſert à nous faire entendre ce paſſage de Séneque, épiſt. LXXXV. *Circa cœnationes ejus tumultus coquorum eſt, ipſos cum obſoniis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta eſt, ne quis intepeſcat cibus, ne quid palato jam calloſo parum ferveat, cœnam culina proſequitur.* « A » ſes ſoupers tout retentit du » bruit des cuiſiniers qui tranſ» portent des réchauds avec » les viandes; car la luxure » a déja imaginé cela, afin » qu'aucun mets ne tiédiſſe, » & que tout ſoit aſſez chaud » pour ces palais endurcis, » la cuiſine ſuit le ſouper ». Voila bien du bruit pour un réchaud porté ſur la table. Au reſte, Séneque ne veut pas dire que l'invention du réchaud étoit récente de ſon tems, il ne parle que de l'uſage que l'on en faiſoit, qui en effet étoit nouveau. Au moins je ne crois pas que l'antiquité fourniſſe aucun exemple d'un réchaud ſur la table ni des Grecs ni des Romains, avant le tems dont Séneque parle.

(*a*) *Certaines divinités étranges & formidables.*) On ne ſait point quelles étoient ces divinités; c'étoient ſans doute les divinités infernales invoquées ſous des noms terribles; car la bizarrerie du nom aidoit bien à la choſe.

(*b*) *Les Romains aſſurent que ces imprécations.*) C'eſt ſur cette opinion généralement reçue, qu'Horace dit dans l'ode V du livre 5,

*——— Dira deteſtatio*
*Nulla expiatur victima.*

« Les imprécations ne peuvent être expiées ni détour» nées par des victimes ».

une telle force, que jamais aucun de ceux contre qui elles ont été faites, n'en a pu éviter l'effet. Ils ajoutent même que ceux qui les font ont immanquablement auſſi une fin malheureuſe. C'eſt pourquoi peu de gens s'en ſervent; & ce n'eſt que dans des occaſions extraordinaires où il s'agit de prévenir les plus grands fléaux. Mais en cette rencontre on blâma fort Atéïus de ce qu'étant irrité contre Craſſus pour les intérêts de Rome, ce fut pourtant contre Rome qu'il prononça ces malédictions, & qu'il pratiqua ces moyens horribles qui la dévouoient aux dieux.

Craſſus donc, ſans être touché des imprécations d'Atéïus, continua ſa route, arriva à Brunduſe; & quoique la mer fût encore dangereuſe, l'hiver n'étant pas encore paſſé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua, & perdit beaucoup de vaiſſeaux dans ſon paſſage. Mais ayant raſſemblé le reſte de ſes troupes, il continua ſon chemin par terre au travers de la Galatie, où il trouva le roi Déjotarus, qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laiſſoit pas de bâtir une nouvelle ville; ſur quoi Craſſus le raillant, lui dit: *Seigneur roi, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douziéme heure du jour. Et vous-même, ſeigneur capitaine*, lui répondit Déjatorus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes*; (a) car alors Craſſus

(a) *Car alors Craſſus avoit ſoixante ans paſſés.*) Ceci nous mene sûrement à la connoiſſance de l'année de la naiſſan-

avoit ſoixante ans paſſés, & ſon viſage le faiſoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, les affaires lui ſuccéderent d'abord auſſi heureuſement qu'il l'avoit pu eſpérer. Car il fit un pont ſur l'Euphrate ſans aucun obſtacle, paſſa ſûrement ſon armée, & reçut dans la Méſopotamie pluſieurs villes qui ſe rendirent volontairement. Une ſeule, dont étoit tyran un certain Apollonius, oſa ſe défendre, & Craſſus y perdit environ cent ſoldats. Irrité de cette audace, il mene contre elle toutes ſes troupes, la prend d'aſſaut, pille toutes ſes richeſſes & vend tous ſes habitans. Les Grecs appelloient cette ville (a) *Zénodotie*. Pour cette priſe Craſſus ſouffrit que ſon armée lui donnât le titre d'*imperator*. Ce qui lui tourna à grande honte; car il parut par-là avoir le cœur fort bas, & déſeſpérer de faire de plus grandes choſes, puiſqu'il étoit ſi flatté d'un ſi petit ſuccès.

Après que, pour s'aſſurer des villes qui s'étoient rendues, il y eut mis en garniſon ſept mille hommes de pied & mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reſte de ſon armée, pour y paſſer l'hiver. Il fut joint là par ſon fils, que Céſar lui envoyoit des Gaules, jeune homme qui avoit déja été honoré

de Craſſus. Il partit pour cette expédition l'an de Rome 699, 52 ans avant l'ere chrétienne. Il avoit ſoixante ans paſſés; il étoit donc né l'an de Rome 638, & l'an 113 avant l'ere chrétienne.

(a) Elle étoit de la province d'Oſrhoëne, dans la Méſopotamie.

de plusieurs prix d'honneur que les généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, & qui furent toutes fort grandes, la plus grande, sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, (*a*) & occuper Babylone & Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes. Au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine. D'ailleurs on blâma fort les occupations qu'il eut en Syrie, qui étoient plutôt d'un commerçant, que d'un général d'armée. Car il ne s'amusa pas à visiter les armes de ses soldats, à faire des revues, à faire faire l'exercice à ses troupes, & à leur proposer des prix de jeux & de combats pour les tenir en haleine; mais il s'appliquoit entiérement à calculer les revenus des villes & les contributions, & à peser lui-même à la balance (*b*) tous les trésors qui

(*a*) *Et occuper Babylone & Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes.*) Et qui, par conséquent, auroient ouvert leurs portes, & lui auroient fourni tous les secours dont il avoit besoin. Il en auroit fait ses places d'armes, & il en auroit tiré toutes les commodités nécessaires pour pousser ses succès contre ce commun ennemi; au lieu que par son retour en Syrie, il perdit tous ces avantages, & ce fut à recommencer.

(*b*) *Tous les trésors qui étoient dans le temple de la déesse, à Hiérapolis.*) Après avoir passé l'Euphrate, à vingt milles du fleuve, on trouvoit une ville appellée *Bambyce*, qui étoit aussi appellée *Edesse*, & *Hiérapolis*,

étoient dans le temple de la déeſſe à Hiérapolis. Il envoyoit ſignifier aux principautés, aux villes & aux communautés le nombre de ſoldats qu'elles devoient fournir, & il les en exemptoit enſuite pour certaine ſomme d'argent dont on convenoit; ce qui le rendoit vil & mépriſable à tout le monde, & à ceux même qu'il favoriſoit.

Le premier préſage qu'il reçut de ſon malheur, lui vint de cette déeſſe même d'Hiérapolis, que les uns diſent être Vénus, les autres Junon, & quelques-uns la Nature, la premiere cauſe, qui de l'humidité tire les principes & les ſemences de toutes choſes, & qui a découvert la ſource de tous les biens qui arrivent aux hommes. Comme ils ſortoient de ſon temple, le jeune Craſſus tomba à la porte, & ſon pere qui le ſuivoit, tomba ſur lui.

Dans le tems qu'il raſſembloit toutes ſes troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambaſſadeurs du roi des Parthes, Arſace, qui lui expoſerent en peu de mots leur commiſſion. Ils lui dirent, *que ſi cette armée étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce ſeroit une guerre immortelle, qu'aucun traité de paix ne termineroit, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que ſi, comme ils l'avoient oui*

ou *ville ſacrée*, & par les Syriens, *Magog*. La déeſſe Syrienne Atargatis y étoit particuliérement adorée. Lucien, dans ſon traité de la déeſſe de Syrie, parle de ce temple comme du plus riche qu'il fût dans l'univers; car de toutes parts on y apportoit des offrandes.

*dire, c'étoit Craſſus ſeul, qui, contre le ſentiment de ſa patrie, & pour aſſouvir ſon avarice particuliere, avoit pris les armes contre eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le roi leur maître vouloit bien uſer de ſa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieilleſſe de Craſſus, & laiſſer aller vies & bagues ſauves les Romains qu'il tenoit dans ſes états, & qui étoient bien plutôt aſſiégés qu'aſſiégeans.* Craſſus ne répondit à ce diſcours que par une rodomontade; il leur dit, *qu'il leur feroit entendre ſa réponſe dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des ambaſſadeurs, nommé Vahiſes, ſe prenant à rire & lui montrant la paume de ſa main, lui dit : *Craſſus, tu verras plutôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.*

(*a*) Ces ambaſſadeurs ſe retirerent donc, & allerent annoncer à leur roi Hyrodes qu'il falloit ſe préparer à la guerre. Cependant quelques ſoldats Romains s'étant ſauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garniſon dans la Méſopotamie, allerent annoncer à Craſſus des choſes très-capables d'inquiéter & d'alarmer; ils diſoient, *qu'ils*

(*a*) *Ces ambaſſadeurs ſe retirerent donc, & allerent annoncer à leur roi Hyrodes.*) Plutarque nomme ici *Hyrodes* (Orodes) ce roi des Parthes qu'il vient de nommer *Arſace.* C'eſt, à mon avis, qu'Arſace étoit le nom général de ces rois, qui étoient Arſacides, & Orodes ou Hyrodes étoit le nom particulier de celui-ci. Il étoit fils de Phraate II, & étoit monté au trône après avoir fait tuer Mithridate, ſon frere aîné.

*avoient vu de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis, & les grands & sanglans combats qu'ils avoient rendus aux attaques des villes qu'on avoit prises.* Et comme c'est la coutume des gens épouvantés de grossir tous les objets pour les rendre plus terribles, ils rapportoient, *que c'étoient des gens à qui on ne pouvoit échapper quand ils poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand ils prenoient la fuite; que les traits dont ils se servoient étoient inconnus, qu'on n'en avoit jamais vu de semblables; qu'ils étoient plus vîtes que les éclairs; qu'ils devançoient même la vue, & qu'ils avoient plutôt frappé & porté la mort qu'on ne les avoit vu partir; que des armes dont leur cavalerie étoit armée, les offensives perçoient tout sans que rien pût leur résister, & les défensives étoient à l'épreuve de tout & ne pouvoient être faussées.*

Ces discours diminuerent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginés que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens & des Cappadociens, que Lucullus s'étoit lassé de mener battant; & flattés que le plus difficile de cette guerre seroit la longueur du chemin, & la poursuite des ennemis qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voyoient contre leurs espérances de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta même à un tel point, que plusieurs des principaux officiers furent d'avis que Crassus devoit s'ar-

rêter-là, & assembler le conseil pour mettre encore en délibération toute l'entreprise. De ce nombre étoit le questeur Cassius. Les devins même alloient disant sourdement que les signes des victimes étoient toujours funestes, & que les sacrifices de Crassus n'avoient jamais pu être reçus. Mais Crassus ne voulut jamais les écouter, ni suivre d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche & de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, (*a*) ce fut l'arrivée d'Artavasde, roi d'Arménie; car il vint le joindre à la tête de six mille chevaux, qu'on disoit être seulement ses gardes-du-corps, & qui lui promit encore dix mille chevaux bardés de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Ce prince conseilloit à Crassus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie; car non-seulement son armée seroit dans l'abondance de toutes choses qu'il fourniroit lui-même, mais, ce qui seroit encore très-avantageux pour lui, il passeroit très-sûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaînes de montagnes & un pays bossu, très-difficile & presque impraticable à la cavalerie qui faisoit toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté, & des magnifiques secours qu'il lui offroit, & dit,

(*a*) *Ce fut l'arrivée d'Artavasde, roi d'Arménie.*) Ce roi est appellé *Artavasde* par les uns, *Artuasde* ou *Artvasde*, ou *Artabase* par les autres, & *Ortoadiste* par Justin.

*qu'il prendroit son chemin par la Mésopotamie, où il avoit laissé beaucoup de braves Romains.* Cette réponse entendue, le roi d'Arménie partit d'auprès de lui & retourna dans ses états.

Crassus s'étant mis en marche, comme il faisoit passer ses troupes sur le pont qu'il avoit dressé sur l'Euphrate près de la ville de Zeugma (*a*), voilà tout-à-coup des tonnerres effroyables & d'affreux éclairs, qui donnent dans le visage de ses soldats comme pour les arrêter. En même tems un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont & en abattit une partie. Le lieu où il devoit camper fut frappé de deux coups de tonnerre; & un de ses chevaux de bataille le plus richement harnaché, emporta son écuyer, se jetta avec lui dans le fleuve où il fut englouti, & on ne le vit plus paroître. On dit aussi que l'aigle de la premiere compagnie, quand on voulut l'enlever pour faire marcher l'armée, se tourna d'elle-même en arriere. Outre tous ces mauvais signes, il arriva encore, après qu'on eut passé l'Euphrate, qu'en distribuant aux soldats leurs vivres, on leur donna d'abord du sel & des lentilles, que les Romains regardent comme funestes, & comme des marques de deuil, & qu'ils servent par cette raison sur les tombeaux des trépassés. De plus, comme Crassus haranguoit les troupes, il lui échappa une

(*a*) Ville de la Comagene, sur le bord de l'Euphrate.

parole,

parole, qui jetta le trouble & l'effroi dans l'esprit de tous les soldats, car il dit, *qu'il avoit fait rompre le pont, afin qu'aucun d'eux n'échappât;* & quand il eut senti le mauvais effet que cette parole lâchée si inconsidérément avoit produit dans l'armée, au lieu de la corriger, ou de l'expliquer pour rassurer les timides, il la négligea par un esprit d'opiniâtreté & de fierté. Enfin quand il fit le sacrifice accoutumé pour purifier l'armée, le devin lui ayant remis entre les mains les entrailles de la victime, il les laissa tomber; & voyant que tous ceux qui assistoient à ce sacrifice en étoient fâchés & alarmés, il se prit à rire, & dit: *Voyez ce que c'est que de la vieillesse, mais les armes ne me tomberont pourtant pas des mains.*

En même tems il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept légions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légere. Il n'eut pas marché long-tems, que ses coureurs, qu'il avoit envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout à coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce rapport Crassus se fortifia dans ses espérances, & ses soldats commencerent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre &

d'en venir à un combat. Cassius ne laissoit pourtant pas de lui représenter encore & de lui remontrer, *qu'il devoit s'arrêter dans quelqu'une des villes où il avoit garnison, pour laisser reposer & rafraîchir son armée, jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles certaines des ennemis; que s'il ne vouloit pas prendre ce parti, il falloit gagner Séleucie en côtoyant toujours l'Euphrate; car les vaisseaux de charge leur faciliteroient les vivres en suivant toujours leur camp, & marchant avec lui comme de conserve; & la riviere qu'ils auroient toujours à leur droite, les empêcheroit d'être enveloppés; de sorte qu'ils seroient toujours en état de combattre l'ennemi sans désavantage.*

Pendant que Crassus tenoit le conseil pour délibérer sur cette proposition, un capitaine d'Arabes, nommé Ariamnes (*a*), vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse & de fraude; & l'on peut dire que de tous les malheurs que la fortune assembla dans ce moment pour l'entiere ruine de Crassus, ce fut là le plus grand & le plus entier. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, & qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce pays-là, le connoissoient & savoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de l'amitié de Pompée, & qu'il passoit alors pour un homme très-affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les capitaines du roi des Parthes, fut lâché par eux

(*a*) Dion le nomme *Augarus* ou *Abgarus*.

& envoyé à Craſſus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la riviere & des pays difficiles & boſſus, & de le jetter dans ces plaines immenſes, où il pourroit être enveloppé de tous côtés; car les Parthes ne penſoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Ce Barbare étant donc arrivé dans la tente de Craſſus, commença d'abord à louer hautement Pompée comme ſon bienfaicteur; car il étoit auſſi éloquent que fourbe. Enſuite, après avoir admiré le bonheur de Craſſus, d'être à la tête d'une armée ſi belle & ſi nombreuſe, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toujours & en conſumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit beſoin d'armes, & non pas plutôt de mains & de pieds très-légers contre des ennemis, qui depuis long-tems ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, & les perſonnes les plus cheres, pour ſe retirer au plus vîte chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. *Mais quand même vous auriez à les combattre*, ajouta-t-il, *il faudroit d'autant plus vous hâter avant que le roi, revenu de ſon épouvante, eût raſſemblé toutes ſes forces; car préſentement il jette au-devant de vous Suréna & Syllaces, qui ſont chargés de vous amuſer & de vous empêcher de le pourſuivre; mais pour lui il eſt fort loin, & ne paroîtra nulle part.*

Tout cela étoit faux; car le roi Hyrodes avoit d'abord partagé ſon armée en deux; avec l'une il étoit entré dans l'Arménie qu'il

ravageoit, pour se venger d'Artavasde, & il avoit envoyé Suréna à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car Hyrodes n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé, pour mépriser un antagoniste comme Crassus, qui étoit un des premiers personnages de Rome, & pour trouver plus de gloire à combattre Artavasde, & à faire le dégât dans l'Arménie. Il est au contraire très-vraisemblable que craignant le danger qu'il y avoit à aller se présenter aux Romains, il prit le parti de se tenir au loin, pour attendre & voir ce qui arriveroit, & qu'il envoya devant Suréna pour tenter la fortune du combat, & pour amuser les Romains & les empêcher d'avancer. Car Suréna n'étoit pas un homme du commun; mais en richesses, en noblesse & en gloire, il étoit le premier après le roi; en valeur, en prudence & en expérience pour la guerre, le premier des Parthes; & en beauté de corps & en bonne mine il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quand il marchoit en campagne, son train seul étoit composé de mille chameaux qui portoient son bagage, de deux cens chariots pour ses concubines, de mille cavaliers tout couverts de fer, & d'un plus grand nombre d'autres plus légerement armés; car de ses vassaux ou de ses esclaves, il pouvoit faire jusqu'à dix mille chevaux. (a) De plus il avoit par sa naissance

(a) *De plus il avoit par sa naissance le droit de ceindre*

ce droit héréditaire dans sa famille de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnés. C'étoit lui qui avoit rétabli sur le trône le roi Hyrodes, qu'on en avoit chassé, & qui lui avoit conquis la ville de Séleucie, étant monté le premier sur les murailles, & ayant renversé de sa main tous ceux qui s'opposerent à lui. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déja la réputation d'un homme de grand sens, de grande prudence, & dont les conseils étoient sûrs; & ce fut principalement par-là qu'il ruina Crassus, qui d'abord par sa vaine audace & par son orgueil, & ensuite par sa crainte & par l'épouvante & l'abattement où le précipiterent ses malheurs, se rendit très-aisé à surprendre.

Alors donc le traître Ariamnes, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint ensuite très-difficile par les sables profonds où il se trouva engagé au milieu d'une vaste campagne toute rase & d'une affreuse aridité, & où la vue ne découvroit ni fin ni bornes, où l'on pût espérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchissement.

*le bandeau royal aux rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnés.*) Ce qui est attaché aujourd'hui à certains prélats de sacrer les rois, & de leur mettre la couronne sur la tête, étoit alors dans les cours de ces princes d'Orient, une fonction attribuée à un de leurs principaux officiers, & il est remarquable que ce fut un droit héréditaire dans la famille de celui qui en étoit honoré.

De sorte que si la soif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vue les jettoit dans un désespoir encore plus terrible; car ils ne voyoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau, pas une seule colline, pas une seule herbe verte; ce n'étoient par-tout que monceaux de brûlantes arenes, comme les flots entassés d'une mer immense, qui dans ce désert enveloppoient & engloutissoient ses troupes. Tout cela ensemble devoit suffire pour leur faire soupçonner qu'ils étoient trahis, & ils n'en devoient plus douter après l'arrivée des couriers d'Artavasde. Ce prince mandoit à Crassus, *que le roi Hyrodes lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée; que la guerre qu'il avoit à soutenir, l'empêchoit de lui envoyer le secours qu'il lui avoit promis, mais qu'il lui conseilloit de se rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter sur-tout dans ses marches & dans ses campemens les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des lieux montagneux.* Mais Crassus, emporté par sa colere & par son arrogance, ne daigna pas lui écrire, ni lui faire la moindre réponse; il dit seulement à ses couriers: *Je n'ai pas le tems présentement de penser aux affaires des Arméniens; bientôt j'irai en Arménie,* (a) *& je punirai Artavasde de sa trahison.*

(a) *Et je punirai Artavasde de sa trahison.*) Il accuse

Cassius fut très-fâché de cette réponse, mais il cessa de donner davantage ses avis à Crassus, qui ne pouvoit les souffrir ; & prenant ce fourbe d'Ariamnes en particulier, il l'accabla de malédictions & d'injures. *O le plus scélérat de tous les hommes*, lui dit-il, *quel mauvais démon s'est emparé de toi, & t'a conduit vers nous ? Par quels breuvages, par quels enchantemens, par quels sortiléges es-tu venu à bout de persuader à Crassus de jetter son armée dans ces déserts infinis & dans ces abîmes de sable, & de prendre un chemin plus convenable à un capitaine de voleurs Numides, qu'à un général des Romains* ?

Le Barbare, qui étoit homme fin, & qui savoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, & le conjuroit de supporter encore un peu de tems cette fatigue. Après quoi il alloit le long des files des soldats, & marchant avec eux, il les consoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards ; car il leur disoit avec un ris moqueur : *Mes amis, vous croyez marcher dans les campagnes riantes & délicieuses de la Campanie ; vous voudriez trouver ici sans doute les fontaines, les ruisseaux, les ombrages verds, les bains & les hôtelleries dont elle est pleine, & vous ne vous souvenez pas que vous traversez les déserts qui sont les*

Artavasde de trahison, parce qu'il ne lui envoyoit pas les secours qu'il lui avoit promis, sans penser aux raisons qui l'empêchoient de tenir sa parole.

*limites des Arabes & des Assyriens.* Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains, & avant que sa trahison fût entiérement découverte, il se retira, encore fut-ce du consentement de Crassus même qu'il trompa en le quittant; car il lui fit entendre & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le désordre & le trouble parmi ses ennemis.

On dit que ce jour-là Crassus, au lieu de paroître en public avec sa cotte d'armes rouge, comme c'est la coutume des généraux Romains, parut avec une robe noire, & que s'en étant apperçu d'abord, il alla la changer. Les porte-enseignes ayant voulu prendre leurs enseignes pour partir, eurent beaucoup de peine à arracher les bâtons qui les soutenoient, & qui étoient comme enracinés dans la terre; de quoi Crassus ne faisoit que rire, & les hâtoit de marcher, contraignant ses gens de pied d'aller aussi vîte que sa cavalerie. Sur cela quelques-uns des coureurs, qu'il avoit envoyés battre l'estrade, revinrent & rapporterent qu'ils avoient donné dans un corps des ennemis; que leurs camarades avoient été tués; que pour eux ils s'étoient sauvés seuls avec beaucoup de peine, & que toute l'armée des Parthes, qui étoit très-nombreuse & pleine de fierté & d'audace, venoit incessamment les attaquer.

Cette nouvelle jetta le trouble & la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres; la hâte & l'effroi

où il étoit, ne lui laiſſant pas l'entiere liberté de ſon eſprit, il mit ſes troupes en bataille. D'abord il ſuivit le ſentiment de Caſſius, il étendit le plus qu'il put ſon infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrein, & pour ôter aux ennemis la facilité de les envelopper, & jetta toute ſa cavalerie dans les ailes; mais enſuite il changea d'avis, & ſerrant ſon infanterie, il en fit un corps de bataille quarré qui faiſoit face de tous côtés, & dont chacun des côtés préſentoit douze cohortes de front. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoutenue à propos par la cavalerie, & que tout le corps en étant également remparé, chargeât avec plus de ſûreté & d'audace. Il donna l'une des ailes à Caſſius, l'autre à ſon fils le jeune Craſſus, & ſe mit au centre. Ils avancerent dans cet ordre, & arriverent ſur le bord d'un ruiſſeau, appellé Baliſſus, qui n'étoit pas fort grand, & qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laiſſa pas de faire un tres-grand plaiſir à ſes ſoldats, tant à cauſe de l'extrême ſéchereſſe & de l'exceſſive chaleur qu'il faiſoit, qu'à cauſe de la grande fatigue qu'ils avoient eſſuyée dans cette longue & pénible marche au travers de ces arides ſablons.

La plupart des officiers étoient d'avis qu'il falloit camper en cet endroit, & y paſſer la nuit, pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il ſeroit poſſible, d'avoir des nouvelles des ennemis, & quand on auroit ſu leur nombre

& leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Craſſus, ſe laiſſant emporter à la fougue de ſon fils, & à celle de la cavalerie qu'il commandoit, qui le preſſoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient repaître, repuſſent debout chacun dans ſon rang; & ſans leur donner le tems d'achever, il fit marcher, & les mena, non au petit pas, & en leur faiſant faire des pauſes, comme on a accoutumé de faire marcher des troupes quand on les mene au combat, mais rapidement & tout d'une haleine, juſqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni en ſi grand nombre, ni ſi terribles qu'on leur avoit dit: car Suréna avoit uſé de ce ſtratagême; il avoit caché la plupart de ſes bataillons derriere les premiers corps avancés; & pour les empêcher d'être apperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs hocquetons, ou avec des peaux.

Quand ils furent en préſence & prêts à charger, le général n'eut pas plutôt fait lever le ſignal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'inſtrumens creux couverts de cuir, & environnés de ſonnettes d'airain, ſur leſquels ils frappent en même tems; & le bruit que font ces inſtrumens, eſt un bruit ſourd & terrible qui paroît mêlé du

rugiſſement des bêtes féroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre, ces Barbares ayant fort bien obſervé que de tous les ſens, l'ouïe eſt celui qui trouble le plus l'ame, qui émeut le plus vivement toutes ſes paſſions, & qui fait ſortir le plus promptement l'homme hors de lui-même.

Comme les Romains étoient étonnés & effrayés de ce bruit, les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs caſques & de leurs cuiraſſes, qui étoient d'un acier Margien, plus étincelant que les rayons du ſoleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroiſſoit Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuſe, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit ſa beauté efféminée. (*a*) Car il ſe fardoit à la façon des Medes, & portoit comme eux les cheveux friſés & mi-partis; au lieu que les autres Parthes les portoient encore à la maniere des Scythes, tels que la nature les donne, ſans en avoir eu aucun ſoin, pour en paroître plus effroyables.

D'abord les Barbares vouloient charger les

(*a*) *Car il ſe fardoit à la façon des Medes.*) Voici un beau titre pour certains hommes efféminés, que nous voyons encore aujourd'hui qui mettent du rouge comme des femmes. Un général des Parthes, un général très-brave, très-vaillant, ſe farde; mais apparemment il faut entendre qu'il mettoit ſur ſon viſage quelque couleur, comme nous voyons que font aujourd'hui les Perſes. Ils croyent que c'eſt de la grandeur de ſe peindre la barbe & les ongles; cela paroiſſoit horrible aux Romains.

Romains à coups de piques pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs ; mais ayant vu de près la profondeur de ce bataillon quarré ſi ſerré, ſi uni, & où les hommes étoient ſi fermes & ſe ſoutenoient ſi bien les uns les autres, ils ſe retirerent auſſitôt en arriere, faiſant ſemblant de ſe diſperſer & de rompre leur ordonnance ; mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur bataillon enveloppé de tous côtés. Dans l'inſtant Craſſus ordonna à ſes gens de trait & à ſon infanterie légere de les charger, mais ils n'allerent pas bien loin ; car accablés d'une grêle de fleches, ils furent obligés de ſe retirer & de ſe mettre à couvert ſous leur infanterie peſamment armée. Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi, quand on vit la roideur & la force de ces fleches contre leſquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes ſe ſéparant, ſe mirent de tous les côtés à tirer de loin tous enſemble en même tems ſans prendre de viſée certaine pour tirer juſte ; car le bataillon des Romains étoit ſi ſerré, qu'ils ne pouvoient manquer d'aſſener leur coup quand même ils l'auroient voulu ; & ils portoient des coups effroyables, & faiſoient des bleſſures très-profondes, tant à cauſe de la force & du poids de leurs fleches, qu'à cauſe de la grandeur & de la flexibilité de leurs arcs, qui, par leur ſoupleſſe, joignoient preſque leurs deux bouts quand on

les tendoit, & par leur grandeur donnoient une ſi grande étendue à la corde, qu'employant toute la longueur de la fleche, elle la chaſſoit avec une impétuoſité & une roideur que rien ne pouvoit ſoutenir.

Les Romains étoient donc par-là en très-mauvais termes ; s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement bleſſés, & s'ils en ſortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun dommage, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuyant ils tiroient toujours ; car ce ſont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes, ce qui eſt très-ſagement imaginé, puiſqu'en fuyant ils ſauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent eſpérer que ces Barbares, après avoir épuiſé toutes leurs fleches, ceſſeroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils ſe ſoutinrent, & ſupporterent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils ſe furent apperçus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fleches, où ceux qui avoient déja employé les leurs, en alloient prendre de nouvelles en faiſant le tour ; alors Craſſus ne voyant point de fin à ſes miſeres, envoya ordre à ſon fils de tâcher à quelque prix que ce fût de joindre les ennemis avant qu'il fût entiérement enveloppé ; car c'étoit

lui principalement qu'une des ailes de l'armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos.

Le jeune Craſſus prenant donc treize cens chevaux, dont il y en avoit mille que Céſar lui avoit donnés, cinq cens archers & huit cohortes de rondachers, qui étoient le plus à ſa portée, il s'élargit, & prenant le tour, il alloit charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. Mais ceux-ci, ſoit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craigniſſent, & qu'ils vouluſſent éviter le choc d'une troupe ſi ſerrée, & qui marchoit en ſi belle ordonnance, ou que leur deſſein fût d'attirer le jeune Craſſus le plus loin qu'ils pourroient de ſon pere, ſe mirent d'abord à tourner bride & à s'enfuir. Le jeune Craſſus criant alors de toute ſa force, *ils ne nous attendent point*, pouſſa à eux à bride abattue. Il avoit avec lui Cenſorinus (*a*) & Mégabacchus; celui-ci célebre par ſon courage & par ſa force, & Cenſorinus diſtingué par ſa dignité de ſénateur & par ſon éloquence. Ils étoient tous deux amis particuliers du jeune Craſſus, & à peu près de même âge.

La cavalerie s'étant donc débandée à pourſuivre l'ennemi, les gens de pied ſe piquerent de ne pas demeurer derriere, & ſuivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté, & par la joie que leur donnoit l'eſpérance de la victoire. Ils croyoient fermement

(*a*) *Et Mégabacchus.*) Il n'y a perſonne qui ne voye que ce nom eſt corrompu, ce n'eſt pas un nom Romain.

avoir vaincu, & ne faire que pourſuivre, juſqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la fraude ; car ceux qui faiſoient ſemblant de fuir, tournerent tête, & une infinité d'autres ſe joignirent à eux pour fondre ſur les Romains. Ce que voyant le jeune Craſſus, il arrêta ſa troupe, dans l'eſpérance que les ennemis les voyant en ſi petit nombre, viendroient les charger à coups de main ; mais ces Barbares ſe contenterent de leur oppoſer leur cavalerie peſamment armée, & débanderent ſur eux leur cavalerie légere, qui caracollant tout autour, & les environnant de tous côtés ſans les joindre, les accabloient de fleches, & en remuant juſqu'au fond ces monceaux de ſable, ils excitoient une pouſſiere ſi épaiſſe que les Romains ne pouvoient ni ſe voir, ni ſe parler, & que ſe reſſerrant en un petit eſpace, & ſe preſſant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort qui n'étoit ni facile ni prompte. Car ſe ſentant déchirer les entrailles, & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe vautroient & ſe rouloient ſur le ſable avec les fleches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles ; ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leurs douleurs.

La plupart moururent dans cette détreſſe,

& ceux qui reſtoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir; car le jeune Craſſus, les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains couſues à leurs boucliers, & leurs pieds percés de part en part, & cloués à terre; de ſorte qu'il leur étoit également impoſſible de ſe défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de ſa cavalerie, il chargea vigoureuſement cette gendarmerie couverte de fer, ſe mêla fiérement dans ſes eſcadrons, mais avec un grand déſavantage, tant pour l'attaque que pour la défenſe; car ſes gens avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuiraſſes d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur; au lieu que les Barbares, avec de bons & forts épieux, donnoient ſur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légerement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Craſſus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faiſoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient à belles mains les épieux des Parthes, & les joignant aux corps, ils les colletoient & les tiroient de deſſus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient ſans pouvoir ſe remuer, accablés ſous la peſanteur de leurs armes. Il y en avoit pluſieurs qui abandonnant leurs chevaux, ſe gliſſoient ſous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux effarouchés par la douleur, bondiſſoient, ſe cabroient, & renverſant leurs maîtres, ils

les fouloient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Mais ce qui travailloit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif, car ils n'étoient pas accoutumés à les supporter; ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux qui, courant de vitesse contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Crassus, qui se trouvoit fort mal de ses blessures.

Chemin faisant, ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirerent. Ils attacherent les chevaux au milieu & firent tout autour une enceinte de leur pavois pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement; car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche, au lieu que sur cette colline l'inégalité du lieu faisant paroître les uns au-dessus des autres, & découvrant davantage celui qui étoit derriere, les offroit tous aux coups; de sorte que ne pouvant se dérober aux fleches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Le jeune Craſſus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ils avoient nom, l'un Hieronymus, & l'autre Nicomachus. Ces deux hommes touchés de le voir en cet état, le preſſoient de ſe dérober avec eux, & de ſe retirer dans la ville d'Iſchnes (*a*), qui avoit embraſſé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *qu'il n'y avoit pas de mort ſi cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Il leur ordonna de ſe ſauver, & en les embraſſant il les congédia. Pour lui, ne pouvant ſe ſervir de ſa main, qui étoit traverſée d'un trait, il ordonna à ſon écuyer de le percer de ſon épée, & lui préſenta le flanc. On dit que Cenſorinus mourut auſſi par une main empruntée, & que Mégabacchus ſe tua lui-même de ſa propre main; tous les autres principaux officiers ſe tuerent de même, & ceux qui reſterent, furent tués en combattant avec beaucoup de valeur.

Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens priſonniers; & après avoir coupé la tête du jeune Craſſus, ils marcherent à l'inſtant contre ſon pere, dont les affaires étoient en cet état: après qu'il eut ordonné à ſon fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut annoncé qu'ils étoient en déroute, & qu'on les pourſuivoit vivement, & qu'il eut vu d'un

(*a*) *Iſchnes*, ville de la Méſopotamie, non loin de l'Euphrate. Elle eſt auſſi appellée *Ichnes*.

autre côté que ceux qu'il avoit en tête, ne le preſſoient plus avec tant d'ardeur ; car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Craſſus, il reprit un peu courage ; & raſſemblant ſon armée, il la retira en arriere ſur un côteau, eſpérant que ſon fils alloit bientôt revenir de ſa pourſuite.

De tous les meſſagers que ſon fils lui avoit envoyés pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés ; il n'y eut que les derniers qui, s'étant ſauvés avec beaucoup de peine, arriverent auprès de lui, & lui annoncerent que ſon fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit très-promptement un puiſſant ſecours. A cette nouvelle, Craſſus ſe ſentit déchiré par une foule de paſſions, & ſa raiſon fut tellement obſcurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. D'un côté la crainte de tout perdre, & de l'autre le deſir de revoir ſon fils, le portoient à l'aller ſecourir.

Dans cette réſolution il donna ordre enfin à ſon armée de marcher. Mais dans ce moment les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Craſſus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire qui les font paroître encore plus terribles ; en même tems les tambours & les timbales rempliſſent l'air de leur ſon effroyable, & retentiſſent aux oreilles des Romains, qui voyent bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat ; & les Barbares portant la tête du jeune Craſ-

fus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, & les insultant avec une insolence pleine de moquerie, ils leur demandent quelle est la famille & qui sont les parens de ce jeune homme : *car il n'est pas possible*, disent-ils, *qu'un jeune homme si courageux & d'une valeur si brillante, soit le fils d'un pere aussi lâche & aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abattit plus le courage & les forces des Romains, que tous les autres maux dont ils se voyoient accablés. Car il n'excita point en eux ce feu de la colere, qui anime le desir de la vengeance, comme il convenoit; mais il les remplit d'une frayeur & d'une crainte qui les glacerent. Cependant Crassus montra dans ce malheur plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait; car parcourant les rangs il alloit criant : *Romains, c'est moi seul que ce deuil regarde. La grande fortune de Rome & sa gloire sont entieres & demeurent invulnérables & invincibles tant que vous serez debout. Que si vous avez quelque compassion d'un pere qui vient de perdre un fils dont vous admiriez la valeur, faites-la paroître par votre colere & par votre ressentiment contre ces Barbares, ravissez-leur cette joie insolente, punissez leur cruauté, & ne vous laissez point abattre par mon malheur. C'est une nécessité que l'on souffre quelque échec quand on aspire à de grandes choses. Lucullus n'a point défait Tigrane, ni Scipion le grand Antiochus, qu'il ne leur en ait coûté du sang. Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les*

*côtes de la Sicile ; ils ont perdu en Italie beaucoup de leurs généraux & de leurs meilleurs capitaines, & pas un d'eux par sa défaite ne les a empêchés de vaincre leurs vainqueurs. Car ce n'est point par les faveurs de la fortune que les Romains sont montés à ce haut degré de puissance, mais par leur patience & par leur courage, en se roidissant contre les adversités.*

Par ces discours Crassus tâchoit de ranimer & de fortifier ses troupes ; mais il ne trouva presque personne qui les écoutât volontiers, & qui reprît courage ; & ayant ordonné qu'on jettât le cri du combat, il découvrit le dernier découragement de son armée ; car le cri qu'elle jetta fut foible, petit, inégal, timide, au lieu que celui des ennemis fut très-fort, très-éclatant & également ferme & brave. L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légere des Parthes se répand sur les ailes des Romains, & les prenant en flanc, les accable de fleches, pendant que leur gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les fleches dont les atteintes causoient une mort douloureuse & longue, eurent le courage de se jetter sur eux en désespérés. Non qu'ils leur fissent beaucoup de mal ; mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très-promptement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient ; car les Barbares leur passoient leurs lances entieres au travers du

corps avec tant de roideur & de force, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirerent, disant, *qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule afin qu'il la donnât à pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à ses affaires, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace, que d'y être traîné.* Et ils campoient en présence de l'armée Romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne pensoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que déplorer ses propres malheurs; car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hazardassent pendant la nuit à se jetter dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs leurs blessés leur faisoient beaucoup de peine pour ce dernier parti; car de les emporter c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite, & de les laisser, ils ne manqueroient pas par leurs gémissemens & par leurs plaintes de découvrir leur évasion.

Quoiqu'ils sussent bien tous que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, ce-

pendant ils souhaitoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché à terre, à l'écart dans un lieu obscur, sans lumiere, & la tête couverte de son manteau, il présentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'instabilité de la fortune, & pour les sages & bien sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité & de l'ambition, qui faisoient qu'il ne pouvoit souffrir de n'être pas le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & qu'il croyoit que tout lui manquoit, & qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préférés.

Octavius, un de ses lieutenans, & Cassius s'approcherent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler, & lui redonner courage; mais le voyant entiérement accablé sous le poids de sa douleur, & rebelle à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils appellerent les tribuns, les centurions, & les chefs des bandes, tinrent un conseil sur le champ, & tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence; mais ensuite les malades & les blessés, qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confusion, avec des cris, des hurlemens & des lamentations horribles; tellement que les corps qui marchoient les premiers, en furent saisis de trou-

ble & d'effroi, dans la penſée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainſi revenant ſouvent ſur leurs pas, & ſe remettant enſuite en bataille, ou s'empreſſant à charger ſur des bêtes de ſomme les bleſſés qui les ſuivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cens chevaux que conduiſoit Ignatius, qui ne s'arrêterent point, & qui arriverent à la ville de Carres (*a*) ſur le minuit. Ignatius appelle en langage Romain, les gardes qui étoient ſur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Craſſus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & ſans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il pouſſa droit au pont que Craſſus avoit fait ſur l'Euphrate, & ſauva ſa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné ſon général.

Cependant ce mot qu'il avoit jetté à ces gardes en paſſant, afin qu'ils le diſſent à Coponius, fut très-utile à Craſſus; car ce gouverneur conjecturant ſagement que la grande hâte de cet inconnu, & l'obſcure briéveté de ſon diſcours, étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna ſur l'heure même à ſa garniſon de prendre les armes. Et ſi-tôt qu'il

(*a*) Au-deſſous du pont de l'Euphrate, vis-à-vis d'Hiérapolis.

fut

fut averti que Craſſus avoit pris ce chemin, il ſortit au-devant de lui & le conduiſit lui & ſon armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de ſa fuite, ne voulurent pas le pourſuivre la nuit ; mais le lendemain matin ils entrerent dans le camp, égorgerent tous les bleſſés qu'il y avoit laiſſés, au nombre de quatre mille ; & la cavalerie s'étant débandée dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là. Un des lieutenans de Craſſus, nommé Barguntinus, s'étant ſéparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua ſon chemin, & fut trouvé le lendemain ſur une colline par les Barbares, qui l'attaquerent. Il ſe défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ſes gens furent tués, excepté une vingtaine, qui, l'épée à la main, ſe jetterent en déſeſpérés au travers des ennemis pour ſe faire jour. Les Barbares furent ſi étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent & leur donnerent paſſage ; ils arriverent heureuſement à Carres.

Dans ce moment on donna à Suréna une fauſſe nouvelle, que Craſſus s'étoit ſauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramaſſées, qui ne valoient pas la peine qu'on les pourſuivît. Suréna croyant donc avoir perdu le prix de ſa victoire, mais en étant pourtant encore incertain, & voulant en ſavoir la vérité afin de

ſe déterminer ou à faire le ſiége de Carres, ſi Craſſus y étoit encore, ou à le pourſuivre s'il en étoit ſorti, il dépêcha un de ſes truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en ſe ſervant du langage Romain, d'appeller Craſſus même, ou Caſſius, & de dire que Suréna demandoit à avoir avec eux une conférence.

Le truchement ayant exécuté cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Craſſus, qui accepta avec joie cette propoſition. Peu de tems après il vint de la part des Barbares quelques ſoldats Arabes qui connoiſſoient de vue Craſſus & Caſſius, pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces ſoldats s'approcherent de la place, & ayant vu Caſſius ſur les murailles, ils lui dirent : *Que Suréna étoit diſpoſé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de ſe retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du roi ſon maître, & qu'ils lui abandonneroient la Méſopotamie ; que cela paroiſſoit expédient pour les uns & pour les autres, plutôt que d'en venir à la derniere extrêmité.*

Caſſius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promptement du tems & du lieu de cette entrevue entre Suréna & Craſſus. Les Arabes l'aſſurerent qu'ils y alloient travailler, & le quitterent.

Suréna, ravi de tenir ces gens en lieu où il pouvoit les aſſiéger, mena dès le lendemain contr'eux les Parthes, qui leur parlerent d'a-

bord avec la derniere insolence, & leur déclarerent que si les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il falloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius pieds & poings liés. Les Romains furent très-indignés de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit renoncer aux longues & vaines espérances du secours des Arméniens, & lui déclarerent que, sans perdre un moment, il falloit penser à la fuite. C'est ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carréniens ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choisit pour son guide.

Les Parthes ne tarderent donc pas à être avertis de point en point de toute la résolution des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Crassus ayant pris ce tems-là pour partir, ce déloyal, pour empêcher qu'ils ne pussent avancer chemin, & mettre les Parthes dans l'impuissance de les atteindre, imagina cette détestable ruse, de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin de les engager dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands fossés où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire plusieurs tours & détours pour se tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui se doutant que ce n'étoit pas à bon dessein qu'Andromachus les faisoit ainsi tourner & retourner, refuserent enfin de le suivre, & Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Et sur ce que ses guides, qui étoient Arabes, lui conseilloient d'attendre que la lune eût passé le signe du Scorpion, il leur répondit : *Mais je crains encore plus celui du Sagittaire ;* & hâtant sa marche, il se sauva dans l'Assyrie avec cinq cens chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fideles, gagnerent les pas des montagnes appellées *Sinnaques* (*a*), & se mirent en sûreté avant le point du jour ; & ces derniers pouvoient être environ cinq mille, qui étoient conduits par un homme de bien nommé Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé par la ruse du perfide Andromachus dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre cohortes de gens de pied armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorsque les ennemis étoient déja sur lui, & qu'il n'avoit plus que douze stades (*b*) pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie,

(*a*) Près du Tigre, où il y a une ville qui porte ce nom.
(*b*) Quinze cens pas.

& par conſéquent beaucoup moins sûr, qui étoit ſous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui rempliſſoit tout l'intervalle qui l'en ſéparoit. Octavius voyoit donc tout à plein le danger qui menaçoit Craſſus, il deſcendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ſes gens pour l'aller ſecourir, mais il fut bientôt ſuivi de tous les autres, qui, ſe reprochant leur lâcheté, volerent à ſon ſecours. En arrivant ils chargerent ſi rudement les Barbares, qu'ils les obligerent à s'éloigner du côteau. Enſuite ils mirent Craſſus au milieu d'eux; & lui faiſant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fierement que jamais fléche ennemie n'approcheroit du corps de leur général, qu'ils n'euſſent tous mordu la pouſſiere autour de lui juſqu'au dernier en combattant pour ſa défenſe.

Suréna voyant donc que les Parthes déja rebutés alloient plus mollement à l'attaque, & que ſi la nuit ſurvenoit, & que les Romains gagnaſſent les montagnes, il lui ſeroit impoſſible de les prendre, il eut recours à la ruſe pour abuſer Craſſus. Il fit lâcher ſous main quelques priſonniers, après avoir apoſté tout autour d'eux pluſieurs de ſes ſoldats, qui, faiſant ſemblant de s'entretenir enſemble, diſoient, comme un bruit général de l'armée, que le roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire, qu'il vouloit acquérir leur amitié &

leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirerent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut : *Que le roi son maître leur avoit fait éprouver sa force & sa puissance malgré lui, réduit à la nécessité de se défendre ; mais que présentement il vouloit leur faire connoître sa douceur & sa bonté, & leur donner des marques de sa bienveillance en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiere sûreté de sa part.*

Les troupes de Crassus prêterent très volontiers l'oreille à ce discours de Suréna, & en témoignerent une extrême joie. Mais Crassus, qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, & à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y entendre, & délibéroit avec ses amis. Mais ses soldats se mirent à crier & à le presser d'aller. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, *qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.*

Craſſus eut d'abord recours aux prieres, & leur remontra qu'en continuant de ſe ſoutenir le reſte du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient ſe ſauver dès que la nuit ſeroit venue; il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces eſpérances d'un ſalut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à ſe mutiner, & qu'en frappant leurs armes de leurs épées, ils alloient juſqu'à le menacer; alors craignant cette émeute il commença à deſcendre, & ſe tournant, il dit ſeulement ce peu de mots: *Octavius, & toi Pétronius, & vous tous officiers & capitaines Romains, qui êtes ici préſens, vous voyez la néceſſité qui me force de prendre ce chemin que je voulois éviter, & vous êtes témoins des indignités & des violences que je ſouffre. Mais quand vous ſerez retirés en ſûreté, dites à tout le monde que Craſſus a péri par la tromperie de ſes ennemis, ſans avoir été abandonné par ſes citoyens.* Mais Octavius & Pétronius n'eurent pas la force de le laiſſer deſcendre ſeul; ils deſcendirent le côteau avec lui, & Craſſus renvoya ſes licteurs, qui vouloient le ſuivre.

Les premiers que les Barbares envoyerent au-devant lui, furent deux Grecs Métifs, qui étant deſcendus de cheval, le ſaluerent avec un profond reſpect, & lui dirent en langue grecque, *qu'il n'avoit qu'à envoyer quelques-uns des ſiens auxquels Surena feroit voir que lui & ſa troupe venoient ſans armes*

*avec toute sorte de bonne foi.* Mais Crassus leur répondit : *Que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains.* Et il envoya deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux officiers de son armée, dès qu'il apperçut Crassus : (a) *Qu'est-ce que je vois?* dit-il, *quoi ! le général des Romains à pied, & nous à cheval ! Qu'on lui amene un cheval au plus vîte.* Crassus répondit : *Qu'il n'y avoit point de leur faute à l'un ni à l'autre s'ils venoient à une entrevue, chacun à la maniere de leur pays. Oh bien*, repartit Suréna, *il y a dès ce moment un traité de paix & d'alliance entre le roi Hyrodes & les Romains ; mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate ; car vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval ; mais Suréna lui dit, *qu'il n'en étoit pas besoin, & que le roi lui faisoit présent de celui-là.*

(a) *Qu'est-ce que je vois*, dit-il ? *quoi, le général des Romains à pied, & nous à cheval !* ) Ce Barbare par fierté & par orgueil, s'imagine que Crassus est venu à pied par humilité, & pour lui marquer plus de respect ; & Crassus, qui sent bien l'arrogance cachée sous cette fausse politesse, la repousse fort noblement par sa réponse, qui lui fait entendre qu'il vient à pied, parce que telle est la coutume de son pays.

A l'inſtant on lui préſenta un cheval qui avoit un frein d'or ; & les écuyers du roi le prenant par le milieu du corps, le mirent deſſus, l'environnerent & commencerent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manieres, prit le cheval par la bride ; il fut ſuivi de Pétronius, qui commandoit mille hommes, & enſuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui ſe mirent tout à l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui preſſoient trop Craſſus. D'abord on ſe pouſſa avec beaucoup de tumulte & de déſordre, enſuite on en vint aux coups. Octavius, tirant ſon épée, tua un palfrenier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriere & le renverſa mort ſur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans ſa cuiraſſe, & ſauta de ſon cheval à terre ſans être bleſſé ; & Craſſus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres. Il y en a qui diſent que ce fut un autre qui le tua, & que ce fut lui qui lui coupa la tête & la main. Mais tout cela ſe dit plutôt par conjecture, que par aucune connoiſſance certaine de la vérité. Car de tous ceux qui étoient préſens, les uns furent tués en combattant autour de Craſſus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure ſur le côteau.

Les Parthes les y ſuivirent bientôt, & leur dirent que Craſſus avoit porté la peine

due à ſon infidélité; mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à deſcendre avec confiance, & qu'il leur donnoit ſa parole qu'il ne leur ſeroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole les uns deſcendirent & ſe livrerent entre leurs mains, & les autres profiterent de la nuit, & ſe diſperſerent çà & là. Mais de ces derniers, il y en eut fort peu qui ſe ſauverent; tous les autres pourſuivis le lendemain, & chaſſés par les Arabes, furent repris & paſſés au fil de l'épée. On dit qu'il mourut en tout, dans cette occaſion, vingt mille hommes, & qu'il y eut dix mille priſonniers.

Suréna envoya la tête & la main de Craſſus au roi Hyrodes juſques dans l'Arménie. Et en même tems il dépêcha par-tout des couriers pour répandre la nouvelle qu'il menoit Craſſus vivant dans la ville de Séleucie, & prépara une pompe burleſque, qu'il appelloit par inſulte & par dériſion *ſon triomphe*. Parmi ſes priſonniers il en trouva un appellé Caïus Paccianus, qui reſſembloit parfaitement à Craſſus. Il l'habille d'une robe à la barbare, le dreſſe à répondre à ceux qui l'appelloient *Craſſus* ou *général;* & en cet équipage il le fait marcher à cheval à la tête des troupes. Devant lui marchoient des trompettes & des huiſſiers, qui portoient des faiſceaux de verges & de haches, tous montés ſur des chameaux. Aux verges étoient pendues des bourſes vuides, & aux haches étoient fichées des têtes de Romains fraîchement coupées.

Et après lui marchoient des courtisanes de Séleucie, toutes excellentes musiciennes, qui chantoient des chansons pleines de brocards & de plaisanteries sur la mollesse efféminée & sur la lâcheté de Crassus.

Cette pompe bouffone étoit pour amuser le peuple, & pour lui servir de divertissement. Mais ce qui se passa en particulier fut plus sérieux. Suréna, non content de cette farce, assembla le sénat de Séleucie, (*a*) & produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellés *les Milésiaques*; & ce n'étoit pas là une chose supposée pour noircir les Romains; ces livres avoient été véritablement trouvés (*b*) dans le bagage de Rustius, & donnerent à Suréna un juste sujet de se moquer d'eux, & de les décrier comme des infames, qui à la guerre même n'avoient pas la force de s'empêcher de faire & de lire de ces abominations.

(*a*) *Et produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellés* les Miléſiaques.) Voici un général des Parthes qui, pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obscene qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un officier Romain; cela me paroît remarquable, & mérite quelque attention. Cet Aristide étoit un historien de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation par une histoire qu'il avoit faite des choses qui s'étoient passées en Sicile, par un traité de ce qui étoit arrivé en Italie, & par une histoire de Perse; mais il se déshonora par ses Miléſiaques, où il avoit écrit les aventures galantes, ou plutôt les débauches abominables qui s'étoient passées à Milet.

(*b*) *Dans le bagage de Rustius.*) Cet officier est inconnu. A la marge de l'exemplaire de M. Bigot, je vois qu'il a lu Ῥωσκίου, de *Roscius*; c'est peut-être un de ces deux freres dont Plutarque a déja parlé.

Quand Suréna eut bien déclamé contre ces mœurs Romaines, il parut aux sénateurs de Séleucie qu'Esope étoit un homme bien sage d'avoir dit *que tous les hommes portoient une besace; que dans la poche de devant ils mettoient les défauts de leur prochain, & dans celle de derriere leurs propres défauts.* Car ils voyoient que Suréna avoit mis dans le devant de sa besace ces impudicités Miléſiennes, & dans le derriere les délices & les voluptés qu'il traînoit après lui, & qui faisoient qu'au milieu du pays des Parthes, (*a*) on croyoit trouver une autre Sybaris; car il étoit suivi d'une infinité de charriots qui portoient ses concubines, & tout l'attirail que ce train demande nécessairement, de sorte que son armée ressembloit proprement aux viperes & aux serpens, appellés Scytales : car sa tête étoit furieuse & épouvantable; elle ne présentoit que lances, que piques, que javelines, que dards, que chevaux de bataille, & la queue en étoit très-ridicule; car ce n'étoit que courtisanes, qu'instrumens de musique, que chansons, que festins, que nuits passées en dissolutions & en débauches avec ces prostituées. Je ne nie pas que Rustius ne méritât d'être blâmé; mais il me paroît que ces Parthes étoient bien impudens de se récrier si fort sur ces dissolutions Miléſiennes, eux qui, dans la famille des Arsacides, avoient eu

(*a*) *On croyoit trouver une autre Sybaris.*) Sybaris, ville de la Lucanie au bas de l'Italie; c'étoit le siége du luxe & de la molleſſe.

pluſieurs rois qui venoient de ces courtiſanes d'Ionie & de Milet.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, le roi Hyrodes avoit déja conclu la paix avec Artavaſde, & il venoit de faire le mariage de la ſœur de ce roi d'Arménie avec ſon fils Pacorus. Ce n'étoit donc entr'eux que fêtes & banquets qu'ils ſe donnoient les uns aux autres, & où ils faiſoient toujours entrer quelques divertiſſemens tirés des tragédies grecques. Car le roi Hyrodes n'étoit pas ignorant dans la langue des Grecs, & il avoit lu leurs livres; & le roi Artavaſde avoit fait en grec des tragédies, des traités & des hiſtoires, dont une partie eſt venue juſqu'à nous.

Pendant ces réjouiſſances, Syllaces qui portoit la tête de Craſſus, arriva un ſoir aux portes du palais, (*a*) les tables n'étant pas encore levées; & dans le moment qu'un comédien nommé Jaſon, natif de la ville de Tralles, excellent acteur pour le tragique, récitoit quelques morceaux de la tragédie des Bacchantes d'Euripide, & les aventures tragiques de Penthée & de ſa mere Agave; comme tout le monde étoit dans l'admiration,

(*a*) *Les tables n'étant pas encore levées.*) Il faut ajouter dans le texte la négative, ἀπῃρμέναι μὴ ἦσαν αἱ τράπεζαι, *les tables n'étoient pas encore levées.* On n'étoit pas encore ſorti de table; car on voit dans la ſuite que les gardes, par l'ordre du roi, font aſſeoir à table Syllaces, ou, ſi l'on retient la leçon du texte, *les tables venoient d'être levées*, il faut entendre qu'on avoit deſſervi les viandes, & qu'on étoit au fruit, ce qu'on appelloit la ſeconde table.

Syllaces entre dans la salle, adore le roi, & jette à ses pieds la tête de Crassus. En même tems les Parthes se mettent à battre des mains avec de grands cris & de grandes marques de joie. Les gardes font asseoir Syllaces à table par ordre du roi; & alors Jason donnant à un des personnages du chœur les habits de Penthée dont il étoit revêtu, & prenant ceux d'Agave, il prit entre ses mains la tête de Crassus, & avec la fureur d'une véritable bacchante, plein d'enthousiasme il chanta cet endroit, où Agave revenant des montagnes, & portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit : *Nous portons de la montagne ce lionceau que nous venons de tuer; nous apportons dans le palais cette heureuse chasse.*

Ces vers réjouirent toute la compagnie; & comme on continua de chanter la suite où Agave & le chœur se répondent, (*a*) & où le chœur demande, *qui l'a tué, qui est-ce qui l'a*

(*a*) *Et où le chœur demande,* qui l'a tué ? ) Ces mots du texte τίς ἐπάισε; ne sont qu'une glose du texte d'Euripide, qu'il faut rétablir ici & remettre comme il y a dans Euripide; c'est le chœur qui parle :

ΧΟ. Τίς ὦ βαλοῦσα πρῶτα γε;
ΑΓ. Ἐμὸν ἐμὸν τὸ γέρας.

LE CHŒUR.

*Qui est la premiere qui l'a frappé ?*

AGAVE.

*C'est à moi, c'est à moi que l'honneur en est dû.*

*frappé la premiere ?* Et Agave répond, *c'eſt à moi que cet honneur eſt dû ;* alors Pomaxaithres ſe levant, car il étoit encore à table, voulut prendre la tête des mains de Jaſon, diſant que c'étoit à lui à chanter ces vers plutôt qu'à cet acteur, puiſque c'étoit lui qui avoit tué Craſſus.

Le roi, ayant pris plaiſir à ce débat, fit à Pomaxaithres le préſent que la loi du pays ordonne de faire à ceux qui ont tué le général des ennemis, & donna un talent à Jaſon ; & voilà, dit-on, quelle fut l'iſſue de l'expédition de Craſſus ; (*a*) elle finit comme une

(*a*) *Elle finit comme une véritable tragédie, par une piece ridicule qu'on appelle* Exode.) Les anciens Romains avoient des farces qui étoient appellées *Satyres*, que l'on chantoit & que l'on danſoit, & où les ſpectateurs & les acteurs étoient joués indifféremment, mais avec de certaines bornes & ſans bleſſer la loi. Ces ſatyres furent en vogue pendant deux cens vingt ans juſqu'à Livius Andronicus, qui eut le courage de faire de véritables tragédies à la maniere des Grecs. On goûta ſi fort ce ſpectacle, que les ſatyres furent abandonnées pendant que les poëtes jouerent eux-mêmes leurs pieces, mais après qu'ils les eurent données à des comédiens, la jeuneſſe Romaine rapporta ſur le théatre ces ſatyres, & les joua d'abord dans les intermedes de ces tragédies à la place du chœur ; car comme les ſujets de ces farces n'étoient pas ſuivis, elles pouvoient ſe ſéparer. Enfin on les réſerva pour la fin des tragédies, ſur-tout des tragédies appellées *Atellanes*, & on changea leur nom de Satyres en celui d'*Exodia*, d'*Exodes*, c'eſt-à-dire d'*Iſſues*, parce qu'on les jouoit à la fin de ces tragédies, comme nous jouons aujourd'hui nos farces. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que les acteurs jouoient ces farces ſous le même maſque & avec les mêmes habits qu'ils avoient dans la tragédie, & en continuant les mêmes perſonnages & les mêmes rôles ; & c'eſt ce qui nous fait entendre ce paſſage de Plutarque, qui n'avoit jamais été bien expliqué. Car nous voyons que ce ſont les mê-

véritable tragédie par une piece ridicule, qu'on appelle *exode*. Mais la vengeance divine ne tarda pas à punir le roi Hyrodes de sa cruauté, & Suréna de sa perfidie. Car bientôt Hyrodes fit mourir Suréna par un effet de l'envie qu'il portoit à sa gloire; & Hyrodes, après avoir perdu son fils Pacorus, qui fut défait par les Romains (*a*) dans un grand combat, tomba dans une maladie de langueur qui dégénéra en hydropisie, & fut empoisonné par Phraate (*b*), son second fils. (*c*) Mais le

mes acteurs des bacchantes qui jouent cette farce avec la tête de Crassus. Mais, dira-t-on, le mot *Exodion*, *Exode*, signifie proprement dans les pieces Grecques, non pas une piece détachée qui se joue après la tragédie, mais la fin, le dénouement de la tragédie même, comme on le voit dans la poëtique d'Aristote, & cela est vrai. C'est ainsi que Plutarque a employé ce mot à la fin de la vie de Pélopidas, & à la fin de la vie d'Alexandre, où l'on voit manifestement qu'Exode est mis pour la fin, pour le dénouement de la tragédie. Pourquoi donc ne le prendra-t-on pas ici dans le même sens? En voici la raison. Dans la vie de Pélopidas & dans celle d'Alexandre, il parle d'aventures Grecques, & il employe les idées & les expressions connues aux Grecs; & dans celle de Crassus il parle d'une aventure Romaine, c'est pourquoi il employe les idées & les expressions familieres aux Romains. Ici la véritable tragédie finit à la mort de Crassus, & ce qui se passe dans le palais du roi Hyrodes rassemble deux choses, la tragédie & l'*exode*; ce qu'on y joue des bacchantes d'Euripide, voilà la tragédie, & tout ce que fait le comédien Jason avec la tête de Crassus, & la dispute de Pomaxaithres avec lui, voilà l'exode qui se jouoit après la tragédie, sous les mêmes habits de la tragédie même, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rôles. Il me semble que cela est sensible, & méritoit d'être éclairci.

(*a*) Par Ventidius.

(*b*) C'est Phraate III.

(*c*) *Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre.*) Voici

poiſon & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant ſervi de remede l'un à l'autre, & s'étant chaſſés réciproquement par une heureuſe criſe, comme le malade commençoit à ſe mieux porter, Phraate prit une voie plus sûre & plus courte, & l'étrangla de ſes propres mains.

une choſe bien ſinguliere, que le poiſon ſerve de remede à l'hydropyſie, & l'hydropiſie au poiſon.

*Fin de la vie de Craſſus.*

# COMPARAISON

## *DE NICIAS ET DE CRASSUS.*

DANS cette comparaiſon nous dirons premiérement que les richeſſes de Nicias comparées à celles de Craſſus, paroiſſent acquiſes par des voies plus juſtes, ou moins blâmables. Il eſt vrai qu'il n'y a perſonne qui puiſſe approuver le travail que Nicias faiſoit faire à ſes mines, où l'on n'emploie ordinairement que des ſcélérats ou des Barbares, dont la plupart ſont enchaînés, & périſſent tôt ou tard dans ces cavernes ſouterraines où l'air eſt toujours mal ſain. Mais ſi l'on compare cette maniere d'acquérir avec celle de Craſſus, qui s'enrichiſſoit des biens confiſqués & vendus par les proſcriptions de Sylla, ou des maiſons qu'il achetoit au milieu des embraſemens, lorſqu'elles étoient ou qu'on croyoit qu'elles ſeroient bientôt en proie aux flammes, elle paroîtra plus honnête & plus digne d'un homme de bien. Car ces voies de s'enrichir, Craſſus les ſuivoit auſſi publiquement, & avec auſſi peu de façon que celles de l'agriculture & de la banque. Et pour tous les autres crimes qu'on lui imputoit, & qu'il nioit très-fortement, comme de prendre de l'argent des parties pour opiner en leur fa-

veur dans le ſénat, de piller ſes alliés, d'aller faire la cour aux femmes par ſes flatteries & par ſes cajolleries, & de donner retraite aux méchans dans ſa maiſon pour un certain ſalaire; c'eſt de quoi la calomnie même n'a jamais oſé accuſer Nicias. Au contraire on le railloit publiquement de ce que, par timidité, il jettoit beaucoup d'argent aux délateurs, faiſant en cela une action qui n'auroit peut-être pas été ſéante à un Périclès, ni à un Ariſtide, mais qui étoit devenu néceſſaire pour lui, à cauſe de ce naturel timide à qui tout faiſoit peur. C'eſt même d'une ſemblable action que l'orateur Lycurgue ſe glorifia dans la ſuite auprès du peuple; car étant accuſé de s'être racheté d'un de ces délateurs pour de l'argent, & de lui avoir fermé la bouche : *Je ſuis charmé*, lui dit-il, *de ce qu'ayant adminiſtré vos affaires pendant ſi long-tems, il s'eſt trouvé enfin que j'ai plutôt donné, que pris.*

Pour ce qui eſt de leur dépenſe, celle de Nicias étoit plus d'un homme d'état; car par une honnête ambition, il dépenſa à conſacrer des offrandes aux dieux, à donner des jeux au peuple & à défrayer des chœurs de tragédie. On dira peut-être que tout ce que Nicias employa dans ces ſortes de libéralités, & tout le bien qui lui reſtoit, n'eſt qu'une très-petite partie de ce que Craſſus dépenſa en une ſeule fois, lorſqu'il fit un feſtin à tant de milliers d'hommes, & qu'il leur donna encore de quoi ſe nourrir long-tems après.

Mais moi je réponds que je ſuis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le vice n'eſt qu'une inégalité & une diſſonance dans les mœurs, ſur-tout quand on voit qu'un homme dépenſe en choſes honnêtes le bien qu'il a acquis par des voies honteuſes. En voilà aſſez ſur leurs richeſſes & ſur l'uſage qu'ils en ont fait.

Pour ce qui eſt de leur manière de gouverner, dans celle de Nicias il n'y eut jamais ni fourberie, ni injuſtice, ni violence, ni emportement; car au contraire il fut la dupe d'Alcibiade, & il ne ſe préſenta jamais pour parler devant le peuple qu'avec beaucoup de crainte & de précaution. Au lieu qu'on reproche à Craſſus beaucoup d'infidélité, de malhonnêteté & de baſſeſſe dans ſes fréquens changemens d'amis & d'ennemis. Et quant à la violence il ne peut pas nier lui-même qu'il n'y ait eu recours pour parvenir au conſulat, ayant loué des aſſaſſins pour tuer Caton & Domitius. De plus, quand le peuple tira au ſort les provinces, il y eut quatre hommes tués, & pluſieurs autres bleſſés; & Craſſus lui-même, ce que j'ai oublié de marquer dans ſa vie, donna un grand coup de poing dans le viſage à un ſénateur, nommé Lucius Analius, qui s'oppoſoit à ſon ſentiment, & le chaſſa de la place après l'avoir mis tout en ſang.

Mais ſi en cela Craſſus étoit violent, emporté & d'un naturel entiérement tyrannique, auſſi l'extrême puſillanimité de Nicias qui

dans les affaires s'allarmoit du moindre bruit, sa poltronerie & sa soumission pour les méchans, sont dignes des plus séveres censures. Car au moins, de ce côté-là, Crassus avoit une magnanimité & une fierté d'autant plus dignes de louange, que ce n'étoit pas contre des hommes de néant, contre des Cléon & des Hyperbolus qu'il avoit à combattre, mais contre la gloire la plus éclatante de César, & contre les trois triomphes de Pompée. Ce fut en ce tems-là qu'il leva contr'eux le masque, qu'il ne voulut pas leur céder, qu'il entreprit d'égaler sa puissance à celle dont ils étoient revêtus, & qu'il emporta la dignité de censeur sur Pompée. Car dans les grandes places il faut toujours qu'un homme d'état recherche, non ce qui le fait envier, mais ce qui le rend éclatant & illustre, & que ce soit à amortir l'envie qu'il fasse servir sa puissance & son autorité.

Que si vous préférez à toutes choses la sûreté & le repos, que vous craigniez Alcibiade sur la tribune, les Lacédémoniens à Pylos, & Perdiccas en Thrace; eh, mon cher Nicias, la ville d'Athenes est assez grande pour y vivre en quelque coin dans un grand loisir, retiré des affaires, & pour y composer une couronne de tranquillité dont vous vous couronnerez vous-même, (a) comme parlent

(a) *Comme parlent les philosophes les plus éloquens.*) Le grec dit, *comme parlent quelques sophistes.* Mais ici *sophiste* n'est pas un terme de mépris pour dire de faux philosophes, mais un terme honorable : on appelloit ainsi les philosophes qui avoient écrit le plus éloquemment.

les philosophes les plus éloquens. L'amour que Nicias avoit pour la paix étoit un amour véritablement divin ; & ce qu'il fit pour terminer la guerre est un acte très-digne de la douceur & de l'humanité des Grecs. Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, quand même par ses conquêtes il auroit ajouté la mer Caspienne & l'Océan de l'Inde à la domination des Romains.

Il est pourtant certain que celui qui a la principale autorité dans une ville, où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, doit ne point donner lieu aux méchans de s'avancer, ne point élever aux charges ceux qui en sont incapables, & ne point accorder sa confiance à ces hommes de néant qui ne cherchent que l'occasion d'en abuser ; & c'est ce que fit Nicias, qui éleva jusqu'au commandement de l'armée un Cléon, qui n'avoit pour toutes qualités que l'imprudence & les criailleries dont il étourdissoit les tribunaux.

D'un autre côté aussi je ne saurois louer Crassus, lorsque dans la guerre contre Spartacus, il chercha à combattre plus promptement que sûrement. Il est vrai qu'il avoit pour excuse son ambition, qui lui faisoit craindre que Pompée survenant ne lui ravît toute la gloire de cette expédition, comme Mummius avoit ravi à Métellus celle de Corinthe ; au lieu que l'action de Nicias est en-

tiérement déraiſonnable, horrible & ſans aucun prétexte qui ait la moindre couleur. Car il ne céda pas à ſon adverſaire l'honneur & la charge de capitaine général, lorſqu'il voyoit de grandes eſpérances & une grande facilité de réuſſir ; mais au contraire, voyant que ce commandement étoit accompagné d'un très-grand danger, il aima mieux ſe mettre en ſûreté lui-même & abandonner le public. Ce n'eſt pas là ce que fit Thémiſtocle, qui, dans la guerre contre les Perſes, de peur qu'un homme qui n'avoit aucun mérite & qui étoit très-fou & très-étourdi, ne ruinât la ville s'il venoit à être nommé général, lui donna de l'argent pour le faire déſiſter de ſa pourſuite ; ni ce que fit Caton, qui demanda la charge de tribun du peuple, lorſqu'il vit qu'il y auroit le plus d'affaires & de dangers. Au contraire, Nicias, ſe réſervant pour capitaine lorſqu'il falloit marcher contre la ville de Minoa, ou contre Cythere, ou contre les malheureux Méliens, dépouilloit la cotte d'armes dès qu'il falloit aller combattre contre les Lacédémoniens, & livroit à la folie & à la témérité de Cléon les navires, les troupes, les armes, & un commandement qui demandoit une extrême ſageſſe & la plus grande expérience. En quoi faiſant il ne trahiſſoit pas ſa gloire, mais il abandonnoit la ſûreté & le ſalut de ſon pays. Et cela même fut cauſe dans la ſuite qu'on le chargea d'aller faire le ſiége de Syracuſe malgré lui & malgré tous les efforts qu'il fit pour s'en diſpenſer ; car

on se persuada que ce refus n'étoit pas un effet de sa raison, qui lui disoit que cette entreprise n'étoit pas expédiente, mais l'effet de sa molleſſe & de sa pareſſe qui le portoient à faire perdre à sa ville, en tant qu'il étoit en lui, la conquête de la Sicile.

Cependant une grande marque de son mérite & de la haute opinion qu'on avoit de lui, c'est que bien qu'il haït mortellement la guerre, & qu'il évitât avec grand soin le commandement des armées, ses citoyens ne cesserent point de le nommer toujours général, tant ils étoient persuadés qu'il étoit le meilleur & le plus expérimenté de leurs capitaines. Au lieu que Crassus, qui toute sa vie avoit desiré le commandement, ne put jamais l'obtenir qu'une seule fois dans la guerre contre les esclaves, encore fut-ce par néceſſité, faute d'autres capitaines, Pompée, Métellus, & les deux Lucullus étant alors absens, occupés à d'autres guerres; & ce qui est très-remarquable, Crassus, se trouvant alors au plus haut degré de son autorité & de sa puiſſance. Ce qui fait croire que ceux même qui le favoriſoient le plus étoient persuadés, comme dit le poëte comique, *qu'il étoit bon à tout hors au métier de Mars.* Mais cette persuaſion ne servit de rien aux Romains; ils furent entraînés par son ambition déſordonnée & par son ardente cupidité de commander. En effet les Athéniens envoyerent Nicias à la guerre malgré lui; mais Crassus y entraîna les Romains malgré eux.

Crassus

Craſſus fut la ſeule cauſe des malheurs de Rome, mais Athenes le fut des malheurs de Nicias. Cependant en cela même il y a plus de ſujet de louer Nicias que de blâmer Craſſus; car Nicias, ſe ſervant de ſon expérience & de ſon jugement en bon & ſage capitaine, ne ſe laiſſa pas ſurprendre aux grandes eſpérances de ſes citoyens, mais s'oppoſa toujours de tout ſon pouvoir à l'expédition de la Sicile; & Craſſus, au contraire, pouſſa ſes citoyens à la guerre contre les Parthes, comme à une entrepriſe facile & qui ne pouvoit manquer, en quoi il ſe trompa; mais au moins on ne peut lui refuſer la gloire d'avoir aſpiré à de grandes choſes; car pendant que Céſar domptoit l'Occident, les Gaulois, les Germains & la Grande-Bretagne, lui de ſon côté il vouloit pouſſer ſes conquêtes juſqu'à l'Orient & à la mer des Indes en ſubjuguant toute l'Aſie; ce que Pompée voulut faire auſſi & que Lucullus entreprit enſuite. Cependant ils étoient tous deux d'un naturel doux, & ils conſerverent la réputation de gens de bien dans l'eſprit de tout le monde, quoiqu'ils euſſent fait le même projet que Craſſus, & qu'ils euſſent eu les mêmes vues. Car lorſque l'Aſie fut décernée à Pompée par le décret du peuple, le ſénat s'y oppoſa très-fortement; & quand les nouvelles furent portées à Rome, que Céſar avoit défait trois cens mille Germains, Caton opina en plein ſénat qu'il le falloit livrer entre les mains des vaincus pour dé-

tourner la colere du ciel sur la tête de celui qui avoit violé les traités. Mais le peuple se moquant de cet avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices & des prieres publiques pour remercier les dieux de cette victoire.

Que n'auroit-il donc point fait, quel n'auroit point été l'excès de sa joie, & combien de jours n'auroit-il point employés en sacrifices, en actions de graces, si Crassus avoit écrit de Babylone qu'il étoit victorieux, & qu'ensuite entrant dans la Médie & dans la Perse, & traversant le pays des Hyrcaniens, Suse, & Bactres, il eût fait de tous ces royaumes des provinces des Romains? En effet, *s'il faut violer la justice*, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos & qu'on ne sait pas se contenter du bien qu'on a, il ne faut pas que ce soit pour raser la méchante petite ville de Scandie, ou le petit château de Mendes, ni pour aller à la chasse des Eginetes qui ont abandonné leur pays, & qui, comme des oiseaux, se sont retirés dans d'autres contrées; mais il faut mettre l'injustice à un très-haut prix pour ne pas la commettre légérement, & pour une médiocre récompense, en abandonnant la justice comme une chose vile & mépriſable dont on ne doit faire aucun cas. Car ceux qui louent l'entrepriſe d'Alexandre & qui blâment celle de Crassus, font très-mal, à mon avis, de juger des actions de l'un & de l'autre par les succès qu'elles ont eus.

Pour ce qui eſt de leurs faits d'armes, il y a de grands & beaux exploits de Nicias; car il battit les ennemis dans pluſieurs grandes batailles, & peu s'en fallut qu'il ne ſe rendît maître de la Sicile; & les malheurs dont il fut accueilli ne lui arriverent pas tous par ſa faute; mais il faut imputer les uns à la maladie qui ſe mit dans ſon armée, & la plupart des autres à l'envie de ſes citoyens. Au lieu que Craſſus fit tant & de ſi grandes fautes, qu'il ne permit pas à la fortune de lui faire la moindre faveur; de ſorte qu'il n'y a pas tant de ſujet de s'étonner que ſon incapacité ait été ſurmontée par la puiſſance des Parthes, qu'il y en a qu'elle ait été aſſez grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.

Leur fin a été ſemblable; car ils ſont morts tous deux malheureuſement, avec cette différence que l'un a toujours eu beaucoup d'attention & de reſpect pour toutes les choſes qui concernoient la divination; & que l'autre les a toujours mépriſées & négligées. Or il eſt très-difficile de juger quel parti eſt en cela le plus ſage & le plus ſûr. Il ſemble pourtant que les fautes, que l'on commet par une eſpece de religion fondée ſur les opinions anciennes & reçues de tout le monde, ſont plus pardonnables que celles que l'on commet par un eſprit de préſomption & d'opiniâtreté, en ſe mettant ſoi-même au-deſſus des loix les mieux établies. On peut encore dire, ſur la mort de l'un & de l'autre, que Craſſus eſt beaucoup moins à blâmer que

Nicias, en ce qu'il ne se livra pas lui-même volontairement, qu'il ne fut point lié, qu'il ne se laissa point abuser par de vaines espérances, mais qu'il céda aux instantes prières de ses amis, & qu'il fut seulement la victime de la perfidie & de la déloyauté des Barbares; au lieu que Nicias, vilainement flatté par l'espoir de sauver lâchement sa vie, se soumit lui-même à ses ennemis, & rendit par-là sa mort plus honteuse.

*Fin de la comparaison de Nicias & de Crassus.*

# SERTORIUS.

IL n'eſt peut-être pas fort ſurprenant, que dans le cours infini des ſiécles, la fortune étant toujours inconſtante & indéterminée, le hazard ramene ſouvent dans le monde les mêmes accidens. Car, ſoit que le nombre des événemens qui doivent arriver ſoit infini & ſans bornes, la fortune trouve dans la fécondité de la matiere une riche ſource d'accidens tout pareils; ſoit que leur nombre ſoit déterminé & fixe, c'eſt encore une néceſſité que les mêmes cas arrivent ſouvent, puiſqu'ils ſont produits par les mêmes cauſes & par les mêmes combinaiſons.

Il y a des gens qui prennent plaiſir à faire des recueils de tout ce qu'ils ont lu ou entendu dire de ces aventures que la fortune a ramenées ſur ce grand théatre du monde, & qui ſont ſi ſemblables, qu'elles paroiſſent l'ouvrage de la raiſon & de la providence. Par exemple, ils remarquent qu'il y a eu deux hommes de grande naiſſance, l'un Syrien & l'autre d'Arcadie, (*a*) tous deux appellés

(*a*) *Tous deux appellés Attis, & tous deux dévorés par un ſanglier.*) Dans les Achaïques de Pauſanias, on lit qu'un certain Attis, ou Attes, fils de Calaüs de Phrygie, né hors d'état d'avoir des enfans, alla en Lydie; que là il enſeigna les cérémonies & le culte de la mere des dieux, & qu'il fut ſi aimé & ſi honoré de cette déeſſe, que Ju-

Attis, & tous deux dévorés par un ſanglier; (*a*) que de deux Actéon, l'un a été déchiré par ſes chiens, & l'autre par ſes amans; que de deux Scipion, le premier a vaincu les Carthaginois, & l'autre les a entiérement détruits; qu'Ilion a été pris trois fois, la premiere fois par Hercule à cauſe des chevaux de Laomedon, la ſeconde fois par Agamemnon avec le ſecours du cheval de bois, & la troiſiéme fois par Charidemus, à l'occaſion d'un cheval qui s'abattit ſous la porte, & qui empêcha que les Troyens ne puſſent la fermer aſſez promptement pour l'empêcher d'entrer; & enfin que de deux villes qui portent le nom de deux plantes odoriférantes (*b*), Ios & Smyrne, on prétend qu'Homere naquit dans l'une & mourut dans l'autre. Nous auſſi de notre côté ajoutons à ces aventures une aventure qui n'eſt pas moins remarquable; c'eſt que les plus belliqueux de tous les capitaines, & ceux qui ont exécuté les plus grandes choſes par les ruſes de guerre & par leur profonde capacité, ont tous été borgnes; Philippe, Antigonus, Annibal & Sertorius, dont nous écrivons la vie, & qui, ſans con-

piter indigné envoya en Lydie un monſtrueux ſanglier qui ravagea toutes les terres, & tua beaucoup de Lydiens, & cet Attis même. Mais je n'ai vu nulle part l'hiſtoire du ſecond Attis.

(*a*) *Que de deux Actéon, l'un a été déchiré par ſes chiens, l'autre par ſes amans.*) Actéon, fils d'Ariſtée, fut déchiré par ſes chiens. Et Actéon, fils de Méliſſus, fut enlevé par les Bacchiades & mis en pieces, comme on le voit dans le ſcholiaſte d'Apollonius, livre IV.

(*b*) Ios eſt une violette, & Smyrne, de la myrrhe.

tredit, a été plus ſage & plus continent avec les femmes que Philippe, plus fidele envers ſes amis qu'Antigonus, plus humain envers ſes ennemis qu'Annibal, & qui n'a cédé à aucun d'eux en habileté & en prudence, mais qui leur a été inférieur à tous dans les faveurs de la fortune; car il l'a éprouvée toujours plus cruelle que ſes ennemis. Cependant il n'a pas laiſſé d'égaler, en expérience, Métellus; en audace, Pompée; en heureux & glorieux ſuccès, Sylla; & de tenir tête longtems à toute la puiſſance des Romains, tout banni & fugitif qu'il étoit, & chef de Barbares en terre étrangere. Parmi tous les capitaines Grecs, il n'y en a point que nous puiſſions plus juſtement lui comparer qu'Eumenès de la ville de Cardie dans la Cherſonneſe de Thrace; car ils ont été tous deux de grands généraux, ils ont joint tous deux la ruſe à l'audace, tous deux bannis de leur pays, ils ont commandé des armées étrangeres, & ils ſont morts tous deux d'une mort violente, ayant été tués tous deux par la trahiſon de ceux mêmes avec leſquels ils avoient défait leurs ennemis.

Quintus Sertorius étoit né d'une famille peu noble de la ville de Nyrſie dans le pays des Sabins. Il perdit ſon pere étant encore en bas âge, & fut élevé fort honnêtement & avec beaucoup de ſoin par ſa mere, qu'il aima toujours avec une extrême tendreſſe; elle s'appelloit Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider & y réuſſit paſſablement; de ſorte qu'encore fort

jeune, il alla à Rome & y acquit assez de crédit & de réputation par son éloquence. Mais quelques actions brillantes qu'il fit à la guerre, & quelques succès heureux qui honorerent ses premieres armes, tournerent de ce côté-là toute son ambition. (*a*) Il fit sa premiere campagne sous Scipion, lorsque les Cimbres & les Teutons inonderent les Gaules. Les Romains ayant été vaincus dans une bataille & mis en déroute, Sertorius, qui avoit eu son cheval tué sous lui & qui étoit fort blessé, se jetta à la nage dans le Rhône; & tout armé qu'il étoit de sa cuirasse & de son bouclier, il nagea long-tems contre le torrent, & traversa enfin ce fleuve, tant il avoit le corps robuste & endurci à toutes les fatigues par l'exercice & par le travail.

Ces mêmes ennemis étant revenus une seconde fois avec des armées encore plus nombreuses & avec des menaces plus fieres & plus terribles, l'effroi fut si grand qu'il parut alors que ce seroit une action bien difficile & bien hardie même pour un Romain de demeurer dans son poste & d'obéir à son général. Marius commandoit l'armée, (*b*) & Sertorius

(*a*) *Il fit sa premiere campagne sous Scipion.*) Je crois qu'il faut lire sous Cæpion. C'est sous le proconsul Q. Servilius Cæpio, qui, avec le consul Cn. Mallius, fut battu par les Cimbres la quatriéme année de l'olympiade CLXVIII, 103 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) *Et Sertorius s'offrit pour aller espion dans celle des ennemis.*) L'emploi d'espion n'étoit point regardé parmi les Romains comme parmi nous; des gens considérables s'offroient volontiers pour cette commission, la regardant comme d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit accompagnée

s'offrit pour aller eſpion dans celle des ennemis, & promit d'en rapporter des nouvelles. Il prit donc un habit Gaulois, apprit les termes les plus communs de la langue, & ceux qui ſont les plus néceſſaires pour un entretien court & paſſager, ſe mêla avec les Barbares; & après avoir vu & entendu tout ce qui ſe paſſoit & ce qu'on projettoit, il retourna vers Marius, qui l'honora des prix dont on récompenſe la valeur & le courage. Dans la ſuite de cette guerre il fit pluſieurs actions qui marquoient & ſa prudence & ſon audace, qui lui attirerent l'eſtime de Marius & ſa confiance, & lui acquirent beaucoup de réputation.

Après la guerre des Cimbres & des Teutons, il fut envoyé en Eſpagne capitaine de mille hommes de pied ſous Didius, qui commandoit l'armée, & alla paſſer l'hiver à Caſtulon (*a*), ville des Celtibériens. Comme les ſoldats ſe trouvoient là dans un pays gras où ils avoient les vivres à foiſon, ils ne faiſoient tous les jours que boire, s'enyvrer & commettre mille inſolences. Cela donna un ſi

de plus grands dangers. Voilà pourquoi Sertorius, qui avoit déja acquis beaucoup de réputation, s'offre ici. Chez les Grecs cette commiſſion étoit encore plus honorable & plus briguée, comme nous le voyons dans le dixiéme livre de l'Iliade, où Ulyſſe & Diomede vont eſpions dans le camp des Troyens, & où les généraux & les princes mêmes s'offrent pour ſuivre Ulyſſe, & ſe diſputent la gloire d'être choiſis. Dans le livre des Juges, on voit Gédéon deſcendre eſpion dans le camp de Madian, &c.

(*a*) Ville de la Caſtille neuve, ſur les confins de l'Andalouſie.

grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyerent demander du ſecours à leurs plus proches voiſins les Gyriſœniens ; & entrant dans toutes les maiſons, ils firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils y trouverent.

Pendant ce tumulte, Sertorius, s'étant ſauvé, ſortit avec un petit nombre de ſes gens, & ralliant ceux qui ſe ſauvoient après lui, il fit le tour de la ville, & trouvant encore ouverte la porte par où les Gyriſœniens étoient entrés à la ſourdine, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite; car il y plaça un corps de garde, ſe rendit maître enſuite de tous les quartiers, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cette exécution faite, il commanda à ſes ſoldats de quitter leurs armes & leurs habits, & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitans de Caſtulon que de ces Gyriſœniens, & de le ſuivre à la ville d'où ces derniers étoient ſortis pour les aſſaillir la nuit. Les Barbares, trompés par la vue de ces habits & de ces armes qu'ils connoiſſoient, ouvrirent leurs portes & ſortirent en foule au-devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voiſins qui venoient ſe réjouir après avoir heureuſement exécuté leur entrepriſe. Les Romains en tuerent une grande partie près des portes, & les autres s'étant rendus à diſcrétion furent vendus.

Cette action rendit le nom de Sertorius célebre dans toute l'Eſpagne, & à ſon re-

tour (*a*) il fut d'abord nommé queſteur de la Gaule, qui eſt autour du Pô. Ce qui fut très-heureux pour Rome; car la guerre des Marſes, qu'on appella la guerre des confédérés, guerre très-dangereuſe & très-redoutable, s'éleva en ce tems-là, & Sertorius eut ordre de lever des ſoldats & de faire forger des armes. Il s'acquitta de cette commiſſion avec tant de ſoin & de diligence au prix de la molleſſe & de la lenteur des autres jeunes gens, qu'il fit juger que toute ſa vie il ſeroit actif, diligent & homme d'exécution.

Quand il eut obtenu le grade de capitaine, il ne modéra pas davantage ſon audace guerriere, que lorſqu'il n'étoit que ſimple ſoldat, mais il fit des coups de main admirables, & s'expoſa toujours aux plus grands périls ſans ſe ménager. En ſe hazardant ainſi ſans aucune retenue, il perdit un œil dans un combat; & bien loin d'avoir honte de cette difformité, il en fit gloire toute ſa vie, diſant que les autres ne portoient pas toujours avec eux les témoignages de leur valeur, & qu'ils quittoient ſouvent les chaînes, les carcans, les piques & les couronnes, dont ils avoient été honorés, mais que pour lui il portoit toujours les marques de ſon courage, & que tous ceux qui voyoient ſa perte étoient en même tems ſpectateurs de ſa vertu. Auſſi le peuple lui fit-il tout l'honneur que méritoit ſon action; car la premiere fois qu'il entra dans le théatre, il

(*a*) La troiſiéme année de l'olympiade CLXXII, 83 ans avant l'ere chrétienne.

le reçut avec de grands battemens de mains, des acclamations & de grandes louanges, honneur que les plus vieux capitaines, ceux qui avoient le mieux servi, & qui s'étoient acquis le plus de gloire par les armes, avoient de la peine à obtenir.

Malgré cette distinction, quand il brigua le tribunat, il en fut exclus par la faction de Sylla, qui lui fut contraire; & c'est de-là apparemment que naquit cette haine irréconciliable que Sertorius eut toujours pour Sylla. Car après que Marius, vaincu par Sylla, eut pris la fuite, que Sylla fut parti pour aller faire la guerre à Mithridate, & qu'on eut vu que des deux consuls (a) Octavius demeuroit ferme dans le parti de Sylla, & que Cinna, qui ne cherchoit que des nouveautés, faisoit tous ses efforts pour ressusciter la faction de Marius, Sertorius se joignit à ce dernier, d'autant plus même qu'il voyoit qu'Octavius n'agissoit qu'avec lenteur, & qu'il se défioit des amis de Marius.

Quelque tems après il y eut sur la place même de Rome un furieux combat. Octavius eut l'avantage; Cinna & Sertorius, après avoir perdu environ dix mille hommes, furent obligés de s'enfuir. Mais ayant gagné & rassemblé par leurs belles paroles & par leurs grandes promesses la plupart des gens de guerre qui étoient répandus dans toute l'Italie, ils se trouverent bientôt assez forts

(a) Des consuls Cn. Octavius Népos, & L. Cornélius Cinna, an 85 avant l'ere chrétienne.

pour aller combattre encore Octavius. Dans ce tems-là, Marius, arrivé d'Afrique, vint se ranger auprès de Cinna comme un particulier auprès de son consul. Tous les officiers de Cinna étoient d'avis qu'il falloit le recevoir : Sertorius seul s'y opposoit ; soit qu'il crût que le crédit & la considération qu'il avoit auprès de Cinna diminueroient considérablement, quand Cinna auroit auprès de lui un homme si supérieur & beaucoup plus grand capitaine ; soit qu'il craignît que Marius, par ses cruautés & par ses violences, ne brouillât & ne ruinât encore leurs affaires ; car jusques dans la victoire il se laissoit tellement emporter à sa colere, qu'il ne pouvoit modérer son ressentiment, & qu'il le poussoit au-delà de toutes les bornes de la raison & de la justice. Il leur disoit donc qu'avec le grand avantage qu'ils avoient déja, ce qui leur restoit à faire étoit peu de chose, & que s'ils recevoient Marius, non-seulement il remporteroit seul toute la gloire de leur succès, mais qu'il attireroit à lui toute la puissance, étant naturellement homme difficile, qui ne souffroit pas volontiers que quelqu'un voulût entrer en partage de son autorité, & d'ailleurs très-infidele quand il s'agissoit de ses intérêts.

Cinna lui répondit, que toutes ses raisons & ses remontrances lui paroissoient très-bonnes, mais en même tems il lui avoua qu'il avoit honte & qu'il faisoit grande difficulté de rejetter Marius, après l'avoir appellé lui-

même & l'avoir sollicité de venir prendre part à ses affaires & à ses dangers. Sertorius, l'interrompant alors, lui dit : *Mais moi je croyois que Marius étoit venu de son propre mouvement en Italie ; c'est pourquoi, dans le conseil que je vous donnois, je n'avois égard qu'à ce qui me paroissoit utile. Mais puisque c'est vous-même qui l'avez fait venir, & qu'il n'est ici que par vos ordres, (a) il ne vous a pas été permis même de délibérer ; & le seul parti qui vous reste, c'est de le recevoir & de vous en servir. (b) La bonne foi ne souffre ni raisonnement ni incertitude.*

Cinna fit donc venir Marius. D'abord ils firent trois armées, & ils commanderent chacun un de ces corps. La victoire s'étant déclarée pour eux, Cinna & Marius commirent tant d'insolences & de cruautés, que les maux de la guerre parurent aux Romains de grands biens au prix des miseres qu'ils souffroient. Sertorius fut le seul après la victoire qui ne fit mourir aucun homme par un sentiment particulier, & qui ne fit aucun outrage à personne ; au contraire il s'emporta contre Marius & lui reprocha ses cruautés ;

(a) *Il ne vous a pas été permis même de délibérer.*) Car ceux qui déliberent sur une chose qui est manifestement contre leur devoir, ont grande envie de la faire, & sont déja vaincus. *Qui deliberant desciverunt*, dit fort bien Tacite.

(b) *La bonne foi ne souffre ni raisonnement ni incertitude.*) C'est un beau mot. Lorsqu'il s'agit de la bonne foi, il n'est plus permis de raisonner ni d'être irrésolu ; il faut la garder. Cette réponse fait grand honneur à Sertorius, & d'autant plus d'honneur, que les remontrances qu'il faisoit à Cinna étoient justes & très-fondées.

& prenant à part Cinna, & uſant auprès de lui de prieres & de remontrances, il fit tant qu'il le rendit plus doux & plus modéré. Enfin voyant que les eſclaves dont Marius avoit fait ſes alliés pour la guerre, & qu'il avoit retenus enſuite pour les Satellites (*a*) & les miniſtres de ſa tyrannie, étoient en très-grand nombre, & qu'ils ſe rendoient tous les jours plus redoutables par les excès qu'ils commettoient, ſoit par la permiſſion & par les ordres mêmes de Marius, ſoit par leur propre inſolence, en ſe portant contre leurs maîtres à toutes ſortes d'injuſtices, juſqu'à les égorger, à abuſer de leurs maîtreſſes & à violer leurs enfans; il trouva cette licence ſi inſupportable, qu'il les fit tous tuer à coups de fleches dans le camp où ils ſe retiroient, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de quatre mille hommes.

Après que Marius fut mort, que Cinna eut été tué, & que le jeune Marius eut obtenu le conſulat malgré lui & contre les loix, Carbon, Scipion & Norbanus, s'étant oppoſés à Sylla qui revenoit de Grece, furent battus en partie par l'incapacité & par la lâcheté des chefs, & en partie par la trahiſon de leurs troupes. Alors Sertorius commença à connoître que ſa préſence étoit inutile aux affaires qui alloient toujours de mal en pis, parce que ceux qui avoient le plus de pouvoir étoient ceux qui avoient le moins de ſens & d'expérience. Il ſe confirma encore davan-

(*a*) Il parle des ſatellites de Marius, qui étoient appellés *Bardiéens*. Voyez la vie de Marius.

tage dans cette penſée, quand il eut vu que Sylla étoit venu planter ſon camp près de celui de Scipion (*a*), & qu'il lui faiſoit toutes ſortes de careſſes, comme la paix devant être bientôt conclue ; car il vit bien que ce n'étoient là que de faux ſemblans pour l'amuſer & pour corrompre cependant ſon armée. Il en avertit pluſieurs fois Scipion, mais Scipion refuſa toujours de le croire.

Alors Sertorius, déſeſpérant abſolument du ſalut de Rome, partit pour ſe retirer en Eſpagne à deſſein de prévenir les ennemis, de ſe ſaiſir de ce gouvernement, & de s'y fortifier pour être en état de donner un aſyle à ſes amis qui pourroient s'y retirer après la défaite de leur parti. Mais il eſſuya en chemin des tems très-fâcheux & de grands orages ; & comme il avoit à paſſer des montagnes très-difficiles, les Barbares du pays ne voulurent lui donner paſſage qu'à force d'argent. Ceux qui l'accompagnoient étoient véritablement fâchés & indignés de voir qu'un proconſul des Romains payât le tribut à ces Barbares ; mais Sertorius, ſans être touché de la prétendue honte que l'on y trouvoit, dit ſeulement, *qu'il achetoit le tems qui étoit la choſe du monde la plus précieuſe pour tout homme qui aſpiroit à de grandes choſes.* Il ſe concilia donc ces Barbares par de l'argent, & gagna l'Eſpagne en toute diligence.

Il la trouva très-peuplée & remplie d'une

(*a*) L. Cornélius Scipio Aſiaticus, qui étoit alors conſul avec C. Norbanus Flaccus, l'an 81 avant l'ere chrétienne.

floriſſante jeuneſſe très-propre à porter les armes, mais il la trouva auſſi très-mal diſpoſée pour tous les gouverneurs, à cauſe de la fierté, de l'inſolence & de l'avarice de ceux qu'on y avoit envoyés. Pour la faire revenir de cette averſion, il s'appliqua à gagner les grands par ſa douceur & par ſa familiarité, & les peuples par le ſoulagement qu'il leur procura en diminuant les tailles & les ſubſides. Mais ce qui les charma davantage & qui acheva de les lui acquérir, ce fut la décharge des logemens des gens de guerre; car il obligea ſes ſoldats à camper devant les murailles des villes & à paſſer l'hiver ſous les tentes, & il y fit tendre lui-même le premier ſon pavillon.

Sa condeſcendance n'alla pourtant pas à faire tout ce qui auroit pu plaire à ces peuples; car de tous les Romains qui s'étoient tranſplantés en Eſpagne, il choiſit ceux qui étoient en état de porter les armes, & les mit dans ſes troupes; il fit bâtir beaucoup de vaiſſeaux & toutes ſortes de machines de guerre, & par ce moyen il s'aſſura des villes. Et dans le tems qu'il paroiſſoit doux & humain dans le commerce de la vie pendant la paix, il ſe rendoit terrible par les grands préparatifs qu'il faiſoit pour la guerre.

Dès qu'il eut appris que Sylla étoit maître de Rome, & que la faction de Marius & de Carbon étoit détruite, il ne douta pas qu'il n'arrivât inceſſamment contre lui une armée conduite par un bon chef. C'eſt pourquoi il

envoya d'abord occuper les ſommets des Pyrénées par Julius Salinator avec ſix mille hommes de pied. Il y fut à peine, que Caïus Annius, détaché par Sylla, y arriva avec des troupes; mais voyant que Salinator ne pouvoit être forcé dans ſon poſte, il demeura au pied des montagnes ſans ſavoir à quoi ſe déterminer. Enfin un certain Calpurnius, ſurnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahiſon, & ſes ſoldats ayant auſſi-tôt abandonné les hauteurs des Pyrénées, Annius les paſſa facilement avec ſes nombreuſes troupes qui repouſſerent ſans peine ceux qui voulurent s'y oppoſer. Sertorius, qui n'étoit pas en état de lui faire tête, ſe retira avec trois mille hommes à Carthage la Neuve, où il s'embarqua, traverſa la mer & alla aborder en Afrique ſur la côte des Mauruſiens, où ſes gens deſcendirent pour aller faire de l'eau; mais comme ils marchoient ſans précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes, les Barbares tomberent ſur eux & en tuerent un grand nombre. Cela obligea Sertorius à ſe rembarquer promptement pour repaſſer en Eſpagne. Mais il ne put y faire de deſcente, car on le repouſſa. C'eſt pourquoi avec un renfort de quelques flûtes de corſaires Ciliciens qui le joignirent, il cingla vers l'iſle de Pityuſe (*a*) où il aborda malgré la réſiſtance de la garniſon d'Annius qu'il battit.

Peu de tems après, Annius parut avec une groſſe flotte montée par cinq mille combat-

(*a*) Une des iſles Baléares, aujourd'hui *Iviça*.

tans. Sertorius résolut de le combattre par mer, quoiqu'il n'eût que des vaisseaux très-légers qui avoient été faits pour la course & nullement pour le combat. Mais tout à coup il se leva un vent du couchant si impétueux, & la mer fut agitée avec tant de violence, que la plupart des vaisseaux de Sertorius, à cause de leur légéreté, furent jettés de travers par la force des vagues, contre les rochers du rivage, & que Sertorius, avec peu de vaisseaux, chassé de la mer par la tempête, & de la terre par ses ennemis, fut dix jours entiers battu de la tourmente à lutter contre les vents & les flots, & ayant une peine infinie à se soutenir. Mais enfin le vent étant un peu tombé, il fut porté sur quelques isles qui sont semées çà & là sur cette plage, & qui n'ont point d'eau. Il les quitta bientôt, passa le détroit de Cadiz; & prenant à droite, il aborda à la côte d'Espagne un peu au-dessus de l'embouchure du Bétis, qui, traversant un grand pays pour aller se décharger dans la mer Atlantique, donne son nom à cette partie de l'Espagne (*a*) qu'il baigne de ses eaux.

Là il rencontra quelques patrons de vaisseaux qui revenoient tout nouvellement des isles Atlantiques (*b*). Ce sont des isles séparées l'une de l'autre par un petit bras de mer, & éloignées de l'Afrique de deux mille (*c*) stades. (*d*) On les appelle *les Isles des bien-*

(*a*) A la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie.
(*b*) Les Canaries.
(*c*) Quatre cens lieues.
(*d*) *On les appelle les Isles des bienheureux.*) Plutarque

*heureux.* (*a*) Il y pleut rarement, & les pluies qui y tombent ſont des pluies douces. Il n'y regne que des vents agréables qui, portant toujours une benigne roſée ſur leurs ailes, engraiſſent tellement la terre, que non-ſeulement elle eſt toujours en état de répondre aux ſoins & aux vœux de ceux qui voudroient la labourer & la planter, mais qu'elle produit d'elle-même toutes ſortes d'excellens fruits, & en ſi grande abondance qu'ils ſuffiſent à nourrir ſes habitans, ſans qu'ils ſe donnent le moindre travail ni la moindre peine; de

a cru que ces iſles mêmes étoient les lieux heureux où Homere a placé ſes champs Elyſées; mais Strabon fait fort bien voir que ces champs Elyſées ou champs heureux, ſont la Bétique, l'Andalouſie, & que ces iſles n'étoient appellées les Iſles des bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitans de l'Andalouſie, à cauſe du voiſinage; car les iſles voiſines d'une côte appartiennent d'ordinaire aux habitans de cette côte-là. Ainſi ces Iſles des bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux heureux, mais les iſles qui appartenoient aux peuples heureux, c'eſt-à-dire aux habitans de l'Andalouſie, qui étoient ces peuples fortunés.

(*a*) *Il y pleut rarement, & les pluies qui y tombent.*) Tout ceci s'accorde fort bien avec la deſcription qu'Homere en fait dans le quatriéme livre de l'Odyſſée, & qui marque ſi bien que toute la côte occidentale de l'Eſpagne lui étoit parfaitement connue. *Les immortels vous envoyeront dans les champs Elyſées, à l'extrémité de la terre, où le ſage Rhadamanthe donne des loix, où les hommes paſſent une vie douce & tranquille, où l'on ne ſent ni les neiges, ni les frimats de l'hiver, ni les pluies, mais où l'air eſt toujours rafraîchi par les douces haleines des zéphyrs que l'Océan y envoye continuellement;* & l'un & l'autre, Homere & Plutarque, tirent un grand jour de ces paroles de Juſtin. *Salubritas cæli per omnem Hiſpaniam æqualis, quia aëris ſpiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt & marinæ auræ undique verſus aſſidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus eventilato terreſtri ſpiritu præcipua hominibus ſanitas redditur.*

ſorte que toute leur vie ſe paſſe dans un délicieux repos. L'air y eſt toujours ſerein & n'y cauſe jamais la moindre maladie, à cauſe de la douce température des ſaiſons, dont les changemens ne ſont jamais ſubits, mais toujours inſenſibles. Car les vents de notre continent, comme les vents du nord & du levant, après avoir parcouru cet eſpace immenſe de notre terre, venant à tomber & à ſe répandre dans cette vaſte étendue d'air & de mer, ſe partagent, ſe rompent & ſe perdent avant que d'y arriver, ou n'y arrivent que languiſſans & foibles; & les vents qui y ſoufflent du côté de la mer, comme les vents du midi & du ponent, venant à paſſer ſur cette grande plaine d'eau, ſe chargent d'une pluie douce & menue dont ils les arroſent quelquefois, & dont le plus ſouvent ils ne ſont que les rafraîchir par une moiteur douce & féconde, qui nourrit & fait croître tout ce que la terre y produit. De ſorte que c'eſt une opinion généralement reçue, même parmi les Barbares, & crue comme un article de religion, que là ſont les Champs Elyſées & la demeure des bienheureux qu'Homere a chantée.

Sertorius, entendant toutes ces merveilles, ſentit naître en lui une merveilleuſe paſſion d'aller habiter ces iſles & d'y vivre en repos, délivré de la tyrannie & de toutes les guerres. Mais les Ciliciens, qui s'en apperçurent & qui n'avoient beſoin ni de paix ni de repos, & ſeulement de richeſſes & de dépouilles, le

laisserent là & firent voile en Afrique pour rétablir Ascalis, fils d'Iphta, sur le trône des Mauruſiens. Sertorius, bien loin de perdre courage, résolut sur le champ d'aller au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis, tant pour se venger de ces corsaires, que pour donner aux gens de guerre qu'il avoit avec lui quelque nouvelle espérance qu'ils trouveroient encore à servir & à s'employer, & pour les empêcher par-là de se débander & de l'abandonner à cause de l'extrême nécessité où ils alloient bientôt être réduits. Son arrivée fit grand plaisir aux Mauruſiens; il mit d'abord la main à l'œuvre, & ayant battu Ascalis dans un grand combat, il l'assiégea dans la ville où il se retira.

A la premiere nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea son armée à se rendre à lui, & l'ayant jointe à ses troupes, il prit d'assaut la ville de Tingis, où Ascalis s'étoit enfui avec ses freres. Les Africains disent que c'est-là qu'Antée (*a*) est enterré; & Sertorius, ne pouvant croire ce que les Barbares disoient de sa grandeur monstrueuse, fit ouvrir son tombeau, où ayant trouvé, à ce qu'on dit, (*b*) un corps de soixante coudées de haut, il

(*a*) Antée, roi de Libye, fils de la terre, qui fut tué par Hercule.

(*b*) *Un corps de soixante coudées de haut.*) Voilà en effet une grandeur bien monstrueuse. Il est peut-être ridicule de vouloir mettre les fables à la raison, je dirai pourtant qu'il pourroit y avoir faute à la lettre numérale. La bible qui parle des

fut très-étonné, immola des victimes, fit religieusement refermer le tombeau, & par-là il augmenta beaucoup le respect & la vénération qu'on avoit pour ce géant dans toute la contrée, & tous les bruits qu'on en semoit.

Les habitans de Tingis racontent qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appellée Tinga, coucha avec Hercule & en eut un fils, nommé Sophax, qui regna dans le pays, & fonda cette ville à qui il donna le nom de sa mere; que de ce Sophax naquit Diodorus, qui soumit plusieurs nations d'Afrique (*a*) avec une armée de Grecs d'Olbies & de Mycenes, qui avoient été menés dans ces quartiers-là par Hercule, & qui s'y étoient établis. Cela soit dit en passant pour faire honneur au roi Juba, le plus grand historien qui ait jamais

géans, marque comme une grandeur excessive que le lit d'Og, roi de Basan, un des géans, étoit de neuf coudées de long & de quatre coudées de large. Goliath n'avoit que six coudées & une paume de haut; que seroit-ce donc qu'un géant de soixante coudées? Homere dit de Polypheme, qu'il étoit aussi haut que la plus haute montagne; mais on sait combien il faut rabattre des hyperboles poetiques. Strabon, dans son dernier livre, donne aussi soixante coudées à ce corps d'Antée; mais il fait entendre en même tems que c'est une fable que Gabinius avoit débitée dans son Histoire Romaine, avec plusieurs autres.

(*a*) *Avec une armée de Grecs d'Olbies & de Mycenes.*) Il y a eu plusieurs villes appellées *Olbies*, & Strabon parle de quelques-unes; mais il n'y en a aucune dans la Grece. On conjecture que celle dont Plutarque parle ici, étoit une ancienne ville de l'Arcadie, ainsi nommée du fleuve d'Olbius qui coule dans l'Arcadie, & dont il est parlé dans les Arcadiques de Pausanias; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que Plutarque joint ici *Olbies* avec *Mycenes*, ville célebre du Péloponese.

été parmi les rois; car on prétend qu'il descendoit en droite ligne de ces princes Diodorus & Sophax, fils & petit-fils d'Hercule.

Sertorius, après avoir soumis tout le pays, ne fit aucun mal ni aucun déplaisir à ceux qui se mirent à sa merci & qui se fierent à sa parole; au contraire, il leur rendit leurs villes, leurs biens, leurs loix & leurs privileges, & se contenta de ce qu'ils voulurent bien lui donner. Ensuite, dans le tems qu'il délibéroit de quel côté il tourneroit ses armes, il reçut des ambassadeurs des Lusitaniens, qui l'appelloient & qui le pressoient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avoient besoin d'un capitaine de réputation & d'expérience pour la guerre dont ils étoient menacés par les Romains, & qu'il étoit le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informé de ses mœurs & de son naturel par ceux qui avoient porté les armes sous lui. Voici son véritable caractere : il n'étoit aisé à séduire ni à prendre par la volupté, ni par la crainte; il étoit naturellement intrépide dans les périls, & supportoit avec modération la bonne fortune; il ne cédoit à aucun capitaine de son tems pour joindre l'ennemi de près & lui donner bataille; dans toutes les occasions où il falloit dérober quelque marche, ou quelque dessein aux ennemis, ou les prévenir & se saisir de quelque poste avantageux, en un mot, par-tout où il falloit employer la surprise ou la diligence, & user de force ou de ruse,

ruse, il n'y avoit pas de plus excellent ouvrier que lui ; magnifique jusqu'à l'excès dans les récompenses dont il honoroit les belles actions, & très-modéré dans les peines dont il punissoit les fautes.

Il est vrai que l'action qu'il commit sur la fin de ses jours contre les jeunes enfans Espagnols qu'il avoit en ôtage, & qui est pleine d'animosité & de cruauté, semble marquer qu'il n'étoit ni doux ni humain naturellement, mais qu'il prenoit les dehors de ces vertus par des motifs d'intérêt, & lorsqu'il y étoit forcé par la nécessité de ses affaires. Or il me paroît qu'une vertu vraie, pure & bien affermie par la raison, ne se dément jamais, quelque grand malheur qu'il arrive. D'un autre côté aussi, (*a*) il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel & de la volonté la mieux affermie dans le bien, se trouvant indignement affligés & accablés de grandes adversités, ne changent de mœurs en changeant de fortune. Et c'est à mon avis ce qui arriva à Sertorius, quand la fortune l'eut abandonné ; aigri par le mauvais état de ses affaires, il devint méchant & cruel envers ceux qui l'avoient trahi.

(*a*) *Il n'est nullement impossible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté la mieux affermie dans le bien,* &c.) Loin que cela soit impossible, il est très-possible & très-ordinaire, & rien n'est plus vrai que ce qu'Electre dit dans Sophocle : *Mes amies, il est bien difficile de se modérer dans l'état où je me trouve, & de ne pas murmurer contre les dieux. Des maux si terribles changent notre naturel, & nous forcent malgré nous à être méchans.* Voilà la seule raison qui puisse excuser en quelque façon Sertorius.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, les Luſitaniens ayant donc appellé Sertorius, il partit incontinent d'Afrique; & dès ſon arrivée, comme général revêtu d'une autorité ſouveraine, il leur fit prendre à tous les armes, les diſtribua en divers corps, & compoſa une armée avec laquelle il ſoumit les provinces voiſines. La plus grande partie ſe rendoit volontairement à lui à cauſe de la réputation qu'il avoit d'être doux & humain, & en même tems homme d'exécution, joint auſſi qu'il employa la ruſe & l'artifice pour tromper & pour apprivoiſer ces peuples.

Sa ruſe la plus conſidérable & la plus ſinguliere fut celle de la biche. Un habitant du pays, nommé Spanus, qui paſſoit ſa vie à la campagne, rencontra un jour dans ſon chemin une biche qui venoit de mettre bas ſon faon, & qui avoit été lancée par des chaſſeurs. La biche fuyoit ſi rapidement, qu'il ne penſa pas à la prendre; mais ſurpris & charmé de la beauté du faon & de la nouveauté de ſa robe, car il étoit tout blanc, il le pourſuivit & le prit. Par bonne fortune Sertorius étoit alors campé près de-là; & tous les petits préſens qu'on lui faiſoit, ſoit de fruits ou de venaiſon, il les recevoit avec plaiſir & récompenſoit libéralement ceux qui lui faiſoient ainſi leur cour. Cet homme donc lui porta ſon faon qui étoit une petite biche. Sertorius la reçut agréablement, ſelon ſa coutume, ſans y faire plus d'attention. Mais dans la ſuite l'ayant rendu ſi privée & ſi familiere, qu'elle

entendoit quand il l'appelloit, & qu'elle le suivoit par-tout quand il sortoit, & qu'elle étoit si accoutumée au bruit des soldats & à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu à peu il la consacra en quelque maniere, & en fit une affaire de religion; (a) il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait présent, & sema par-tout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées, car il savoit que les Barbares sont naturellement portés à la superstition.

Voici l'artifice dont il se servoit pour confirmer & pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eu des avis secrets que les ennemis s'étoient jettés sur quelque endroit de sa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il faisoit semblant que sa biche l'en avoit averti la nuit pendant son sommeil, & lui avoit ordonné de tenir des troupes sous les armes. D'autres fois qu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage rem-

(a) *Il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait présent.* ) L'histoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands capitaines & les plus graves législateurs se sont servis pour profiter de la superstition & de la crédulité des peuples. Nous venons d'en voir un grand exemple dans la vie de Marius, qui, peu d'années avant le tems dont Plutarque parle ici, s'étoit servi utilement d'une pareille ruse, en produisant une femme Syrienne qui se disoit grande prophétesse, & en se faisant suivre par des vautours apprivoisés qu'il lâchoit à propos. Mais ce n'est pas seulement dans les tems de ténebres & d'ignorance qu'on a employé ces moyens, on les voit renouvellés & pratiqués dans le tems de la plus grande lumiere.

porté par ſes lieutenans, il faiſoit cacher le courier, & produiſoit en public ſa biche couronnée de bouquets de fleurs pour marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ſes ſoldats à avoir bon courage & à faire des ſacrifices aux dieux, parce qu'immanquablement ils apprendroient bientôt quelque choſe de très-agréable.

Par cette invention il les apprivoiſa tellement, & les rendit ſi obéiſſans & ſi ſouples, qu'il les trouva toujours diſpoſés à faire tout ce qu'il vouloit, perſuadés qu'ils n'étoient pas conduits par un homme prudent & ſage, mais par un dieu. Les événemens même aidoient infiniment à les confirmer dans cette opinion, lorſqu'ils voyoient ſa puiſſance croître & augmenter tous les jours contre toutes ſortes de raiſon, & comme par miracle. Car avec deux mille ſix cens hommes, qu'il appelloit Romains, quoiqu'il y eût ſept cens Africains parmi, qui l'avoient ſuivi d'Afrique, quatre mille rondachers & ſept cens chevaux qu'il prit dans la Luſitanie, il ſoutint la guerre contre quatre généraux Romains qui avoient ſix vingt mille hommes de pied, ſix mille chevaux, deux mille frondeurs & gens de trait, & des villes innombrables, quoiqu'il n'en eût alors que vingt. Cependant avec ce peu de forces & des commencemens ſi petits, il ſubjugua pluſieurs grandes nations, prit une infinité de villes; & de tous les généraux qu'on lui avoit oppoſés, il battit par mer Cotta dans le détroit vis-

à-vis de la ville de Mellaria (*a*); il défit & mit en déroute Phidius, gouverneur de la Bétique, dans un grand combat qu'il lui donna sur le bord du fleuve du Bétis, où il lui tua deux mille Romains; par son questeur (*b*) il battit Domitius & Lucius Manilius, proconsul de l'autre Espagne, & il tailla en pieces l'armée de Thoranius (*c*), un des capitaines que Métellus avoit envoyés contre lui, & le tua sur la place.

Enfin il embarrassa tellement Métellus, qui passoit pour le plus grand & pour le meilleur capitaine que les Romains eussent alors, il le jetta dans de si mauvais pas, & le réduisit à telle extrêmité, qu'il fallut que Lucius Lollius vînt de la Gaule Narbonnoise pour le secourir, & qu'on envoyât de Rome en toute diligence le grand Pompée avec une nouvelle armée. Car Métellus ne savoit que faire ni de quel côté se tourner contre un ennemi comme celui-là, plein d'audace, aussi habile à profiter de ses avantages, qu'à s'empêcher d'en donner; qui évitoit avec adresse les combats en rase campagne, & qui, par l'agilité, la soupleſſe & la légéreté de ses soldats Espagnols, savoit prendre toutes sortes de figures & de formes. Au lieu que lui il étoit accoutumé à de vrais combats, à des batailles rangées données à jour assigné, & qu'il commandoit une infanterie pesamment

(*a*) Ville de la Bétique, sur le détroit de Gibraltar.
(*b*) Ce questeur étoit Herculeïus.
(*c*) Florus l'appelle *Thorius*.

armée, qui étoit bien exercée à repouſſer & à terraſſer tout ce qui oſoit lui faire tête, mais qui ne pouvoit ni gravir contre les montagnes, ni être toujours à la queue de ces hommes plus légers que les vents, & qui ne faiſoient que fuir, ni ſupporter la faim, ni ſe paſſer de tentes, ni s'accoutumer comme eux à une nourriture crue. D'ailleurs il étoit déja vieux, & après tant de combats & tant de fatigues, il s'étoit laiſſé aller à une vie plus molle & plus délicieuſe. Au lieu qu'il avoit en tête Sertorius, qui étoit alors à la fleur de ſon âge, plein d'ardeur & de feu, & dont le corps étoit merveilleuſement compoſé pour la force, la légéreté & la tempérance. Car il ne s'étoit jamais adonné au vin ni au plaiſir de la table, même pendant ſon loiſir, & il s'étoit accoutumé de jeuneſſe à ſupporter les plus grands travaux, à faire de grandes marches, à paſſer pluſieurs nuits de ſuite ſans dormir, & cela en mangeant très-peu & en ſe contentant de la nourriture la plus ſimple & la plus commune. Quand il étoit en repos, il paſſoit les jours à chaſſer & à courir de-çà & de-là par la campagne; ce qui lui acquit une ſi grande connoiſſance des lieux qui étoient acceſſibles ou impraticables, qu'en fuyant il n'étoit jamais embarraſſé pour ſe tirer des plus mauvais pas; & en pourſuivant il ſavoit toujours enfermer ſon ennemi & le pouſſer dans les lieux les plus difficiles pour l'empêcher d'échapper.

Par ce moyen, Métellus, en cherchant le

combat & ne pouvant y attirer son ennemi, souffroit tout ce que souffrent les vaincus ; & Sertorius en le fuyant avoit tous les avantages qu'ont ordinairement ceux qui ont défait l'ennemi & qui le poursuivent, car il lui coupoit l'eau, les vivres & les fourrages. Quand Métellus se mettoit en marche, Sertorius étoit incontinent sur lui & l'empêchoit d'avancer ; & quand il étoit campé, il lui donnoit tant d'alarmes & le harceloit si continuellement, qu'il le forçoit de déloger. S'il mettoit le siége devant une place, il y arrivoit tout aussi-tôt & l'assiégeoit lui-même par la disette, où il le réduisoit à un tel point, que ses soldats n'en pouvoient plus, & que Sertorius ayant défié Métellus à un combat singulier, ils se mirent tous à crier que cela étoit bien pensé, & à le presser d'accepter le défi, disant qu'il falloit qu'ils combatissent général contre général, & Romain contre Romain ; & sur ce que Métellus refusa le combat, ils se moquerent de lui & en firent des railleries ; mais Métellus ne fit qu'en rire & fit fort bien ; car, comme dit Théophraste, *il faut qu'un général meure en général, & non pas en simple aventurier.*

Un jour Métellus s'étant apperçu que les Laccobrites (*a*) donnoient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la soif (car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines qui se trouvoient dans les faux-

(*a*) De Langobriga ou Laccobriga, ville de l'Andalousie.

bourgs ou aux environs de la ville ſeroient au pouvoir de celui qui l'aſſiégeroit), il réſolut d'en faire le ſiége, dans l'eſpérance qu'il en ſeroit maître en deux jours, parce qu'ils manqueroient d'eau. Il ordonna donc à ſes troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & ſe mit en marche. Mais Sertorius imagina promptement les moyens de la ſecourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine ſomme d'argent. Quantité d'Eſpagnols & de Mauruſiens ſe préſenterent pour exécuter l'entrepriſe. Sertorius choiſit les plus robuſtes & les plus légers, & les envoya par la montagne, avec ordre que, quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fiſſent ſortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-tems à ceux qui la défendroient.

Métellus, averti du ſuccès de ce ſtratagême, en fut très-fâché, car les vivres qu'il avoit fait prendre à ſes troupes étoient déja conſumés. Il envoya ſur l'heure Aquinus avec ſix mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bientôt averti; dès qu'Aquinus fut paſſé, il lui dreſſa une embuſcade ſur le chemin; & quand il revint avec ſon convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin couvert où il les avoit cachés, pour le charger en queue; & lui-même en perſonne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ſes gens & fit priſonniers les autres. Aquinus perdit ſes armes &

ſon cheval dans ce combat, & ſe ſauva de viteſſe dans le camp de Métellus, qui, par cet échec, fut obligé de lever honteuſement le ſiége, & eut la douleur de ſe voir moqué & ſifflé par les Eſpagnols.

Tous ces heureux ſuccès attirerent à Sertorius l'admiration, l'eſtime & l'amitié des Barbares. Mais ce qui les charma ſur-tout, ce fut de voir qu'en les armant à la Romaine, qu'en les dreſſant à garder leurs rangs, à prendre le mot & à lui obéir, & en ôtant à leur maniere de combattre ce qu'elle avoit de furieux, de déſordonné & de brutal, il avoit fait, d'une multitude de brigands & de bandits, une armée bien aguerrie & bien diſciplinée. Une choſe encore qui ne contribua pas peu à lui acquérir leurs bonnes graces, c'eſt qu'il leur donnoit avec profuſion de l'or & de l'argent pour dorer leurs caſques & enrichir leurs boucliers, & qu'il leur enſeignoit à avoir des tuniques brodées à fleurs, & de magnifiques hocquetons par-deſſus leurs armes, ne leur plaignant rien pour cela, & entrant même avec eux dans cette ſorte d'émulation & d'ambition de propreté & de magnificence.

Mais ce qui acheva de les gagner, c'eſt ce qu'il fit pour leurs enfans. Parmi toutes les nations qui lui étoient ſoumiſes, il fit choiſir les enfans des plus grandes & des plus nobles maiſons, (a) & les mit tous enſemble dans

(a) *Et les mit tous enſemble dans Oſca, belle & grande ville.*) C'étoit une ville de l'Eſpagne Tarraconoiſe, voi-

Oſca, belle & grande ville, & leur donna des maîtres pour leur enſeigner les lettres Grecques & Romaines. En apparence c'étoit pour les dreſſer & les inſtruire, afin que, quand ils ſeroient en âge, on pût les employer dans les affaires, & leur confier les charges & les emplois, (*a*) mais en effet c'étoient autant d'ôtages qu'il prenoit habilement de ces peuples pour s'aſſurer de leur fidélité. Les peres étoient ravis de voir que leurs enfans, vêtus de belles robes bordées de pourpre, alloient tous les jours aux écoles avec beaucoup de décence & de modeſtie; que Sertorius payoit toute leur dépenſe; que ſouvent il prenoit lui-même la peine de les examiner & de les interroger; & qu'il diſtribuoit des prix à ceux qui avoient le mieux fait, & qu'il leur donnoit des joyaux d'or que les Romains mettent au cou de leurs enfans, & qu'ils appellent *Bullas*.

C'étoit (*b*) en ce tems-là une coutume en

ſine d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon, où l'on a mal écrit Ileoſca. περὶ Ἰλερδίαν καὶ Ἰλεόσκαν, il faut lire, περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ὀσκαν. La ſuite ne permet pas d'en douter; car il ajoute, *Ilerda eſt éloignée d'Oſca d'environ cinq cens ſtades.*

(*a*) *Mais en effet c'étoient autant d'ôtages.*) Voilà le trait d'un politique habile. Sertorius trouve le ſecret de ſe faire aimer des peuples, en s'aſſurant de leur fidélité; par ce bienfait il gagne plus que les autres ne font par la violence. Alexandre avoit fait la même choſe avant lui.

(*b*) *C'étoit en ce tems-là une coutume en Eſpagne, que ceux qui étoient attachés au prince ou au général, mouruſſent tous avec lui, quand il venoit à mourir.*) C'étoit la même coutume qui étoit dans les Gaules, où certains braves, que l'on appelloit *ſoldurіers*, s'attachoient à un prince ou à un grand ſeigneur, pour avoir part à ſa bonne & à ſa mauvaiſe fortune, & qui,

Eſpagne, que ceux qui étoient attachés au prince ou au général, mouruſſent tous avec lui, ou après lui, quand il venoit à mourir; (*a*) les Barbares appelloient cette ſorte de dévouement d'un mot qui ſignifie (*b*) *libation faite ſur le ſacrifice.* Malgré cette coutume il y avoit bien peu de ces écuyers ou compagnons d'armes des autres commandans, qui ſe dévouaſſent à mourir ainſi avec eux; mais pour Sertorius, il y eut pluſieurs milliers d'hommes qui le ſuivirent avec cette

lorſqu'il périſſoit, mouroient avec lui, ou ſe tuoient après ſa défaite, ſans que jamais aucun ait manqué à ce point d'honneur. *Cæſ.* liv. III *de la guerre des Gaules.* Dion, livre IV, rapporte qu'un certain Sextus Pacuvius ou Apudius, au milieu du ſénat de Rome, ſe dévoua de même à Auguſte, ſelon cette coutume des Eſpagnols, & voulut obliger tous les autres à ſuivre ſon exemple. Mais ce dévouement n'étoit que le dévouement d'un vil flatteur intéreſſé, qui ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit, & qui vouloit ſurprendre les graces du prince, & il y réuſſit; car auprès des princes l'hypocriſie eſt ſouvent auſſi efficace que la vérité. Ces ſortes de dévouemens n'étoient pas ſeulement en uſage en Eſpagne & dans les Gaules, on les trouve pratiqués dans les Indes, en Portugal, dans l'iſle de Ceylan, dans le royaume de Tunquin & ailleurs, & ces dévoués étoient appellés en quelques endroits, *les fideles du roi en ce monde & en l'autre.* La flatterie, l'intérêt & l'amour même pour le prince, ont pu inſpirer ces dévouemens aux peuples, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils les aient imités d'ailleurs.

(*a*) *Les Barbares appelloient cette ſorte de dévouement d'un mot qui ſignifie* libation faite ſur le ſacrifice.) Je voudrois bien que Plutarque nous eût conſervé le terme dont ils ſe ſervoient pour exprimer ce dévouement, comme Céſar nous a conſervé le nom que les Gaulois donnoient à ces braves.

(*b*) *Libation faite ſur le ſacrifice.*) C'eſt ce que ſignifie proprement κατάσπεισις, mot emprunté des ſacrifices, où l'on faiſoit une aſperſion, une libation ſur le ſacrifice que l'on offroit, & ſur la victime qui alloit être immolée.

ſorte de dévotion. On dit qu'un jour, que ſon armée fut miſe en fuite près d'une certaine ville d'Eſpagne, & que les ennemis la pourſuivoient chaudement, les ſoldats Eſpagnols, négligeant leur propre vie, ne ſongerent qu'à ſauver Sertorius; & que l'enlevant ſur leurs épaules, ils le firent ainſi paſſer de l'un à l'autre juſqu'aux murailles de la ville; & qu'après l'avoir mis en ſûreté, alors ils ſe débanderent & ſe ſauverent par la fuite comme ils purent.

Il n'étoit pas ſeulement aimé des Eſpagnols, mais encore des gens de guerre, qui venoient d'Italie. En effet Perpenna Vento, qui ſuivoit le même parti que Sertorius, étant arrivé en Eſpagne avec beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, mais réſolu de faire la guerre à Métellus en ſon particulier avec ſes ſeules forces, ſes ſoldats s'emporterent contre lui, & on ne parloit que de Sertorius dans leur camp. Ce qui faiſoit un dépit extrême à Perpenna, bouffi de l'orgueil que lui donnoient ſa naiſſance & ſes richeſſes. Bien plus encore, dès qu'on eut appris que Pompée étoit en chemin, & qu'il paſſoit déja les Pyrénées, ces mêmes ſoldats prenant leurs armes, & arrachant les enſeignes des endroits où elles étoient plantées, ſe mirent à crier contre Perpenna, & à le preſſer de les mener à Sertorius; que, s'il ne le faiſoit, ils le menacerent qu'ils l'abandonneroient & qu'ils ſe retireroient auprès de ce capitaine qui ſavoit ſe ſauver lui-même & ſauver les autres. Per-

penna, forcé de leur obéir, alla joindre Sertorius avec cinquante-trois cohortes (*a*).

Sertorius se trouva donc avec une armée très-nombreuse, sur-tout après que les peuples, qui sont en-deçà de l'Ebre, se furent soumis à lui, car de tous côtés il lui arrivoit incessamment des troupes. Mais il étoit alarmé de voir que c'étoit une multitude de Barbares ramassés, sans ordre, sans discipline & pleins d'audace, qui crioient qu'on marchât à l'ennemi, & qui, dans cette impatience, ne pouvoient supporter le moindre délai. Il tâcha de les adoucir & de les ramener par ses remontrances; mais voyant qu'ils s'emportoient & qu'ils étoient prêts à se mutiner & à en venir aux dernieres violences, voulant à toute force qu'on allât attaquer les ennemis mal-à-propos & hors de saison, il les laissa aller, & ne fut pas fâché du danger auquel ils couroient; car il espéra qu'étant battus, sans être entiérement défaits, cet échec les corrigeroit & les rendroit dans la suite plus souples & plus soumis à ses ordres.

Cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces troupes furent battues; il marcha à leur secours, recueillit les fuyards & les ramena dans son camp. Mais voulant guérir le découragement où cette malheureuse aventure les avoit jettés, peu de jours après il fit assembler toute son armée, & (*b*) commanda

(*a*) La cohorte étoit la dixiéme partie d'une légion.

(*b*) *Il commanda qu'on menât au milieu deux chevaux.*) Cet apologue de Sertorius est devenu fort célebre. Horace y a fait allusion dans sa premiere épître du livre second.

qu'on amenât au milieu deux chevaux, l'un vieux, maigre, défait & d'une extrême foiblesse; & l'autre jeune, gras, vigoureux & fort, & remarquable sur-tout par la beauté de sa queue & par la quantité des crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand & fort : & auprès du cheval vigoureux & fort, il mit un petit homme de nulle apparence, & qui n'avoit ni force ni vertu. Le signal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval foible, & la tiroit à lui de toute sa force, comme pour l'arracher; & le petit homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queue du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, & qu'il eut bien fait rire tous les spectateurs, il renonça à son entreprise. Mais le petit homme foible, dans un moment & sans aucun effort, fit voir la queue de son vigoureux cheval toute nue & dépouillée de ses crins.

Alors Sertorius se levant dit : *Mes alliés, vous voyez que la patience est plus efficace que la force, & que la plupart des choses dont on ne sauroit venir à bout tout à la fois, quelques efforts qu'on fasse, on les fait sans peine peu à peu; car la continuation est une chose invincible. C'est par elle que le tems même détruit & ruine ce que le monde a de plus fort; c'est un ami & un allié très-sûr & très-secourable pour ceux qui, par un raisonnement prudent & sage, savent en discerner & saisir l'oppor-*

*tunité; mais auſſi c'eſt un ennemi très-dangereux pour ceux qui le prennent à rebours, & qui, par une précipitation aveugle & téméraire, veulent ravir les occaſions avant qu'il les ait amenées.*

(*a*) C'eſt par de ſemblables apologues que Sertorius conſoloit tous les jours ſes ſoldats, relevoit leur courage, & leur enſeignoit à attendre les occaſions favorables que le tems leur préſenteroit. Mais ce qu'il imagina contre les Characitaniens, parut auſſi admirable qu'aucun de ſes plus grands exploits. Les Characitaniens (*b*) ſont des peuples qui habitent au-delà du Tage; ils n'ont pour leur demeure ni villes ni bourgs, mais ils ont un côteau fort haut & fort grand, tout rempli de cavernes & de creux de rochers qui ſont tournés vers le nord, où ils font leur habitation. Toute la campagne qui environne ce côteau ne produit qu'une boue d'argille & une terre très-fine & très-menue, qui ne peut ſoutenir ceux qui y marchent, & qui, pour peu qu'on y touche, s'éleve & ſe réſout en une poudre très-ſubtile, comme la chaux vive ou la cendre. Quand ces Barbares craignent d'être attaqués, & qu'ils ont pillé

(*a*) *C'eſt par de ſemblables apologues que Sertorius conſoloit tous les jours ſes ſoldats.*) Il paroît par ce paſſage que du tems de Plutarque on conſervoit encore pluſieurs apologues, dont Sertorius s'étoit ſervi dans pluſieurs occaſions importantes. Je voudrois qu'il nous les eût conſervés; car il n'y a rien de plus inſtructif que ces apologues appliqués à un fait particulier.

(*b*) Habitans de la ville de Caraca dans la Caſtille nouvelle, près du rivage du Tage.

leurs voisins, ils se renferment dans ces cavernes avec leur proie, & se tiennent là tranquilles comme dans un lieu inaccessible où l'on ne sauroit les forcer.

Un jour Sertorius, s'étant éloigné de Métellus, alla camper au-dessous de ce côteau. Les Barbares, qui crurent qu'il n'étoit venu là que parce qu'il avoit été battu, se moquoient de lui & faisoient des huées. Sertorius, soit qu'il fût en colere, ou qu'il voulût montrer qu'il ne fuyoit point, monta à cheval dès le lendemain à la pointe du jour, & alla reconnoître le côteau. Mais, comme il n'y avoit aucun chemin pour en approcher, il étoit au désespoir & ne faisoit que courir çà & là inutilement & user contr'eux de menaces vaines. Tout d'un coup il s'apperçoit que le vent élevoit de cette terre fine & subtile beaucoup de menue poussiere, & la portoit contre l'entrée de ce côteau. Ces cavernes, comme je l'ai déja dit, sont tournées vers le nord, (*a*) & le vent qui souffle de ce pole arctique, & qui est appellé *Cæcias*, est celui de tous les vents qui regne le plus dans cette contrée; car il s'engendre dans les plaines marécageuses d'alentour, & dans les montagnes couvertes de neige qui les bornent. Et comme on étoit alors au cœur de l'été, ce vent étoit encore

(*a*) *Et le vent qui souffle de ce pole arctique, & qui est appellé Cæcias.*) Plutarque s'éloigne ci du sentiment d'Aristote, qui, dans son livre *de Mundo*, écrit que le Cæcias n'est pas le vent du nord, mais le vent qui vient du levant d'été, & qui est directement opposé au vent d'Afrique, qui vient du couchant d'hiver.

plus fort, étant nourri par la fonte des neiges & des glaces du septentrion ; de sorte qu'il souffloit agréablement pendant ces grandes chaleurs, & rafraîchissoit le jour ces Barbares, & leurs troupeaux dans leurs cavernes.

Après que Sertorius eut bien réfléchi sur ce qu'il voyoit, & qu'il se fut informé des habitans des lieux voisins, qui l'assurerent que ce qu'il voyoit étoit ordinaire & ne manquoit point, il commanda à ses soldats de prendre des charges de cette terre fine & cendreuse, de la porter vis-à-vis de ces cavernes & d'en faire un grand monceau. Les Barbares pensant que c'étoit une levée qu'il faisoit pour aller les attaquer, s'en moquoient au commencement. Quand ses soldats eurent bien travaillé jusqu'à la nuit à porter de cette terre, il les ramena dans son camp.

Le lendemain matin à l'aube du jour, un petit vent doux commença à souffler, & enleva le dessus & ce qu'il y avoit de plus subtil & de plus délié dans cette terre entassée, & le répandoit par-tout comme la menue paille de l'aire. Ensuite le vent devenant plus fort à mesure que le soleil hausſoit, dans un moment tout le côteau fut couvert de cette poussiere. Alors les soldats de Sertorius se mirent à remuer jusqu'au fond & à bouleverser tout ce monceau qu'ils avoient amassé, & à briser les mottes de cette argille seche. Il y en eut même qui y menerent leurs chevaux, & qui, les faisant manier sur cet amas,

élevoient une plus grande quantité de pouſſiere, & la livroient au vent qui s'en emparant la portoit dans les cavernes des Barbares, dont les ouvertures étoient tournées de ſon côté. Comme ces cavernes n'avoient d'autre entrée ni d'autre iſſue que ces ouvertures mêmes par où elles recevoient ce vent, elles en furent bientôt remplies; de ſorte que ces Barbares ne pouvoient plus voir, car leurs yeux en étoient bouchés, & ils ne pouvoient reſpirer ſans attirer cette vapeur étouffante, chargée de cette pouſſiere fine qui les ſuffoquoit. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils ſupporterent ce ſupplice deux jours entiers; le troiſiéme ils ſe remirent à la diſcrétion de Sertorius, & par-là ils accrurent moins ſes forces qu'ils n'augmenterent ſa réputation, en faiſant voir que, par ſa ſeule habileté & par ſon adreſſe, il étoit venu à bout de ce que tout l'effort des armes n'auroit pu emporter.

Pendant que Sertorius fit la guerre contre Métellus ſeul, il ſembloit que tous les avantages qu'il remportoit ſur lui étoient en partie l'effet de la vieilleſſe & de la lenteur naturelle de Métellus, qui ne pouvoit réſiſter à un jeune homme hardi, & qui commandoit des troupes agiles & légeres, qu'on eût plutôt priſes pour des bandes de voleurs, que pour une armée de gens de guerre. Mais après que Pompée eut paſſé les Pyrénées, que Sertorius eut planté ſon camp vis-à-vis du ſien, que ces deux généraux, comme deux excel-

lens lutteurs, eurent fait preuve de leur adreſſe, & pratiqué l'un contre l'autre les plus grands tours de paleſtre qu'ils avoient ou inventés ou appris, & qu'on eut vu que Sertorius en ſavoit davantage, ſoit pour éluder les coups de ſon adverſaire, ſoit pour lui en porter auxquels il n'étoit point préparé; alors la réputation de Sertorius vola juſqu'à Rome, & l'on fut perſuadé qu'il étoit le plus grand capitaine de ſon tems, & le plus capable de bien conduire une guerre. Car la gloire de Pompée n'étoit pas alors médiocre, elle étoit au contraire très-floriſſante depuis les grands exploits qu'il avoit faits ſous Sylla, qui obligerent Sylla même à lui donner le ſurnom de grand, &, avant même que la barbe ombrageât ſon menton, lui firent décerner les honneurs du triomphe. Cette haute réputation avoit fait même qu'à ſon arrivée pluſieurs villes, qui obéiſſoient à Sertorius, avoient jetté les yeux ſur lui & étoient prêtes à lui ouvrir leurs portes. Mais elles changerent enſuite de volonté ſur l'aventure qui arriva dans la ville de Lauron (*a*) contre l'attente de tout le monde.

Sertorius aſſiégeoit cette place; Pompée vint avec toute ſon armée pour la ſecourir. Il y avoit à quelque diſtance des murailles une colline d'où l'on pouvoit fort incommoder les aſſiégés. Sertorius y marcha pour s'en ſaiſir, & Pompée y accourut pour l'en em-

(*a*) Ville de l'Eſpagne citérieure, à cinq lieues de Valence.

pêcher ; mais Sertorius le prévint. Pompée arrêta là son armée, & se réjouit de cette bonne rencontre, dans la pensée qu'il tenoit Sertorius assiégé entre son armée & la ville, & envoya dire aux habitans de Lauron qu'ils eussent bon courage, & qu'ils se tinssent sur leurs murailles pour jouir du spectacle de voir Sertorius assiégé. Ce que celui-ci ayant entendu, il ne fit qu'en rire, & dit : *Qu'il enseigneroit bientôt à cet écolier de Sylla*, car c'est ainsi qu'il appelloit Pompée par moquerie, *qu'il faut qu'un général regarde toujours plutôt derriere lui que devant lui ;* & en même tems qu'il parloit ainsi, il fit voir aux assiégés six mille hommes de bonne infanterie dans le premier camp d'où il étoit parti pour venir occuper ce poste, qu'il y avoit laissés, afin que, quand Pompée viendroit l'attaquer sur sa colline, ils tombassent sur ses gens & les prissent en queue.

Pompée, s'en étant apperçu trop tard, n'ose l'attaquer de peur d'être enveloppé ; & il avoit honte d'abandonner les assiégés qui étoient à la veille d'être pris. Ainsi, il eut le déplaisir de les voir périr à sa vue sans pouvoir les en empêcher ; car les Barbares, désespérant d'être secourus, se rendirent. Sertorius pardonna aux habitans, & les laissa aller où ils voulurent ; mais il brûla leur ville, non par aucun accès de colere ou de cruauté (car de tous les généraux c'étoit celui qui se laissoit le moins emporter à ces mouvemens) mais pour faire honte & pour fermer la bou-

che aux grands admirateurs de Pompée, afin qu'on dît parmi les Barbares, que, préſent avec toute ſon armée, & ſe chauffant preſque à l'embraſement d'une ville de ſes alliés, il ne l'avoit pas ſecourue.

Il eſt vrai que, pendant le cours de cette guerre, il reçut pluſieurs échecs; non par lui-même, car il ſe maintint toujours invincible, & maintint de même ceux qu'il commandoit; il ne les reçut que par ſes lieutenans qui furent ſouvent battus. Mais, comme il raccommodoit toujours leurs fautes & réparoit leurs malheurs, il arrivoit de-là qu'il étoit plus admiré que ceux qui avoient vaincu, comme cela arriva à la bataille de Sucron (*a*) contre Pompée, & une autre fois à celle de Tuttie (*b*) contre Pompée & Métellus enſemble.

Pour la bataille de Sucron, on dit qu'elle fut donnée parce que Pompée ſe hâtoit d'en venir aux mains avant que Métellus pût venir partager l'honneur de ſa victoire, & que Sertorius de ſon côté étoit ravi de combattre Pompée avant que Métellus l'eût joint. Sertorius ſe mit en bataille ſur le ſoir pour attaquer la nuit, dans l'eſpérance que, comme ſes ennemis étoient étrangers dans le pays, & n'avoient aucune connoiſſance des lieux, les ténebres leur ſeroient un grand obſtacle pour la fuite s'ils étoient vaincus, & pour la

(*a*) Riviere de l'Eſpagne citérieure. *Zucar.*

(*b*) Ville de la même province, entre les villes d'Hueſca & de Jacca.

pourſuite s'ils étoient vainqueurs. Les deux armées ayant donné, Sertorius, qui menoit ſon aile droite, s'apperçut qu'il n'étoit pas oppoſé à Pompée, comme il l'avoit ſouhaité, & qu'il l'étoit à Afranius qui commandoit l'aile gauche des ennemis. Sur la nouvelle qu'il eut dans le combat que ſon aile oppoſée à Pompée plioit & qu'elle étoit déja défaite, il laiſſa ſon aile droite à ſes lieutenans, & vola au ſecours de ſa gauche qu'il trouva en effet rompue, n'y ayant plus que quelques troupes qui faiſoient ferme & ſe ſoutenoient encore. Il rallie d'abord les fuyards, leur redonne courage & les ramene au combat contre Pompée qui les pourſuivoit, & qu'il met à ſon tour en fuite. Il s'en fallut même bien peu que Pompée ne fût tué ou pris; car il fut fort bleſſé, & il ne ſe ſauva que par un bonheur extraordinaire. Les Africains, qui avoient marché avec Sertorius, prirent ſon cheval, qui avoit un harnois enrichi d'or & qui étoit couvert d'ornemens très-précieux. Pendant qu'ils s'arrêtent à partager cette proie, & à ſe battre entr'eux à qui en aura la meilleure part, ils ceſſent de le pourſuivre & lui donnent le tems d'échapper.

Sertorius n'eut pas plutôt quitté ſon aile droite pour aller ſoutenir ſa gauche, qu'Afranius renverſa tout ce qu'il trouva devant lui, & le mena battant juſques dans leur camp où il entra pêle-mêle avec eux, & qu'on ſe mit à piller, la nuit étant déja toute noire; car il ne ſavoit pas la déroute de Pompée

qu'il croyoit victorieux, & il ne pouvoit retirer ſes gens du pillage. Dans ce moment, Sertorius, qui avoit vaincu à ſon aile gauche, revint de la pourſuite des ennemis ; & tombant ſur ces troupes d'Afranius, déja troublées de leur ſeul déſordre, il en fit un grand meurtre.

Le lendemain dès le matin, il fit reprendre les armes à ſes gens, & ſe préſenta encore en bataille ; mais ſur l'avis qu'il reçut que Métellus approchoit, il fit ſonner la retraite & leva le camp en diſant : *Si cette vieille ne fût venue, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.* Mais il étoit fort affligé de ce que ſa biche blanche étoit perdue, & qu'on ne la retrouvoit nulle part ; car par-là il étoit privé d'un merveilleux ſecours pour contenir les Barbares, ſur-tout dans cette conjoncture où ils avoient plus beſoin que jamais d'être encouragés & fortifiés. Par bonheur quelques-uns de ſes ſoldats s'étant égarés une nuit à la campagne la rencontrerent, & l'ayant reconnue à ſa blancheur, ils la prirent & la lui ramenerent ſur le champ. Sertorius ravi leur promit une groſſe ſomme s'ils tenoient le cas ſecret, & qu'ils ne diſſent à ame vivante qu'ils la lui euſſent ramenée, & cacha ſa biche très-ſoigneuſement.

Quelques jours après il parut en public avec un air gai pour donner audience à ſes troupes, racontant aux officiers des Barbares qui l'accompagnoient, que les dieux lui avoient an-

noncé, la nuit pendant ſon ſommeil, que bientôt il lui arriveroit un bonheur inſigne. Il monte ſur ſon tribunal, reçoit les requêtes de tout le monde & écoute tous ceux qui ont à lui parler. Dans ce moment la biche, lâchée près de-là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joie, monte ſur le tribunal, appuie ſa tête ſur ſes genoux & lui baiſe la main droite; car elle étoit dreſſée à cela dès le commencement. Sertorius de ſon côté lui fait de grandes careſſes avec toutes les démonſtrations les plus naturelles d'une véritable affection, juſqu'à verſer des larmes de joie. Tous les aſſiſtans en furent d'abord étonnés; mais enſuite revenus à eux, ils ſe mirent à battre des mains, & à crier que Sertorius étoit un homme divin & l'ami des dieux, & le reconduiſirent dans ſa tente avec toutes les marques que leur courage étoit raffermi, & qu'ils étoient pleins de grandes & belles eſpérances.

Une autre fois dans les plaines de Sagunte, après avoir réduit les ennemis à la derniere diſette, il fut obligé d'en venir aux mains avec eux, parce que, preſſés par la néceſſité, ils voulurent ſortir pour fourrager & amaſſer des vivres. On combattit des deux côtés avec beaucoup de valeur. Memmius, un des lieutenans de Pompée, & le plus grand capitaine qu'il eût auprès de lui, fut tué au plus fort de la mêlée. Sertorius remportoit déja la victoire; & renverſant avec grand meurtre tout ce qui oſoit lui réſiſter, il pouſſa juſqu'à

Métellus.

Métellus. Ce vieillard, malgré son grand âge, s'oppose généreusement à ses efforts, & se faisant connoître à ses grands coups, il est enfin porté par terre d'un coup de lance. Les Romains qui le virent tomber, & ceux qui en apprirent la nouvelle, furent également saisis de honte d'abandonner leur général. La colere allumée par cette honte enflamme leur courage; ils tournent tête, & couvrant Métellus de leurs boucliers, ils l'emporterent avec vigueur & mettent les Espagnols en fuite.

La victoire ayant changé de cette maniere, Sertorius pour faciliter à ses gens le moyen de fuir sûrement, & pour donner le tems à un nouveau renfort de le venir joindre à son aise, se retira dans une ville de la montagne, très-forte par son assiette, & se mit incontinent à réparer ses murailles & à fortifier ses portes. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée que de s'y renfermer & d'y soutenir un siége; mais c'étoit un leurre qu'il jettoit à ses ennemis, qui en effet ne manquerent pas de le suivre & de planter leur camp devant cette place, dans l'espérance qu'ils la prendroient bientôt sans beaucoup de peine. Et cependant ils laisserent échapper les Barbares, qui eurent tout le tems de se retirer, & négligerent d'empêcher le renfort qu'on assembloit pour Sertorius, qui avoit envoyé de ses officiers dans les villes de son obéissance, avec ordre d'y assembler des troupes; & quand ils en auroient un nombre assez con-

ſidérable, de lui envoyer un homme sûr & fidele pour l'en avertir.

Ces officiers ayant exécuté ſes ordres, & lui ayant donné de leurs nouvelles, il ſortit de la ville, paſſa ſans beaucoup de peine au travers des ennemis, alla joindre ſes nouvelles troupes; & avec ce renfort il retourna ſur ſes pas, aſſiégea ceux qui l'aſſiégeoient, leur coupa entiérement les vivres par terre & par mer; par terre, en les enveloppant de tous côtés, en leur dreſſant des embûches, & en ſe portant lui-même par-tout avec une extrême vivacité, ſans ſe donner le moindre relâche; & par mer, en croiſant continuellement ſur la côte avec quelques brigantins; de ſorte que ſes ennemis furent obligés de ſe ſéparer. Métellus ſe retira dans les Gaules, & Pompée alla paſſer l'hiver dans les terres des Vaccéens, réduit à une telle diſette d'argent, qu'il écrivit au ſénat qu'il ramèneroit ſon armée en Italie ſi on ne lui en envoyoit au plutôt; car il avoit déja dépenſé tout ſon propre bien en combattant pour la défenſe de ſon pays. Déja même c'étoit un bruit tout commun à Rome, que Sertorius arriveroit en Italie avant Pompée, ſi grande étoit l'extrêmité où, par ſon grand ſens & par ſa bonne conduite, il avoit ſu réduire les deux plus grands capitaines que Rome eût alors.

Métellus, de ſon côté, fit bien connoître auſſi combien il le redoutoit, & la grande opinion qu'il avoit de lui; car il fit publier à

ſon de trompe qu'il donneroit cent talens & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tueroit, & ſi c'étoit un banni, l'aſſuroit de ſon rappel; montrant aſſez par-là qu'il déſeſpéroit de pouvoir ſe défendre contre lui à force ouverte, puiſqu'il achetoit ſa tête par une trahiſon. Cela parut encore par ce qu'il fit après l'avoir vaincu dans un combat; il en conçut une ſi grande vanité, & fut ſi charmé de ce grand bonheur, qu'il ſe fit donner le titre d'*imperator*, & qu'il ſouffrit que partout où il paſſoit les villes le reçuſſent avec des ſacrifices & des autels. On dit même qu'il voulut qu'on lui mît ſur la tête des couronnes, & qu'on lui fît des feſtins pompeux, où il étoit aſſis avec une robe triomphale; & pendant qu'il étoit à table, tout à coup on voyoit deſcendre du plancher, par des machines ingénieuſement inventées, des figures de la Victoire, qui portoient dans leurs mains des trophées d'or & des couronnes, & il y avoit des entrées de chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient à ſa louange des hymnes & des chants de triomphe. En quoi il étoit certainement très-digne de riſée d'être ſi bouffi d'orgueil, & de ne pouvoir contenir ſa joie pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelloit lui-même *le fugitif échappé à Sylla, & le vil reſte de la déroute de Carbon.*

Sertorius étoit bien éloigné d'avoir des ſentimens ſi bas; ſa magnanimité & la grandeur de ſon courage paroiſſoient en tout. Pre-

miérement tous les sénateurs qui s'étoient enfuis de Rome, & qui étoient avec lui, il les appella toujours *le sénat*, & prit toujours dans leur corps ses questeurs & ses lieutenans, ne s'écartant en rien des loix & des coutumes Romaines. Ensuite, ce qui est même plus considérable, quoiqu'il ne fît la guerre qu'avec les armes, les villes & l'argent des Espagnols, jamais cependant il ne leur céda la moindre partie de l'autorité souveraine, pas seulement en paroles, & il leur donna toujours des Romains pour gouverneurs & pour capitaines, comme n'étant venus que pour rendre la supériorité & la liberté aux Romains, & nullement pour accroître & fortifier les Espagnols à leur préjudice. Car il étoit véritablement plein d'amour pour sa patrie, & uniquement possédé du desir d'y retourner. Mais malgré ce desir, dans ses plus grands malheurs, on ne lui a jamais vu faire la moindre indignité ni la moindre bassesse auprès de ses ennemis. Au contraire, c'étoit alors qu'il témoignoit le plus de courage; au lieu que dans ses prospérités & dans ses victoires, il envoyoit toujours dire à Métellus & à Pompée qu'il étoit prêt à mettre bas les armes & à aller vivre à Rome en simple particulier, si on vouloit l'y rappeller, leur déclarant qu'il aimoit beaucoup mieux être à Rome le dernier des citoyens & sans aucun nom, que d'être ailleurs roi & empereur de tout le monde.

On dit que cet amour pour la patrie ve-

noit en lui sur-tout du grand amour qu'il avoit pour sa mere, qui l'avoit élevé avec beaucoup de soin depuis son bas âge où il avoit perdu son pere, & aux volontés de laquelle il étoit entiérement soumis. Il l'aimoit avec tant de tendresse, qu'ayant appris la nouvelle de sa mort dans le tems que les amis qu'il avoit en Espagne l'appelloient pour en venir prendre le gouvernement & se mettre à leur tête, sa tristesse & sa douleur penserent le porter à renoncer à la vie; car pendant sept jours il fut toujours couché à terre sans donner le mot à ses troupes & sans voir ses amis; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses officiers & ceux qui partageoient avec lui le commandement, environnant sa tente, l'obligerent enfin d'en sortir, de se faire voir à ses soldats, de leur parler & de reprendre le soin de ses affaires qui étoient en très-bon état. C'est pourquoi il parut à la plupart du monde qu'il étoit naturellement doux & ami du repos; que des raisons indispensables l'avoient obligé de se mettre à la tête des armées contre son naturel; & que, ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, & poussé par ses ennemis à prendre les armes, il avoit été réduit à la triste nécessité de se faire de la guerre même une garde à sa personne.

Une grande marque encore de sa magnanimité, c'est le traité qu'il fit avec Mithridate. Ce prince, après avoir été terrassé par Sylla, s'étoit relevé de sa chûte comme un vigou-

reux lutteur pour une nouvelle lutte, & s'étoit jetté sur l'Asie. La gloire de Sertorius voloit déja alors de tous côtés; & les marchands qui revenoient des mers du ponent rempliſſoient le levant, & particuliérement le royaume de Pont, des nouvelles de ſes exploits qu'ils débitoient comme des marchandiſes étrangeres qui plaiſent par leur nouveauté. Mithridate réſolut de lui envoyer une ambaſſade, excité ſur-tout par les flatteries & par les vanteries de ſes courtiſans, qui, le comparant à Pyrrhus, & comparant Sertorius à Annibal, ſoutenoient que les Romains, attaqués en même tems des deux côtés, ne pourroient jamais réſiſter à deux puiſſances ſi formidables & à deux ſi grands perſonnages, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les capitaines ſeroit joint au plus grand de tous les rois. Il envoya donc en Eſpagne ſes ambaſſadeurs chargés de lettres & de paroles pour Sertorius, à qui il offroit des navires & de l'argent pour continuer la guerre, moyennant que Sertorius lui aſſurât la poſſeſſion de l'Aſie, que lui Mithridate avoit cédée aux Romains par le traité fait avec Sylla.

Dès que ces ambaſſadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils lui eurent expoſé leur commiſſion, Sertorius aſſembla le conſeil qu'il appelloit *le ſénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joie les offres de ce prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom & un titre inutile

d'une choſe qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, & qu'il donnoit actuellement & réellement des choſes dont ils avoient un très-grand beſoin. Mais malgré ces raiſons d'utilité, Sertorius ſeul fut d'un avis contraire. Il dit qu'il conſentoit volontiers que Mithridate gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des rois, & ſur leſquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime; mais que pour une province que les Romains avoient poſſédée à très-juſte titre, qu'il avoit enſuite perdue par la guerre, ayant été vaincu par *Fimbria*, & qu'il venoit nouvellement encore de céder par un traité authentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne ſouffriroit jamais qu'il s'en remît en poſſeſſion : (*a*) *Car il faut*, dit-il, *que Rome croiſſe par mes victoires, & non pas que mes victoires croiſſent par l'affoibliſſement & par la ruine de Rome. Et tout homme de cœur doit chercher à vaincre avec gloire; & s'il ne le peut qu'avec honte, il ne doit pas même ſauver ſa vie à ce prix.*

Cette réponſe rapportée à Mithridate le jetta dans un très-grand étonnement, & l'on aſſure qu'il dit alors à ſes amis : *Quels ordres ne nous donnera donc point Sertorius quand il*

(*a*) *Car il faut*, dit-il, *que Rome croiſſe par mes victoires, & non pas que mes victoires croiſſent par l'affoibliſſement & par la ruine de Rome.*) Voilà une réponſe bien grande & bien noble, & voilà le devoir de tout homme de bien; il doit chercher par ſes victoires à faire croître ſa patrie, & non à augmenter ſes victoires par la ruine de ſon pays.

*ſera aſſis dans le ſénat au milieu de Rome, puiſqu'aujourd'hui, confiné ſur le rivage de l'Océan Atlantique, il preſcrit des bornes à mes états, & nous déclare la guerre ſi nous entreprenons quelque choſe ſur l'Aſie?* Cependant il y eut un traité fait & juré que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui enverroit des troupes & un de ſes capitaines pour les commander; & que de ſon côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille (*a*) talens comptant & quarante galeres.

Le capitaine que Sertorius lui envoya en Aſie fut un des ſénateurs bannis de Rome, & qui s'étoit retiré avec lui, nommé Marcus Marius, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Aſie, & à qui il rendoit de grands honneurs; car lorſque Marius, précédé de ſes faiſceaux de verges & de haches, entroit dans ces villes, Mithridate le ſuivoit, très-content de n'avoir que le ſecond rang après lui, & de ne faire auprès de ce proconſul que la figure d'un de ſes courtiſans. Cependant Marius déclaroit libres quelques-unes de ces villes, & affranchiſſoit les autres de tous ſubſides & impôts; & bien loin d'en faire honneur à Mithridate, il ne manquoit pas de mettre dans toutes les lettres qu'il leur donnoit, *que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation.* De ſorte que la pauvre Aſie, qui étoit encore en proie aux fermiers

(*a*) Neuf millions.

du peuple Romain, & foulée par l'avarice & par l'insolence des gens de guerre qui y étoient en garnison, se sentit tout d'un coup soulever par des espérances, comme par de nouvelles ailes, & commença à desirer le nouveau gouvernement qu'on lui faisoit espérer.

D'un autre côté en Espagne les sénateurs & autres qui étoient auprès de Sertorius, & de même rang & dignité que lui, n'eurent pas plutôt conçu l'espérance de pouvoir faire tête à leurs ennemis, (a) que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrénée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius. A leur tête étoit Perpenna qui, enflé d'un vain orgueil à cause de la noblesse de sa naissance, aspiroit au commandement, & alloit semant en secret parmi ses amis ces propos séditieux : *Quel mauvais démon s'est emparé de nous, & nous traîne ainsi de mal en pis, nous qui, pouvant demeurer tranquillement dans nos maisons, avons dédaigné d'obéir à Sylla, qui étoit maître de la terre & de la mer? C'est bien à la malheure que nous sommes venus ici au bout du monde pour y vivre en liberté; eh*

(a) *Que leurs craintes finies, une folle jalousie & une envie effrénée s'allumerent dans leur cœur contre la puissance de Sertorius.* ) Rien n'est plus ordinaire : une puissance qui nous est utile & qui peut nous sauver, nous est agréable, & nous lui sommes soumis ; n'est-elle plus nécessaire, & nous voyons-nous en état de nous soutenir par nous-mêmes, la jalousie & l'envie commencent à faire sentir leur aiguillon, & nous portent à secouer un joug qui nous gêne.

*nous y subissons la plus honteuse servitude ! & , ce qui est plus horrible encore , nous la subissons volontairement en nous rendant nous-mêmes les gardes & les satellites de l'exil & de la fuite de Sertorius. Nous nous laissons flatter & amuser par ce vain nom de sénat dont il nous leurre , & qui est la risée & le mépris de tous ceux qui l'entendent prononcer. O les beaux sénateurs , qui souffrent les mêmes insolences , qui obéissent aux mêmes commandemens , & qui supportent les mêmes corvées & les mêmes travaux que ces Barbares de l'Espagne & de la Lusitanie !*

La plupart ayant continuellement les oreilles battues de ces discours , n'oserent pas véritablement en venir à une révolte ouverte , car ils craignoient la puissance de Sertorius ; mais en secret ils ruinoient peu à peu ses affaires en décriant ses actions & en accablant de maux les Barbares dont ils faisoient de très-séveres punitions pour la moindre faute , & qu'ils accabloient d'impôts en disant toujours que c'étoit par l'ordre de Sertorius. Delà sourdirent une infinité de révoltes & de séditions dans les villes ; & ceux que Sertorius y envoyoit pour les appaiser ne faisoient qu'augmenter le désordre , irriter ces commencemens de désobéissance & de rébellion , & attiser le feu au lieu de l'éteindre. (*a*) Ces infidélités aigrirent tellement l'es-

(*a*) *Ces infidélités aigrirent tellement l'esprit de Sertorius , qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors , & qu'il se porta à une injustice atroce.*)

prit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées jusqu'alors, & qu'il se porta à une injustice atroce contre les jeunes enfans Espagnols qu'il faisoit élever dans la ville d'Osca, car il fit tuer les uns & vendre les autres.

Perpenna donc, ayant engagé beaucoup de gens dans la conjuration qu'il formoit contre Sertorius, (*a*) y attira aussi Manius, qui étoit un des principaux officiers de l'armée. Ce Manius étoit amoureux d'un jeune garçon; & pour lui faire voir jusqu'où alloit l'excès de son amour, il lui fait confidence de la conjuration, & le presse de mépriser ses rivaux & de ne s'attacher qu'à lui, parce que dans peu de jours il sera dans une fortune éclatante. Ce jeune garçon va d'abord déclarer la chose à un autre de ses amans, nommé Aufidius, pour lequel il avoit plus d'inclination. Aufidius fut fort étonné de l'entendre, car il étoit un des conjurés; mais il ne savoit pas que Manius fût du nombre; son trouble & son étonnement redoublerent encore quand le jeune garçon lui eut nommé Perpenna, Grécinus & plusieurs autres qu'il savoit bien être de la conspiration.

Sertorius pouvoit dire en cette rencontre pour sa justification, ce qu'Electre dit dans Sophocle, & que j'ai rapporté dans une remarque précédente. Mais son injustice & sa cruauté sont si atroces, qu'elles ne peuvent être excusées, & qu'elles diminuent la compassion qu'on a de sa mort. Que Sertorius seroit grand sans cette tache!

(*a*) *Y attira aussi Manius.*) Il y a dans le texte *Manlius*, & cette faute est continuée dans toute la suite. Il faut lire *Manius* comme je l'ai corrigé; car c'est *Manius Antonius*.

D'abord il se moqua de ces discours, exhorta le jeune homme à n'y ajouter point de foi, le pressa de mépriser Manius comme un homme vain & un fanfaron qui ne cherchoit qu'à le tromper par de fausses espérances. En même tems il court chez Perpenna, lui découvre le danger où ils étoient, & lui déclare que le tems presse & qu'il faut hâter l'exécution. Tous les conjurés sont du même avis. En même tems ils menent à Sertorius un homme qu'ils avoient attiré, & qui lui apportoit des lettres par lesquelles on lui apprenoit qu'un de ses lieutenans avoit remporté une grande victoire & fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de cette bonne nouvelle, fait un sacrifice pour en remercier les dieux. Et Perpenna, pour célébrer cette heureuse journée, veut lui donner un festin chez lui avec ses amis, tous complices de la conjuration, & fait tant par ses prieres qu'il l'oblige d'y venir.

C'étoit la coutume de Sertorius d'avoir du respect pour la table, & d'y garder beaucoup de modestie & de pudeur. Il n'y vouloit rien voir ni rien entendre de malhonnête, d'obscene ou de dissolu; & il accoutumoit tous ceux qui mangeoient avec lui à des plaisirs honnêtes & sages, & à faire bonne chere sans insolence & sans le moindre emportement.

A ce souper de Perpenna, quand on fut au milieu du repas, les conjurés, qui ne cherchoient qu'une occasion de querelle, commencerent à prononcer ouvertement des pa-

roles sales ; & faisant semblant d'être ivres, ils commirent entr'eux beaucoup de vilenies & d'obscénités pour piquer & aigrir Sertorius. Et lui, soit qu'il ne pût supporter cette infamie, soit qu'il eût pénétré leur dessein au bégayement de leur langue, aux signes qu'ils se faisoient & au manque de respect qu'ils lui témoignoient contre leur coutume, changea la situation qu'il avoit à table, & se renversa sur son lit, comme ne voulant plus rien voir ni entendre. Alors Perpenna prit une coupe pleine de vin, & buvant il la laissa tomber. Au bruit qu'elle fit, c'étoit là le signal dont ils étoient convenus, Antonius, qui étoit assis au-dessus de Sertorius, tire son épée & le frappe. Sertorius se retourne au coup dont il se sent frapper & veut se relever ; mais le traître se jette sur son estomac & lui prend les deux mains, de sorte que, sans pouvoir se défendre, il est en butte à tous les coups des conjurés qui se jettent tous sur lui & l'achevent.

(*a*) Dès que sa mort est divulguée, la plupart des Espagnols se retirent, & envoyant

(*a*) *Dès que sa mort est divulguée.*) Plutarque ne nous a pas nommé le lieu où Sertorius fut tué ; mais de tout ce qui précede, on recueille que ce fut dans la ville même d'Osca. C'est pourquoi Claude Pithou a eu raison de corriger le texte de Strabon, qui, en parlant de cette mort, écrit ἱτελεύτα δὲ νόσῳ, *il mourut de maladie.* Il n'est pas possible que Strabon ait ignoré la mort de Sertorius, & qu'il ait écrit qu'il mourut de maladie. Ce texte de Strabon est donc manifestement corrompu, & il faut lire comme ce savant homme a corrigé, ἱτελεύτα δ' ἐν Ὀσκῇ, *il fut tué à Osca.*

des députés à Métellus & à Pompée, ils se rendent à eux. Perpenna rassembla tous les autres, & se mettant à leur tête, il tenta quelque chose; mais il ne se servit des armes, des troupes & de tous les préparatifs de Sertorius, que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander que d'obéir. Il donna un combat à Pompée, & ne tint point; il fut d'abord battu & pris. Et dans ce dernier malheur, il ne se comporta ni en capitaine ni en soldat. Il étoit saisi des papiers de Sertorius, & il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de plusieurs hommes consulaires, & d'autres des plus puissans de Rome, toutes originales, & écrites de leur propre main, qui appelloient Sertorius en Italie, lui faisant entendre que la plupart, dégoûtés du gouvernement présent, souhaitoient de le voir changer.

En cette rencontre Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un homme d'un très-grand sens & d'une prudence consommée, & qui délivra Rome de grandes craintes & d'une infinité de nouveautés qui alloient s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes ces lettres & tous les papiers de Sertorius, il les brûla jusqu'au dernier sans les lire, & sans permettre que personne les lût; & sur l'heure même il fit exécuter Perpenna, de peur qu'il ne découvrît & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres, & que ce ne fût une source de troubles & de séditions. De

tous les complices de Perpenna, les uns furent menés à Pompée & eurent le même ſort, & les autres s'étant retirés en Afrique y furent tués à coups de fleches par les Mauruſiens. Aucun n'échappa que le ſeul Auſidius, le rival de Manius. Ce malheureux, ſoit qu'on ne l'eût pas connu, ou qu'on le méprisât & qu'on n'en fît aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, accablé de miſere & de pauvreté, & l'objet de la haine de tout le monde.

*Fin de la vie de Sertorius.*

# EUMENES.

L'HISTORIEN Duris écrit qu'Eumenes, de la ville de Cardia (*a*), étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être roulier dans la Cherſoneſe de Thrace, (*b*) & qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe paſſa par la ville de Cardia ; & comme il ſe trouvoit ſans affaires, il eut la curioſité de voir les exercices des jeunes hommes & la lutte des enfans. Parmi ces derniers le jeune Eumenes réuſſit ſi bien & fit paroître tant d'adreſſe, de gentilleſſe & de courage, qu'il plut à Philippe qui voulut l'avoir auprès de lui & qui l'emmena. (*c*) Mais je trouve plus vraiſemblable ce que d'autres aſſurent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour ſon pere, & en

(*a*) Cardia, ville de la Cherſoneſe de Thrace, ſur la côte de la mer Egée.

(*b*) *Et qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition, dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre.*) Car comme dans les villes il y avoit des écoles publiques, tous les enfans, de quelque condition qu'ils fuſſent, pouvoient y aller.

(*c*) *Mais je trouve plus vraiſemblable ce que d'autres aſſurent.*) Mais cela n'eſt pas contraire à la premiere tradition. Philippe pouvoit avoir pris Eumenes auprès de lui par affection pour ſon pere, & attiré par la gentilleſſe de l'enfant.

reconnoiſſance de l'hoſpitalité, (*a*) car il logeoit dans ſa maiſon.

Après la mort de ce prince, comme il parut ne céder ni en bon ſens ni en fidélité à aucun de ceux qui étoient attachés à Alexandre, il fut nommé premier ſecrétaire; mais quoiqu'il n'eût que cette charge, le roi lui faiſoit pourtant autant d'honneur qu'à ceux qui étoient le plus avant dans ſon amitié & dans ſa confidence, car dans ſon expédition des Indes il l'envoya commander un corps; & après la mort d'Epheſtion, lorſque Perdiccas fut envoyé remplir ſa place, (*b*) Eumenes eut le gouvernement de Perdiccas. C'eſt pourquoi Néoptoleme, qui étoit le grand-écuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui il portoit le bouclier & la lance du prince, & qu'Eumenes le ſuivoit portant ſon écritoire & ſon porte-feuille*, les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, ſachant fort bien qu'outre tous les autres grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumenes, il l'honora encore de ſon alliance. Car Barſine, fille d'Artabaze, qui fut la pre-

(*a*) *Car il logeoit dans ſa maiſon.*) Ceci me feroit douter de ce que Plutarque vient de dire du vil métier du pere d'Eumenes. Le roi Philippe logeoit chez lui dans la ville de Cardia; n'y avoit-il point de maiſon plus conſidérable que celle d'un roulier pour loger Philippe?

(*b*) *Eumenes eut le gouvernement de Perdiccas.*) Au lieu de ἱπαρχίαν, *gouvernement*, on lit dans un manuſcrit ἱππαρχίαν, *le commandement de la cavalerie.* Je n'ai trouvé nulle part aucune mention du gouvernement d'Eumenes; mais on voit dans Quinte-Curce qu'il a été général.

miere perſonne qu'Alexandre aima en Aſie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit deux ſœurs; Alexandre donna l'ainée, nommée Apama, à Ptolemée; & la ſeconde, qui avoit auſſi nom Barſine, il la donna à Eumenes, (*a*) dans cette célebre occaſion où il choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes principaux amis.

Malgré cette grande faveur, Eumenes ne laiſſa pas d'être ſouvent en diſgrace auprès du prince, & de courir même quelque danger à cauſe d'Epheſtion. Premiérement Epheſtion ayant fait donner à un joueur de flûte, nommé Evius, un logement que les valets d'Eumenes avoient déja retenu pour leur maître, Eumenes tranſporté de colere alla à Alexandre (*b*) avec Mentor, beau-frere d'Artabaze, &

(*a*) *Dans cette célebre occaſion où il choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes principaux amis.*) Après qu'il eut épouſé la princeſſe Statira, fille ainée de Darius, & donné la plus jeune, nommée Drypétis, à Epheſtion, afin qu'on trouvât ſon mariage moins étrange, il perſuada aux plus grands ſeigneurs de ſa cour & à ſes principaux favoris de ſe marier de même, & choiſit dans les plus nobles familles de Perſe quatre-vingt filles qu'il leur fit épouſer. Quinte-Curce, liv. x.

(*b*) *Avec Mentor, beau-frere d'Artabaze.*) Mentor, un des grands ſeigneurs de Perſe, frere de Memnon, avoit marié ſa ſœur avec Artabaze. Je n'ai jamais vu de correction plus malheureuſe que celle que le ſavant Reinéſius a voulu faire ici. Au lieu de μετὰ Μέντορος, *avec Mentor*, il veut qu'on liſe κατὰ Στέντορος, *d'une voix de Stentor. Eumenes*, dit-il, *ſe mit à crier d'une voix de Stentor.* Voilà une érudition bien mal placée. Outre que cela n'eſt pas grec, rien n'eſt plus mal imaginé. Et au contraire il n'y a rien de plus naturel ni de plus raiſonnable que ce que Plutarque dit, qu'Eu

se mit à crier, *qu'il valoit bien mieux jetter les armes & apprendre à flûter & à jouer des comédies, puisqu'on préféroit des flûteurs & des comédiens à ceux qui avoient toujours le harnois sur le dos, & qui soutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord contre lui, & ensuite contre Ephestion qu'il reprit très-aigrement; mais peu de tems après il changea, & fit retomber toute sa colere sur Eumenes, trouvant qu'il lui avoit manqué de respect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'insolence qu'il n'avoit parlé contre Ephestion avec liberté.

Une autre fois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaisseaux reconnoître les côtes de l'Océan, & n'ayant point d'argent dans son épargne pour cette expédition, il eut recours à ses amis & demanda trois cens talens à Eumenes qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaise grace, disant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramasser de ses receveurs. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refusa ses cent talens, mais il ordonna à ses gens de mettre secrettement le feu à sa tente pour le prendre sur le fait, & pour le convaincre de mensonge quand il feroit emporter son argent. Malheureusement la tente fut brulée avant qu'on pût y apporter aucun secours, & Alexandre se

menes allant se plaindre à Alexandre de l'injure que lui a faite Ephestion, soit accompagné de Mentor, dont il a épousé la petite-fille; car sa femme Barsine étoit fille de la fille de Mentor, femme d'Artabaze.

repentit bien d'avoir donné cet ordre ; car tous les papiers du cabinet qu'Eumenes avoit ſous ſa garde furent brûlés. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embraſement avoit fondu en maſſe, plus de mille talens dont il ne voulut rien prendre. Et il fit écrire aux ſatrapes & à tous ſes lieutenans, capitaines & gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été conſumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumenes.

Quelque tems après, Eumenes eut une autre querelle avec Epheſtion au ſujet de quelque don d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures ſanglantes, & Alexandre ne lui en fit pas plus mauvais viſage pour l'heure ; mais Epheſtion étant venu à mourir, le prince, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conſervoit beaucoup de reſſentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il ſoupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant ſa vie, & de s'être réjouis de ſa mort ; & ſes ſoupçons tomboient encore plus ſur Eumenes, car il ſe ſouvenoit toujours & lui parloit ſouvent des diſputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumenes, qui étoit homme fin, inſinuant & perſuaſif, chercha un remede à ſa diſgrace dans la choſe même qui l'avoit perdu ; car il prit le parti de ſeconder l'affection, l'empreſſement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire & pour

embellir les obſeques de ſon ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-libéralement & très-généreuſement la plus grande partie des ſommes qu'il fallut pour célébrer ſes funérailles & pour lui élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre, il s'émut un fort grand différend entre la phalange & les ſeigneurs de la cour. Eumenes étoit intérieurement du parti des derniers; mais en public & dans tous ſes diſcours il faiſoit ſemblant d'être neutre, & jouoit le rôle d'un ſimple particulier, diſant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de ſe mêler des affaires & des diſputes des Macédoniens. Et quand les autres ſeigneurs ſortirent de Babylone, il reſta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les diſpoſa à écouter des propoſitions d'accommodement. Auſſi quand les premiers troubles furent calmés, & que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, diſtribuerent les gouvernemens des provinces & les commandemens des armées, Eumenes eut pour lui la Cappadoce & la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont, juſqu'à Trapezonte, & qui n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macédoniens; car Ariarathes en étoit roi, & il étoit expreſſément porté par le traité, que Léonatus & Antigonus, avec une groſſe armée, y conduiroient Eumenes pour l'établir ſatrape de cette

contrée, & pour en chaſſer le roi Ariarathes. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit ſi rempli de hautes eſpérances, qu'il mépriſoit tout le monde & qu'il ne penſoit qu'à ſon propre agrandiſſement. Léonatus deſcendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumenes. Mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes inſtances de marcher plutôt au ſecours d'Antipater & des Macédoniens, qui étoient aſſiégés dans la ville de Lamia (*a*), il ſe diſpoſa à faire ce voyage, & preſſoit fort Eumenes de ſe joindre à lui & de ſe réconcilier avec Hécatée. Car Eumenes & Hécatée étoient fort mal enſemble, & ſe défioient fort l'un de l'autre depuis quelques différends que leurs peres avoient eus ſur le gouvernement. Souvent même Eumenes avoit accuſé ouvertement Hécatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Voilà pourquoi il tâchoit de détourner Léonatus d'entreprendre cette guerre contre les Grecs, & refuſoit de l'y ſuivre, lui diſant qu'Antipater lui étoit très-ſuſpect, & qu'il craignoit que, pour faire plaiſir à Hécatée, & en même tems pour ſatisfaire la haine particuliere qu'il avoit depuis long-tems pour lui, il ne lui dreſsât des embûches & ne le fît périr; alors Léonatus, prenant en lui une entiere confiance, ne lui cacha rien de tout

(*a*) Ville de la Theſſalie.

ce qu'il avoit dans l'esprit. Il déclara que ce secours d'Antipater n'étoit qu'un vain prétexte, & que son véritable dessein étoit de passer en Grece pour se rendre maître de la Macédoine ; & il lui fit voir des lettres de Cléopatre (*a*), qui le sollicitoit de venir à Pella & lui promettoit de l'épouser.

Après cette belle confidence, Eumenes, soit qu'il craignît véritablement Antipater, ou qu'il vît bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de Léonatus qui se montroit si étourdi, & qui ne paroissoit plein que d'une témérité précipitée qui le portoit à suivre des extravagances comme des réalités, il le quitta & partit la nuit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & tous ses effets qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & se retira auprès de Perdiccas, à qui il découvrit les desseins de Léonatus. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui & entra dans tous ses conseils.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathes fut fait prisonnier, la Cappadoce subjuguée & Eumenes établi satrape & reconnu. D'abord il partagea les gouvernemens des villes à ses amis, & établit commandans des garnisons, juges & intendans tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne se mêlant point du tout de ces

(*a*) Cléopatre, sœur d'Alexandre.

ſortes d'affaires, & lui en laiſſant l'entiere diſpoſition. Après cela il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laiſſer les rois l'obſéder ſeuls & ſe rendre maîtres de ſon eſprit. Mais Perdiccas s'aſſurant qu'il viendroit à bout tout ſeul de l'entrepriſe qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laiſſoit derriere avoient beſoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir, renvoya Eumenes de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans ſon gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Arménie contiguë à ſes provinces, & qui étoit troublée par les menées de Néoptoleme, qui y fomentoit de grandes nouveautés.

Ce Néoptoleme étoit un homme bouffi d'orgueil, & que les vaines eſpérances dont il ſe repaiſſoit avoient rendu d'une fierté inſupportable. Eumenes tâchoit de le ramener par ſa converſation; & voyant que la phalange des Macédoniens étoit devenue très-audacieuſe & très-inſolente, il travailla à aſſembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en reſpect & lui faire tête; pour cet effet il donna toutes ſortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de ſa cour auxquels il ſe fioit le plus, aiguiſa & releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faiſoit, les dreſſa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revues, des exercices & des mouvemens continuels.

tinuels. De sorte que de tous ces Macédoniens, les uns furent fort surpris & les autres très-rassurés en voyant qu'en si peu de tems il avoit assemblé six mille trois cens chevaux en état de bien servir.

Environ dans ce tems-là Cratere & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passerent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour se jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolemée, déclara Eumenes généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, & écrivit des lettres à Alcétas & à Néoptoleme pour leur ordonner d'obéir à Eumenes, à qui il avoit donné pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumenes & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macédoniens, qui étoient à ses ordres, avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratere à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté on voyoit clairement que Néoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumenes; car, lorsqu'il fut mandé, non-seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Ce fut là qu'Eumenes jouit pour la premiere fois des fruits de sa prévoyance & des préparatifs qu'il avoit faits; car son infanterie

ayant été battue, il défit Néoptoleme avec sa cavalerie, prit ses bagages ; & tombant en corps sur sa phalange qui s'étoit débandée à la poursuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes & à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidélité. Néoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux auprès de Cratere & d'Antipater. Ils avoient déja envoyé des ambassadeurs à Eumenes pour le presser de quitter le parti de Perdiccas & de se tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernemens qu'il avoit déja, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvu que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami, il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratere.

Eumenes ayant entendu ces propositions, répondit ; *Qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir son ami lorsqu'il voyoit qu'il traitoit ses amis comme ses ennemis. Que pour Cratere il étoit tout prêt à le reconcilier avec Perdiccas & à le remettre dans ses bonnes graces à des conditions justes & raisonnables ; mais que, s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever son bien, il marcheroit à son secours & l'aideroit de tout son pouvoir tant que le sang couleroit dans ses veines, & qu'il abandonneroit plutôt son corps & sa vie que de trahir sa foi.*

Cette réponse rapportée à Cratere & à Antipater, ils délibéroient à loisir sur le

parti qu'ils devoient prendre, & dans ce moment Néoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte d'abord le malheureux succès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le secourir; sur-tout il presse Cratere, lui disant, qu'il étoit extrêmement desiré des Macédoniens, & que pourvu qu'ils vissent son chapeau à la Macédonienne, & qu'ils entendissent sa voix, ils courroient se rendre à lui avec leurs armes. En effet la réputation de Cratere étoit très-grande; & après la mort d'Alexandre la plupart des Macédoniens le desiroient pour leur chef, se souvenant que, pour l'amour d'eux & pour soutenir leurs intérêts, il avoit souvent encouru la disgrace du prince. Car voyant qu'il affectoit d'imiter les mœurs & les manieres des Perses, il eut le courage de le contredire & de soutenir les coutumes de son pays que l'on mépriſoit déja, pour embrasser le luxe, le faste & l'orgueil des Barbares.

Alors donc Cratere envoya Antipater en Cilicie; & lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptoleme contre Eumenes, dans l'espérance qu'il le surprendroit & qu'il tomberoit sur lui pendant que ses troupes seroient en désordre & qu'elles ne songeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire signalée qu'elles venoient de remporter. Or cette prudence d'Eumenes d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de son ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours sans doute pour la marque d'un

capitaine vigilant & sage, (*a*) mais non pas pour un acte de la derniere habileté ; au lieu que d'avoir fait non-seulement que ses ennemis n'aient rien su de ce qu'ils devoient ignorer, (*b*) mais que ses troupes mêmes aient attaqué Cratere avant que de savoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a personne qui n'avoue que c'est-là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine : car il fit courir le bruit que c'étoit Néoptoleme qui revenoit contre lui avec Pigrès à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens. La nuit qu'il avoit résolu de décamper pour se mettre en marche, après qu'il se fut endormi, il eut une vision fort extraordinaire ; (*c*) il lui sem-

(*a*) *Mais non pas pour un acte de la derniere habileté.*) Car de prévoir l'arrivée d'un ennemi dont on est menacé, & de se préparer à le recevoir, cela marque bien de la vigilance, de la prévoyance & de la sagesse dans un capitaine, mais nullement sa grande capacité dans son métier. Il n'en est pas de même de ce qui suit.

(*b*) *Mais que ses troupes mêmes aient attaqué Cratere avant que de savoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi.*) Plutarque releve avec raison cette prudence d'Eumenes, qui marque en effet un grand capitaine qui sait dérober à ses troupes la connoissance de ce qui pourroit nuire à ses desseins. Si Cratere avoit été connu, tous les Macédoniens seroient passés de son côté, & Eumenes n'avoit plus d'armée. Ce stratagême d'Eumenes a été pratiqué quelquefois, & on en trouve des exemples dans l'histoire.

(*c*) *Il lui sembla qu'il voyoit deux Alexandre.*) Pourquoi deux Alexandre, & comment expliquer cette premiere partie du songe ? car dans un songe si mystérieux, il faut bien qu'il y ait de la raison. C'est que ces capitaines, qui devoient combattre les uns contre les autres, étoient tous des généraux de l'armée d'Alexandre, & qu'ainsi cette armée étant divisée & prête à en venir aux mains, c'étoient comme deux Alexandre qui

bla qu'il voyoit deux Alexandre qui se préparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de sa phalange; (*a*) ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cérès pour donner secours à l'autre; que le combat fut rude & sanglant; qu'enfin celui que Minerve appuyoit fut vaincu, & que Cérès fit une couronne d'épis dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela il s'éveilla, & la derniere circonstance de ce songe ne lui laissa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un pays excellent, qui même étoit alors tout couvert d'épis déja jaunes. Car toute cette terre étoit cultivée & ensemencée, & elle présentoit un spectacle très-agréable aux yeux comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes par-tout de riches moissons. Mais il se confirma encore plus dans cette pensée quand il eut appris que le mot de la bataille, que les ennemis avoient donné, étoit *Minerve & Alexandre*. Il donna tout aussi-tôt pour le sien *Cérès & Alexandre*, & il ordonna à ses troupes de se couronner d'é-

alloient se choquer. Le reste du songe est assez expliqué dans la suite.

(*a*) *Ensuite que Minerve vint pour assister l'un, & Cerès pour donner secours à l'autre.*) Nos songes viennent ordinairement des idées qui nous sont les plus familieres. La théologie de ces tems-là, confirmée par les poëmes d'Homere, nourrissoit les hommes dans cette opinion, que les dieux eux-mêmes venoient à leur secours dans les occasions, qu'ils combattoient pour eux jusqu'à se battre les uns contre les autres. Voilà ce qui donna lieu à ce songe d'Eumenes.

pis & d'en couvrir leurs armes. Plusieurs fois il fut sur le point de découvrir à ses principaux officiers & à ses capitaines qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre sur lui seul de retenir & de leur cacher un secret si important, & dont il étoit peut-être nécessaire qu'ils fussent informés. Il persista pourtant dans sa premiere résolution, & ne confia ce danger qu'à sa pensée. Dans l'ordonnance de sa bataille il n'opposa à Cratere aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangere qui étoient conduits, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Ténédos; & il leur ordonna que si-tôt qu'ils verroient l'ennemi, ils poussassent à lui & qu'ils le chargeassent, sans lui donner le tems de se retirer ni de parler, & sans recevoir aucun héraut de sa part pour quoi que ce pût être; car il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratere, ne se tournassent de son côté. Pour lui il composa un corps de trois cens chevaux de l'élite de sa cavalerie, avec lequel il passa à son aile droite pour être opposé à Néoptoleme qui commandoit l'aile gauche des ennemis.

Quand ils eurent passé une petite colline qui séparoit les deux armées, & qu'ils furent en présence, ils s'ébranlerent & firent leur charge avec tant d'impétuosité, que Cratere surpris vomit mille injures contre Néoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement des Ma-

cédoniens dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ses officiers à donner en cette occasion des preuves de leur courage, & poussa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratere ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour; car il tua plusieurs ennemis de sa main & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur son corps sans le reconnoître. Gorgias seul, un des lieutenans d'Eumenes, l'ayant reconnu, mit pied à terre & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déja à sa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment, Néoptoleme charge l'aile droite où étoit Eumenes; ils se haïssoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colere étoit encore plus enflammée. Ils firent deux décharges sans se reconnoître, mais à la troisiéme, s'étant reconnus, ils pousserent impétueusement l'un contre l'autre l'épée à la main avec de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur se heurtent de front comme deux galeres qui se choquent; alors ils abandonnent la bride, se saisissent tous deux au corps & tâchent de s'arracher leur casque & de rompre les épaulettes de leurs cuirasses. Pendant qu'ils se tiraillent de cette maniere, leurs chevaux se dérobent de dessous eux; ils tombent tous deux à terre sans lâcher prise & se colletant toujours, leur combat devient

une lutte. Néoptoleme se releve le premier ; Eumenes, profitant de ce moment, lui coupe le jarret & se trouve tout aussi-tôt sur ses pieds. Néoptoleme, qui ne pouvoit se tenir sur sa jambe blessée, s'appuie à terre sur un genou & combat ainsi d'en bas avec beaucoup de courage sans pouvoir porter de coup mortel à son ennemi ; enfin il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverse tout étendu ; Eumenes se jette sur lui, le dépouille de ses armes, l'accable d'injures ; & il est si transporté par sa haine invétérée & par sa colere, qu'il ne s'apperçoit pas que son ennemi a encore l'épée au poing, dont il le blesse par-dessous sa cuirasse à l'endroit de l'aîne, à cause de la posture où il est sous lui. Mais le coup lui fait plus de peur que de mal, étant poussé par un bras foible que la mort gagne déja.

Après qu'il l'eut dépouillé de ses armes, il se trouva très-mal de ses blessures, car il avoit les cuisses & les bras percés en plusieurs endroits. Il eut pourtant la force de se jetter sur son cheval & de pousser à son aile gauche où il croyoit que les ennemis faisoient encore ferme. Ayant appris là que Cratere a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera son corps. Et voyant qu'il respire encore & qu'il n'a pas entiérement perdu connoissance, il descend de cheval, se met à pleurer, lui tend la main, maudit & déteste Néoptoleme, déplore le malheureux état où il le voit réduit, & se plaint & gémit de sa propre

infortune & de la fatale néceſſité qui l'a forcé de ſe trouver en armes contre ſon compagnon & ſon meilleur ami, & de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumenes gagna cette bataille dix jours après la premiere. Et cette victoire augmenta beaucoup ſa réputation; car tout le monde vit que de ſes deux ennemis il étoit venu à bout de l'un par ſa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par ſa valeur. Mais ſi ce grand ſuccès releva infiniment ſa gloire, il excita auſſi contre lui une haine furieuſe & une envie extrême, non-ſeulement parmi ſes ennemis, mais encore parmi ſes alliés, de ce qu'un aventurier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras & les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratere eût été portée plutôt à Perdiccas, jamais les Macédoniens n'auroient eu d'autre roi que lui. Mais malheureuſement cette nouvelle ne fut ſûe dans ſon camp que deux jours après qu'il eut été tué dans une ſédition en Egypte, où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolemée. Les Macédoniens ne l'eurent pas plutôt appriſe, que pleins de colere ils réſolurent tous la mort d'Eumenes, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant Eumenes, ayant rencontré les haras du roi qui paiſſoient ſur le mont Ida, prit tous les che-

vaux qui lui étoient néceſſaires & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient ſoin. Et l'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, ſe prit à rire, & dit : *Qu'il admiroit la prévoyance d'Eumenes qui s'attendoit à leur rendre ou à leur demander compte des biens du roi.*

Le deſſein d'Eumenes étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler ſa grande puiſſance aux yeux de Cléopatre ; mais à la priere de cette princeſſe qui craignit que, s'il attendoit là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie, (*a*) & paſſa l'hiver dans la ville de Celenes. Là Alcétas, Polemon & Docimus entrerent en conteſtation avec lui pour le commandement de l'armée ; & ſur cela il s'écria : *Ne voilà-t-il pas ce que l'on dit communément, chacun penſe à s'avancer, & pas un ne penſe au danger qu'il y a de perdre tout & de ſe perdre ſoi-même* ?

(*a*) *Et paſſa l'hiver dans la ville de Celenes.*) Cette ville étoit ainſi appellée du nom de Célénus, fils d'Hercule, qui y étoit adoré, ou plutôt de la couleur des pierres du pays qui étoient toutes noires, κελαίναι, à cauſe que toute cette campagne eſt brûlée par les feux ſouterreins dont elle eſt pleine, & qui a fait que cette partie de la Phrygie a été appellée *la Phrygie brûlée*, καταικαυμένη. On prétend que ce fut dans cette ville de Celenes qu'arriva la célebre diſpute de Marſyas contre Apollon, ce qui eſt fondé ſur ce que le fleuve Marſyas paſſe au milieu de la ville, & va ſe jetter dans le Méandre. On peut voir Tite-Live, liv. XXXVIII, & les notes de Caſaubon ſur Strabon, à la fin du douziéme livre.

Il avoit promis aux soldats qu'il les payeroit dans trois jours ; mais n'ayant point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il leur vendit les fermes & les châteaux du pays, avec tout le bétail & toutes les personnes dont ils étoient pleins. Le capitaine, ou le chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie qu'Eumenes lui fournissoit, & alloit prendre ce château de force, après quoi il partageoit à ses soldats tout ce qu'on y avoit pris jusqu'à concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les soldats ayant trouvé dans le camp plusieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jetter, & par lesquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumenes, les Macédoniens en furent très-irrités ; & sur le champ ils firent une ordonnance que désormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux officiers qui seroient ses gardes du corps, qui se tiendroient tour-à-tour auprès de lui, & passeroient la nuit devant sa tente. Il n'y eut pas un officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneur & de distinction que les rois de Macédoine donnoient à leurs amis ; car Eumenes avoit le privilege de distribuer des chapeaux de pourpre à la mode du pays, & des vestes magnifiques ; ce qui passe pour le don le plus royal parmi les Macédoniens.

La prospérité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de sorte que l'on croit voir en eux quelque sorte de grandeur quand on les regarde dans l'élévation & dans la pompe où la fortune les a placés. Mais celui qui a l'ame véritablement grande & ferme paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adversités qui lui arrivent, comme Eumenes ; car premiérement, ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le pays des Orcyniens en Cappadoce, par la trahison d'un de ses officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échapper & de se retirer dans l'armée des ennemis, il le prit & le fit pendre sur le champ. Après quoi dans sa fuite il tourna tout court ; & prenant un chemin tout opposé à celui que les ennemis tenoient pour le poursuivre, il passa à côté d'eux sans qu'ils s'en apperçussent, & retourna par les derrieres dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea ; & faisant ramasser tous les corps de ses gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres qu'il envoya prendre dans tous les bourgs & villages des environs. Il fit brûler les capitaines à part & les soldats à part ; & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa & continua sa marche ; de sorte qu'Antigonus, étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit se lasser d'admirer son audace & sa fermeté.

Enſuite, ayant rencontré ſur ſon chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement & ſans coup férir faire priſonniers un grand nombre de perſonnes libres & tous leurs eſclaves, & s'emparer de toutes les richeſſes qu'Antigonus avoit amaſſées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais il craignit que ſes gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinſſent plus peſans pour la fuite, plus mous à ſupporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables par leur impatience d'attendre le bénéfice du tems auquel il avoit mis toutes ſes eſpérances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le ſuivre, ne tournât ſes pas ailleurs.

Mais, comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, & de les empêcher de ſe jetter ſur un butin qui étoit étalé devant eux, & qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ſes troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux & de marcher enſuite à l'ennemi; & pendant ce tems-là il envoya en ſecret un exprès à Ménandre, qui commandoit l'eſcorte des bagages d'Antigonus, lui dire, *que l'amitié qu'il conſervoit pour lui l'obligeoit de lui donner avis de ſe mettre en ſûreté, & de quitter au plus vîte la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de ſe retirer au pied de la montagne voiſine d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ſes derrieres.* Ménandre comprit d'abord le

grand péril où il étoit & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumenes envoya ouvertement ſes coureurs battre l'eſtrade, & donna l'ordre qu'on prît les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Sur ces entrefaites les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre eſt hors d'inſulte, & qu'il s'eſt retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumenes fit ſemblant d'être au déſeſpoir d'avoir perdu une ſi belle occaſion, & emmena ſon armée. On dit que Ménandre faiſant un jour ce compte à Antigonus, les Macédoniens, qui étoient préſens, ſe mirent à louer Eumenes & à ſe prendre d'affection pour lui, de ce que pouvant rendre eſclaves leurs enfans & déshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront & les avoit laiſſé échapper. Mais Antigonus, prenant la parole, leur dit : *Eh, mes amis, ce qu'Eumenes a fait là ce n'eſt point pour l'amour de nous, mais il a craint de ſe mettre des entraves dans ſa fuite.*

Comme Eumenes ne faiſoit qu'errer çà & là, & fuir toujours ſans avoir ni deſſein formé ni route certaine, il conſeilla à la plupart de ſes ſoldats de ſe retirer, ſoit qu'il n'eût plus beſoin d'eux, ſoit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cens chevaux & deux cens hommes de

pied, & se retira dans (*a*) un lieu fort d'assiette, appellé *Nora*, qui est sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. (*b*) Et là encore il donna congé à tous ceux de ses amis qui, ne pouvant supporter les incommodités du lieu & la disette où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embrassa, leur fit mille caresses & leur donna la liberté de se retirer.

Peu de jours après Antigonus arriva devant *Nora;* &, avant que d'en former le siége, il envoya proposer à Eumenes une entrevue, & lui dire qu'il n'avoit qu'à descendre pour lui parler. Eumenes fit réponse qu'Antigonus avoit avec lui plusieurs de ses amis, *qui pourroient prendre sa place s'il venoit à manquer, & commander l'armée; mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit entrepris la défense, il n'y en avoit pas un seul qui pût le remplacer; & qu'ainsi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il descendît pour s'aboucher avec lui.* Antigonus insista & lui envoya dire, *que c'étoit au plus foible à venir parler*

(*a*) *Un lieu fort d'assiette, appellé* Nora.) C'étoit un château sur la pointe d'un rocher, & qu'on avoit encore fortifié. Son enceinte n'étoit que de deux cens cinquante pas. Il y avoit du bled, de l'eau, du sel & du bois en abondance; mais il manquoit de toutes les autres provisions nécessaires à la vie. C'est pourquoi Plutarque dit, Τῆς διαίτης τὴν ἀπάγκην ἀ φέροντες. *Ne pouvant supporter la vie étroite qu'il falloit mener par le défaut de provisions.*

(*b*) *Et là encore il donna congé.*) Il y en eut encore une centaine qui se retirerent, il ne resta avec lui qu'environ six cens hommes, tant cavalerie qu'infanterie, mais les plus déterminés, & tous résolus de s'exposer aux plus grands périls, & de mourir avec lui.

*au plus fort. Mais*, répondit Eumenes, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je ſerai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages, comme il l'avoit demandé; il lui envoya ſon propre neveu Ptolemée, & il deſcendit. Ils ſe ſaluerent & s'embraſſerent avec beaucoup d'amitié, comme ſe connoiſſant de longue main, & ayant vécu long-tems enſemble dans une étroite liaiſon. Leur converſation fut fort longue; Eumenes ne parla jamais ni de sûreté pour ſa perſonne, ni d'oubli du paſſé, mais il demanda toujours qu'on lui conſervât ſes gouvernemens & qu'on lui rendît tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient préſens étoient étonnés de ſa fermeté & admiroient ſa magnanimité & ſa hardieſſe.

Pendant l'entrevue, la plupart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumenes; car, depuis la mort de Cratere, il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation. Mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, ſe mit à crier qu'on n'approchât point, fit chaſſer à coups de pierres ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin il prit Eumenes entre ſes bras, & faiſant écarter la foule par ſes gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumenes dans ſa forteresſe & à le remettre en sûreté.

N'y ayant donc plus aucune eſpérance d'accommodement, Antigonus environna la place

de bonnes murailles, laiſſa des troupes pour continuer le ſiége, & partit avec le reſte de ſon armée. Eumenes demeura aſſiégé dans Nora, qui étoit abondamment pourvue de bled, d'eau & de ſel, mais qui manquoit de toute autre choſe bonne à manger, de ſorte qu'il n'avoit que le pain tout ſec. Cependant avec ce pain ſeul il ne laiſſoit pas de leur faire joyeuſe chere; car il les appelloit à ſa table tour à tour, & aſſaiſonnoit ces repas ſi maigres de beaucoup de grace & de familiarité, en les entretenant de choſes agréables & plaiſantes. Outre les charmes de ſa converſation, il avoit la mine gracieuſe & douce, ne reſſentoit en rien ſon guerrier qui avoit toujours eu le harnois ſur le dos, & rompu par les travaux & les fatigues de la guerre; mais il étoit de belle taille & frais comme un jeune homme, & ſi bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de ſtatue d'une ſymmétrie plus parfaite. Il n'étoit pas né fort éloquent; mais il avoit une maniere de parler douce & perſuaſive, comme on peut le voir par les lettres qui nous reſtent de lui.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées, & dans un terrein qui, en tout, n'avoit pas plus de deux ſtades (*a*) de circuit, où on ne pouvoit ni ſe promener ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans

(*a*) Deux cens cinquante pas.

& incapables de ſervir. Pour diſſiper donc cette langueur où les hommes & les chevaux croupiſſoient par l'inaction, & afin de les rendre plus diſpos & plus légers pour la fuite, ſi l'occaſion s'en préſentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit ſous le cou, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; enſuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que ſur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainſi ſuſpendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derriere, s'agitoient très-violemment; & faiſant de grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une ſi grande extenſion à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne ſouffrît, & qu'à force de

hennir & de se tourmenter, ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce siége traînoit en longueur, Antigonus eut nouvelles qu'Antipater étoit mort en Macédoine, & que les affaires y étoient fort embrouillées par les factions & par les brigues de Cassandre & de Polyperchon. N'aspirant donc plus rien de médiocre, & dévorant déja par ses espérances & par ses desirs l'empire entier, il voulut avoir Eumenes pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ses desseins & à les conduire à une heureuse fin. (*a*) Il envoya donc Hiéronymus à Eumenes lui proposer des conditions de paix, & lui porter la formule du serment qu'il exigeoit de lui. Eumenes y corrigea quelque chose, & prit les Macédoniens mêmes qui l'assiégeoient, pour juges, lequel de ces deux sermens étoit le plus juste & le plus raisonnable, ou celui qu'Antigonus lui présentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car Antigonus parloit bien au commencement de la maison royale, mais il n'en parloit qu'en passant & par maniere d'acquit, pour s'exempter de

(*a*) *Il envoya donc Hiéronymus à Eumenes.*) C'est Hiéronymus de Cardia, compatriote d'Eumenes, & historien de réputation. Il avoit fait l'histoire de ceux qui avoient partagé entr'eux les états d'Alexandre & de leurs successeurs.

blâme, & tout le reſte du ſerment ne regardoit que lui & ne l'attachoit qu'à lui ; au lieu qu'Eumenes, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la premiere, avec les rois ſes enfans. Outre cela il jura, non *qu'il ſerviroit en tout & par-tout Antigonus ſeul, & que les amis & les ennemis d'Antigonus ſeroient les ſiens*, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il ſerviroit Olympias & les rois ſes enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux.* Cette forme ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce ſerment tel qu'il l'avoit dreſſé, leverent le ſiége, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même ſerment.

Cependant Eumenes rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora ; & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de ſomme & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des ſoldats qui s'en étoient fuis après ſa défaite, & qui étoient errans par la campagne. Il en aſſembla un corps de près de mille chevaux avec leſquels il ſe retira très-promptement, craignant toujours Antigonus, & avec très-grande raiſon ; car non-ſeulement Antigonus envoya ordre à ſes troupes de le raſſiéger, & de preſſer plus vivement le ſiége ; mais il fit encore une réponſe très-aigre aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumenes avoit faite au ſerment qu'il avoit dreſſé.

Pendant qu'Eumenes fuyoit çà & là, il reçut des lettres des principaux de la Macédoine, qui craignoient l'agrandiſſement d'Antigonus; il en reçut auſſi de la reine Olympias, qui l'appelloit & qui le preſſoit de venir prendre la tutele & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ſes ennemis dreſſoient des embûches pour le faire périr. Polyperchon & le roi Philippe lui écrivirent auſſi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le tréſor royal, qui étoit à Cyndes (*a*), cinq cens talens pour établir ſes propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit beſoin. Ils écrivirent auſſi conformément à cela à Antigene & à Teutamus, qui commandoient les Argyraſpides.

Ces officiers ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumenes; mais malgré cette bonne mine, on voyoit manifeſtement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalouſie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumenes. Pour ce qui eſt de l'envie, Eumenes la guérit ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lui, & en diſant qu'il n'en avoit pas beſoin. Mais pour l'ambition & la jalouſie, qui les portoient à refuſer de lui obéir, quoiqu'ils fuſſent très-incapables de commander, il n'y fut d'autre remede qu'un eſprit de ſuperſtition qu'il tâcha de

(*a*) Ville de la Carie.

leur inſpirer. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant ſon ſommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y avoit un trône, (*a*) & qu'il lui avoit déclaré, *que tant qu'ils tiendroient le conſeil dans cette tente pour y délibérer de leurs affaires, il y ſeroit; qu'aſſis ſur ce trône, il donneroit ſes ordres à ſes capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs deſſeins & dans toutes leurs entrepriſes, pourvu qu'ils s'adreſſaſſent toujours à lui.*

Il perſuada facilement cette viſion à Antigene & à Teutamus, (*b*) qui ne vouloient pas aller tenir le conſeil chez lui, comme il croyoit auſſi qu'il ſe déshonoreroit ſi on le voyoit aller à la porte des autres. On dreſſa

(*a*) *Et qu'il lui avoit déclaré que tant qu'ils tiendroient le conſeil dans cette tente.*) Diodore a détaillé cette particularité, & il ſemble qu'il manque ici quelque choſe au rapport qu'Eumenes fait de la viſion qu'il avoit eue. Car dans Diodore il ajoute: *Voilà pourquoi je ſuis d'avis que dans les tréſors du roi on prenne de quoi faire un trône d'or; qu'on mette ſur ce trône le diadéme, le ſceptre, la couronne, & tous les autres ornemens royaux de ce prince; que tous les matins tous les chefs lui offrent un ſacrifice; qu'ils tiennent le conſeil près de ce trône, & qu'on reçoive les ordres au nom du roi, comme vivant encore & prenant ſoin de ſon royaume.* Mais Plutarque ne fait pas ouvrir cet avis par Eumenes, il laiſſe tirer la conſéquence à Antigene & à Teutamus. Au reſte, ce ne fut pas ſeulement cet eſprit de ſuperſtition qui calma l'ambition & la jalouſie d'Antigene & de Teutamus, ce fut auſſi la ſatisfaction de penſer que ce ne ſeroit pas proprement Eumenes qui donneroit les ordres, & que ce ne ſeroit qu'à Alexandre qu'ils obéiroient.

(*b*) *Qui ne vouloient pas aller tenir le conſeil chez lui.*) Car le conſeil doit toujours ſe tenir chez le principal officier. Delà ſont nées très-ſouvent des conteſtations entre les principaux officiers pour le lieu où le conſeil ſeroit tenu.

donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un trône, qu'on appella *le trône d'Alexandre*, & sur lequel on plaça son diadême, son sceptre & ses armes, & on s'assembla dans cette tente pour y délibérer des affaires les plus importantes & les plus pressées.

Delà ils s'avancerent vers les hautes provinces. Sur le chemin, Peucestas, qui étoit ami particulier d'Eumenes, & les autres satrapes se joignirent à eux avec toutes leurs troupes; de sorte qu'ils fortifierent considérablement les Macédoniens en nombre d'hommes, & embellirent leur armée par la magnificence de leur appareil; mais pour eux, comme ils étoient devenus fort mutins & fort intraitables, par la licence où ils avoient vécu depuis la mort d'Alexandre, & très-dissolus dans leurs mœurs & dans leur maniere de vivre, & qu'ils avoient apporté un esprit de tyrannie & un orgueil nourri & enflé par le faste & par la vanité des Barbares, ils furent bientôt à charge les uns aux autres, & ne pouvoient ni s'accorder ni compatir. D'ailleurs ils se mirent à caresser & à flatter sans nulle retenue les Macédoniens, & à leur fournir de l'argent pour des festins & pour des sacrifices; de sorte qu'en très-peu de tems ils eurent fait de leur camp un lieu de débauche & d'intempérance, & de ces vieilles bandes de Macédoniens, une espece de peuple libre, dont il falloit briguer & acheter la faveur pour parvenir aux charges & aux

emplois, de même que dans une véritable république.

Eumenes voyant donc qu'ils se mépriſoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occaſion favorable pour le tuer, il ſuppoſa un grand beſoin d'argent, & emprunta de groſſes ſommes (*a*) de ceux qui le haïſſoient le plus, afin qu'ils miſſent déſormais en lui leur confiance, & qu'ils renonçaſſent à lui dreſſer des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté. De ſorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour ſa perſonne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour ſauver leur vie, lui au contraire il ne ſauva la ſienne & ne ſe mit en sûreté qu'en prenant l'argent des autres.

Pendant qu'il n'y eut aucun danger du côté des ennemis, les Macédoniens ſe livroient à ceux qui leur faiſoient des largeſſes pour les corrompre; & tous les matins ils ſe trouvoient à leur porte pour leur faire la cour, ſe rendant comme les gardes & les ſatellites de ceux qui avoient beſoin de leur faveur pour s'élever aux premieres charges. Mais dès qu'Antigonus fut venu avec toutes ſes forces planter ſon camp près d'eux, & que les affaires criant à haute voix, demanderent un véritable capitaine; alors non-ſeulement les ſoldats n'eurent plus les yeux que ſur Eumenes, mais encore tous ces ſatrapes, qui,

(*a*) Il emprunta quatre cens mille écus.

pendant

pendant qu'ils étoient tranquilles, & qu'ils vivoient dans le luxe, faisoient tant les grands, changerent de ton, se soumirent à ses ordres, & sans repliquer une seule parole, marcherent au poste qui leur fut assigné. Il est vrai aussi que (*a*) lorsqu'Antigonus tenta le passage du fleuve, appellé Pasitigre, aucun de tous ces satrapes, qu'Eumenes avoit placés en différens lieux pour s'y opposer, n'en eut seulement le vent; Eumenes seul, informé de sa marche, s'y opposa, le combattit, lui tua beaucoup de monde, remplit le fleuve de morts, & fit quatre mille prisonniers.

Mais ce fut sur-tout à une maladie d'Eumenes que les Macédoniens firent connoître très-évidemment qu'ils jugeoient tous les autres satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes fêtes; mais qu'ils estimoient Eumenes seul capable de conduire une guerre & de bien commander; car Peucestas les ayant traités magnifiquement, dans un grand fes-

(*a*) *Lorsqu'Antigonus tenta le passage du fleuve appellé Pasitigre.*) On prétend que c'est le Tigre, qui après avoir reçu dans son cours les eaux de plusieurs rivieres, est appellé *Pasitigre*. Voici la description que Q. Curce en a faite, livre V. *De Suse Alexandre arriva en quatre jours à la riviere du Tigre, les habitans du pays l'appellent* Pasitigre. *Il le prend sa source dans la montagne des Uxiens, & roulant au travers des rochers, elle passe par des lieux pleins de précipices l'espace de cinquante stade, puis elle entre dans les plaines qui adouzissent l'impétuosité de son cours, & où elle commence à porter bateau; & après avoir traversé six cens stades de ces plaines par un canal uni, elle coule doucement & se décharge dans la mer Persique.*

tin (*a*) qu'il leur fit en Perſe, & leur ayant donné à chacun un mouton pour le ſacrifice, ſe flattoit qu'il étoit parvenu par-là à un grand degré de puiſſance & d'autorité ſur les troupes ; mais il en fut bientôt déſabuſé. Peu de jours après, comme les ſoldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, & qu'Eumenes, tombé dans une maladie dangereuſe, ſe faiſoit porter en litiere aſſez loin de l'armée pour être plus loin du bruit, à cauſe d'une grande inſomnie dont il étoit travaillé ; quand ils eurent fait quelque chemin, ils apperçurent tout à coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux qui les déroboient à leur vue, commençoient à deſcendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du ſoleil, n'eut pas plutôt brillé à leurs yeux, ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs éléphans chargés de leurs tours & les hocquetons de pourpre, que leur cavalerie portoit ſur ſes armes, & qui étoient ſon ornement ordinaire quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, ſe mirent à crier, *qu'on appellât Eumenes, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête.*

En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, s'entr'exhorterent à demeurer là ſans bouger, & déclarerent à leurs officiers, *qu'ils n'avoient qu'à ſe tenir en repos, à ne point*

(*a*) Diodore décrit ce feſtin dans ſon dix-huitiéme livre.

*combattre, & à ne pas exposer les troupes, avant qu'Eumenes fût venu pour les commander.*

Cela étant rapporté à Eumenes, il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient; & ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litiere, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joie & sa reconnoissance. Dès que ses soldats le virent, ils le saluerent en langage Macédonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis comme ne craignant plus rien puisqu'ils avoient leur capitaine à leur tête.

D'un autre côté Antigonus ayant appris de quelques prisonniers qu'Eumenes étoit malade, & qu'il étoit même si mal, qu'il se faisoit porter en litiere à la queue de l'armée, crut qu'il lui seroit fort aisé de défaire les autres, & que sa maladie les lui livroit entre les mains. Il se hâtoit donc pour les attaquer. Mais lorsque s'étant avancé pour reconnoître leur posture, il eut vu leur belle contenance & la disposition de leur armée, il s'arrêta long-tems fort étonné. Il apperçut ensuite la litiere qu'on portoit d'une aile à l'autre, alors se prenant à rire, selon sa coutume, avec de grands éclats, il dit à ses amis qui étoient autour de lui : *Voilà cette litiere qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre;* & sans perdre un moment, (*a*) il fit

(*a*) *Il fit sonner la retraite & se retira dans son camp.*) Je m'étonne que Plutarque ait oublié ici une particula-

sonner la retraite & se retira dans son camp. Les Macédoniens commençoient à peine à

rité rapportée par Diodore, & qui est assez plaisante : après que les deux armées se furent séparées sans combat, elles camperent à trois stades l'une de l'autre, une riviere & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigonus envoya des ambassadeurs aux satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumenes, pour les porter à quitter Eumenes, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de grandes promesses. Les Macédoniens rejetterent ses propositions, & menacerent les ambassadeurs. Eumenes, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien : *Un jour un lion, devenu amoureux d'une jeune fille, la demanda en mariage à son pere. Le pere répondit, qu'il tenoit cette alliance à grand honneur, & qu'il étoit prêt à lui donner sa fille, mais qu'il craignoit ses grands ongles & ses dents tranchantes, de peur qu'après son mariage, sur la moindre riotte qui surviendroit dans leur ménage, il ne les appliquât sur sa fille un peu trop durement. Le lion, qui étoit amoureux, se fit arracher sur l'heure les ongles & les dents, après quoi le pere prit un bâton & se défit de son ennemi. Voilà*, ajouta-t-il, *ce que prétend Antigonus. Il vous fait de grandes promesses pour se rendre maître de toutes vos forces, après quoi il vous fera sentir ses ongles & ses dents.* Voici encore une chose qui, à mon avis, mériteroit d'être recueillie : quelques jours après, des déserteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumenes que ce général se préparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, Eumenes se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabene, qui étoit un pays gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivieres & des ravins dont il étoit traversé ; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue il persuada, à force d'argent, à quelques soldats étrangers d'aller, comme déserteurs, dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumenes devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de repaître & de se mettre en marche. Antigonus, averti par ces déserteurs qu'Eumenes venoit l'attaquer, tint son armée sous les armes ; cependant Eumenes avançoit chemin. Antigonus fut bientôt de ses coureurs qu'Eumenes avoit décampé ; & connoissant qu'il avoit été surpris par son en-

reſpirer & à revenir de leur frayeur, qu'ils retomberent dans leurs premieres pratiques, & que ſe moquant de leurs officiers & les traitant avec la derniere hauteur, ils ſe remirent à faire les maîtres. Leur inſolence alla juſqu'à ſe diſperſer dans toute la province des Gabéniens (*a*), & à y prendre des quartiers d'hiver ſi éloignés l'un de l'autre, qu'il y avoit mille ſtades (*b*) entre les premiers & les derniers.

Antigonus, informé de cet éloignement de leurs quartiers, fit marcher ſon armée ſur l'heure même pour les aller attaquer lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Il retourna donc ſur ſes pas par un chemin beaucoup plus difficile, plus incommode & ſans eau, mais beaucoup plus court, dans l'eſpérance que s'il pouvoit tomber ſur ces quartiers ſi

nemi, il ne laiſſa pas de continuer dans ſon premier deſſein; & ayant donné ordre aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence que ſa marche paroiſſoit une pourſuite. Mais voyant qu'il étoit impoſſible qu'avec toute ſon armée il joignît Eumenes, qui avoit au moins deux veilles d'avance, il laiſſa ſon infanterie ſous les ordres de Pithon, & prenant ſa cavalerie, il marcha à toute bride, de maniere qu'au point du jour il atteignit l'arriere-garde des ennemis qui deſcendoit une colline. Il s'arrêta ſur la hauteur. Eumenes, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour ſe mettre en bataille. Ainſi Antigonus rendit la pareille à Eumenes, & l'amuſa à ſon tour; car il l'empêcha de continuer ſa marche, & donna le tems à ſon infanterie d'arriver. Après quoi il ſe mit en bataille, & il y eut là un grand combat, qui fut remarquable par des événemens extraordinaires, & qui méritoit d'être décrit, tel que Diodore le rapporte, pages 685, 686.

(*a*) Gabene, province de Perſe.

(*b*) Quarante lieues. Diodore met ſix jours de marche.

ſéparés, il ſeroit bien mal aiſé à leurs officiers de les raſſembler aſſez promptement pour lui faire tête. Il ne fut pas plutôt entré dans ce pays ſauvage & deſert, qu'il fut ſurpris par des vents ſi froids & par une gelée ſi forte (*a*), que ſes troupes ne pouvant les ſupporter, furent obligées de s'arrêter, & d'allumer quantité de feux autant la nuit que le jour; elles n'avoient point d'autre remede. Cela fut cauſe qu'elles ne purent cacher leur marche, & que les ennemis en furent avertis; car quelques Barbares, qui habitoient les montagnes voiſines d'où l'on découvroit tout ce déſert, étonnés de voir ce grand nombre de feux, (*b*) envoyerent des meſſagers ſur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peuceſtas.

A cette nouvelle Peuceſtas fut ſi effrayé, qu'il paroiſſoit hors du ſens; & voyant tous les autres officiers partager ſa frayeur, il prit le parti de la fuite, & entraîna avec lui tous les ſoldats des autres quartiers qu'il trouva

(*a*) On étoit alors vers le ſolſtice d'hiver.

(*b*) *Envoyerent des meſſagers ſur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peuceſtas.*) Car le chameau ne fait guère moins de quinze cens ſtades, ou ſoixante lieues par jour, ſelon le rapport de Diodore. Dans le texte de Plutarque, il y a un mot que j'avoue que je n'entends point, ἱππασρίαις καμήλοις. Qu'eſt-ce qu'ἱππασρίαις? Ce mot m'eſt entiérement inconnu. Henri Etienne liſoit ἱππαρρίαις, & il a entendu par-là des chameaux dont on ſe ſervoit comme de chevaux pour faire de longues traites. Mais je doute qu'il y ait aucun exemple de cette épithete donnée aux chameaux. Ne ſeroit-ce point une épithete tirée de quelque nom de lieu où les chameaux étoient les plus excellens?

ſur ſon chemin. Mais Eumenes calma ce grand trouble & cette grande terreur, en leur promettant qu'il arrêteroit les ennemis dans leur courſe ; de ſorte qu'ils arriveroient trois ou quatre jours plus tard qu'on ne les attendoit. Ils ajouterent foi à ſes paroles. En même tems il envoya ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence ; & montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui & qui étoient ſuivis de leurs ſoldats, qui portoient du feu dans pluſieurs vaiſſeaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche dans le déſert ; & y meſurant un eſpace de terrein d'environ ſoixante-dix ſtades de circuit, (*a*) il ordonne à ſes ſoldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, enſuite plus petits, ſelon la différence des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le priſſent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, & Antigonus ayant vu la nuit ces feux ſur la hauteur, en fut fort

(*a*) *Il ordonne à ſes ſoldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, enſuite plus petits, ſelon la différence des veilles.*) J'ai expliqué cet endroit de Plutarque par l'endroit de Diodore, d'où il a été pris, page 691. Car Diodore marque expreſſément qu'Eumenes ordonna à ſes ſoldats d'allumer la nuit des feux dans le camp ; d'en allumer d'abord de fort grands, comme cela ſe pratique à la premiere veille, les ſoldats ne dormant point encore, & ne penſant qu'à préparer leur ſouper ; d'en avoir de moindres la ſeconde veille, & d'en avoir la troiſiéme de plus petits & tout prêts à s'éteindre. Ce paſſage n'étoit pas intelligible dans les interpretes.

affligé, (*a*) & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis avertis de sa marche, n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent au-devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre las encore & recru, contre des troupes toutes prêtes, & qui s'étoient rafraîchies dans de bons quartiers, il prit le parti de retourner sur ses pas, non par le plus court chemin par où il étoit venu, mais par le bon pays qui étoit tout semé de grosses villes, de bons bourgs & de grands villages, où il pourroit refaire son armée extrêmement fatiguée de cette longue marche dans le désert. Mais voyant que personne ne se présentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais quand on se retire à la vue de l'ennemi; & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vu d'armée, & qu'ils avoient seulement vu la montagne pleine de feux; alors il connut que c'étoit un stratagême d'Eumenes, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, (*b*) il

(*a*) *Et tomba dans le découragement.*) Car il avoit bien assez de troupes pour tomber sur des quartiers séparés; mais il n'en avoit pas assez pour aller attaquer toutes les troupes d'Eumenes, qu'il croyoit rassemblées. Mais avant que de s'en retourner, ne devoit-il pas les reconnoître & voir par lui-même ce qui en étoit?

(*b*) *Il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.*) Comme toutes les actions des grands hommes sont remarquables, je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié ici une particularité qui me paroît assez curieuse. Pendant qu'Eumenes, après avoir bien fortifié son camp, attendoit que toutes les troupes l'eussent joint, Antigonus averti que ses éléphans se mettoient en marche pour le joindre, & qu'ils n'étoient pas loin dans

tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.

Cependant la plupart des troupes d'Eumenes ayant eu le tems de se rassembler auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des bandes des Argyraspides, Antigene & Teutamus, au désespoir de cette distinction, qui lui étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr; & ayant entraîné dans cette conjuration la plupart des satrapes & des premiers officiers, ils tinrent conseil pour délibérer où, quand, & comment ils exécuteroient leur entreprise. Mais ils furent tous d'avis qu'il falloit se servir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus, qui commandoit les éléphans, & Phædime allerent sur le champ rapporter à Eumenes cette résolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement pour la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumenes les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité, & rentrant dans sa tente il dit

le desert, détacha deux mille deux cens chevaux avec son infanterie légere pour les enlever. Mais Eumenes, qui avoit prévu qu'Antigonus feroit cette manœuvre, avoit fait aussi de son côté un détachement de quinze cens chevaux & de trois mille hommes de pied, pour aller au secours de ses éléphans. Ce détachement arriva comme l'escorte étoit attaquée & presque défaite, la tira de ce danger, & sauva les éléphans, qui étoient au nombre de cent quatorze.

à ſes amis, *qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces*, fit ſon teſtament, & déchira & brûla tous ſes papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après ſa mort ceux qui lui avoient donné des avis ſecrets fuſſent expoſés aux accuſations & aux calomnies.

Après avoir diſpoſé ainſi de ſes affaires, il délibéra en lui-même s'il livreroit la victoire à ſes ennemis, ou ſi, traverſant la Médie & l'Arménie, il iroit ſe jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de réſolution fixe pendant que ſes amis furent avec lui. Quand il fut ſeul, après avoir été encore long-tems agité de différentes penſées que l'état de ſa fortune lui inſpiroit, & toutes contraires; enfin faiſant effort ſur lui-même, (*a*) il mit ſon armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car pour ſa phalange & ſes bandes des Argyraſpides, bien loin qu'elles euſſent beſoin qu'il les excitât, elles étoient les premieres à l'encourager & à bien eſpérer de la victoire, l'aſſurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui

(*a*) *Il mit ſon armée en bataille.*) L'ordre de bataille qu'Antigonus & Eumenes ſuivirent en cette occaſion, méritoit peut-être d'être rapporté ici tel que Diodore l'a décrit, pages 692 & 693. Antigonus avoit vingt-deux mille hommes de pied & neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie Médoiſe, & ſoixante-cinq éléphans. Et Eumenes avoit trente-ſix mille ſept cens hommes de pied, ſix mille cinquante chevaux, & cent quatorze éléphans.

avoient servi sous Philippe & sous Alexandre, tous vieux athletes de la guerre, qui jusques-là avoient toujours été invincibles, n'ayant jamais été battus dans aucun combat. La plupart avoient soixante-dix ans, & le plus jeune en avoit au moins soixante. C'est pourquoi en allant tête baissée charger les troupes d'Antigonus, ils crioient à ces soldats : *Scélérats que vous êtes, c'est contre vos peres que vous combattez ;* & se jettant sur eux avec furie, ils enfoncerent cette infanterie, aucun des bataillons n'ayant pu soutenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en pieces ; Antigonus fut donc entiérement défait en cet endroit. Mais d'un autre côté sa cavalerie eut tout l'avantage, (*a*) par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de capitaine ni de soldat ; de sorte qu'Antigonus se rendit maître de tous les bagages, tant par son bon sens, & par la présence d'esprit qu'il conserva toujours dans le plus fort du danger, que par l'assiette & la nature du lieu, qui lui étoit très-favorable ; car c'étoit une grande

(*a*) *Par la lâcheté de Peucestas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de capitaine, ni de soldat.*) C'est le même Peucestas qui avoit fait plusieurs belles actions, & qui à l'attaque de la ville des Oxydraques, Alexandre étant sauté seul dans la ville, étoit accouru à son secours, avoit forcé ceux qui défendoient la muraille, & s'étant rendu auprès du roi presque mourant, l'avoit couvert de son bouclier, & quoique percé de trois fléches, n'avoit cessé de le défendre, qu'après que ses forces lui ayant manqué par la quantité de sang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner. *Inexplicables humains !*

campagne raſe, dont le terrein n'étoit ni trop ferme ni trop mou, mais ſablonneux & tout couvert d'un petit ſable menu & ſec, qui étant remué par tant de milliers d'hommes & de chevaux, éleva avant le combat une pouſſiere fine & blanche comme de la chaux, qui blanchiſſant & épaiſiſſant l'air, troubloit & obſcurciſſoit la vue, & à la faveur de laquelle Antigonus enleva les bagages des ennemis ſans être apperçu.

Le combat étant fini, Teutamus envoya quelques officiers de ſon corps prier Antigonus de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non-ſeulement il rendroit tous les bagages aux Argyraſpides, mais encore qu'en toute autre choſe il les traiteroit avec toute ſorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remiſſent Eumenes entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraſpydes qui prennent la malheureuſe & infame réſolution de livrer Eumenes vivant à ſes ennemis. D'abord ils s'approchent de lui d'une maniere qui ne pouvoit lui donner aucun ſoupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns ſe mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres à le conſoler & à lui dire qu'il n'a que faire de ſe mettre en peine de rien, puiſqu'enfin il a remporté la victoire, & la plupart à déclamer hautement contre les ſatrapes & officiers généraux, qui, par leur lâcheté, avoient fait en ſorte que leur victoire n'avoit pas été complette. Enſuite prenant leur tems ils ſe jettent ſur

lui, lui ôtent son épée, & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derriere le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir; & comme on le menoit au travers de la phalange Macédonienne, qui étoit en armes, il demanda la permission de parler, non pour leur faire aucune priere, ni pour les détourner de leur dessein, mais pour leur dire des choses très-importantes, & qui regardoient leurs intérêts.

Sur cela on fait un grand silence, & alors Eumenes montant sur un lieu élevé, (*a*) & étendant ses mains liées : *O les plus méchans de tous les Macédoniens qui aient jamais vécu*, leur dit-il, *jamais Antigonus auroit-il osé se flatter d'élever un aussi grand trophée à sa gloire que celui que vous élevez vous-mêmes à votre honte en livrant votre général après l'avoir chargé de chaînes ! N'étoit-ce pas déja une action assez lâche, après avoir remporté la victoire, de se confesser vaincus pour retirer des bagages, comme si la victoire consistoit dans les biens, & non dans la seule valeur & dans les seules armes ? Falloit-il encore, quel comble d'infamie ! falloit-il donner pour rançon de ces malheureux bagages votre propre général ? Pour moi, je suis emmené captif, mais invaincu, vainqueur de mes en-*

(*a*) *Et étendant ses mains liées.*) Comment pouvoit-il les étendre, puisque Plutarque vient de nous dire qu'on les lui avoit liées derriere le dos ? Il manque peut-être quelque chose au texte. Justin nous dit qu'on avoit lâché ses liens : *Facto silentio, laxatisque vinculis, prolatam, sicut erat catenatus, manum ostendit.* XIV, 4.

*nemis, & trahi seulement par mes compagnons & par mes troupes. Mais au nom de Jupiter, dieu des armées, & au nom de tous les dieux qui préſident aux ſermens, tuez-moi ici vous-mêmes; car auſſi-bien ma mort ſera toujours votre ouvrage quand Antigonus me fera mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a beſoin d'Eumenes mort, & non pas d'Eumenes vivant. Si vous ne voulez pas prêter vos mains à ce miniſtere, rendez la liberté à une des miennes, elle ſuffira pour exécuter ce que vous me refuſez. Que ſi vous n'oſez me confier une épée, jettez-moi aux bêtes lié & garrotté comme je ſuis; (a) ſi vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & vous abſous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux pour ce crime; & je vous déclare les hommes du monde les plus pieux & les plus juſtes envers votre général.*

Quand Eumenes eut ainſi parlé, toutes les autres troupes furent ſaiſies de douleur, & tout retentit de gémiſſemens & de plaintes; mais les Argyraſpides ſe mirent à crier, *qu'on l'emmene, & qu'on ne s'arrête point à ſes vains diſcours & à tous ſes contes; car ce n'eſt pas une choſe ſi horrible qu'un ſcélérat,*

(a) *Si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & je vous abſous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux.*) Ce ſentiment vient de l'opinion des Payens, que, quand ceux qui ſouffroient l'injuſtice étoient appaiſés & qu'ils pardonnoient à ceux qui l'avoient faite, les dieux étoient ſatisfaits & remettoient le crime.

*un maudit Cherſonéſien périſſe après avoir travaillé les Macédoniens de tant de guerres ; mais c'en eſt une très-déplorable que les plus braves ſoldats d'Alexandre & de Philippe, après tant de combats, de bleſſures & de fatigues, ſoient privés dans leur vieilleſſe du prix de leurs travaux, & réduits à aller mendier leur vie. Eh, il y a déja trois jours que nos femmes couchent avec nos ennemis.*

En finiſſant ces mots ils l'emmenent & le hâtent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient ſorties à ſa rencontre, il ne reſtoit preſque perſonne dans ſon camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût écraſé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir, envoya dix de ſes plus forts éléphans avec beaucoup de piquiers Médois & Parthyéens pour écarter la foule.

Quand Eumenes fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir à cauſe de leur ancienne amitié & de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu longtems enſemble ; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *comme un éléphant*, leur dit-il, *ou comme un lion*. Mais quelques jours après, attendri & touché de compaſſion, il commanda qu'on lui ôtât ſes fers les plus peſans, & qu'on lui donnât un de ſes domeſtiques pour le ſervir, & il permit à ſes amis de le voir, de paſſer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraîchiſſemens dont il pourroit avoir beſoin.

Antigonus passa ainsi plusieurs jours à délibérer ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promesses que lui faisoient pour lui Néarque le Crétois, & son propre fils Démétrius, qui se faisoient un honneur de le sauver. Mais tous les autres satrapes & capitaines s'y opposoient & le pressoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour Eumenes demanda à Onomarchus qui le gardoit, *d'où vient qu'Antigonus ayant entre ses mains son ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le délivre pas généreusement?* Onormachus lui répondit avec insolence : *Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort; il falloit le faire dans la bataille. Aussi ai-je fait*, lui repartit brusquement Eumenes, *& demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre; je t'assure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*, reprit Onormachus, *puisqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre?*

Quand Antigonus eut enfin pris la résolution de s'en défaire, il ordonna qu'on ne lui donnât plus à manger. Eumenes fut deux ou trois jours sans nourriture tendant à la mort. Mais sur quelque nouvelle imprévue qui arriva, Antigonus obligé de lever son camp, envoya un homme pour l'achever, & rendit son corps à ses amis afin qu'ils le brûlassent, & qu'après avoir recueilli ses cendres, ils les missent dans une urne d'argent,

& qu'ils l'emportaſſent avec eux pour la remettre à ſa femme & à ſes enfans.

Eumenes étant mort de cette maniere, les dieux irrités ne commirent la punition des officiers & des ſoldats qui avoient exécuté un ſi abominable crime, qu'à Antigonus lui-même, qui pourſuivant à outrance ces Argyraſpides comme des ſcélérats, des félons & des impies, (*a*) les livra à Ibyrtius, gouverneur de l'Arachoſie (*b*), & lui ordonna de les faire tous périr, & de les exterminer juſqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un ſeul qui retournât en Macédoine & qui vît ſeulement la mer de la Grece.

(*a*) *Les livra à Ibyrtius.*) Ou Sibyrtius. Il ne remit point à cet Ibyrtius la punition d'Antigene; car il le fit mettre dans une baſſe foſſe, & le fit brûler tout vif. Il fit mourir auſſi Eudémus, Celbanus, & quelques autres. Ainſi ces ſcélérats, qui avoient commis un ſi horrible crime, furent punis devant les troupes mêmes qui l'avoient vu commettre à leurs yeux.

(*b*) *Arachoſie*, province des Parthes, voiſine de la Bactriane.

*Fin de la vie d'Eumenes.*

# COMPARAISON

## *DE SERTORIUS ET D'EUMENES.*

VOILA ce que nous avons recueilli de plus digne de remarque dans la vie d'Eumenes & dans celle de Sertorius. Préſentement pour venir à les comparer, nous dirons d'abord qu'ils ont eu cela de commun tous deux, qu'étant étrangers, ſervant dans des pays éloignés, & bannis de leur patrie, ils ont juſqu'à la mort commandé à pluſieurs nations, & ont été généraux de pluſieurs grandes armées très-belliqueuſes & très aguerries. Mais Sertorius a cela de propre & de ſingulier, que toujours ſes alliés lui céderent de leur bon gré le commandement, comme à celui qui en étoit le plus digne; au lieu qu'Eumenes eut toujours pluſieurs concurrens qui lui diſputoient la premiere place, & qu'il ne put jamais l'obtenir que de ſes exploits; de ſorte que l'un ſe vit obéi par des gens qui l'admiroient & qui le regardoient avec juſtice, comme le plus capable de les commander; & que l'autre ne ſe vit obéi que par des gens, qui, reconnoiſſant leur inſuffiſance quand le danger étoit préſent, ne ſe ſoumettoient que pour leur utilité propre.

L'un commanda les Eſpagnols & les Lu-

ſitaniens étant Romain, & l'autre, étant du fond de la Cherſoneſe, commanda les Macédoniens. Mais ceux-là étoient déja depuis long-tems ſoumis aux Romains; & ceux-ci avoient ſubjugué tous les hommes. Sertorius parvint au commandement, eſtimé & honoré pour ſa dignité de ſénateur, & pour la grande réputation qu'il avoit déja acquiſe dans les armées, & Eumenes y parvint généralement mépriſé à cauſe de ſa charge de ſecrétaire, dont on faiſoit peu d'état; & non-ſeulement il n'eut pas d'abord d'auſſi grands ſecours que Sertorius pour commencer ſon élévation, mais encore il trouva dans la ſuite des obſtacles plus grands encore pour l'augmenter & pour s'y maintenir; car il eut une infinité de gens qui s'y oppoſoient ouvertement, & beaucoup d'autres qui lui dreſſoient ſecrettement des embûches; au lieu que Sertorius ne trouva jamais perſonne qui s'élevât contre lui à viſage découvert, & que ce ne fut que ſur la fin que quelques-uns de ſes alliés conjurerent contre ſa vie. De ſorte que pour Sertorius, ſes victoires étoient la fin de tous ſes dangers; & pour Eumenes, c'étoit de ſes victoires mêmes que naiſſoient tous les périls auxquels il étoit expoſé par la jalouſie de ceux qui portoient envie à ſa gloire.

Quant à leurs faits d'armes, ils ſont preſque tous pareils, mais leurs inclinations fort différentes; Eumenes aimoit naturellement la guerre, les querelles & les débats; &

Sertorius aimoit la paix, le repos, & la tranquillité de la vie. Car l'un pouvant vivre en sûreté & avec honneur, s'il eut voulu se retirer des armes, ou céder aux plus puissans, aima mieux lutter jusqu'à la fin contre les plus grands de la Macédoine, malgré tous les dangers dont il se voyoit menacé, & auxquels il succomba; & l'autre au contraire, ne desirant point de se faire des affaires, fut forcé pour la sûreté de sa personne de prendre les armes contre ceux qui ne vouloient pas le laisser vivre en paix. Car Antigonus se seroit très-volontiers servi d'Eumenes, & l'auroit employé avec joie, si Eumenes eût voulu sans contestation lui céder la premiere place & se contenter du second rang; au lieu que Pompée ne put jamais souffrir que Sertorius passât sa vie en repos hors du tumulte des affaires. Ainsi l'un fit volontairement la guerre pour parvenir à commander, & l'autre commanda malgré lui, parce qu'on lui faisoit la guerre. Il est donc évident que l'homme qui aime la guerre, c'est celui qui sacrifie sa sûreté à son ambition, & que le véritable homme de guerre est celui qui par la guerre sait se procurer la sûreté. La mort arriva à l'un sans qu'il s'y attendît, & à l'autre lorsqu'il l'attendoit à tout moment. A l'un c'est une marque de sa bonté & de sa douceur de ne s'être pas défié de ses amis; & à l'autre, c'est une marque de sa timidité & de sa foiblesse; car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris. La

mort ne déshonora point la vie de l'un, quand il souffrit de ses alliés ce que tous les efforts de ses ennemis n'avoient jamais pu lui faire souffrir; au lieu que l'autre ayant pensé à s'enfuir avant sa prise, & n'ayant pu l'exécuter, & encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre, ne sut ni sauver honnêtement sa vie, ni supporter courageusement la mort; mais en s'abaissant à des prieres & à des supplications, il fit maître de son ame son ennemi, qui jusques-là n'étoit maître que de son corps.

*Fin de la comparaison de Sertorius & d'Eumenes.*

# AGÉSILAS.

ARCHIDAMUS (*a*), fils de Zeuxidamus, après avoir regné sur les Lacédémoniens avec beaucoup de gloire, laissa deux enfans mâles, l'un nommé Agis, (*b*) qu'il eut de sa femme Lampito, dame d'une grande vertu ; l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agésilas, qu'il eut d'Eupolia, fille de Méléſippidas. Comme par les loix le royaume appartenoit à Agis, Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, fut élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacédémone, qui est très-rude pour la maniere de vivre, & toute pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseigne parfaitement aux enfans à obéir ; c'est pourquoi on dit que le poëte Simonide a appellé Sparte *la dompteuse d'hommes*, comme celle de toutes les villes, qui par l'habitude rend les hommes plus souples & plus soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus jeunes années (*c*) La

(*a*) Archidamus II.

(*b*) *Qu'il eut de sa femme Lampito.*) Il y a dans le texte *Lamprido*, mais mal, il faut lire *Lampido* ou *Lampito* ; car c'est ainsi qu'elle est appellée dans le premier Alcibiade de Platon. Cette Lampito étoit fille de Léotychidas, & par conséquent sœur d'Archidamus, à qui elle fut mariée, mais sœur de pere.

(*c*) *La loi dispense de cette dure nécessité les princes que*

loi dispense de cette dure nécessité les enfans qu'on éleve pour le trône. Ainsi Agésilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. Voilà pourquoi il fut celui de tous les rois qui sut le mieux s'accorder avec ses sujets, ayant ajouté à la grandeur véritablement royale & aux nobles inclinations qu'il tenoit de la nature, la familiarité, la douceur & l'humanité, qu'il avoit acquises par l'éducation.

Pendant qu'il étoit encore dans les classes des enfans qui étoient nourris ensemble, il eut pour amant Lysandre, qui étoit sur-tout frappé & enchanté de sa grande honnêteté & de sa modestie. Car étant naturellement le

*l'on éleve pour le trône.*) Il y a donc long-tems que l'on a adouci l'éducation des princes destinés au trône. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Sparte en ait donné l'exemple, & qu'une ville si rigide ait relâché la sévérité de la discipline en faveur des princes qui devoient regner, & qu'il semble qu'elle auroit dû plutôt y assujettir, puisqu'elle savoit par expérience que ceux qui en avoient subi toute la rigueur, & qui avoient appris à obéir avant que d'être appellés à commander, savoient le mieux s'ajuster avec leurs inférieurs, & leur rendre la domination supportable. Il paroît étonnant que Lycurgue, le plus grand des législateurs, n'ait pas vu que de l'éducation plus ou moins parfaite des souverains, dépendoit le plus ou moins grand bonheur des peuples. Car l'éducation d'un homme né pour commander ne sauroit être trop dure, on ne sauroit lui faire essuyer trop de caprices, & subir trop de corrections; ce seroit un antidote anticipé contre les doux poisons de la flatterie, qui, dès qu'il est hors de tutele, fait bien vîte lui faire oublier toutes les idées qu'on a pu lui donner de justice & d'humanité. Malheureusement les précepteurs des princes sont leurs premiers corrupteurs. Il n'y a eu qu'un Mentor, & le moule des Mentor est cassé pour n'être jamais refait.

plus courageux & le plus opiniâtre de tous ceux de ſon âge, & voulant toujours être le premier en tout avec une véhémence invincible, & avec une impétuoſité que rien ne pouvoit ni arrêter ni modérer ; il étoit cependant d'une douceur & d'une obéiſſance qui faiſoient voir qu'il n'accordoit rien à la crainte, mais que tout ce qu'on lui ordonnoit, il le faiſoit par raiſon & par honnêteté, & qu'il étoit plus piqué du moindre reproche, qu'il ne craignoit les plus grands travaux. Le défaut de ſa jambe boiteuſe étoit caché par la grace de ſa perſonne, pendant qu'il fut à la fleur de ſon âge, & la gaieté & la gentilleſſe avec laquelle il le ſupportoit, étant toujours le premier à badiner ſur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins ſenſible & moins choquante cette imperfection. Je dirai même que ce défaut mettoit dans un plus grand jour ſon ambition & ſon courage, n'y ayant aucun travail, aucune entrepriſe, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cauſe de ſon incommodité.

Nous n'avons aucun portrait, aucune ſtatue qui nous marque la forme & les traits de ſon viſage ; car il ne voulut jamais permettre qu'on en fît aucun, & en mourant même il défendit très-expreſſément qu'on fît de lui aucune figure ni moulée ni peinte. On trouve ſeulement qu'il étoit de petite taille, & qu'il n'étoit pas d'une mine fort relevée ; mais que ſa gaieté & ſa vivacité toujours aſſaiſonnée d'une plaiſanterie qui n'avoit rien de dur

ni

ni de fâcheux, ni par le ton, ni par l'air du visage, le rendirent toujours jusqu'à sa vieillesse plus agréable & plus aimable que les plus beaux. Cependant les Lacédémoniens n'aimoient pas les petites tailles; car Théophraste assure que les éphores condamnerent à une amende leur roi Archidamus, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite, disant, *qu'elle ne leur enfanteroit pas des rois, mais des roitelets.*

Pendant le regne d'Agis, Alcibiade, banni d'Athenes, vint de Sicile se retirer à Lacédémone; & il n'y eut pas été long-tems, qu'il fut soupçonné d'avoir quelque commerce de galanterie avec la femme d'Agis, nommée Timéa. Agis lui-même ne voulut pas reconnoître l'enfant dont elle accoucha, & dit publiquement qu'Alcibiade en étoit le pere. L'historien Duris écrit que la reine ne s'en formalisa pas beaucoup; & qu'au contraire quand elle étoit en particulier avec ses femmes, elle appelloit tout bas cet enfant Alcibiade & non Léotychidas. Il ajoute qu'Alcibiade lui-même disoit assez hautement, *qu'il n'avoit pas recherché les faveurs de Timéa par aucun esprit de débauche, mais par une honnête ambition de donner aux Spartiates des rois de son sang.* Cela obligea enfin Alcibiade à quitter Lacédémone, de peur qu'Agis ne se vengeât de cet affront.

Depuis ce tems-là le jeune Léotychidas fut toujours suspect à Agis, qui ne voulut jamais le tenir pour fils légitime. Mais étant tombé

dans la maladie dont il mourut, cet enfant alla se jetter à ses pieds, & fondant en larmes, il fit tant qu'il l'obligea de le reconnoître devant tous ceux qui étoient présens. Mais après la mort d'Agis, Lysandre, qui avoit déja défait les Athéniens par mer, & qui avoit plus de crédit & d'autorité dans Sparte qu'aucun autre citoyen, fit monter Agésilas sur le trône, disant que le royaume ne pouvoit appartenir à Léotychidas, qui étoit bâtard. La plupart des Spartiates, charmés de la vertu d'Agésilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour roi un homme nourri avec eux, & qui comme eux avoit essuyé toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne, lui aiderent de tout leur pouvoir.

Il y avoit pour lors à Sparte un devin, nommé Diopithes, homme très-versé dans les anciennes prophéties, & qui passoit pour très-habile & très-profond dans les choses qui regardoient les dieux. Cet homme dit hautement qu'il n'étoit pas permis qu'un boiteux fût roi de Lacédémone; & le jour que cette grande affaire fut jugée, (*a*) il cita cet ancien oracle : *Sparte, quelque glorieuse & quelque fiere que tu sois, prends bien garde*

(*a*) *Il cita cet ancien oracle : Sparte, quelque fiere & quelque glorieuse que tu sois.*) En effet, voilà un oracle bien formel & bien sensible pour le fait dont il s'agissoit. Je suis persuadé que dans ces anciens tems il y avoit des recueils d'oracles, auxquels les devins en ajoutoient selon les occurrences, comme on ajoute aujourd'hui des centuries à celles de Nostradamus. Ce qui leur étoit encore même plus facile qu'à nous.

*qu'après avoir ſi bien marché juſqu'ici ſur tes deux pieds, il ne naiſſe de toi un regne boiteux qui ternira tout ton luſtre; car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront long-tems ta patience, & des orages de guerres ſanglantes, que tu auras bien de la peine à ſurmonter.*

Lyſandre répondit à cela, que ſi les Spartiates craignoient tant cet oracle, ils devoient ſur-tout ſe donner de garde de Léotychidas; car qu'il y ait ſur le trône de Sparte un roi boiteux, c'eſt de quoi Dieu ne ſe met guère en peine; (*a*) mais ce qu'il veut empêcher,

(*a*) *Mais ce qu'il veut empêcher, c'eſt que le royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne ſoit pas légitime.*) Cette explication de Lyſandre eſt très-ingénieuſe, & pouvoit paroître très-vraiſemblable; mais enfin elle eſt contraire à la lettre du texte, qui défend formellement un regne boiteux, & Agéſilas étoit boiteux. Dans la comparaiſon, Plutarque fera connoître le jugement qu'il en fait; mais ce qui m'étonne, c'eſt que ni les Lacédémoniens, ni Plutarque, n'aient pas ſenti que cet oracle pouvoit avoir un ſens tout différent de celui que lui donnoient les deux partis, & que M. le Fevre a découvert le premier dans ſes notes ſur Juſtin, livre VI. L'oracle dit: *Prends bien garde qu'après avoir ſi bien marché juſqu'ici ſur tes deux pieds, il ne naiſſe de toi un regne boiteux.* Le but de l'oracle n'étoit point d'exclure du trône Agéſilas, parce qu'il étoit boiteux, ni Léotychidas, parce qu'il paſſoit pour illégitime. Il vouloit empêcher que les Lacédémoniens ne ſe laiſſaſſent gouverner par un ſeul roi. Juſques-là ils avoient toujours eu deux rois de la race des Héraclides. Voilà les deux pieds ſur leſquels il a été ſoutenu. Si au lieu de deux pieds il vient à n'en avoir qu'un, c'eſt-à-dire à n'avoir qu'un roi, il eſt perdu; car ce ſeul roi réuniſſant en lui toute la puiſſance qui auparavant a été partagée, & par conſéquent moins redoutable & moins forte, deviendra un tyran qui les réduira dans une dure ſervitude. Voilà pourquoi l'oracle les avertit de continuer à marcher ſur

c'eſt que le royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne ſoit pas légitime, & véritablement de la race d'Hercule ; car voilà ce qu'il entend par ce *regne boiteux*. (*a*) Agéſilas ajouta à cette raiſon, que le dieu Neptune lui-même avoit rendu témoignage à la bâtardiſe de Léotychidas, en chaſſant Agis de la chambre de ſa femme par un grand tremblement de terre, & que Léotychidas n'étoit né que plus de dix mois après cette ſéparation.

En vertu de ces raiſons & de ces moyens, Agéſilas fut déclaré roi, & en même tems mis en poſſeſſion de tous les biens de ſon frere Agis, dont Léotychidas fut privé comme bâtard. Mais voyant que les parens de ce prince du côté de ſa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il hérita ; & par-là il acquit une grande réputation & la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie

leurs deux pieds. L'oracle ne doit point être entendu d'un roi boiteux, ni d'un roi bâtard, mais d'un regne boiteux, c'eſt-à-dire du regne d'un ſeul roi. Cette explication eſt très-ingénieuſe, & convient parfaitement.

(*a*) *Agéſilas ajouta à cette raiſon, que le dieu Neptune lui-même.*) Tout ceci eſt pris du troiſiéme livre de l'hiſtoire grecque de Xénophon, qui rapporte qu'Agéſilas combattoit les moyens de Léotychidas par trois raiſons invincibles. La premiere : *Votre pere Agis a dit que vous n'étiez pas ſon fils.* La ſeconde : *Votre mere même, qui le doit mieux ſavoir, dit encore aujourd'hui qu'Agis n'eſt pas votre pere.* Et la troiſiéme : *Neptune témoigne contre vous-même ; car un jour ayant chaſſé Agis du lit de la reine, par un grand tremblement de terre, Agis fut enſuite dix mois ſans coucher avec elle, & vous êtes venu au monde après ce tems-là.*

& de la haine qu'il se seroit attirées par cette succession.

Xénophon écrit que ce ne fut qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'Agésilas acquit une si grande autorité & une si grande puissance, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit ; & voici l'explication de cette espece de paradoxe : (*a*) toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des éphores & du sénat. Les éphores n'étoient en charge qu'un an, & les sénateurs y étoient toute leur vie. Ils furent établis pour modérer la puissance trop absolue des rois, & pour lui servir de barriere, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue. C'est pourquoi dès les premiers tems les rois de Sparte eurent toujours pour ce corps comme une haine héréditaire, & furent toujours en querelle & en différend avec lui. Mais Agésilas prit un chemin tout contraire ;

(*a*) *Toute la plus grande puissance étoit alors entre les mains des éphores & du sénat.* ) Ce fut Lycurgue qui établit le sénat, qu'il composa de vingt-huit sénateurs, qui, avec les deux rois, faisoient une assemblée de trente magistrats. Ce sénat étoit comme une forte barriere contre la puissance trop absolue des rois ; car les vingt-huit sénateurs fortifioient le parti du peuple quand les rois tendoient à la tyrannie, & se rangeoient aussi du côté des rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant ; de sorte que ce corps étoit comme un contrepoids qui maintenoit l'équilibre. Mais dans la suite des tems, la puissance de ces trente parut encore trop emportée & trop furieuse ; c'est pourquoi les Spartiates lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des éphores, environ cent trente ans après Lycurgue. Ainsi le sénat fut établi pour modérer la puissance trop absolue des rois, & la trop grande licence du peuple, & les éphores le furent ensuite pour refréner la puissance trop furieuse des uns & des autres. Voyez la vie de Lycurgue.

au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter toutes leurs volontés, il les ménagea en tout, eut toujours pour eux beaucoup de considération & de déférence, n'entreprit jamais la moindre action sans la leur avoir communiquée; & quand il étoit mandé par eux, il quittoit tout, & y alloit en toute diligence. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône à rendre la justice, quand les éphores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Et quand quelqu'un venoit à être agrégé dans le corps des sénateurs, il lui envoyoit toujours une robe & un bœuf, comme des marques glorieuses de distinction qu'il donnoit à leur vertu. (*a*) Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en apperçût, & ajoutoit à la royauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit.

Dans sa maniere de vivre avec les autres citoyens, on peut dire qu'il se gouverna mieux envers ses ennemis qu'envers ses amis; car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice en fa-

(*a*) *Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit sa propre puissance sans qu'on s'en apperçût.*) Marc Antonin étoit persuadé que tout ce qu'un prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers magistrats, releve d'autant sa puissance & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

veur de ſes amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer & récompenſer ſes ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ſes amis quand ils avoient fait des fautes. Au contraire il ſe faiſoit un honneur de les ſecourir, de les défendre en tout & par-tout, & de ſe rendre en quelque façon leur complice; car il eſtimoit que dans tous les ſervices que l'on rend à ſes amis, il n'y peut jamais avoir rien de honteux. Et quand ſes ennemis étoient tombés dans quelque malheur, il étoit le premier à y compatir & à leur marquer la part qu'il y prenoit. Et s'ils le prioient de leur aider, il s'y employoit de toutes ſes forces; en quoi faiſant, il gagnoit tout le monde, & s'attiroit l'affection de tous ſes citoyens.

Les éphores voyant le grand progrès qu'il faiſoit par ces voies, & craignant ſa trop grande puiſſance, le condamnerent à une amende, & alleguerent pour toute raiſon, qu'il s'acquéroit à lui ſeul les cœurs de tous les citoyens, qui devoient être partagés. (*a*) Et comme les phyſiciens diſent que ſi la guerre & la diſcorde venoient à être bannies du monde, tous les corps céleſtes s'arrêteroient,

(*a*) *Et comme les phyſiciens diſent, que ſi la guerre & la diſcorde étoient bannies du monde, tous les corps céleſtes s'arrêteroient.*) Car ce ſont les qualités contraires des élémens, qui ſervent comme de contrepoids l'une à l'autre, & qui maintiennent l'équilibre ſi néceſſaire à tout; c'eſt pourquoi un ancien a appellé la guerre, *la mere de toutes choſes*, πόλεμος ἁπάντων πατήρ. Et c'eſt ce qu'Horace appelle, *rerum concordia diſcors*, Epiſt. XII, livre premier.

toutes les affluences seroient suspendues, & il n'y auroit plus ni génération, ni mouvement, à cause de cette harmonie trop parfaite ; de même le législateur de Lacédémone avoit jetté dans le gouvernement l'ambition & la jalousie, comme des semences de vertu ; voulant pour cet effet qu'entre les gens de bien il y eût toujours des querelles & des dissentions, & qu'ils fussent opposés les uns aux autres. Il prétendoit que cette complaisance mutuelle de se céder toujours sans jamais se contredire, étoit une condescendance paresseuse & lâche, qui manquant de cette contrariété, qui est le grand principe de l'union, est à grand tort appellée concorde. Il y a même des gens qui prétendent qu'Homere a connu cette grande vérité ; (*a*) car, disent-ils, ce poëte n'auroit jamais fait Agamemnon si ravi de ce qu'Ulysse & Achille se querellent & en viennent aux grosses paroles, s'il n'avoit été bien persuadé que cette dispute & ce différend des deux plus braves hommes de l'armée étoit pour les affaires générales un très-grand bien. (*b*) Mais c'est

(*a*) *Car, disent-ils, ce poëte n'auroit jamais fait Agamemnon si ravi de ce qu'Ulysse & Achille se querellent.*) C'est dans le huitiéme livre de l'Odyssée où le poëte parle de la chanson que Démodocus chanta après le repas devant les Phéaciens, & qui contenoit la célebre dispute qu'Ulysse & Achille eurent ensemble au milieu d'un festin, sur les moyens qu'il falloit prendre pour se rendre maître de Troie. Achille vouloit qu'on employât la force, & Ulysse qu'on n'eût recours qu'à la ruse. On peut voir les remarques sur ce passage, qui a été parfaitement éclairci dans la nouvelle traduction.

(*b*) *Mais c'est ce qu'on n'accordera pas simplement sans quelque exception.*) C'est

ce qu'on n'accordera pas ſimplement ſans quelque exception : car ces querelles entre les citoyens, quand elles ſont pouſſées à l'excès, ſont toujours très-dommageables aux villes, & les précipitent dans de grands dangers.

Agéſilas avoit à peine pris poſſeſſion du royaume, que des gens qui revenoient d'Aſie, rapporterent que le roi de Perſe préparoit une groſſe flotte pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Et Lyſandre, qui ſouhaitoit d'être encore envoyé en Aſie, & d'y aller ſecourir ſes amis, qu'il avoit laiſſés maîtres & commandans des places, & qui s'étant mal comportés, & ayant commis toutes ſortes de violences, avoient été dépoſſédés par les citoyens, qui en avoient même fait mourir une grande partie, perſuada à Agéſilas de ſe charger de cette guerre, & de prévenir ce roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Grece avant qu'il eût achevé ſes préparatifs. En même tems il écrivit à ſes amis d'Aſie qu'ils envoyaſſent promptement à Sparte demander Agéſilas pour leur général, ce qu'ils firent. De ſorte qu'un jour Agéſilas étant venu à l'aſſemblée, on lui expoſa la demande des Grecs d'Aſie ; & il ſe

avec grande raiſon que Plutarque ajoute cette clauſe ; car autrement, ſelon le principe de ceux dont il vient de parler, il faudroit donc dire que la contention & le différend d'Agamemnon & d'Achille auroient été un très-grand bien ; ce qui ſeroit abſurde. Ce ne ſont pas les diſputes en général qui ſont utiles, mais les diſputes faites avec amitié pour le bien public, *diſcordia concors*,

chargea de cette expédition, pourvu qu'on lui donnât trente capitaines Spartiates pour l'assister, & pour composer son conseil, (*a*) deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des Ilotes, & six mille hommes des troupes des alliés. Comme Lysandre l'aida de son crédit, les Spartiates lui accorderent très-volontiers tout ce qu'il demandoit, & l'envoyerent avec les trente capitaines, dont Lysandre fut le premier, non-seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il avoit acquise, mais encore à cause de la grande amitié qu'Agésilas avoit pour lui; car il lui étoit plus obligé de lui avoir procuré le commandement de cette armée, que de l'avoir fait parvenir à la royauté.

Pendant que les troupes s'assembloient à Gereste (*b*), qui étoit leur rendez-vous, il alla avec quelques-uns de ses amis en Aulide, où il coucha. (*c*) Pendant son sommeil, il lui sembla que quelqu'un s'approchant de son lit, lui dit ces propres paroles : *Roi des Lacédémoniens, tu sais sans doute que jusqu'ici nul homme n'a été déclaré général de toute la Grece, que le seul Agamemnon. Tu reçois après lui le même honneur. Puis donc que tu commandes les mêmes hommes que lui, & que*

(*a*) *Deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des Ilotes.*) C'étoit en effet des Ilotes à qui on avoit donné le droit de bourgeoisie, & qu'on appelloit, par cette raison, νεοδαμώδεις, *nouveaux citoyens.*

(*b*) Au bas de l'Eubée.

(*c*) *Pendant son sommeil*, &c.) Ce songe venoit du desir qu'il avoit de faire en Aulide un sacrifice, comme Agamemnon avoit fait, & cela pour rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevoit de la Grece.

*pour cette guerre tu pars des mêmes lieux que lui, il eſt juſte que tu faſſes à la déeſſe le même ſacrifice qu'il lui fit en cet endroit même avant ſon départ.*

Agéſilas ſe ſouvint d'abord du ſacrifice d'Iphigénie, que ſon pere avoit ſacrifiée pour obéir aux devins. Mais cette viſion ne le troubla point, il la raconta le lendemain à ſes amis, & leur dit qu'il honoreroit la déeſſe d'un ſacrifice, qui étoit vraiſemblablement (*a*) le ſeul qu'une divinité pouvoit trouver agréable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de ſon devancier. En même tems il ſe fit amener une biche, la couronna de guirlandes, & commanda à ſon devin de l'immoler, ne voulant point que le ſacrificateur établi à cet effet par les Béotiens, eût l'honneur d'offrir ce ſacrifice, comme cela ſe pratiquoit dans le pays. Les commandans des Béotiens en étant informés ſur l'heure, entrerent dans une furieuſe colere, & envoyerent incontinent leurs officiers à Agéſilas lui défendre de faire ce ſacrifice contre les loix & les coutumes des Béotiens. Ces officiers s'acquitterent de leur commiſſion ; & trouvant le ſacrifice déja fait, ils renverſerent & jetterent à terre les cuiſſes de la victime qui étoient ſur l'autel. Cela fâcha extrêmement Agéſilas, qui partit très-irrité contre les Thébains, & plein de triſtes eſpérances, à cauſe de cet augure, qu'il regardoit comme très-mauvais, & qui ſembloit lui prédire que ſon expédi-

(*a*) Voyez Horace, ſat. III, liv. 2.

tion ſeroit malheureuſe, & n'auroit pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis.

Quand il fut arrivé à Epheſe il fut très-choqué des honneurs qu'on rendoit à Lyſandre comme à celui qui avoit plus de dignité & plus de puiſſance ; car la foule étoit tous les jours à ſa porte, & quand il ſortoit, tout le monde s'empreſſoit pour l'accompagner, regardant Agéſilas comme un homme qui n'avoit que le titre & la figure de général ſeulement pour la forme, & parce que les Spartiates l'avoient ainſi ordonné ; & Lyſandre, comme celui en qui ſeul réſidoient toute l'autorité & toute la puiſſance, & aux ordres duquel on devoit obéir. Car de tous les généraux qu'on avoit envoyés en Aſie, il n'y en avoit jamais eu qui y eût acquis une ſi grande réputation, qui ſe fût rendu ſi terrible & ſi redoutable, & qui eût fait tant de bien à ſes amis, & tant de mal à ſes ennemis ; & comme ces choſes étoient encore toutes fraîches, les hommes s'en ſouvenoient. D'ailleurs ils voyoient qu'Agéſilas, dans toutes ſes façons de faire & dans ſa converſation, étoit doux, ſimple & populaire ; au lieu que dans Lyſandre ils retrouvoient la même fierté, la même véhémence, & la même brieveté & force de langage qu'ils y avoient toujours remarquée ; c'eſt pourquoi négligeant le premier, ils ſe ſoumettoient à celui-ci, & ne faiſoient que ce qu'il avoit commandé.

Les autres Spartiates furent les premiers

qui le trouverent très-mauvais & qui s'en fâcherent; car il sembloit qu'ils fussent les esclaves de Lysandre, & non ses égaux, & les conseillers du roi aussi bien que lui. Ensuite Agésilas lui-même en fut très-piqué; car quoiqu'il ne fût pas naturellement envieux, & qu'il vît même avec plaisir les honneurs qu'on rendoit au mérite, cependant comme il étoit extrêmement ambitieux, avide de gloire & plein de courage, il craignit que s'il venoit à faire quelques exploits éclatans, on ne les attribuât à Lysandre à cause de sa grande réputation.

Voici donc le parti qu'il prit : premiérement il s'opposoit à tout ce que proposoit Lysandre, & réfutoit tous ses avis. Si Lysandre disoit qu'il falloit faire une telle entreprise, & qu'il l'eût fort à cœur, c'étoit celle-là qu'il méprisoit & qu'il négligeoit, & il en faisoit une toute contraire. Ensuite de tous ceux qui avoient affaire à lui, & qui lui présentoient des placets & des requêtes, s'il sentoit qu'il y en eût qui s'appuyassent sur le crédit de Lysandre, c'étoient ceux-là qu'il renvoyoit sans leur rien accorder. Dans les jugemens mêmes, ceux à qui Lysandre étoient contraires, avoient toujours gain de cause, & ceux qu'il protégeoit avoient toujours tort, & il leur étoit souvent très-difficile de sauver l'amende. Et comme cela n'arrivoit pas une seule fois par hazard, mais continuellement, & qu'on voyoit clairement que c'étoit un dessein formé, Lysandre en

connut auſſi-tôt la cauſe, & ne la cacha point à ſes amis. Il leur déclara que c'étoit uniquement à cauſe de lui qu'ils étoient ſi mépriſés & ſi maltraités, & les exhorta à aller faire leur cour au roi & à ceux qui avoient plus de crédit que lui. Mais Agéſilas, perſuadé que par ces diſcours & par cette conduite il ne cherchoit qu'à lui ſuſciter encore plus la haine de tout le monde, pour le mortifier davantage, le fit commiſſaire des vivres & diſtributeur des chairs; & ajoutant la raillerie à l'inſulte, il dit en préſence de beaucoup de gens: *Qu'on aille préſentement faire la cour tant qu'on voudra à mon maître boucher.*

Lyſandre, très-affligé de cette commiſſion qui le déshonoroit, dit à Agéſilas: *Seigneur, vous ſavez mieux que perſonne ravaler vos amis.* Dis plutôt, lui répondit Agéſilas, *que je ſais connoître mieux que perſonne ceux qui veulent être plus puiſſans que moi.* Mais, ſeigneur, repartit Lyſandre, *peut-être vous en a-t-on plus dit que je n'en ai fait. Donnez-moi donc un lieu & un rang où, ſans vous faire le moindre ombrage, je puiſſe vous rendre quelque ſervice utile.* Agéſilas l'envoya ſon lieutenant dans l'Helleſpont.

Dans cette charge il pratiqua Spithridate, un des principaux ſeigneurs de Perſe, qui étoit du gouvernement de Pharnabaze, vaillant homme de ſa perſonne, qui avoit beaucoup de richeſſes & deux cens chevaux, & l'amena à Agéſilas. Il ne renonça pourtant

point à ſon reſſentiment; & plein de l'affront qu'il avoit reçu, (*a*) il chercha les moyens d'ôter aux deux maiſons des Eurytionides & des Agides le droit de ſuccéder à la couronne de Sparte, & de l'étendre à tous les Spartiates qui en ſeroient dignes. Et il eſt très-vraiſemblable que pour ſon reſſentiment particulier il auroit cauſé un grand trouble & un grand changement dans l'état, s'il ne fût mort auparavant dans ſon expédition de la Béotie. Tant il eſt vrai que les naturels ambitieux ne ſavent jamais garder de bornes; & pouſſant tout à l'excès dans leurs maximes politiques, ils font toujours beaucoup plus de mal que de bien. Car ſi Lyſandre étoit ſi violent, comme il l'étoit en effet, & faiſoit ainſi éclater ſon ambition à contre tems & hors de propos, Agéſilas de ſon côté n'ignoroit pas non plus qu'il y avoit des moyens plus doux & moins blâmables pour corriger un homme de mérite & de réputation, à qui l'ambition avoit fait commettre une faute. Mais tous deux emportés par la même paſſion, ni l'un ne ſut reconnoître le pouvoir

(*a*) *Il chercha les moyens d'ôter aux deux maiſons des Eurytionides & des Agides, le droit de ſuccéder à la couronne de Sparte.*) Après ſa mort, on trouva dans ſon cabinet les mémoires où ce deſſein étoit détaillé, & la harangue qu'il devoit faire pour rendre les rois électifs, comme Plutarque l'a dit dans la vie de Lyſandre. Il n'y avoit à Sparte que deux maiſons qui euſſent droit à la couronne, celle des Eurytionides & celle des Agides, qui toutes deux deſcendoient d'Hercule; celle des Eurytionides par Eurytion, fils de Soüs, & celle des Agides par Agis, fils d'Euryſthene.

légitime de son supérieur, ni l'autre supporter l'imprudence de son ami.

(*a*) Dès le commencement de cette guerre, Tissapherne, qui craignoit Agésilas, fit avec lui un trêve, en lui faisant espérer que le roi son maître lui abandonneroit les villes grecques & les laisseroit en liberté. Mais quelque tems après, persuadé qu'il avoit des forces suffisantes pour lui résister, il lui déclara la guerre. (*b*) Agésilas en fut ravi, car il attendoit de grandes choses de cette expédition, & il regardoit comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon, fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grece ; qu'ils eussent battu le roi de Perse autant de fois qu'ils avoient voulu ; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens, dont l'empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste, il fit semblant de mener son armée vers la Carie ;

(*a*) *Dès le commencement de cette guerre, Tissapherne qui craignoit Agésilas, fit avec lui une treve.*) Tissapherne ne fit cette treve que pour amuser Agésilas, & pour donner le tems au roi de lui envoyer des troupes ; & il la viola dès qu'il se vit en état de résister.

(*b*) *Agésilas en fut ravi.*) Tous ses officiers en furent très-fâchés, ne croyant pas être en état de résister aux grandes forces du roi de Perse ; mais Agésilas en fut ravi, il reçut les ambassadeurs de Tissapherne avec un visage gai, & leur ordonna de dire à leur maître, *qu'il lui avoit une très-grande obligation de ce qu'en violant son ferment, il avoit rendu les dieux ennemis des Perses & alliés des Grecs.*

& dès que le Barbare eut assemblé toutes ses forces de ce côté-là, il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, & amassa d'immenses richesses; faisant voir à ses amis que de violer un traité juré, c'est mépriser les dieux mêmes; & qu'au contraire à tromper ses ennemis il y a de la justice, de la gloire, & une volupté inexprimable, accompagnée d'un très-grand profit. Mais comme il étoit plus foible en cavalerie, & que dans un sacrifice le foie des victimes se trouva sans tête, il se retira à Ephese, où il assembla une nombreuse cavalerie; car il déclara aux riches & aux aisés que s'ils vouloient s'exempter de s'enrôler & de le suivre, ils n'avoient chacun qu'à fournir à leur place un homme & un cheval. Il y en eut un très-grand nombre qui prirent ce parti; de sorte qu'en très-peu de tems Agésilas eut assemblé quantité de fort bons cavaliers, au lieu de méchans soldats. Car ceux qui ne vouloient pas servir dans l'infanterie, achetoient & payoient des hommes, qui s'offroient volontairement; & ceux qui ne vouloient pas entrer dans la cavalerie, achetoient de bons cavaliers qui valoient mieux qu'eux. (*a*) En quoi il imita heureu-

(*a*) *En quoi il imita heureusement cette bonne action d'Agamemnon, qui dispensa un homme lâche & riche.*) Plutarque a tiré ceci du vingt-troisiéme livre de l'Iliade, où Homere dit que le prince Echépolus, fils d'Anchise de Grece, avoit donné à Agamemnon une belle cavale, pour s'exempter d'aller à la guerre & de le suivre à Ilion, & pour avoir la liberté de passer tranquillement ses jours au

ſement cette bonne action d'Agamemnon, qui diſpenſa un homme lâche & riche d'aller à la guerre pour une bonne jument qu'il lui donna.

Un jour il ordonna aux commiſſaires qu'il avoit prépoſés ſur le butin, de dépouiller les priſonniers & de les vendre. Il ſe préſentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits; mais pour les corps on les trouvoit ſi délicats, ſi tendres & ſi blancs, parce qu'ils avoient été toujours nourris & élevés à l'ombre, qu'ils s'en moquoient, les regardant comme inutiles & de nul prix. Alors Agéſilas s'approchant, dit à ſes ſoldats en leur montrant les hommes: *Voilà ceux contre leſquels vous combattez;* & en leur montrant leurs riches dépouilles: *Voilà ce pourquoi vous combattez.*

Quand le tems de ſe remettre en campagne fut venu, Agéſilas dit tout haut, qu'il marcheroit en Lydie; & ce n'étoit plus un faux ſemblant pour tromper Tiſſapherne; mais Tiſſapherne ſe trompa lui-même, en refuſant de croire Agéſilas, à cauſe de la premiere ſupercherie qu'il lui avoit faite. Il crut donc fermement que pour cette fois il vouloit gagner la Carie, à cauſe que c'étoit un pays rude & difficile pour la cavalerie dont il manquoit. Mais quand Agéſilas fut arrivé

milieu des plaiſirs dans la belle ville de Sicyone, où Jupiter l'avoit comblé de biens. C'eſt ainſi qu'Homere note la lâcheté de ce prince. On peut voir là la remarque 38, tom. III, pag. 287 de l'édition d'Amſterdam.

dans les plaines de Sardis, comme il l'avoit dit, alors Tiſſapherne fort étonné, fut contraint de ſe hâter pour marcher au ſecours de cette place. Et en arrivant avec ſa cavalerie, il paſſa au fil de l'épée pluſieurs ſoldats d'Agéſilas, qui s'étoient écartés çà & là en déſordre pour piller. Alors Agéſilas penſant en lui-même que l'infanterie des ennemis ne pouvoit pas être encore arrivée, & que lui, il avoit toutes ſes troupes, il ſe hâta de donner la bataille; & ſans différer plus longtems, (*a*) il mêla avec ſes eſcadrons des pelotons de ſes gens de pied armés à la légere, leur ordonna de marcher à l'ennemi, & de commencer la charge, pendant qu'il les ſuivroit avec ſon infanterie peſamment armée. Les Barbares ne ſoutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les pourſuivirent, ſe rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage.

Depuis ce combat les troupes d'Agéſilas eurent une entiere liberté de ravager & de piller tout le pays du roi ſans aucune crainte, & en même tems la ſatisfaction de voir la punition exemplaire que ce prince fit de Tiſ-

(*a*) *Il mêla avec ſes eſcadrons des pelotons de ſes gens de pied.*) Ce qu'Agéſilas fait ici a été ſouvent pratiqué depuis avec grand ſuccès. Et, pour nous approcher de notre tems, j'ai oui dire à des officiers qui ont ſervi dans les guerres du dernier ſiecle, qu'un des plus grands capitaines que la France ait eus, avoit avoué qu'il avoit perdu une grande bataille, parce que ſon ennemi s'étoit ſervi contre lui de cette méthode, & qu'il en avoit enſuite gagné une autre, parce qu'il avoit profité de cet exemple, & l'avoit imité.

ſapherne, qui étoit un très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Car le roi envoya incontinent à ſa place un autre de ſes lieutenans, appellé Tithrauſtès, qui lui fit trancher la tête, (*a*) & qui en faiſant prier Agéſilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece, lui envoya de groſſes ſommes, dont il lui faiſoit préſent. Agéſilas répondit que la paix dépendoit uniquement de Lacédémone; que pour lui il étoit plus aiſe d'enrichir ſes ſoldats, que de s'enrichir lui-même; & que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir les préſens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant voulant faire en quelque ſorte plaiſir à Tithrauſtès, & lui témoigner ſa reconnoiſſance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena ſon armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talens pour les frais de ſon voyage.

En chemin il reçut une lettre des magiſtrats de Sparte, qui lui ordonnoit de prendre auſſi le commandement de l'armée de mer, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à lui ſeul. Auſſi tout le monde tomboit-il d'accord

(*a*) *Et qui en faiſant prier Agéſilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece.*) Tithrauſtès envoya à Agéſilas des ambaſſadeurs, qui lui dirent que le roi ſon maître ayant fait punir l'auteur de la guerre, lui accordoit la liberté des villes d'Aſie, moyennant l'ancien tribut qu'elles lui payeroient, & qu'il eſpéroit qu'à cette condition il voudroit bien accepter la paix, & s'en retourner en Grece.

que c'étoit le plus grand personnage & de la plus haute & de la plus juste réputation qui fût de son tems, comme Théopompe l'écrit dans quelqu'un de ses ouvrages. Cependant il aimoit mieux tirer toute sa grandeur de sa vertu, que de sa puissance. La premiere chose qu'il fit, (*a*) ce fut d'établir sur la flotte Pisandre pour son lieutenant; ce qui parut une fort grande faute, en ce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui étoit utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte par ces seules considérations. Et pour lui, il établit son armée dans les terres du gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent.

Delà s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié, à cause de sa bonne foi & de sa vertu, qui avoient déja obligé Spithridate à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à lui. Et depuis ce tems-là il ne l'avoit pas quitté un moment, & l'avoit accompagné dans toutes ses courses & dans toutes les occasions de cette guerre.

(*a*) *Ce fut d'établir sur la flotte Pisandre pour son lieutenant.*) Ce Pisandre étoit frere de sa femme, & Xénophon ajoute que c'étoit un homme ambitieux & entreprenant, mais incapable de conduire une affaire, & de prendre les mesures nécessaires pour en assurer le succès.

Ce Spithridate avoit un fils qui étoit très-beau, nommé Mégabate, dont Agéſilas fut fort amoureux, & une fille fort belle en âge d'être mariée, qu'Agéſilas fit épouſer au roi Cotys. Après quoi prenant de lui mille chevaux & deux mille hommes de pied armés à la légere, il s'en retourna dans la Phrygie, fit le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'oſa jamais l'attendre, ni ſe confier même à ſes forteresſes ; mais qui, emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, ſe retiroit de par-tout, & fuyoit toujours devant lui, en changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate l'obſerva un jour de ſi près, (*a*) que prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, il l'attaqua ſi à propos, qu'il ſe rendit maître de ſon camp & de toutes les richeſſes dont il étoit plein. Mais Hérippidas ſe montra en cette occaſion trop rude & trop âpre contrôleur de ce qui avoit été ſouſtrait du butin ; (*b*) car il força les ſoldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les viſitant & épluchant tout avec cette ſé-

(*a*) *Que prenant avec lui le Spartiate Hérippidas.*) Cet Hérippidas étoit le chef du nouveau conſeil des trente, que les Spartiates avoient envoyés à Agéſilas la ſeconde année de ſon généralat ; & qui avoient pris la place des trente premiers, à la tête deſquels étoit Lyſandre ; car ce conſeil changeoit tous les ans.

(*b*) *Car il força les ſoldats mêmes de Spithridate.*) C'eſt le même Spithridate, qui, à la perſuaſion de Lyſandre, s'étoit venu rendre à Agéſilas, comme cela paroît par Xénophon. Ceux qui ont voulu changer de nom pour en faire un autre homme, ſe ſont fort trompés, & ont jetté dans tous ces endroits une obſcurité impénétrable.

vere & trop avare exactitude, il irrita Spithridate, de sorte qu'il se retira d'abord à Sardis avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition, il n'arriva rien à Agésilas à quoi il fut si sensible; car outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un aussi brave homme que Spithridate, & les troupes qu'il avoit avec lui, & qui n'étoient pas peu considérables, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une avarice sordide & d'une indigne chicheté, à lui qui toute sa vie s'étoit piqué non-seulement de s'en garantir lui-même, mais d'empêcher encore sa patrie d'y tomber.

Outre ces raisons, qui sautent d'abord aux yeux, ce qui l'affligeoit encore davantage, c'étoit l'amour qu'il avoit conçu pour le jeune Mégabate, qui étoit empreint bien avant dans son cœur, quoique pendant tout le tems qu'il l'eut avec lui, il eût fait tous ses efforts & se fût servi de tout son courage pour résister vigoureusement à ses desirs, & pour s'empêcher d'être vaincu; jusques-là qu'un jour Mégabate s'étant approché de lui pour le saluer d'un baiser, Agésilas se détourna pour l'éviter. Le jeune homme, tout honteux de ce refus, changea de manieres, & ne le salua plus que de loin. De quoi Agésilas étant bien fâché, & se repentant d'avoir rejetté ce baiser, fit semblant d'être fort surpris de ce que Mégabate ne venoit plus le baiser à son ordinaire. Alors ses amis les plus familiers lui dirent : *C'est vous-même, seigneur, qui*

*en êtes cause, vous qui l'autre jour n'attendîtes point, & qui refusâtes le baiſer de ce beau garçon, comme ſi vous en aviez peur. Il ſera aiſé de lui perſuader d'y revenir, & de vous ſaluer à l'ordinaire, pourvu qu'il ſoit aſſuré que vous ne le fuirez point.*

A ces mots Agéſilas demeura quelque tems tout penſif & renfermé en lui-même; & enfin rompant le ſilence, il leur répondit : *Il n'eſt pas beſoin que vous lui en parliez, & que vous lui perſuadiez d'y revenir; car je vous déclare que ce ſecond combat que je rends ici contre ce baiſer, me fait plus de plaiſir que ſi tout ce que je vois devant moi devenoit or.* Voilà quelle étoit la ſageſſe d'Agéſilas pendant que Mégabate étoit avec lui. Mais dès qu'il fut abſent ſon amour ſe ralluma avec tant de violence, que ſi ce jeune garçon fût revenu & ſe fût préſenté devant lui, il ſeroit bien difficile de dire ſi Agéſilas auroit eu aſſez de force & d'empire ſur lui-même pour refuſer ſon baiſer.

Quelque tems après, Pharnabaze demanda à avoir avec lui une conférence, & un homme de Cyzique, nommé Apollophanes, qui étoit leur hôte commun, les fit aboucher. Agéſilas arriva le premier au rendez-vous avec ſes amis; & en attendant Pharnabaze, il s'aſſit à l'ombre d'un arbre ſur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ſes gens étendirent à terre des peaux très-douces & à long poil, & de magnifiques tapis de diverſes couleurs; mais voyant Agéſilas aſſis tout

tout simplement à terre sans autre façon, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue, quoiqu'il fût vêtu d'une robe d'une finesse admirable & d'une très-riche couleur.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze, qui, après tous les grands services qu'il avoit rendus à Lacédémone dans la guerre contre les Athéniens, ne manquoit pas de sujet légitime de plainte, de voir son pays pillé & fourragé par ceux dont il auroit dû attendre toute sorte de protection & de reconnoissance, parla le premier, (a) & étala ses raisons d'une maniere très-simple & très-touchante. Agésilas voyant que les Spartiates qu'il avoit avec lui en étoient frappés, & que de honte ils tenoient les yeux attachés à terre dans un profond silence, ne sachant ce qu'on pouvoit répondre à de si grandes vérités ; car ils voyoient que Pharnabaze étoit traité indignement, prit la parole, & répondit à peu près en ces termes : *Seigneur Pharnabaze, pendant tout le tems que nous avons été amis du roi votre maître, nous l'avons traité en ami ; mais présentement que nous sommes devenus ses ennemis, nous lui faisons une guerre ouverte, comme cela est juste. Voyant donc que vous lui appartenez, nous cherchons à lui nuire en vous faisant du mal. Mais dès le*

(a) *Et étala ses raisons d'une maniere très-simple & très-touchante.* ) Xénophon rapporte son discours dans son IV^e^ livre, pag. 399, & il est en effet très-simple & très-touchant. La réponse qu'Agésilas fait ici, & qui est très-belle, n'est que le sens & le précis de celle que rapporte Xénophon.

*jour même que vous vous jugerez digne d'être appellé plutôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'esclave du roi de Perse, comptez que cette armée que vous voyez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces vaisseaux, & nous-mêmes, tous tant que nous sommes, que tout cela n'est ici que pour garder vos biens, & pour assurer votre liberté, sans laquelle il n'y a rien de beau ni de desirable dans le monde.*

Après cela Pharnabaze lui déclara les sentimens où il étoit, & lui dit : *Si le roi envoie un autre général à ma place, & qu'il me soumette à ses ordres, je quitterai son service, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continue le commandement, je continuerai à le servir avec la même affection, & je n'oublierai rien pour repousser vos attaques, & pour vous faire le plus de mal que je pourrai pour ses intérêts.* A ces mots Agésilas fut ravi ; & le prenant par la main, & se relevant avec lui, *plaise aux dieux, seigneur Pharnabaze*, lui dit-il, *qu'avec de si nobles sentimens (a) vous soyez plutôt notre ami, que notre ennemi.*

Voilà quelle fut l'issue de cette conférence. S'étant séparés, & Pharnabaze étant monté à cheval pour se retirer, son fils demeuré un

(a) *Vous soyez plutôt notre ami que notre ennemi.*) Agésilas ne se contenta pas de cela, il ajouta : *Cependant sachez que je sortirai au plutôt des terres de votre obéissance, & que dans la suite, si nous avons la guerre ensemble pendant que nous aurons quelqu'autre à poursuivre, nous vous laisserons en repos, & ne toucherons à rien de tout ce qui vous appartient.* Xénophon, livre IV. Il me semble que cela ne devoit pas être oublié.

peu derriere, courut à Agéſilas, & lui dit en ſouriant : *Seigneur Agéſilas, je contracte aujourd'hui avec vous les ſacrés nœuds de l'hoſpitalité ;* & pour ſceau de cette union, il lui donna un beau dard qu'il avoit à la main. Agéſilas le reçut avec joie ; & charmé de la beauté, de la gentilleſſe & de la généroſité de ce jeune prince, il regarda tout autour de lui pour voir ſi quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient n'auroit pas quelque choſe d'aſſez beau, dont il pût payer ſon préſent ; (*a*) & s'étant apperçu que le cheval de ſon ſecrétaire, nommé Adéus, avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, & le donna à ce jeune homme, ſi beau & ſi généreux. Depuis ce moment il ne pouvoit ſe laſſer d'en parler ; & dans la ſuite du tems, ce prince ayant été chaſſé de la maiſon de ſon pere par ſes freres, & obligé de ſe retirer dans le Péloponeſe, il eut grand ſoin de lui, le protégea, & le ſervit même dans ſes amours ; car il devint amoureux d'un jeune athlete d'Athenes, & cet athlete étant devenu grand, (*b*) & ayant paſſé l'âge ordinaire des athletes, fut ſur le point d'être refuſé, quand il ſe préſenta pour être reçu parmi ceux qui devoient combattre

(*a*) *Et s'étant apperçu que le cheval de ſon ſecrétaire.*) Il y a dans le grec γραφέως, que les interpretes de Xénophon ont expliqué *peintre.* Mais ce n'étoit pas la coutume des Spartiates de mener des peintres ; on a mieux fait dans Plutarque de traduire *ſecrétaire.*

(*b*) *Et ayant paſſé l'âge ordinaire des athletes, fut ſur le point d'être refuſé.*) Car les athletes, après un certain âge, ne pouvoient plus être reçus à combattre aux jeux olympiques.

aux jeux olympiques. Le jeune Perſe eut recours à Agéſilas, & le pria de rendre ſes bons offices à ſon athlete afin qu'il ne reçût pas cet affront. Agéſilas, qui vouloit lui faire plaiſir, entreprit cette affaire, en fit la ſienne, & l'emporta enfin après beaucoup de peines & de ſollicitations. Car dans toutes les autres choſes il étoit très-exact & très-juſte ; mais dans tout ce qui regardoit les amis, il tenoit que cette exacte juſtice n'étoit qu'un vain prétexte dont on couvroit le refus que l'on faiſoit de les ſervir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à Hydriée le Carien en ces termes : *Si Nicias n'a pas commis le crime dont on l'accuſe, délivrez-le pour la juſtice ; s'il l'a commis, délivrez-le pour l'amour de moi. En un mot, délivrez-le.*

Voilà quel étoit Agéſilas dans la plupart des affaires de ſes amis. Il y avoit pourtant des occaſions où il cédoit au tems pour l'utilité publique ; comme cela parut un jour qu'il fut obligé de décamper à la hâte avec aſſez de déſordre, & de laiſſer un jeune garçon qu'il aimoit, & qui étoit malade. Comme il ſe retiroit, ce jeune garçon au déſeſpoir de le voir partir, l'appelloit & le conjuroit par les paroles les plus tendres de ne pas l'abandonner ; & Agéſilas ſe tournant dit : *Qu'il eſt mal-aiſé d'accorder toujours l'amour* (*a*)

(*a*) Il y a dans le texte, ὡς χαλεπὸν ἐλεῖν ἅμα καὶ φρονεῖν, mais il vaut mieux lire φιλεῖν au lieu d'ἐλεῖν, *l'amour* au lieu de la pitié, comme dans quelques manuſcrits.

*avec la ſageſſe!* C'eſt ainſi que l'écrit le philoſophe Hiéronymus.

Il y avoit déja deux ans qu'il étoit à la tête de cette armée, & on ne parloit que de lui dans les hautes provinces de l'Aſie; tout y retentiſſoit du bruit de ſa grande ſageſſe, de ſon déſintéreſſement & de ſa modération. Dans ſes voyages, il ne logeoit jamais dans aucune maiſon particuliere, mais toujours dans les plus ſaints temples. Et au lieu que nous ne voulons point que les hommes voient ce que nous faiſons dans notre particulier, il vouloit toujours avoir les dieux mêmes pour inſpecteurs & pour témoins de ſes actions les plus ſecrettes. Et de tous ces milliers de ſoldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un ſeul qui eût une paillaſſe plus méchante & plus dure que celle ſur laquelle il couchoit. Il étoit ſi indifférent ſur le froid & ſur le chaud, qu'il paroiſſoit ſeul fait à ſupporter les ſaiſons les plus rigoureuſes, & telles qu'il plaiſoit à Dieu de les donner.

Le plus agréable de tous les ſpectacles pour les Grecs qui habitoient en Aſie, c'étoit de voir les lieutenans du roi, ſes ſatrapes, & autres grands ſeigneurs, qui étoient autrefois ſi fiers & ſi inſupportables, & qui nageoient dans les richeſſes, dans les délices & dans le luxe, obéir & faire la cour à un homme qui alloit couvert d'une méchante cape, & ſe réformer, ou plutôt ſe transformer à une ſeule parole très-courte & très-laconique qu'il leur diſoit. De ſorte que la plupart de ceux

qui voyoient cette métamorphoſe, appliquoient fort à propos ce paſſage de (*a*) Timothée : (*b*) *Mars eſt un tyran, & la Grece ne craint point l'or.*

Toute l'Aſie étoit déja émue, & la plupart des provinces prêtes à ſe révolter. Agéſilas remit l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur rendit leur franchiſe & leur liberté, avec les modifications convenables, non-ſeulement ſans verſer le ſang d'un ſeul homme, mais encore ſans en bannir même un ſeul. Après quoi il réſolut de pouſſer en avant & de porter la guerre des rives de la mer de Grece dans le cœur du royaume ; d'aller forcer le roi même à craindre pour ſa perſonne & pour la félicité dont il jouiſſoit dans ſes villes d'Ecbatane & de Suze, & l'embarraſſer de tant d'affaires, qu'il n'eût plus le loiſir, aſſis tranquillement dans ſa chaiſe, comme celui qui donne des prix de jeux, de propoſer des récompenſes à tous ceux qui ſe préſenteroient pour faire la guerre aux Grecs, & de corrompre pour cet effet les orateurs & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Mais ſur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, & que les éphores le rappellent & lui ordonnent

(*a*) Poëte dithyrambique ; il étoit de Milet, & vivoit du tems de Philippe.

(*b*) *Mars eſt un tyran, & la Grece ne craint point l'or.*) Pour dire que comme tout plie ſous les tyrans, les Perſes reconnoiſſoient la loi d'Agéſilas, malgré leur luxe & leurs richeſſes.

de venir au secours de son pays. *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares* (a)! Car peut-on appeller autrement cette envie, cette révolte & ce soulevement des Grecs contre les Grecs, & cette fureur aveugle qui les porte à arrêter de leurs propres mains la fortune, qui les mene rapidement au comble de la gloire & de la félicité, à tourner contre leur propre corps leurs armes qui étoient dressées contre les Barbares, & à rappeller dans leur pays la guerre qui en étoit déja si loin? C'est pourquoi je ne saurois être du sentiment de Démaratus de Corinthe, qui disoit, *que les Grecs, qui n'avoient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius, avoient été privés d'une volupté bien grande;* au contraire, je suis persuadé qu'ils auroient versé des torrens de larmes, venant à penser quel grand sujet de gloire & de triomphe ils avoient laissé à cet Alexandre & à ses Macédoniens, en s'amusant par leurs guerres intestines à sacrifier de si belles troupes & de si braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe & en Arcadie. Cependant, de toutes les actions d'Agésilas, il n'y en a point de plus belle & de plus glorieuse que de s'en être retourné ainsi sur le champ, & il n'y a jamais eu d'autre exemple d'une si parfaite obéissance & d'une si grande justice. Car Annibal, déja accablé de malheurs, chassé par-tout de l'Italie, eut pourtant beaucoup de peine à obéir à ses

(a) C'est un passage d'un poëte.

citoyens, qui le preſſoient de venir les défendre & ſoutenir une guerre qui leur alloit tomber ſur les bras dans leur propre pays. Et Alexandre, rappellé de même en Macédoine, non-ſeulement n'y alla point, mais fit encore des plaiſanteries de la bataille que ſon lieutenant Antipater avoit donnée à Agis, & dit à ceux qui étoient auprès de lui quand il en reçut la nouvelle : *Mes amis, il me ſemble que, pendant que nous étions occupés ici à défaire le roi Darius, il y a eu une bataille de rats en Arcadie.* Comment donc ne ſeroit-il pas juſte de féliciter Sparte de l'honneur que ſon roi Agéſilas lui rendit, & du reſpect qu'il témoigna pour les loix, lorſqu'ayant reçu le billet qui lui ordonnoit de revenir, il abandonna ſur l'heure une ſi grande fortune, une puiſſance ſi immenſe, & les hautes & magnifiques eſpérances qui le conduiſoient; & que, ſe trahiſſant en quelque façon lui-même, il s'embarqua (*a*) ſans voir la fin de ſon entrepriſe, laiſſant à ſes alliés un regret infini de ſon départ, & réfutant admirablement par ſa douceur le mot de Démoſtrate le Phéacien, qui diſoit, *que les Lacédémoniens valoient mieux en public, & les Athéniens en particulier.* Car ſi Agéſilas ſe montra dans le public

(*a*) *Sans voir la fin de ſon entrepriſe.* ) C'eſt un mot d'Homere, ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ. Iliade IV, 175, qui eſt tiré du diſcours qu'Agamemnon fait à ſon frere qui vient d'être bleſſé. Plutarque mêle ſouvent dans ſa compoſition des morceaux tirés des poëtes, & ſur-tout d'Homere, qui relevent extrêmement ſa compoſition, & qui font un grand plaiſir à ceux qui les ſentent.

très-bon roi & très-excellent capitaine, il se montra encore meilleur & plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans sa familiarité & qui jouissoient de son commerce le plus intime.

Comme la monnoie de Perse avoit d'un côté la figure d'un archer, il dit en partant, *que dix mille archers du roi le chassoient d'Asie*, (*a*) parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes dix mille pieces de cette monnoie, qu'on avoit données aux orateurs de ces villes, qui, par leurs harangues séditieuses, exciterent les peuples de ces deux puissantes villes, & les obligerent à prendre les armes contre Sparte.

Après qu'il eut passé l'Hellespont, il continua sa marche au travers de la Thrace, sans avoir recours aux prieres pour obtenir de ces Barbares le passage libre; mais en approchant de leurs terres, il leur envoyoit demander à chacun, *comment ils vouloient qu'il passât chez eux, en ami ou en ennemi.* Tous les autres peuples du pays le reçurent avec amitié & l'accompagnerent avec toutes les marques d'honneur, selon leur pouvoir. (*b*) Mais ceux

(*a*) *Parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes.*) Xénophon écrit que Tithrauste avoit envoyé en Grece Timocrate de Rhodes, avec cinquante talens, cinquante mille écus, qu'il distribua à Thebes, à Argos, à Corinthe. Mais il ajoute qu'Athenes n'eut aucune part à cette distribution.

(*b*) *Mais ceux qu'on appelle les Tralles.*) On voit bien que les Tralles dont Plutarque parle ici, ne peuvent être les habitans de Tralles, ville de Lydie, dont il parle dans la vie de César; car Agésilas est en Thrace, & traverse la Thrace. Il faut donc qu'il s'agisse ici de quelqu'un de ces peuples

qu'on appelle les Tralles, à qui l'on dit que Xerxès même avoit donné des préſens pour obtenir la permiſſion de paſſer dans leur pays avec ſon armée, demanderent à Agéſilas pour ſon paſſage cent talens & autant de femmes. Agéſilas ne répondit à cette impertinente demande que par une ironie. Il dit aux envoyés, en ſe moquant d'eux : *Que ne ſont-ils donc venus avec vous pour les recevoir ? cela en valoit bien la peine.* En même tems il marcha contre les Barbares, qui l'attendoient en bataille, les attaqua, les mit en fuite & leur tua beaucoup de gens.

Il envoya faire la même propoſition au roi de Macédoine. (*a*) Ce roi répondit, *qu'il verroit*. Cette réponſe rapportée à Agéſilas : *Eh bien*, dit-il, *qu'il voie tout à ſon aiſe ; cependant nous allons paſſer.* Le roi, rempli d'admiration pour ſon audace, & ſaiſi de crainte, le pria de paſſer comme ami. Il ravagea les terres des Theſſaliens, parce qu'ils avoient

ſeptentrionaux. On a voulu corriger Τραχαλλεῖς, *les Trachalles, les Trachalliens.* Mais il ne faut rien changer au texte. Le P. Lubin a fort bien remarqué que Stéphanus rapporte que Théopompe met les Tralles dans la province Trallia, qui étoit une province de l'Illyrie ſur la frontiere de la Thrace & de la Macédoine. Ce que Plutarque ajoute que Xerxès avoit fait des préſens à ces Tralles pour obtenir un paſſage dans leur pays, eſt fondé ſur ce qu'Hérodote écrit dans ſon ſeptiéme livre, que Xerxès paſſa au travers de pluſieurs pays de Thrace qu'il nomme. Car quoiqu'il ne parle pas nommément des Tralles, on peut croire ſur le rapport de Théopompe, qu'ils faiſoient partie d'un de ces peuples qui ſont nommés, ou qu'ils étoient dans leur voiſinage.

(*a*) Au roi Æropus ou à ſon fils Pauſanias.

fait alliance avec les ennemis de Lacédémone, & envoya Xénoclès & Scytha ambaſſadeurs à Lariſſe, pour la ſolliciter de prendre le parti de Lacédémone.

Les habitans de Lariſſe retinrent ces ambaſſadeurs priſonniers. Les Spartiates, pleins d'indignation, étoient d'avis qu'Agéſilas allât mettre le ſiége devant cette place; mais Agéſilas répondit, *qu'il ne voudroit pas s'être rendu maître de la Theſſalie entiere, & avoir perdu un de ſes ambaſſadeurs*, & fit tant qu'il les retira par compoſition. Et ce n'eſt peut-être pas une choſe qu'on doive tant admirer dans Agéſilas, puiſque quelques tems auparavant, ayant reçu la nouvelle qu'il y avoit eu une grande bataille près de Corinthe, où étoient morts une infinité de braves gens, mais où les ennemis avoient infiniment plus perdu que les Spartiates, non-ſeulement ne parut ni joyeux ni enorgueilli de cette victoire, mais il s'écria, avec un ſoupir qui partoit du fond du cœur : *O malheureuſe Grece, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens, qui, conſervés, auroient ſuffi pour défaire en bataille tous les Barbares!*

Dans ſa marche les Theſſaliens, & ſurtout ceux de Pharſale, le ſuivant en queue, le harceloient continuellement & incommodoient beaucoup ſon armée. Il ſe mit à la tête de cinq cens chevaux, fondit ſur eux, les mit en fuite, en tua pluſieurs, fit quelques priſonniers, & éleva un trophée de cette

défaite (*a*) entre le mont Prantes & le mont Narthacium, plus charmé de cette victoire que de toutes celles qu'il avoit remportées; en ce qu'avec une si petite troupe de gens de cheval qu'il avoit choisis & formés lui-même, il avoit défait ceux qui, de tout tems, se glorifioient le plus de leur (*b*) cavalerie. Là Diphridas, un des éphores, vint au-devant de lui pour lui ordonner d'entrer incontinent en armes dans la Béotie. Agésilas, quoiqu'il eût formé le dessein de s'y jetter dans la suite avec une plus forte armée, ne voulant pourtant pas désobéir aux ordres du conseil supérieur, se tournant vers ceux qui étoient avec lui, leur dit : *Voici venir le grand jour qui nous a obligés de quitter l'Asie;* & en même tems il manda deux compagnies de l'armée qui étoit campée près de Corinthe. Les Lacédémoniens, qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de la prompte obéissance qu'il rendoit à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens qui voudroient aller au secours de leur roi n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul dans Sparte qui ne vînt se présenter avec joie & donner son nom. Mais les éphores en choisirent seulement cinquante des plus dispos & des plus forts, qu'ils lui envoyerent.

(*a*) *Entre le mont Prantes & le mont Narthacium.*) J'ai voulu marquer précisément le lieu où ce trophée fut dressé. Prantes & Narthacium, ou Narthécium, deux montagnes de la Thessalie dans la Phthiotide.

(*b*) Car la cavalerie des Thessaliens étoit la plus estimée.

Agéſilas, ayant paſſé le pas des Thermopyles, & traverſé la Phocide, amie & alliée de Sparte, entra dans la Béotie & campa (*a*) dans la plaine de Chéronée. (*b*) A peine étoit-il logé, qu'il vit le ſoleil s'éclipſer tout d'un coup, & paroître comme la lune quand elle eſt dans ſon croiſſant, & ſur le moment il reçut la nouvelle que Piſandre avoit été défait dans un combat naval près de Cnide, par Pharnabaze & par Conon, & qu'il y avoit été tué. Cette nouvelle l'affligea ſenſiblement, comme on peut le croire, tant à cauſe de la perte de ſon beau-frere, qu'à cauſe du malheur public. Mais, de peur qu'un ſi grand échec, venant à être ſu, ne décourageât & n'effrayât ſes troupes qui marchoient au combat, il ordonna à tous ceux qui venoient du côté de la mer, de répandre un bruit tout contraire, (*c*) & de dire que Piſandre avoit gagné une bataille navale, avec grande perte des ennemis; & lui-même, pa-

(*a*) *Dans la plaine de Chéronée.*) Sur les bords du Céphiſe. On a ſouvent confondu cette bataille de Chéronée avec celle de Coronée en Theſſalie, qui fut donnée cinquante-trois ans auparavant, c'eſt-à-dire la ſeconde année de l'olymp. LXXXIII.

(*b*) *A peine étoit-il logé, qu'il vit le ſoleil s'éclipſer tout d'un coup.*) Les plus ſavans aſtronomes marquent cette éclipſe au 29 d'Août, la troiſiéme année de l'olympiade XCVI, 392 ans avant l'ere chrétienne.

(*c*) *Et de dire que Piſandre avoit gagné une bataille navale.*) Xénophon qui y étoit, ajoute, *mais qu'il y avoit été tué.* Cette circonſtance rend l'action d'Agéſilas bien plus grande. Au reſte cette diſſimulation de cacher de grandes pertes ſous de feints avantages, dans des momens critiques, a été ſouvent employée par les plus grands généraux.

roiſſant en public, couronné d'un chapeau de fleurs, fit un ſacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoya à ſes amis des portions du ſacrifice.

Après qu'il ſe fut avancé, & qu'arrivé devant Chéronée il fut en préſence des ennemis, il ſe mit en bataille, donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. Les Thébains ſe mirent auſſi en bataille de leur côté; ils prirent pour eux l'aile droite & donnerent la gauche aux Argiens. Xénophon écrit (*a*) que ce fut la plus furieuſe de toutes les batailles qui euſſent été données de ſon tems; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattit auprès d'Agéſilas avec lequel il étoit revenu d'Aſie.

La premiere charge ne fut ni bien opiniâtre ni bien longue; car les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agéſilas renverſa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres, ayant ſu que leur aile gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuyoit, ils tournerent incontinent, Agéſilas pour s'oppoſer aux Thébains & pour leur ravir la victoire, & les Thébains pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment, Agéſilas pouvoit remporter une victoire sûre, ſans coup férir, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thébains pour les charger en queue; mais emporté par l'ardeur de ſon courage & par une ambition opiniâtre de montrer ſa valeur, il voulut

(*a*) Dans ſon quatriéme livre, page 405.

s'opposer à leur passage & les attaquer de front pour avoir le plaisir de les renverser de vive force.

Les Thébains le reçurent sans s'étonner. La mêlée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans le lieu où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes hommes que Sparte lui avoit envoyés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens vinrent fort à propos au roi, & furent cause de son salut; car ils combattirent avec beaucoup d'ardeur, s'exposant les premiers. Ils ne purent pourtant pas l'empêcher d'être blessé, car il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arracherent encore vivant aux ennemis; & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolerent quantité de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurerent morts sur la place. Enfin, voyant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord, ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage; & après qu'ils furent passés, comme ils marchoient avec plus de désordre, ils tournerent sur eux & les attaquerent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre ni les mettre en fuite; ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnerent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où, de leur côté,

ils s'étoient toujours maintenus invincibles.

Agéſilas, quoique très-affoibli par tant de bleſſures qu'il avoit reçues & par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, ne voulut pourtant pas ſe retirer dans ſa tente, qu'il ne ſe fût fait porter au lieu où étoit ſa phalange, & qu'il n'eût vu emporter devant lui tous ſes morts ſur leurs armes mêmes. Là on vint lui dire que pluſieurs (*a*) des ennemis s'étoient refugiés dans le temple de Minerve Itonienne, qui étoit tout auprès, & lui demander ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de piété & de reſpect pour les dieux, il ordonna qu'on les laiſſât aller. Au devant de ce temple il y avoit un trophée que les Béotiens y avoient élevé après avoir défait les Athéniens en bataille ſous la conduite de Sparton, & tué leur chef (*b*) Tolmidas.

Le lendemain matin Agéſilas, voulant éprouver ſi les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ſes troupes de ſe couronner de chapeaux de fleurs en l'honneur du dieu, & à ſes flûteurs de jouer de la flûte, pendant qu'il feroit dreſſer & orner un trophée pour monument de ſa victoire. Dans ce même moment les ennemis lui envoyerent des hérauts pour demander la permiſſion d'enterrer leurs morts. Il la leur accorda avec une trêve; & ayant confirmé ſa victoire par cette action de vainqueur, il ſe fit porter à Delphes, où l'on célébroit les jeux pythiques. Là il fit la proceſſion ſolem-

(*a*) Il y en avoit quatre-vingt. (*b*) A la bataille de Coronée.

nelle qui fut suivie d'un sacrifice, & consacra au dieu la dîme du butin qu'il avoit fait en Asie, & qui monta à cent talens.

Après la fête il s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regarderent avec admiration, voyant ses mœurs simples & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. Car il n'étoit pas revenu changé des pays étrangers, comme la plupart des autres généraux; il n'avoit en rien pris les mœurs des Barbares; il ne souffroit point avec peine les usages de son pays; il ne les combattoit point. Au contraire, honorant les coutumes reçues, s'y soumettant & les aimant comme les plus simples citoyens qui n'avoient jamais passé l'Eurotas, il ne changea la moindre chose ni à ses repas ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles & aux ornemens de sa maison, jusques-là qu'il y laissa les mêmes portes qui y étoient auparavant, (*a*) & qui étoient si vieilles, qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises. Et Xénophon assure que le coche même de sa fille n'étoit en rien plus beau ni plus

(*a*) *Et qui étoient si vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Aristodeme y avoit mises.*) Cet Aristodeme étoit fils d'Hercule, & celui qui avoit fondé la famille royale de Sparte, l'an 1100 avant l'ere chrétienne; de sorte que ces portes du palais d'Agésilas, lorsqu'il retourna à Sparte après la victoire de Chéronée, avoient sept cens huit ans. Quelle différence de ces mœurs aux nôtres! nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent tous les jours comme les modes de nos habits.

orné que ceux de tous les autres. On appelle ce coche *canathre*, & c'eſt une eſpece de chaiſe de bois faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle ils menent les filles aux proceſſions. Xénophon ne nous a pas conſervé le nom de cette fille d'Agéſilas, & Dicéarque s'en prend à lui & ſe met véritablement en colere de ce que nous ignorons le nom de cette fille, & celui de la mere d'Epaminondas. Mais dans de vieilles inſcriptions que nous avons vues à Sparte, nous avons trouvé que la femme d'Agéſilas s'appelloit Cléora, & qu'elle avoit deux filles, l'une appellée *Apolia* (*a*), & l'autre *Prolyta*.

On voit encore aujourd'hui à Lacédémone la lance dont il ſe ſervoit, qui n'eſt en rien différente des autres. Comme il voyoit qu'il y avoit quelques citoyens qui s'enorgueilliſſoient & qui s'en faiſoient accroire, parce qu'ils nourriſſoient beaucoup de chevaux, il perſuada à ſa ſœur, appellée Cyniſca, de monter ſur un char & d'aller combattre & diſputer le prix aux jeux olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Il avoit avec lui le ſage Xénophon, qu'il eſtimoit infiniment & à qui il faiſoit de grands honneurs. Il l'obligea à faire venir ſes enfans à Sparte, afin qu'ils y fuſſent élevés & qu'ils y appriſſent la plus belle & la plus

(*a*) Ou *Eupolia*, & l'autre *Prouga*.

grande de toutes les sciences, celle de commander & d'obéir.

Après la mort de Lysandre, il trouva une ligue toute formée contre lui, & que Lysandre avoit ameutée & fomentée. Pour faire donc voir quel homme c'étoit que Lysandre, il fut sur le point de produire une harangue qu'il avoit laissé écrite de sa main, que Cléon d'Halicarnasse lui avoit composée, & qu'il devoit réciter devant le peuple, pour établir de grandes nouveautés dans la ville, & y changer le gouvernement. Mais quelqu'un des sénateurs, homme sage, ayant lu cette harangue, & craignant la force & la véhémence de cette composition, lui conseilla *de ne pas déterrer Lysandre, mais plutôt d'enterrer son discours avec lui.* (*a*) Agésilas le crut & garda le silence. Et pour ceux qui étoient entrés contre lui dans cette ligue, & qui étoient ses ennemis déclarés, il ne chercha pas ouvertement à leur nuire; (*b*) mais, en contribuant de tout son pouvoir à leur faire toujours obtenir, ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi considérable, il leur donnoit par-là le moyen de faire éclater leur méchanceté & leur avarice dans ces

(*a*) Voyez la vie de Lysandre.

(*b*) *Mais en contribuant de tout son pouvoir à leur faire toujours obtenir ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi considérable.*) Mais est-ce là l'action d'un homme de bien & qui aime sa patrie, de travailler à avancer les méchans pour se les rendre amis, en les aidant ensuite à se tirer de toutes les affaires qu'ils se sont attirées par leur injustice?

emplois ; & enſuite, en les aidant, en les favoriſant de ſon crédit, & en ſollicitant pour eux quand ils étoient appellés en juſtice, il les attiroit à lui & les rendoit ſes amis, de ſes ennemis qu'ils étoient auparavant. De ſorte que bientôt il ne trouva plus perſonne qui réſiſtât à ſes volontés & qui voulût lui faire tête. Car l'autre roi Agéſipolis (*a*), étant fils d'un banni, & encore en fort bas âge, d'ailleurs d'un naturel doux & modeſte, ne ſe mêloit pas beaucoup du gouvernement. Encore Agéſilas trouva-t-il le moyen de gagner ſes bonnes graces ; car les rois de Sparte, quand ils ſont dans la ville, mangent toujours enſemble à la même table.

Agéſilas donc, voyant qu'Agéſipolis n'étoit pas moins porté à l'amour que lui-même, lui ouvroit toujours à table quelques propos ſur les beaux garçons de la ville, & excitoit ce jeune homme à en aimer quelqu'un de ceux qu'il aimoit auſſi, & le ſervoit dans ſa paſſion ; car à Sparte ces ſortes d'amour n'ont rien de honteux, au contraire on y voit éclater toute ſorte de pudeur, d'honnêteté & de continence ; & ce n'eſt qu'une ambition & un ardent deſir de rendre ceux qu'on aime plus aimables & plus vertueux, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue.

Par tous ces moyens Agéſilas acquit un pouvoir preſque abſolu dans la ville, & il s'en ſervit pour faire déclarer général de la flotte Téleutias, ſon frere utérin. Après quoi il

(*a*) Agéſipolis, premier fils de Pauſanias.

partit avec ſon armée de terre, alla mettre le ſiége devant Corinthe, & prit ce qu'on appelloit les longues murailles, pendant que ſon frere Téleutias l'aſſiégeoit par mer. (*a*) Les Argiens occupoient alors Corinthe, & célébroient les jeux iſthmiques. Agéſilas y arriva dans le moment qu'ils venoient d'achever le ſacrifice, & ſe jettant ſur eux, il les chaſſa & les obligea d'abandonner tout l'appareil de la fête.

Les bannis de Corinthe, qui l'accompagnoient, ſe mirent à le prier de préſider à la cérémonie & de célébrer lui-même les jeux; mais il les refuſa & voulut qu'ils le fiſſent eux-mêmes & qu'ils préſidaſſent; & il ſe tint là pendant que dura la fête, pour leur procurer toute la ſûreté qu'ils pouvoient deſirer. Mais après qu'il fut parti, les Argiens, qui étoient reſtés dans la ville, ſe mirent à (*b*) célébrer de nouveau ces mêmes jeux. (*c*) Pluſieurs de

(*a*) *Les Argiens occupoient alors Corinthe.*) Plutarque confond ici deux expéditions d'Agéſilas contre Corinthe, & n'en fait qu'une. Xénophon les a fort bien diſtinguées dans ſon quatriéme livre, page 410.

(*b*) C'étoit un droit que les Argiens prétendoient avoir ſeuls.

(*c*) *Pluſieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers vainquirent encore aux ſeconds, mais il y en eut d'autres.*) Je crois que Plutarque a cherché ici plus de fineſſe qu'il n'y en a. Xénophon dit: *Ainſi il arriva cette année que dans ces mêmes jeux pluſieurs vainquirent deux fois, & pluſieurs furent vaincus deux fois*, pour marquer tout ſimplement comme une choſe fort extraordinaire qu'on eût vaincu deux fois, ou qu'on eût été vaincu deux fois aux jeux d'une même année, ce qui n'avoit jamais été vu, parce qu'il n'étoit jamais arrivé que cette fois-là, qu'ils euſſent été célébrés deux fois dans la même année.

ceux qui avoient vaincu aux premiers vainquirent encore aux seconds ; mais il y en eut d'autres qui, ayant été déclarés vainqueurs la premiere fois, furent déclarés vaincus la seconde. Et sur cet empressement des Argiens, Agésilas fit voir qu'ils devoient s'accuser d'une grande lâcheté, en ce qu'estimant si fort ces jeux, & regardant comme quelque chose de grand & de fort respectable le droit d'y présider, ils n'avoient pourtant pas osé paroître pour défendre par les armes ce droit qu'ils prétendoient. Pour lui, il estimoit qu'il falloit garder un certain milieu dans ces sortes de choses, & n'en être ni trop ni trop peu curieux. Quand il étoit à Sparte, il n'épargnoit rien pour orner & embellir les chœurs, les jeux & les fêtes qu'on y célébroit; il les honoroit de sa présence, il y paroissoit avec tout l'empressement & le zele qu'on eût pu desirer. Il n'y avoit pas un seul des jeux & des combats des jeunes garçons & des jeunes filles, auxquels il n'assistât avec joie. Mais il n'avoit nul goût pour tous les autres amusemens qui occupent les hommes & qui font leur admiration, & il faisoit semblant de ne pas s'y connoître.

Un jour le comédien Callipidas, qui étoit un merveilleux acteur pour le tragique, & qui, par l'excellence de son art, avoit acquis une grande réputation parmi les Grecs, & qui en étoit honoré, l'ayant rencontré, l'aborda le premier ; & après l'avoir salué, il se mêla avec beaucoup d'ostentation & de

faſte parmi ceux qui ſe promenoient avec lui, ſe faiſant voir & s'attendant que le roi lui feroit quelque careſſe qui ſatisferoit ſa vanité. Enfin, comme ce prince ne le regardoit pas ſeulement, il lui dit : *Seigneur, eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas?* A ces mots, Agéſilas jettant les yeux ſur lui : *Mais n'es-tu pas*, lui dit-il, *Callipidas le farceur?* Une autre fois on le preſſoit d'aller entendre un homme qui contrefaiſoit parfaitement le roſſignol, & il le refuſa, en diſant, *qu'il avoit ſouvent entendu le roſſignol même.*

Le médecin Menecrate, ayant réuſſi dans quelques cures déſeſpérées, fut appellé *Jupiter;* & non-ſeulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort inſolemment, juſques-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour à Agéſilas en ces termes : *Menecrate Jupiter, au roi Agéſilas, ſalut.* Agéſilas, pour lui faire ſentir ſa folie, lui répondit : *Le roi Agéſilas, à Menecrate, ſanté.*

Pendant qu'il étoit dans le territoire de Corinthe, où il avoit pris le temple de Junon, comme il regardoit ſes ſoldats emmener tous les eſclaves qui ſortoient de ce temple, & emporter tout le butin, il arriva auprès de lui des ambaſſadeurs de Thebes, pour lui propoſer de faire amitié & alliance avec les Thébains. Agéſilas, qui, de tout tems, haïſſoit cette ville, & qui croyoit de plus qu'en cette occaſion il étoit important, pour le bien des affaires, de lui marquer un grand mépris, fit ſemblant de ne pas appercevoir ces ambaſ-

ſadeurs, & de ne pas entendre ce qu'ils lui diſoient ; mais ſur l'heure même il fut puni de cet orgueil, comme par un effet de la vengeance divine. Car, avant que les Thébains ſe fuſſent retirés, un courier vint à toute bride lui apporter la nouvelle qu'une des bandes des Lacédémoniens, qui étoit dans le (*a*) Léchée, avoit été taillée en pieces par Iphicrate. C'étoit une des plus grandes pertes que les Lacédémoniens euſſent faites depuis long-tems ; car ils avoient perdu beaucoup de leurs plus braves ſoldats ; & à cette perte ſe joignoit encore la honte ; leur infanterie, peſamment armée, ayant été défaite par des troupes armées légérement, & les Lacédémoniens par des ſoldats mercenaires.

A cette nouvelle, Agéſilas ſe leva & ſe mit en marche pour aller à leur ſecours ; mais ayant appris en chemin que l'affaire étoit finie & que les morts avoient été enlevés, il s'en retourna au temple de Junon, fit appeller les ambaſſadeurs des Béotiens & leur donna audience. Mais ces ambaſſadeurs, ſe traitant à leur tour avec arrogance & avec mépris, ne lui dirent pas un ſeul mot de paix, & lui demanderent ſeulement qu'il les laiſsât encore dans Corinthe. Cette demande piqua Agéſilas, qui, plein de dépit & de colere, leur dit : (*b*) *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir*

(*a*) C'étoit l'arſenal des Corinthiens.

(*b*) *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands ſuccès.*) Cette réponſe me paroît mieux dans Xénophon. *Je ſais*, leur dit-il en ſouriant, *que ce n'eſt pas pour voir vos ſoldats que vous demandez à entrer dans*

de

*de leurs grands succès, demain vous pourrez avoir cette satisfaction tout à votre aise.*

Le lendemain il les mena avec lui, fit en leur présence le dégât autour de Corinthe, s'avança jusqu'aux murailles de la ville; & après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur pays, il renvoya ces ambassadeurs. Ensuite, après avoir recueilli ceux qui étoient échappés de la défaite, il reprit le chemin de Lacédémone, décampant le matin avant le jour, & n'arrivant le soir au lieu où il vouloit loger qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui les haïssoient & qui leur portoient envie, ne se réjouissent de leur malheur.

(a) Quelque tems après, voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie d'où il emmena un grand butin après avoir défait les Acarnaniens dans un grand combat. Comme il vouloit s'en

*Corinthe, mais pour être spectateurs du grand succès que vos armes viennent d'avoir. Donnez-vous un moment de patience, je vous conduirai moi-même, & avec moi vous verrez beaucoup mieux quel est ce grand exploit.* Et il ne les trompa point, ajoute Xénophon; car dès le lendemain matin, après avoir sacrifié, il mena son armée vers Corinthe, &c.

(a) *Quelque tems après, voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie.*) Les Achéens tenoient la ville de Calydon, qui étoit auparavant de l'Etolie. Les Acarnaniens, aidés par les Athéniens & par les Béotiens, vouloient s'en rendre maîtres & en chasser la garnison des Achéens. Ceux-ci, se voyant pressés, envoyerent demander du secours à Lacédémone, qui envoya Agésilas avec des troupes. Xénophon a décrit au long cette expédition d'Agésilas, dans son quatriéme livre.

retourner vers le commencement de l'automne, les Achéens le preſſoient d'attendre encore un peu de tems, juſqu'à l'arrivée de l'hiver, pour empêcher les ennemis de faire leurs ſemailles. Mais il leur répondit qu'il vouloit faire tout le contraire & partir pour leur donner le tems de ſemer : *Car*, ajouta-t-il, *l'été prochain, quand leurs terres ſeront couvertes d'une riche moiſſon, ils craindront bien plus la guerre.* Et cela arriva comme il l'avoit dit ; l'année ſuivante il ne fut pas plûtot repaſſé dans leur pays avec ſes troupes, qu'ils firent la paix avec les Achéens.

Dans ce tems-là Pharnabaze & Conon, avec la flotte du roi de Perſe, s'étant rendus maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie, & les murailles d'Athenes ſe rebâtiſſoient de l'argent que Pharnabaze fourniſſoit aux Athéniens. Cela fit prendre aux Lacédémoniens la réſolution de faire la paix avec le roi. D'abord ils envoient Antalcidas à Tiribaze; (*a*) livrant au roi, avec la derniere injuſtice & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie, pour la liberté deſquels Agéſilas avoit ſi long-tems combattu. Il eſt vrai qu'Agéſilas n'eut aucune part à cette honte ; elle doit

(*a*) *Livrant au roi, avec la derniere injuſtice & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie.*) Antalcidas dit à Tiribaze, dans la premiere audience, que les Lacédémoniens ne ſe mettoient point en peine de défendre contre le roi la liberté des villes grecques d'Aſie, qu'il leur ſuffiſoit que les autres villes & les iſles fuſſent libres & indépendantes. Xénophon, liv. IV, pag. 420.

tomber toute entiere sur Antalcidas qui, étant l'ennemi juré d'Agésilas, hâta cette paix par toutes sortes de voies, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire & la réputation d'Agésilas. Cependant quelqu'un ayant dit en présence d'Agésilas, *que les Lacédémoniens Perſisoient*, il ne laissa pas de répondre: (*a*) *Dis plutôt que les Perſes Laconiſent.* Il fit plus encore; car en faisant de grandes menaces & en déclarant la guerre à tous ceux des Grecs qui refusoient de consentir à cette paix, il les força de s'y soumettre & de passer par tout ce que le roi de Perse voulut.

Mais en cela il se conduisit par une grande vue de politique; car il prit ce parti surtout (*b*) à cause des Thébains qui, étant obligés par un article de cette paix de laisser toute la Béotie libre & indépendante en seroient d'autant plus foibles si elle venoit à s'exécuter. Et il déclara bien manifestement que c'étoit là son intention, par ce qui arriva dans la suite. Car, après l'horrible action que commit Phœbidas, de s'emparer

(*a*) *Dis plutôt que les Perſes Laconiſent.*) Pour dire par-là que tout ce que le roi de Perse faisoit en cette occasion, tendoit à l'avantage des Lacédémoniens.

(*b*) *A cauſe des Thébains, qui, étant obligés de laiſſer toute la Béotie libre & indépendante, en ſeroient d'autant plus foibles.*) Car n'étant plus maîtres de la Béotie, toutes les villes pourroient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendroit à leurs intérêts, ce qui diminueroit d'autant les forces de Thebes. Xénophon a rapporté les articles de cette paix d'Antalcidas dans son cinquiéme livre, page 430.

en pleine paix de la citadelle de Thebes, appellée Cadmée, tous les Grecs en furent très-indignés; mais les Lacédémoniens le supportoient encore plus impatiemment que les autres; sur-tout ceux qui étoient opposés à Agésilas demandoient avec emportement à Phœbidas par quel ordre il avoit exécuté une si étrange perfidie, ne doutant point que le soupçon ne dût tomber uniquement sur lui.

Agésilas ne fit nulle difficulté de soutenir Phœbidas, & de dire hautement & devant tout le monde, *qu'il falloit regarder l'action en elle-même, & voir si elle étoit utile; car tout ce qui étoit expédient pour Lacédémone, il étoit beau de le faire de son propre mouvement, sans attendre les ordres de personne.* (a) Cependant dans tous ses discours il soutenoit toujours que la justice étoit la premiere de toutes les vertus, & que sans elle la valeur même n'est jamais utile; car si tous les hommes étoient justes, on n'auroit jamais besoin de la valeur. Et à ceux qui lui disoient, *c'est-là l'intention du grand roi,* il leur répondit: *Ce roi que vous appellez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* Sentiment très-digne & très-beau, qu'il faut toujours prendre la justice pour regle, &

(a) *Cependant dans tous ses discours il soutenoit toujours que la justice étoit la premiere de toutes les vertus.*) Il paroît par-là qu'Agésilas étoit persuadé qu'un homme d'état doit toujours vanter la justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays,

s'en ſervir comme de la meſure royale pour meſurer la grandeur.

Après la paix faite, le roi lui écrivit à lui en particulier des lettres pour lier amitié & hoſpitalité avec lui ; mais il ne voulut pas les recevoir, diſant, *que l'amitié publique ſuffiſoit, & que tant que celle-là duroit, on n'avoit pas beſoin d'une amitié particuliere.* Mais ces beaux ſentimens qu'il témoignoit dans ſes diſcours, il ne les ſuivoit pas dans ſes actions ; au contraire, il ſe laiſſoit très-ſouvent emporter à ſon ambition & à ſon obſtination opiniâtre ; il s'y abandonna ſur-tout contre les Thébains, lorſque, non content de ſauver Phœbidas, il perſuada encore à la ville de prendre ſur elle l'attentat qu'il avoit commis, de retenir la Cadmée & de mettre à la tête des affaires & du gouvernement de Thebes, Archias & Léontidas, par la trahiſon deſquels Phœbidas avoit ſurpris cette citadelle. Cela ne manqua pas de faire naître d'abord le ſoupçon que c'étoit Phœbidas qui avoit exécuté la choſe, mais que c'étoit Agéſilas qui l'avoit conſeillée ; & ce qui arriva dans la ſuite fit bien voir que ce ſoupçon étoit très-fondé. Car, après que les Thébains eurent chaſſé de la Cadmée la garniſon des Lacédémoniens & remis en liberté la ville de Thebes, Agéſilas, ſe plaignant hautement de ce que les Thébains avoient fait mourir Archias & Léontidas, qu'il appelloit polémarques ou gouverneurs, quoiqu'ils

fussent en effet de véritables tyrans, leur déclara la guerre. Et le roi Cléombrotus, qui regnoit alors à la place d'Agésipolis qui venoit de mourir, fut envoyé dans la Béotie avec une armée. (*a*) Car Agésilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans, & qui par les loix étoit dispensé d'aller à la guerre, étoit bien aise d'éviter cette expédition, ayant honte qu'après avoir fait la guerre quelque tems auparavant aux Phliasiens pour des bannis, on le vît encore marcher contre les Thébains pour des tyrans.

Il y avoit alors un Lacédémonien, appellé Sphodrias, qui étoit du parti opposé à Agésilas, & que Cléombrotus avoit laissé gouverneur de la ville de Thespies; homme qui ne manquoit ni d'audace ni d'ambition, mais dont la tête étoit toujours plus remplie de vaines espérances, que de sagesse & de bon sens. Cet homme, desireux de se faire un grand nom, & se persuadant que Phœbidas s'étoit rendu très-illustre & très-célebre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thebes, s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, si de son pur mouvement il se saisissoit du port de Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre.

(*a*) *Car Agésilas, qui étoit sorti de l'âge de puberté depuis quarante ans.*) J'ai conserve cette maniere de compter l'âge, parce que c'étoit ainsi que comptoient les Lacédémoniens.

(*a*) On prétend que ce fut une trame ourdie par Pelopidas & par Gélon qui étoient gouverneurs de la Béotie. Car ils lui envoyerent ſecrettement des hommes qui faiſoient ſemblant de favoriſer le parti des Lacédémoniens qui, louant & exaltant Sphodrias, comme le ſeul homme digne qu'on lui confiât une ſi haute entrepriſe, & le ſeul capable de l'exécuter, firent tant par leurs louanges, qu'ils enflammerent cet eſprit ambitieux & le porterent à ſe charger de cette commiſſion qui n'étoit ni moins injuſte ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant d'audace ni avec le même bonheur ; car étant parti la nuit de Theſpies dans l'eſpérance de ſurprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine de Thriaſie ; & l'on dit que ſes ſoldats, ayant vu quelques feux paroître ſur quelques temples de la ville d'Eleuſine, furent ſaiſis d'épouvante, qu'une frayeur divine s'empara de leur eſprit, & que lui-même, ſe voyant découvert, perdit toute ſon audace & s'en retourna honteuſement à Theſpies,

(*a*) *On prétend que ce fut une trame ourdie par Pélopidas & par Gélon, qui étoient gouverneurs de la Béotie.*) Car les Thébains, craignant qu'ils ne fuſſent les ſeuls à faire la guerre aux Lacédémoniens, firent gagner ce Sphodrias, gouverneur de Theſpies, pour lui faire commettre cet acte d'hoſtilité contre les Athéniens, afin de les exciter contre Lacédémone. C'eſt ce que Xénophon fait fort bien entendre dans ſon cinquiéme livre; mais il ne nomme ni Pélopidas ni Gélon. Plutarque a raconté cette hiſtoire dans la vie de Pélopidas.

ſe contentant d'emmener quelque méchant butin.

En même tems les Athéniens envoyerent des ambaſſadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces ambaſſadeurs trouverent que les ſeigneurs du conſeil n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athenes accuſer Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité pour lui faire ſon procès; mais il n'oſa comparoître & attendre l'iſſue de ce jugement, craignant la fureur de ſes citoyens qui n'oſoient regarder les Atheniens en face, & qui vouloient paroître ſe reſſentir comme eux de cette injuſtice, de peur d'être ſoupçonnés d'y avoir trempé.

Ce Sphodrias avoit un fils nommé Cléonyme, jeune, beau & bien fait. Archidamus, fils du roi Agéſilas, en étoit amoureux, &, comme on peut penſer, il partageoit avec lui toutes les peines & toutes les angoiſſes que lui cauſoit le danger où il ſe voyoit de perdre ſon pere; mais il n'oſoit paroître ouvertement pour lui, ni ſolliciter en ſa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi déclaré d'Agéſilas. Cependant Cléonyme l'étant allé trouver, & l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre ſon pere favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidamus fut trois ou quatre jours ſans oſer en parler à ſon pere qu'il craignoit; mais il le ſuivoit toujours dans un profond ſilence ſans le quitter d'un pas. Enfin l'affaire étant ſur le point d'être jugée, il s'enhardit & dé-

clara à Agéſilas que Cléonyme l'avoit prié d'intercéder auprès de lui pour ſon pere. Agéſilas, qui connoiſſoit la paſſion de ſon fils, ne travailla point à l'en détourner ; car Cléonyme, dès ſon enfance, avoit donné de grandes eſpérances qu'il ſeroit un jour un des plus honnêtes hommes de Sparte : mais il n'accorda rien non plus à ſes prieres & ne lui dit pas une ſeule parole qui pût lui faire eſpérer quelque grace & quelque douceur de ſa part. Il lui répondit ſeulement qu'il aviſeroit à ce qu'il ſeroit honnête & convenable de faire, & le quitta.

Archidamus, tout honteux, diſcontinua de voir Cléonyme, quoique juſques là il eût accoutumé de le voir pluſieurs fois le jour. Cela fit que les amis de Sphodrias déſeſpérerent de ſon affaire, juſqu'à ce qu'un jour un des intimes amis d'Agéſilas, nommé Etymocles, leur découvrit dans une converſation le véritable ſentiment d'Agéſilas. Il leur dit donc qu'Agéſilas blâmoit l'action de Sphodrias autant qu'elle le méritoit, mais qu'il tenoit Sphodrias pour un très-brave homme, & qu'il voyoit que Sparte avoit beſoin de ſoldats tels que lui. Car voilà les diſcours qu'Agéſilas tenoit tous les jours ſur cette affaire pour faire plaiſir à ſon fils. De ſorte que Cléonyme s'apperçut d'abord de l'empreſſement qu'Archidamus avoit eu à le ſervir, & que tous les amis de Sphodrias parurent & ſolliciterent pour lui avec plus de confiance. Car Agéſilas étoit le pere du

monde le plus tendre & le plus complaisant pour ſes enfans. On dit que, pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux & ſe divertiſſoit à aller à cheval ſur un bâton; & qu'ayant été ſurpris un jour en cet état par un de ſes amis, il le pria de n'en rien dire à perſonne, avant qu'il eût lui-même des enfans.

Sphodrias ayant été abſous à pur & à plein, les Athéniens n'eurent pas plutôt appris ce jugement, qu'ils ſe préparerent à la guerre. Ce qui attira un grand blâme ſur Agéſilas; car on lui reprochoit que, pour ſatisfaire un deſir puérile & inſenſé de ſon fils, il avoit empêché qu'on ne rendît un jugement très-juſte, & avoit rendu ſa ville coupable envers les Grecs des plus grands forfaits. Alors Agéſilas voyant que ſon collegue à la royauté, Cléombrotus, n'étoit pas diſpoſé à marcher contre les Thébains, & renonçant en cette occaſion au privilege de la loi qui le diſpenſoit d'aller à la guerre, quoiqu'il s'en fût déja ſervi, il ſe mit à la tête des troupes & ſe jetta dans la Béotie où il fit beaucoup de maux aux Thébains & en ſouffrit auſſi d'eux; de ſorte qu'Antalcidas, le voyant un jour fort bleſſé, lui dit: *Seigneur Agéſilas, vous recevez aujourd'hui un beau ſalaire de l'apprentiſſage que vous avez fait faire aux Thébains en leur enſeignant à combattre, ce qu'ils ne vouloient ni ne ſavoient faire avant vous.* En effet, on aſſure que les Thébains ſe ſurpaſſerent en cette

rencontre, & qu'ils parurent beaucoup plus aguerris qu'ils n'avoient jamais été, comme ayant été exercés & disciplinés par toutes les guerres que les Lacédémoniens leur avoient faites. C'est pourquoi l'ancien législateur Lycurgue, dans une des trois ordonnances qu'il avoit faites pour eux, & qu'il appelloit (*a*) *Rhetres*, leur avoit défendu de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre. Et ce fut cela même qui fit encourir à Agésilas la haine de tous les alliés de Sparte qui se plaignoient hautement, & qui alloient disant, *que ce n'étoit point pour aucune injure publique, mais par un emportement de colere & par une opiniâtreté obstinée qu'il cherchoit à perdre les Thébains. Qu'ils n'avoient que faire de se ruiner & de se consumer en marchant tous les ans de côté & d'autre à la suite d'une poignée de Lacédémoniens, eux qui étoient en si grand nombre.*

Agésilas, piqué de ce reproche, & voulant rabaisser cette présomption des alliés qui se croyoient si considérables, usa, dit-on, de cet artifice pour leur faire voir combien peu de gens de guerre ils étoient. Il ordonna que tous les alliés s'assissent d'un côté pêle-mêle, & que les Lacédémoniens s'assissent à part de l'autre côté. Cela étant exécuté, (*b*) il fit crier par un héraut, *que*

(*a*) Voyez la vie de Lycurgue.

(*b*) *Il fit crier par un héraut, que tous les potiers se*

*tous les potiers se levent*, & ils se leverent. Il fit appeller de même les forgerons, les charpentiers, les maçons & tous les autres artisans, les uns après les autres. Presque tous les alliés se leverent, au lieu qu'il ne se leva pas un seul Lacédémonien, car il leur étoit défendu d'apprendre & d'exercer aucun art méchanique; & alors Agésilas se prenant à rire: *Vous voyez, mes amis*, leur dit-il, *que nous envoyons en campagne bien plus de gens de guerre que vous.*

A son retour de Thebes, étant arrivé à Mégare, comme il montoit un jour du temple de Vénus au lieu où s'assembloient les magistrats dans la citadelle, tout-d'un-coup il sentit de grandes douleurs & de violentes convulsions de nerfs à sa jambe saine, qui devint en un moment fort enflée

*levent, & ils se leverent.*) Il y a beaucoup d'esprit & de force de sens dans cet artifice d'Agésilas. Il fait voir clairement que toutes les troupes des alliés n'étoient que des artisans, qui ne prenoient les armes que dans la nécessité; au lieu que les troupes des Lacédémoniens étoient de véritables soldats, qui, toute leur vie, n'apprenoient d'autre métier que celui de la guerre, ce qui est très-différent. Agésilas semble, en cette rencontre, avoir profité d'un artifice presque semblable d'Agamemnon, qui, dans le second livre de l'Iliade, pour faire voir combien les Grecs étoient supérieurs en nombre aux Troïens, dit, *que si les Troïens se mettoient d'un côté, que de l'autre les Grecs se rangeassent par dixaines, & que l'on prît un Troïen pour verser du vin à chaque dixaine des Grecs, il y auroit beaucoup de dixaines qui manqueroient d'échanson.* Car par cette image, ce prince ne veut pas seulement relever le nombre des Grecs, mais encore faire voir que les Troïens ne sont auprès d'eux que de vils esclaves, qui ne mériteroient que de leur servir d'échansons, comme cela a été judicieusement remarqué.

avec inflammation. Il parut que ce mal venoit de la grande quantité de ſang qui afluoit dans cette partie: c'eſt pourquoi un médecin de Syracuſe lui ouvrit ſur le champ la veine à la cheville du pied. D'abord les douleurs ceſſerent, mais le ſang coula avec tant d'abondance qu'on ne pouvoit l'étancher. Enfin il tomba en défaillance & fut long-tems en grand danger. Mais cette pamoiſon ayant arrêté le ſang, il fut porté à Lacédémone où il fut long-tems malade & hors d'état de ſervir.

Pendant ſa maladie il arriva de grands échecs aux Spartiates & ſur terre & ſur mer; (*a*) le plus conſidérable fut la perte de la bataille de Leuctres où ils furent vaincus par les Thébains. (*b*) Avant ce dernier échec, tous les Grecs étant d'avis qu'il falloit faire une paix générale, il arriva à Lacédémone de tous les endroits de la Grece des députés pour en convenir. Parmi ces députés étoit Epaminondas, homme très-célebre

(*a*) *Le plus conſidérable fut la perte de la bataille de Leuctres.*) Il y a une diverſe leçon, qui porte, *le plus conſidérable fut la perte de la bataille de Tégyre*, & Palmérius la croit la ſeule bonne, parce que la bataille de Leuctres ne ſe donna que long-tems après les échecs dont Plutarque parle. Mais par la ſuite il paroît qu'il ne faut rien changer au texte, & que Plutarque parle de la bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours après le traité de paix.

(*b*) *Avant ce dernier échec.*) J'ai ajouté ces paroles, qui ſont très-néceſſaires, pour éviter la confuſion, en empêchant qu'on ne croye que la bataille de Leuctres fut donnée avant la concluſion de la paix; car elle fut donnée vingt jours après la paix faite, comme Plutarque le dit plus bas.

pour sa grande érudition & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais qui n'avoit encore donné aucune preuve de sa grande capacité pour commander des armées. Cet homme, voyant que tous les autres députés fléchissoient sous Agésilas par le grand respect qu'ils avoient pour lui, il fut le seul qui osa parler avec une audace pleine de franchise. Il fit une harangue non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grece, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs, & leur remontrant (*a*) la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice; parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Agésilas donc, voyant que tous les Grecs étoient frappés de ce discours & qu'ils étoient prêts à s'y conformer, (*b*) demanda à Epa-

(*a*) *La nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable.*) Voici une grande leçon pour ces politiques aveugles, qui, dans les traités, veulent toujours mettre de leur côté les plus grands avantages, & qui ruinent par-là l'égalité, seule capable de rendre la paix ferme & durable.

(*b*) *Demanda à Epaminondas, s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante.*) Le nœud de tout ceci, c'est que les Thébains vouloient que tous les autres Grecs laissassent les villes libres, & tenir cependant la Béotie soumise à leurs loix; & les Lacédémoniens prétendoient de même que la Béotie fût libre, & être cependant maîtres de la Laconie, ce qui étoit injuste des deux côtés, car il falloit que tout fût égal; au-

minondas, *s'il eſtimoit qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Beotie libre & indépendante.* Epaminondas tout auſſi-tôt lui demanda à ſon tour avec beaucoup de vivacité & de hardieſſe, *s'il eſtimoit auſſi qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agéſilas, ſe levant de ſon ſiége, plein de colere, le preſſa de déclarer nettement, *s'il laiſſeroit la Béotie libre.* Et Epaminondas lui fit encore la même queſtion & lui demanda, *s'il laiſſeroit de ſon côté la Laconie libre.* Agéſilas en fut ſi irrité, & embraſſa avec tant de joie ce prétexte de rompre avec Thebes, que ſur le champ il effaça du traité d'alliance le nom des Thébains & leur déclara la guerre. Enſuite il ordonna à tous les autres députés de s'en retourner après qu'ils auroient ſigné & réglé tous les articles dont on pourroit convenir amiablement, & pour les autres ſur leſquels on ne pourroit s'accorder, de les décider par les armes; car il étoit bien difficile de vuider & d'aſſoupir tous leurs différends.

Il ſe trouva pendant ce tems-là que Cléombrotus étoit dans la Phocide avec une armée. Les éphores lui envoyerent ordre ſur l'heure de mener ſes troupes contre les Thébains, & ſans perdre un moment ils envoyerent par-tout pour aſſembler les forces de leurs alliés qui étoient très-fâchés de cette

trement celui qui auroit tenu ſes villes dans ſa dépendance, auroit eu un grand avantage ſur les autres.

guerre & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'osoient encore contredire les Lacédémoniens ni leur désobéir, (*a*) quoique cette guerre fût précédée de beaucoup de signes fâcheux & de très-mauvais présage, comme nous l'avons écrit dans la vie d'Epaminondas, (*b*) & que le Spartiate Prothoüs s'y opposât de tout son pouvoir. Agésilas ne voulut jamais y renoncer & la fit entreprendre de sa propre autorité, espérant bien avoir trouvé le temps favorable pour se venger des Thébains, toute la Grece étant libre & unie, & les Thébains seuls exclus du traité de paix. Et ce qui marque évidemment que cette guerre fut entreprise plutôt par un mouvement de colere, que par des motifs de justice & de raison, c'est le traité; car le traité de paix fut conclu à Lacédémone le quatorze du mois de Juillet;

(*a*) *Quoique cette guerre fût précédée de beaucoup de signes fâcheux & de très mauvais présage.*) On rapportoit que tous les temples de la Béotie s'étoient ouverts d'eux-mêmes; que les prêtresses avoient déclaré qu'une grande victoire se préparoit pour les Béotiens; que toutes les armes avoient disparu du temple d'Hercule, comme Hercule lui-même étant parti pour le combat. Xénophon ajoute que la plupart étoient persuadés que c'étoient-là des inventions des chefs.

(*b*) *Et que le Spartiate Prothoüs s'y opposât de tout son pouvoir.*) L'avis de ce Prothoüs étoit fort juste; il conseilloit de congédier les troupes selon leur serment, d'ordonner que toutes les villes porteroient leur contribution selon leur pouvoir dans le temple d'Apollon, & que l'on ne feroit la guerre qu'à ceux qui s'opposeroient à la liberté des villes; car par ce moyen ils auroient les dieux favorables, & les villes se joindroient à eux très-volontiers; mais on se moqua de cet avis. *Car*, ajoute Xénophon, *il semble que les dieux poussoient déja les Lacédémoniens à leur ruine.*

(*a*) & le cinq d'Août, c'eſt-à-dire, vingt jours après, les Lacédémoniens furent défaits à la bataille de Leuctres où ils perdirent mille naturels Spartiates tués ſur la place, & où leur roi même Cléombrotus fut tué au milieu de ſes plus braves guerriers qui mordirent tous la pouſſiere autour de lui. De ce nombre fut le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui, ayant été abattu trois fois devant le roi, & s'étant relevé trois fois, fut enfin achevé en combattant généreuſement devant ſon prince juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

Ce grand échec étant donc arrivé aux Lacédémoniens contre l'attente de tout le monde, & aux Thébains cet avantage ſi grand & ſi glorieux, que jamais Grecs, combattant contre des Grecs, n'en ont remporté un pareil, il n'y a perſonne qui n'eſtime & n'admire autant la magnanimité & le courage de la ville vaincue que de celle qui a vaincu. Xénophon dit quelque part que les paroles des gens de bien, même celles qui leur échappent à table dans le vin & au milieu de leurs jeux & de leurs plaiſirs, ſont toujours dignes de mémoire, & il a raiſon; mais il n'y a pas moins de plaiſir & d'utilité, ou pour mieux dire, (*b*) il y en a beaucoup

(*a*) La ſeconde année de l'olympiade CII, 369 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) *Il y en a beaucoup davantage à remarquer & à conſidérer ce que les gens de bien diſent & font.*) Car ces exemples donnés dans des états ſi violens, font ſur nous une impreſſion très-vive, qui excitant dans notre ame l'admiration pour une ſi grande vertu, nous rend capables de l'imiter.

davantage à remarquer & à considérer ce que les gens de bien disent & font, & la fiere contenance qu'ils tiennent dans la mauvaise fortune. La ville de Sparte célébroit alors une grande fête, & elle étoit pleine d'étrangers que la curiosité y avoit attirés ; car les chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles combattoient tout nuds en plein théatre. Dans ce moment les couriers arriverent de Leuctres, avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils eussent bien compris d'abord que leurs affaires étoient entiérement ruinées & qu'ils avoient absolument perdu l'empire de la Grece, ne permirent pourtant ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de changer l'appareil & la décoration de la fête, mais ils envoyerent dans toutes les maisons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurerent au théatre à faire continuer les danses & les jeux jusqu'à la fin.

Le lendemain matin chacun sachant déja tous ceux qui étoient sauvés & tous ceux qui étoient morts, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluoient & s'embrassoient les uns les autres avec un visage content & pleins de magnanimité & de joie. Au lieu que les peres & les parens de ceux qui étoient échappés se tenoient cachés dans leurs maisons comme dans un deuil, & si quelqu'un d'eux étoit forcé de sortir pour ses affaires, il paroissoit avec une figure,

une voix & un regard qui marquoit sa tristesse & son abattement, & marchoit tout en double & courbé, comme n'osant lever la tête. Cette différence se remarquoit encore mieux dans les femmes; car celles qui attendoient leurs fils de retour du combat, on les voyoit tristes, abattues & dans le silence; & celles dont les fils avoient été tués, on les voyoit courir avec empressement aux temples pour rendre grâces aux dieux, & se visiter les unes les autres avec beaucoup de gaieté, en se félicitant de leur gloire.

Cependant le peuple voyant que ses alliés l'abandonnoient, & s'attendant bien qu'Epaminondas, après une si grande victoire qui relevoit ses espérances & enflammoit son ambition, se jetteroit au plutôt dans le Péloponese, (*a*) commença à rappeller dans sa mémoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un roi boiteux, comme étoit Agésilas. Il se fait sur cela un scrupule de conscience qui le jette dans le découragement & dans la frayeur d'avoir offensé les dieux, comme si leur ville n'étoit tombée dans ce malheur, que parce que, chassant du trône un roi entier & ferme sur ses deux pieds, ils y avoient placé un

(*a*) *Commença à rappeller dans sa mémoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un roi boiteux.*) Cela est très-ordinaire dans les malheurs publics; le peuple ne manque jamais de rechercher ce qui peut les avoir attirés; & la superstition toujours timide, le porte très-souvent à les imputer à des causes très-innocentes.

roi boiteux, ce que les dieux leur avoient ordonné d'éviter sur toutes choses. Cependant, à cause de ses grandes qualités, de sa vertu & de sa réputation, non-seulement ils l'avoient pris pour leur roi & l'avoient mis à la tête de leurs armées, mais dans toutes les difficultés qui survenoient dans leurs affaires civiles & dans le gouvernement, ils avoient recours à lui comme à un excellent médecin, & le prenoient pour arbitre en toutes choses, se rapportant de tout à sa décision. Et c'est ce qu'ils firent encore en cette rencontre au sujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille & qu'on appelle à Sparte *tresantas* (*a*); car, comme ils étoient en grand nombre & des plus puissans de la ville, ils n'osoient pas leur faire souffrir les peines ordonnées par les loix, de crainte que le désespoir ne les portât à remuer & à susciter quelques nouveautés dans la ville. Car non-seulement les fuyards sont exclus de toutes sortes de charges & d'emplois, mais c'est encore une honte horrible de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux. Tous ceux qui les rencontrent sur leur chemin peuvent les frapper, & ils sont forcés de le souffrir. De plus ils sont obligés d'aller dans les rues, vêtus pauvrement & salement de méchantes robes toutes rapiécées de lambeaux de diverses couleurs. Il faut qu'ils se fassent raser la moitié de la barbe & qu'ils nourrissent l'autre moitié. Il y

(*a*) C'est-à-dire, *ceux qui ont eu peur*.

avoit donc un grand danger de ſouffrir dans Sparte tant de gens ſi diffamés, & de les y ſouffrir dans un tems où elle avoit beſoin d'un ſi grand nombre de gens de guerre.

Dans cet embarras ils choiſiſſent Agéſilas pour légiſlateur; & lui, ſans rien ajouter aux loix & ſans en rien retrancher, ſans y rien changer, il alla à l'aſſemblée des Lacédémoniens & dit en plein conſeil, *que pour ce jour il falloit laiſſer dormir les loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité.* Par ce peu de mots il conſerva à Sparte ſes loix entieres, & lui rendit ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être déshonorés. En même tems, pour guérir l'abattement & le découragement où ces jeunes gens étoient tombés, il entra en armes dans l'Arcadie. Véritablement il eut grand ſoin d'éviter d'en venir à un combat; il s'attacha ſeulement à quelque petite place des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le plat-pays; ce qui réjouit un peu Sparte & ranima ſes eſpérances, comme ſon ſalut n'étant pas entiérement déploré.

Bientôt après, Epaminondas entra dans la Laconie avec toutes les forces de ſes alliés qui montoient à quarante mille hommes de pied, ſans compter les troupes armées à la légere, & la tourbe de ceux qui ſuivoient ſans armes, ſeulement pour piller. Car, tout compté, il étoit entré dans la Laconie juſqu'à ſoixante-dix mille hommes. (*a*) Il y avoit

(*a*) *Il y avoit alors ſix cens ans que les Doriens s'étoient*

alors six cens ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone; (*a*) & depuis tout ce tems-là c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres : auparavant jamais aucun n'avoit osé y mettre le pied. Les Thébains & leurs alliés, trouvant donc un pays tout neuf & auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagerent & le pillerent jusqu'à la riviere d'Eurotas & jusqu'à la ville, sans que personne sortît pour les en empêcher. Car, comme l'écrit Théopompe, Agésilas ne voulut pas que les Lacédémoniens s'opposassent à ce torrent & à ce tourbillon de guerre; mais se contentant de distribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans, ses meilleures troupes, & de bien assurer tous les postes, il supportoit les menaces & toutes les paroles hautaines & fieres des Thébains qui le défioient en l'appellant par son nom, & qui le pressoient de se présenter pour défendre son pays, lui qui avoit seul causé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui affligeoit encore davantage Agésilas, c'étoient les mouvemens tumul-

*établis à Lacédémone.*) Auparavant Lacédémone étoit habitée par des peuples ramassés, qui avoient suivi les fils d'Hercule, ses premiers fondateurs.

(*a*) *Et depuis tout ce tems-là, c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis sur leurs terres.*) Voilà un long espace de tems. Il y a peu de villes considérables dans le monde qui puissent se vanter d'une si longue tranquillité. Cela confirme bien l'éloge que Platon a donné à Sparte, *qu'elle étoit comme le temple des Furies, dont on n'osoit approcher.*

tueux & les troubles qui s'excitoient dans la ville, les plaintes & les allées & venues des vieillards qui étoient au déſeſpoir de voir ce qu'ils voyoient; & des femmes qui ne pouvoient demeurer en repos & qui devenoient entiérement forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, & en voyant les embraſemens qu'ils excitoient aux environs & qui éclairoient juſques dans leurs portes. A cela ſe joignoit encore la douleur de voir ternir ſa réputation, en ce qu'ayant reçu une ville très-grande & très-puiſſante, il voyoit toute la gloire & toute la dignité de cette ville diminuer & dépérir entre ſes mains; & il avoit encore un ſecret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit ſouvent uſé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Auſſi dit-on à ce propos qu'un Athénien, diſputant un jour contre Antalcidas ſur la valeur des deux peuples, & donnant la préférence à ſon pays, lui dit: *Nous vous avons pluſieurs fois chaſſé des bords de Céphiſe. Il eſt vrai*, lui répondit Antalcidas, *mais nous ne vous avons jamais chaſſé des bords de l'Eurotas.* Un autre Spartiate, mais des plus obſcurs, répondit de même à un habitant d'Argos. Celui-ci lui ayant dit: *Pluſieurs de vos Spartiates ſont enterrés dans les terres d'Argos*, il lui répondit vivement, *mais aucun de vos Argiens n'eſt enterré dans les terres de Sparte.*

On dit qu'Antalcidas étoit alors éphore & qu'il envoya ſecrettement ſes enfans à Cy-

there (*a*), dans la crainte que Sparte ne fût prise. Mais Agésilas, voyant que les ennemis se mettoient en devoir de passer l'Eurotas & de pénétrer jusques dans la ville, abandonna tout le reste; & se contentant de défendre le milieu qui étoit une hauteur, il mit au-devant ses troupes en bataille. Par bonheur l'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvoient plus de peine & plus de difficulté à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrerent à Agésilas, qui, après l'avoir regardé long-tems & l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot, *ô l'entreprenant homme!* Toute l'ambition d'Epaminondas étoit de donner un combat dans la ville même & d'y ériger un trophée; mais, n'ayant jamais pu attirer Agésilas & le faire descendre de ses hauteurs, il prit le parti de se retirer, & fit encore le dégât dans la campagne.

Cependant à Lacédémone, environ deux cens mutins qui couvoient depuis long-tems un mauvais dessein, & qui n'attendoient que l'occasion de faire éclater leur perfidie, s'étant ligués, se saisirent d'un quartier de la ville, appellé *Issorium*, où étoit le temple de Diane, & qui étoit un lieu fort d'assiette & difficile à forcer. Les Lacédémoniens vouloient les y aller attaquer à la chaude. Mais

(*a*) Isle au bas de la Laconie, au-dessus de Malée.

Agésilas,

Agéſilas, qui craignoit que cela ne fît éclore quelque nouveauté dangereuſe, commanda à ſes troupes de ſe tenir en repos; & lui, en ſimple cappe, ſans armes, & ſuivi d'un ſeul domeſtique, il alla à eux en criant: (a) *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné; car je ne vous ai pas commandé de vous retirer en cet endroit, ni tous enſemble, mais les uns là & les autres ici*, en leur montrant différens quartiers de la ville. Ces mutins, l'entendant parler de la ſorte, furent ravis; car ils ſe perſuaderent que leur deſſein étoit caché, & ſe ſéparant en deux bandes, ils allerent ſe placer dans les lieux qu'Agéſilas leur avoit marqués. En même tems Agéſilas faiſant venir des troupes, fit occuper le poſte d'Iſſorium, & envoya prendre environ quinze de ces mutins, qu'il fit mourir la nuit ſuivante.

Bientôt après il découvrit une autre conjuration beaucoup plus grande & un complot de grand nombre de Spartiates qui s'aſſembloient toutes les nuits dans une certaine maiſon pour chercher les moyens de changer le gouvernement. Il étoit très-difficile de leur

(a) *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné.*) Cette prudence d'Agéſilas étoit pleine d'audace, mais elle étoit preſque sûre du ſuccès. Des mutins ne ſont preſque jamais aſſez ameutés ni aſſez fermes pour exécuter leur deſſein, dans un moment qu'ils n'attendent point; & ſurpris d'un côté de la préſence de leur général, & ravis de l'autre d'être ignorés, ils obéiſſent & remettent à un autre tems ce qu'ils n'ont pas la force d'exécuter ſur l'heure, parce que cette heure n'eſt pas la leur. L'hiſtoire préſente des occaſions où cela a été imité avec ſuccès.

faire le procès dans un si grand trouble, & très-dangereux de négliger leur mauvais dessein.

Agésilas, après en avoir communiqué avec les éphores, (*a*) les fit mourir sans aucune formalité de justice, ce qui jusques-là étoit sans exemple à Sparte, où l'on n'avoit jamais fait mourir personne sans lui avoir fait son procès.

Un grand nombre de voisins de Sparte, & quantité d'Ilotes qu'on avoit enrôlés, désertoient tous les jours & passoient aux ennemis, ce qui abattoit extrêmement le courage des autres. Agésilas, pour empêcher ce découragement, ordonna à ses domestiques d'aller tous les matins avant le point du jour à toutes les paillasses, d'y prendre les armes de ces déserteurs, & de les cacher afin qu'on en ignorât le nombre.

On ne sait pas bien précisément en quel tems les Thébains quitterent la Laconie; les uns disent qu'ils se retirerent quand l'hiver fut venu, & que les Arcadiens, pressés par la mauvaise façon, eurent commencé à décamper & à défiler en désordre. Les autres assurent qu'ils y demeurerent encore trois mois, & qu'ils acheverent de fourrager &

(*a*) *Les fit mourir sans aucune formalité de justice.*) On a beaucoup disputé sur ce cas-ci, pour savoir si l'on peut justement faire mourir des conjurés sans aucune formalité de justice. Le salut de l'état est la premiere regle & la loi souveraine. Dans les crimes qui le regardent, il est nécessaire quelquefois de se dispenser de ces longues formalités, lorsque le tems presse, & qu'il est dangereux de différer.

de ruiner tout le pays. Théopompe écrit que les gouverneurs des Béotiens ayant déja donné l'ordre du départ, il arriva dans leur camp un Spartiate, nommé Phryxus, qui leur apportoit de la part d'Agéſilas dix talens pour prix de leur retraite. De ſorte qu'en exécutant ce qu'ils avoient réſolu, ils reçurent encore de leurs ennemis dix talens pour les frais de leur marche. (*a*) Mais pour moi je ne comprends pas comment cette particularité auroit été ignorée de tous les autres hiſtoriens, & ſue de Théopompe ſeul. Ce qu'il y a de certain, & dont tout le monde convient également, c'eſt qu'Agéſilas fut la ſeule cauſe du ſalut de Sparte; parce que, renonçant à ſes deux paſſions les plus naturelles & les plus enracinées en lui, à ſon ambition & à ſon obſtination, il ne chercha que la ſûreté dans les affaires & ne travailla qu'à ſe maintenir. Véritablement il ne releva pas la puiſſance ni la gloire de ſa ville; (*b*) il ar-

(*a*) *Mais pour moi je ne comprends pas comment cette particularité.*) Plutarque s'oppoſe à cette particularité, rapportée par Théopompe, par la ſeule raiſon qu'il n'y a que lui qui en parle; mais il y en a encore une autre plus forte à mon avis, c'eſt que cette particularité eſt ridicule en toutes manieres. Agéſilas auroit-il envoyé de l'argent aux Thébains pour le prix de leur retraite, lorſqu'ils avoient déja donné l'ordre pour leur départ, & qu'on voyoit qu'ils alloient ſe mettre en marche, & leur auroit-il envoyé dix talens? Le tems & le prix banniſſent toute vraiſemblance.

(*b*) *Il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien ſain, qui, toute ſa vie, s'eſt accoutumé à un régime très-exact & très-compaſſé, la moindre faute le perd.*) Ceci eſt tiré des livres d'Hippocrate, qui enſeigne qu'il eſt dangereux pour les corps bien ſains de s'accoutumer à un régime très-exact, & à ne boire, par exemple, que de l'eau la plus ſaine,

riva à Sparte ce qui arrive à un corps bien sain, qui toute sa vie s'est accoutumé à un régime très-exact & très-compassé, la moindre faute le perd ; de même le plus petit changement suffit pour perdre & ruiner toute la félicité de cette ville. Et ce n'est point sans raison, car ce gouvernement ayant toujours été bien constitué pour la paix, la vertu & la concorde, dès qu'ils voulurent y ajouter de nouveaux états & des dominations acquises par la force, (*a*) dont leur législateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une ville qui veut vivre heureuse n'a aucun besoin, ils déchurent de leur premiere splendeur & se perdirent.

En ce tems-là Agésilas avoit entiérement renoncé à la guerre à cause de son grand âge. Mais son fils Archidamus, ayant reçu un grand secours que lui envoyoit le tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les

parce que pour peu qu'on s'écarte de ce régime, qu'on ne peut pas toujours observer, on en reçoit un préjudice considérable.

(*a*) *Dont leur législateur Lycurgue étoit très-persuadé qu'une ville, qui veut vivre heureuse, n'a aucun besoin.*) Plutarque nous a dit lui-même, dans la vie de Lycurgue, que ce législateur, *persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu, régla & composa la sienne, de maniere qu'elle pût être toujours libre, toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les maximes de la vertu*, ce qui vaut mieux que toutes les forces suffisantes pour la rendre maîtresse du monde entier : principe que Platon a prouvé d'une maniere très-forte & très-solide dans son *premier Alcibiade*, où il fait voir que les villes, pour être heureuses, n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsenaux, ni de troupes, ni de grandeur, & qu'elles n'ont besoin que d'une seule chose, c'est-à-dire de vertu. Tome I, page 354, de ma seconde édition.

Arcadiens dans une bataille, qui fut appellée *la bataille ſans larmes*, car il ne perdit pas un ſeul homme & tua beaucoup de monde aux ennemis.

Cette victoire fit voir, plus que toute autre choſe, la grande foibleſſe de Sparte ; car auparavant les Spartiates regardoient comme une choſe ſi ordinaire & ſi sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que dans leurs plus glorieux ſuccès ils ne ſacrifioient aux dieux pour leur rendre graces de leur victoire, qu'un ſimple coq. Ceux qui avoient combattu ne ſe vantoient point & ne ſe glorifioient point comme d'une choſe bien merveilleuſe ; & ceux qui en apprenoient la nouvelle ne s'en réjouiſſoient point exceſſivement ; car même après le gain de la bataille de Mantinée, que Thucydide a décrite (*a*), les éphores ne firent d'autre préſent à celui qui en porta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de chair du repas public pour l'en remercier. Mais, quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, perſonne ne put ſe contenir ni demeurer dans la ville. Son pere ſortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie & de tendreſſe ; il étoit ſuivi des officiers & des magiſtrats ; la foule des vieillards & des femmes deſcendit juſqu'aux bords de la riviere, en tendant les mains au ciel & en remerciant les dieux, comme ſi ce jour-là Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & revu,

(*a*) Dans le cinquiéme livre.

pour la premiere fois, ſes anciens beaux jours. Car auparavant on dit que les maris mêmes n'oſoient regarder leurs femmes en face, à cauſe de la honte qu'ils avoient de toutes les pertes qu'ils avoient faites. Et quand Epaminondas ſe mit à rebâtir la ville de Meſſene, & que ſes anciens habitans y accouroient de tous côtés pour la repeupler, jamais ils n'oſerent ſe préſenter en bataille pour l'empêcher, quoiqu'ils en fuſſent très-fâchés, & qu'ils conſervaſſent un très-grand reſſentiment contre Agéſilas, de ce qu'après avoir joui ſi long-tems d'un pays qui n'étoit pas de moindre étendue que toute la Laconie, & qui ne cédoit aux meilleurs endroits de la Grece ni en bonté ni en fertilité du terroir, ils l'avoient perdu ſous ſon regne. Voilà pourquoi Agéſilas refuſa d'accepter la paix que lui offroient les Thébains, ne voulant pas leur abandonner de parole ce qu'ils occupoient déja de fait. Mais en diſputant ainſi contr'eux avec opiniâtreté, non-ſeulement il ne recouvra point ce qu'il vouloit r'avoir, mais il penſa perdre Sparte par un ſtratagême qu'on employa contre lui. Car après que les Mantinéens (*a*) ſe furent ſéparés de l'alliance des Thébains, & qu'ils eurent envoyé demander du ſecours à Lacédémone, Epaminondas, averti qu'Agéſilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, partit une nuit de Tegée (*b*) à

(*a*) Mantinée, ville d'Arcadie.
(*b*) Tegée, ville d'Arcadie.

l'insu des Mantinéens avec son armée, & marcha droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agésilas; de sorte que peu s'en fallut qu'il ne prît d'emblée la ville, qui étoit vuide & sans défense. Mais un certain Euthynus de Thespies, comme l'écrit Callisthene, ou comme l'assure Xénophon (*a*), un certain Crétois ayant informé en diligence Agésilas de ce qui se passoit, Agésilas envoya sur l'heure un cavalier avertir la ville, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas & marcher contre la ville. Agésilas fit face par-tout & se défendit avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la premiere fois, le tems de se ménager & de se précautionner seulement, mais qu'il falloit payer d'audace & combattre en désespéré; moyens dont il ne s'étoit jamais servi & auxquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger; car, par ce désespoir & par cette audace, il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Il éleva un trophée de sa victoire, & fit voir aux enfans & aux femmes (*b*) les

(*a*) Dans son septiéme livre.

(*b*) *Les Lacédémoniens, qui payoient à leur patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation.*) Plutarque entre ici dans les vues de Platon, qui enseigne que la valeur n'est pas le fruit de la nature seule, & qu'elle est l'effet de l'éducation. Il n'y a jamais eu d'éducation plus propre à former de braves gens que celle de Sparte. Plutarque fait voir

Lacédémoniens qui payoient à leur patrie un très-beau & très-digne salaire de leur éducation; & à la tête de tous ces braves, son fils Archidamus, qui faisoit des merveilles de sa personne, & qui, poussé par son courage & soutenu par la grande agilité de son corps, prenant de petites rues détournées, se portoit très-promptement dans tous les endroits où le danger étoit le plus grand, & se présentant par-tout avec une poignée de gens, arrêtoit par-tout l'ennemi & lui faisoit tête.

Dans cette mêlée, Isadas, fils de Phœbidas, fut un spectacle très-beau & très-admirable non-seulement pour ses citoyens, mais encore pour les ennemis. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, & dans l'âge qui est justement la fleur de la jeunesse, lorsque les hommes passent de l'enfance à l'âge de puberté. Il étoit sans armes, sans habits, tout nud, le corps tout reluisant d'huile, & tenoit d'une main une pique & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueusement hors de sa maison, & fendant la presse des Spartiates qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte partout des coups mortels & renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa furie. Il ne reçut pourtant aucune blessure, soit que Dieu prît plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur, soit qu'il eût paru aux ennemis quelque

aussi par ce passage, que la valeur doit être réservée pour le service de la patrie, comme une dette qu'on est obligé de lui payer.

être plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat les éphores lui décernerent une couronne pour honorer ſes exploits, mais qu'enſuite ils le condamnerent à une amende de mille drachmes (*a*), pour avoir oſé s'expoſer ſans armes à un ſi grand danger.

Quelques jours après il y eut une ſeconde bataille devant la ville de Mantinée, où Epaminondas, après avoir renverſé les premiers rangs des Lacédémoniens, comme il s'opiniâtroit à les pourſuivre, (*b*) un Spartiate, nommé Anticratès, tournant viſage tout-à-coup & l'attendant de pied ferme, le perça de ſa pique, ſelon Dioſcoride, & ſelon d'autres, de ſon épée, ce qui paroît plus fondé; car encore aujourd'hui à Sparte les deſcendans de cet Anticratès ſont appellés *Machairionides*, comme ayant véritablement tué Epaminondas avec l'épée. Cette action parut ſi grande & ſi merveilleuſe à cauſe de la frayeur qu'on avoit d'Epaminondas, qu'on lui décerna à lui de grands honneurs & de grandes récompenſes, & à toute ſa race, à perpétuité, un affranchiſſement de tous impôts & de toutes charges publiques; immunité dont jouit encore de notre tems (*c*) Callicratès, un de ſes deſcendans.

(*a*) Cinq cens livres.

(*b*) *Un Spartiate, nommé Anticratès, tournant viſage tout-à-coup, le perça de ſa pique.*) Diodore de Sicile attribue cet exploit au fils de Xénophon, à Grillus, qui ne jouit pas long-tems de ſa victoire, car il fut tué ſur le champ; mais le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

(*c*) Près de cinq cens ans après ſa conceſſion.

Après cette bataille & la mort d'Epaminondas, les Grecs ayant fait la paix avec les Lacédémoniens, Agéſilas voulut exclure du traité les Meſſéniens, & les empêcher de jurer avec les autres cette paix, parce qu'ils n'avoient point de ville. Mais tous les autres vouloient les y comprendre & recevoir leur ſerment. C'eſt pourquoi les Lacédémoniens ſe ſéparerent des autres Grecs, & furent les ſeuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'eſpérance qu'ils recouvreroient bientôt tout le pays de la Meſſene. Cela fit regarder Agéſilas comme un homme violent, opiniâtre & inſatiable de guerres, en ce que rejettant cette paix générale, & la faiſant comme crouler par ſes menées, il ſe précipitoit encore, faute d'argent, dans la néceſſité de tourmenter ſes amis & ſes citoyens, d'emprunter de groſſes ſommes & de faire de groſſes impoſitions & de grandes taxes; (*a*) au lieu qu'il devoit bien plutôt mettre fin à tous ces maux, puiſque le tems en étoit venu & qu'il en trouvoit une occaſion favorable. Cela valoit bien mieux qu'après avoir perdu une ſi grande puiſſance qui étoit devenue ſi formidable, & après s'être vu dépouiller de tant de villes & de

(*a*) *Au lieu qu'il devoit bien plutôt mettre fin à tous ces maux.*) Ce jugement de Plutarque mérite l'attention des princes & des états. Il vaut infiniment mieux profiter d'une occaſion favorable de faire la paix, que de replonger les peuples dans des malheurs inévitables pour recouvrer un pays, riche à la vérité, mais dont toutes les richeſſes ne ſauroient les dédommager des maux qu'ils auront ſoufferts par la continuation de la guerre.

l'empire de la terre & de la mer, de regimber & de se débattre pour se remettre en possession des richesses de Messene & des revenus de tout son pays.

(*a*) Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, général des Egyptiens ; car on regardoit comme une indignité affreuse, qu'un homme qui passoit pour le plus grand personnage de la Grece, & qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, prêtât son corps à un Barbare qui s'étoit même révolté contre le roi son maître, & qu'à l'appétit de quelque argent il lui eût soumis sa gloire & sa réputation, en faisant sous lui la fonction d'officier mercenaire, & de capitaine d'étrangers soudoyés. Si à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit alors, & le corps tout rompu de blessures, il se fût encore chargé d'une belle & glorieuse expédition pour la liberté de la Grece, cette ambition n'auroit pourtant pas été entierement irrépréhensible

(*a*) *Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, général des Egyptiens.*) Mais cette action d'Agésilas n'est point du tout blâmable, de la maniere dont Xénophon, auteur contemporain, la raconte. Il dit qu'Agésilas, voyant que Tachos, roi d'Egypte, avec de grandes forces se préparoit à faire la guerre au roi de Perse, vit avec plaisir que ce prince le demandoit pour général de ses troupes. Car, par ce moyen, il espéroit qu'il marqueroit au roi Tachos sa reconnoissance pour tous les services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, qu'il feroit rendre la liberté aux villes grecques d'Asie, & qu'il se vengeroit des anciennes injures que le roi de Perse avoit faites aux Lacédémoniens, & de celle qu'il venoit de leur faire tout fraîchement, en les forçant d'abandonner Messene, quoiqu'il se dît leur allié. On peut voir la suite dans cet historien, pag. 524, 525.

dans un âge si avancé; (a) car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le tems & la saison propre qui le produisent; ou plutôt les belles choses ne different des laides que par la médiocrité, la vertu consistant toujours dans un certain milieu éloigné des deux extrêmités contraires. Mais Agésilas ne faisoit pas toutes ces réflexions, il ne regardoit comme indigne aucun service que l'on rendit au public; il regardoit plutôt comme indigne de lui de vivre inutile, sans action & sans mouvement dans sa ville, & d'y attendre tranquillement la mort. C'est pourquoi ayant assemblé beaucoup de troupes mercenaires avec l'argent que Tachos lui avoit envoyé, & équippé plusieurs vaisseaux, il s'embarqua, ayant avec lui, comme auparavant, trente Spartiates qui composoient son conseil.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux capitaines du roi & les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir & pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement à cause de la grande attente qu'avoient excitée le nom & la réputation d'Agésilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir; mais lorsqu'ils ne virent

(a) *Car tout ce qui est beau, il faut que ce soit le tems & la saison propre qui le produisent.*) Cela est vrai en certain sens, mais non pas en tout. Car je ne crois pas que jamais l'âge puisse dispenser un homme d'état, un général d'armée, de profiter d'une occasion de rendre un grand service à son pays, quand ses forces répondent à un dessein si juste & si louable.

aucun éclat, aucune magnificence ni sur sa personne ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard couché sans façon sur l'herbe près de la mer, & un vieillard d'une chetive mine, petit de corps, sans aucune apparence & vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossiere, il leur prit une envie demesurée de rire & de se moquer; & ils disoient entr'eux que c'étoit-là véritablement ce qu'enseignoit la fable, *qu'une montagne fut un jour en travail, & qu'après de grandes tranchées elle accoucha d'une souris.*

Mais ils furent encore bien plus surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, quand on lui apporta les présens & les rafraîchissemens qu'on présente d'ordinaire aux étrangers qu'on veut honorer, & qu'ils virent qu'il ne prit que les farines, les veaux & les oisons, qu'il refusa les confitures, les pâtisseries & les parfums; & que, comme on le pressoit & qu'on le conjuroit de les recevoir, (*a*) il leur dit *de les porter aux Ilotes ses esclaves.* Théophraste écrit que, de tout ce qu'il vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaisir que la plante appellée *papyrus* qui est si propre à faire des couronnes, à cause de la finesse & de la soupleſſe de son écorce dont on fait des bandelettes; & que, quand il partit d'Egypte, il en demanda au roi & en emporta avec lui.

(*a*) *Il leur dit de les porter aux Ilotes ses esclaves.*) Ces Egyptiens étoient trop énervés par le luxe & par la mollesse pour sentir la force de ce mot. Il seroit à souhaiter que des peuples plus aguerris que les Egyptiens, la sentissent aujourd'hui, & qu'ils en vouluſſent profiter.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, & qu'il eut joint ſes troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas général de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, mais ſeulement des troupes étrangeres; que Chabrias l'Athénien fut fait général des troupes de mer, & que Tachos ſe déclara généraliſſime. Voilà le premier ſujet de déplaiſir qu'eut Agéſilas. Ce déplaiſir augmenta infiniment quand il ſe vit obligé de ſupporter la vanité inſenſée & la folle arrogance de cet Egyptien, & qu'il voulut marcher avec lui contre la Phénicie, cédant & pliant ſous ce joug contre ſa dignité & contre ſon naturel. Mais bientôt il trouva une occaſion de ſe relever; car Nectanebos, propre neveu (*a*) de Tachos, & qui commandoit une grande partie de l'armée, ſe révolta contre lui & fut déclaré roi par les Egyptiens.

D'abord il envoya des ambaſſadeurs à Agéſilas pour le prier de venir à ſon ſecours; il fit les mêmes ſemonces à Chabrias, & leur promit à tous deux de grandes récompenſes. Tachos, en ayant été averti, eut recours aux prieres, & les conjura de ne pas l'abandonner. Chabrias fléchi tâchoit encore de retenir Agéſilas & de le porter à demeurer ferme dans le parti de Tachos, en le conſolant ſur tous ſes griefs, & en lui faiſant des remontrances. Mais Agéſilas lui répondit: *Seigneur Chabrias, comme vous êtes venu ici de votre propre mouvement, vous êtes libre, & vous pouvez*

(*a*) Selon Diodore, Nectanébos étoit fils de Tachos.

*prendre le parti qu'il vous plaira ; mais moi, j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur général. Je commettrois donc une action très-mauvaise & très-injuste si j'allois faire la guerre à ceux au service desquels j'ai été envoyé, à moins que ma patrie ne me donne des ordres contraires.* En même tems il envoya de ses officiers à Sparte avec des instructions pour accuser Tachos & pour défendre & justifier Nectanebos. Ces deux rois y envoient aussi de leur côté des ambassadeurs pour briguer la faveur & l'appui des Spartiates ; l'un comme leur ancien ami & allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection pour leur ville, & qui par reconnoissance leur seroit encore à l'avenir plus affectionné.

Les Lacédémoniens, après avoir entendu les raisons de part & d'autre, répondirent publiquement aux ambassadeurs Egyptiens, *qu'Agésilas pourvoiroit à tout.* Et en particulier ils lui écrivirent *de faire tout ce qu'il trouveroit de plus utile & de plus expédient pour Sparte.* Agésilas n'eut pas plutôt reçu cet ordre, que, prenant ces soldats soudoyés qu'il avoit amenés de Grece, il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si horrible du voile de l'utilité publique. Mais que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste & le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens faisant consister la plus

grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui eſt utile à leur pays, ils n'apprennent & ne connoiſſent d'autre juſtice que ce qui leur paroît pouvoir ſervir à augmenter la grandeur de Sparte & à étendre ſa domination.

Le roi Tachos, ſe voyant donc abandonné par ces troupes étrangeres, prit la fuite; mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre prince qui, s'étant révolté contre Nectanebos, ſe fit déclarer roi; & ayant aſſemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour raſſurer Agéſilas, lui diſoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre, mais que c'étoient des troupes ramaſſées, & la plupart gens de métiers qui, n'ayant aucune connoiſſance de l'art de la guerre, étoient très-mépriſables & ne méritoient pas ſeulement d'être comptés. *Mais ce n'eſt pas leur nombre que je crains*, lui répondit Agéſilas, *je crains leur peu d'expérience & leur ignorance, comme celle qu'on ne peut tromper; car les tromperies à la guerre ne réuſſiſſent que contre ceux qui, en ſoupçonnant quelque choſe & en imaginant quelqu'autre pour ſe défendre ou ſe précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient point. Mais celui qui ne ſoupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point de priſe à celui qui cherche à le ſurprendre, comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne donne nul moyen à ſon adverſaire d'employer aucun des tours qu'il a appris.*

Peu de tems après, le Mendéſien envoya des gens à Agéſilas pour tâcher de le gagner. Nectanebos entra d'abord dans quelque ſoupçon & dans quelque crainte; & comme Agéſilas lui conſeilla d'en venir promptement à une bataille & de ne pas traîner la guerre en longueur contre des troupes ſans diſcipline & qui ne ſavoient ce que c'étoit que de combattre, mais qui par leur grand nombre pouvoient les envelopper, les environner de tranchées, couper leurs vivres & leurs convois, & les prévenir en toutes choſes, cela augmenta encore ſes frayeurs & ſes défiances; il ſe retira dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une grande enceinte. Agéſilas fut irrité de ce qu'on ſe défioit de lui, & le ſupportoit avec beaucoup d'impatience; mais ayant également honte de changer encore de parti & de s'en retourner ſans rien faire, il le ſuivit & s'enferma avec lui dans cette grande ville.

Les ennemis les y ſuivirent & commencerent d'abord leurs tranchées pour les enfermer. L'Egyptien, craignant le ſuccès du ſiége, changea d'avis & vouloit combattre, à quoi tous les autres Grecs étoient diſpoſés, d'autant plus qu'il y avoit peu de bled dans la place. Mais Agéſilas, bien loin d'y conſentir, s'y oppoſa de toutes ſes forces, ce qui le rendit encore plus ſuſpect aux Egyptiens qui l'appelloient publiquement traître au roi. Il ſupportoit alors plus doucement ces reproches & ces calomnies en attendant l'occaſion

d'exécuter un ſtratagême qu'il avoit imaginé, & que voici.

Les ennemis, comme je viens de le dire, avoient commencé d'ouvrir une tranchée fort profonde autour de la place pour l'envelopper & l'enfermer. Quand cette tranchée eut été conduite tout autour, que les deux bouts furent prêts de ſe joindre, & qu'il n'y eut plus qu'un petit eſpace entre deux, Agéſilas, en attendant que la nuit fût venue, ordonne à ſes Grecs de prendre les armes; & allant trouver le roi Nectanebos, il lui dit: *Seigneur, voici l'occaſion favorable pour vous ſauver; je n'ai pas voulu vous la découvrir avant qu'elle fût arrivée, de peur de la perdre en la divulguant. Mais puiſque les ennemis ont travaillé de leurs propres mains à nous retrancher & nous couvrir contr'eux en ouvrant entr'eux & nous cette large tranchée dont la partie qui eſt déja faite nous garantira & nous mettra à couvert de leur multitude; & le peu qui reſte encore à faire nous donnera le moyen de combattre contr'eux à nombre égal & avec un égal avantage; allons, prenez la réſolution de vous montrer homme de cœur, ſuivez-nous & ſauvez-vous de viteſſe avec votre armée; les ennemis n'auront pas l'audace de nous attendre de front, & nos flancs ſont aſſez aſſurés par leur tranchée.* Alors Nectanebos, admirant le grand ſens & la grande capacité d'Agéſilas, & s'abandonnant à ſa conduite, ſe mit au milieu de ſes Grecs, & donnant tête baiſſée contre les ennemis, il ren-

verſa tout ce qui oſa s'oppoſer à ſon paſſage.

Agéſilas, ayant ainſi gagné la confiance de Nectanebos, l'ayant diſpoſé à le croire, abuſa encore les ennemis par un ſtratagême tout pareil, comme un lutteur qui emploie ſouvent contre ſon ennemi le même tour de lutte. Car tantôt faiſant ſemblant de fuir & les attirant après lui, & tantôt faiſant face & les tournant, il les pouſſa enfin dans un lieu étroit, comme une eſpece de chauſſée qui avoit des deux côtés deux foſſés pleins d'eau. Quand il les vit bien engagés, il occupa toute la largeur de la chauſſée avec ſon infanterie, dont il rendit par ce moyen le front égal à celui des ennemis qui pouvoient combattre, & qui n'avoient point d'eſpace pour caracoler à droite & à gauche, & pour les envelopper. C'eſt pourquoi ils ne firent pas une longue réſiſtance, & commencerent bientôt à plier. Il y en eut un grand nombre de tués, les autres échapperent par la fuite & ſe diſperſerent çà & là.

Dès ce moment les affaires de Nectanebos changerent de face, & il ſe trouva en pleine & aſſurée poſſeſſion de ſes états, ce qui lui donna une affection ſinguliere pour Agéſilas. Il lui faiſoit toutes ſortes de careſſes, & le conjuroit de demeurer encore avec lui & d'y paſſer l'hiver. Mais il ſe hâta de partir à cauſe de la guerre qui étoit dans ſon pays, ſachant bien que ſa ville avoit beſoin d'argent & qu'elle ſoudoyoit des troupes étrangeres. Nectanebos le renvoya donc très-honorable-

ment, & avec beaucoup de générosité & de magnificence; car il le combla d'honneurs & de présens, & lui donna deux cens trente talens pour la guerre que son pays avoit à soutenir. Mais Agésilas, accueilli d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'hiver, fut obligé de regagner la terre avec ses vaisseaux; & ayant été poussé par les vents dans un lieu desert, appellé le port de Ménélas, au-dessus de la Lybie, il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit régné quarante-un à Sparte; & de ces quarante-un il en avoit passé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs, & été regardé comme le chef & le roi de presque toute la Grece, jusqu'à la bataille de Leuctres. Comme c'est la coutume des Lacédémoniens, que tous ceux de leur pays qui meurent dans une terre étrangere, il les ensevelissent & les enterrent dans le lieu même où ils sont morts, mais pour les corps de leurs rois, ils les emportent toujours à Sparte; les Spartiates, qui se trouverent auprès d'Agésilas, (*a*) n'ayant point de miel, firent fondre sur son corps de la cire dont ils le couvrirent tout entier & l'emporterent en cet état à Lacédémone. Son fils Archidamus lui succéda au trône (*b*) qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis qui fut le cin-

(*a*) *N'ayant point de miel.*) C'étoit la maniere dont les Spartiates embaumoient les corps; ils les couvroient tout entiers de miel, comme cela paroît par quelques passages de Xénophon.

(*b*) *Qui demeura dans sa*

quiéme roi de cette famille de pere en fils depuis Agéſilas, & que Pélopidas fit mourir, parce qu'il tâchoit de rétablir l'ancien gouvernement de Lacédémone.

*maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cinquiéme roi de cette famille de pere en fils.*) Voici cette généalogie.

AGÉSILAS.

|

ARCHIDAMUS.

|

AGIS II & EUDAMIDAS.

Agis étant mort ſans enfans, ſon frere Eudamidas ſuccéda au trône, & eut un fils nommé Archidamus IV.

ARCHIDAMUS IV.

|

EUDAMIDAS II.

|

AGIS III.

*Fin de la vie d'Agéſilas.*

# POMPÉE.

LE peuple Romain paroît avoir eu pour Pompée dès le commencement les mêmes sentimens que Prométhée a pour Hercule (*a*) dans la piece d'Eschyle, lorsqu'après avoir été délié par lui, il dit, *le fils m'est aussi cher que le pere m'est odieux*, car jamais les Romains n'ont eu pour aucun autre capitaine une haine si violente ni si âpre que celle qu'ils eurent pour Strabon, pere de Pompée. Il est vrai qu'ils redouterent sa puissance dans les armes & son grand courage pendant qu'il fut vivant, car c'étoit un grand homme de guerre; mais après qu'il fut mort frappé de la foudre, comme on le portoit sur le bûcher, ils arracherent son corps de son lit & lui firent toutes sortes d'outrages.

Au contraire, jamais personne n'a éprouvé de ces mêmes Romains une bienveillance si forte, qui ait commencé de meilleure heure, qui ait plus duré pendant sa prospérité, &

(*a*) *Dans la piece d'Eschyle, lorsqu'après avoir été délié par lui.*) Eschyle avoit fait deux tragédies; l'une, Προμηθεὺς δεσμώτης, *Prométhée lié;* & l'autre, Προμηθεὺς λυόμενος, *Prométhée délié.* Cette derniere est perdue, il ne nous en reste que quelques fragmens. C'est de la derniere que Plutarque a tiré ce vers où Prométhée dit à Hercule, *qu'il lui est aussi agréable, que son pere Jupiter lui est odieux.* Car Jupiter l'avoit fait attacher aux roches du Caucase, & Hercule venoit de le délier.

qui ait perſévéré plus conſtante & plus ferme dans ſon adverſité, que Pompée. La ſeule cauſe de l'averſion qu'on eut pour le pere, ce fut ſon avarice inſatiable; & il y eut pluſieurs cauſes de l'amour qu'on eut pour le fils, (*a*) ſa tempérance dans ſa maniere de vivre, ſon application à tous les exercices de la guerre, ſon éloquence pleine de perſuaſion, la fermeté & la conſtance de ſes mœurs, ſa bonne foi & la fidélité dans ſes paroles, la facilité de ſon abord ouvert à tout le monde, & le gracieux accueil qu'on en recevoit. Car il n'y avoit point d'homme plus réſervé que lui à demander des ſervices, ni plus prompt à en rendre à ceux qui lui en demandoient. Quand il donnoit c'étoit ſans arrogance, & quand il recevoit c'étoit avec dignité.

Dès ſes premieres années la douceur de ſon viſage ne lui aida pas peu à gagner d'abord les bonnes graces de tous ceux qui l'approchoient; car il prévenoit en ſa faveur avant qu'il eût parlé, l'agrément qui y étoit répandu

(*a*) *Sa tempérance dans ſa maniere de vivre.*) Velleïus Paterculus a fait de lui un portrait qui eſt admirable. *Forma excellens*, dit-il, *non ea quâ flos commendatur ætatis, ſed ex dignitate conſtante, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus, ad ultimum vitæ comitata eſt diem. Innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius, potentiæ quæ honoris cauſſa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus; dux bello peritiſſimus, civis in toga, niſi ubi vereretur ne quem haberet parem, modeſtiſſimus. Amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconciliandâ gratia fideliſſimus*, &c. Et il ajoute qu'il autoit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne pouvoir ſouffrir un égal.

étant accompagné d'une certaine gravité douce & humaine; & dans sa jeunesse, à travers cette fleur, on voyoit éclater un air de dignité & de majesté qui marquoit la noblesse de ses mœurs & qui lui attiroit le respect de tout le monde. Il avoit les cheveux un peu relevés (*a*) & beaucoup de feu dans les yeux, ce qui produisoit cette ressemblance qu'on lui trouvoit avec Alexandre le grand, & que l'on disoit encore plus grande qu'elle ne paroissoit dans les statues qui restent de ce dernier; de sorte que, pendant que les uns lui donnoient sérieusement ce nom dont il n'étoit pas fâché, les autres ne le nommoient ainsi qu'en se moquant & par raillerie. Et l'on rapporte qu'un jour (*b*) Philippe, homme consulaire, plaidant pour lui, dit (*c*) *qu'il ne faisoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, si étant Philippe il aimoit Alexandre.*

(*d*) La courtisane Flore, étant déja vieille,

(*a*) *Et beaucoup de feu dans les yeux.*) L'expression grecque est remarquable. καὶ τῶν περὶ τὰ ὄμματα ῥιπῶν ὑγρότης, mot à mot, & *humiditas quædam motuum circa oculos.* C'est pour dire qu'il avoit le regard fin, & beaucoup de grace & de feu dans les yeux.

(*b*) *Philippe, homme consulaire, plaidant pour lui.*) C'est L. Martius Philippus, un des grands orateurs de son tems. Il fut beau-pere d'Auguste, dont il avoit épousé la mere Attia. Horace en parle dans l'épître sept du livre premier.

(*c*) *Qu'il ne faisoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, si étant Philippe, il aimoit Alexandre.*) Malgré la grande réputation de Philippe, je prendrai la liberté de dire, que ce jeu de mots sur les noms de Philippe & d'Alexandre me paroît assez froid.

(*d*) *La courtisane Flore étant déja vieille.*) Le texte ajoute, ἐπιεικῶς, *vraisemblablement, comme on peut penser.* Mais ce mot ne m'a pas

prenoit

prenoit encore plaisir à se souvenir du commerce qu'elle avoit eu avec Pompée; & elle disoit que, quand elle couchoit avec lui, elle ne pouvoit jamais le quitter sans le mordre. Elle racontoit qu'un des plus intimes amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu passionnément amoureux d'elle, la poursuivoit continuellement & l'importunoit sans cesse pour obtenir ses faveurs; qu'enfin elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cause de Pompée; que Géminius s'adressa à Pompée lui-même, le conjurant de l'aider dans sa passion; que Pompée voulut bien lui faire ce plaisir, mais que depuis ce moment-là il n'eut plus aucun commerce avec elle & ne voulut plus la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer. Elle ajoutoit qu'elle ne supporta pas cette privation comme les courtisanes font d'ordinaire, mais qu'elle fut long-tems malade de douleur & de regret. Cette Flore étoit pourtant alors si célebre pour sa beauté & sa bonne grace, que Cécilius Métellus, voulant orner le temple de Castor & de Pollux des plus belles statues & des plus beaux tableaux, y plaça le portrait de Flore au naturel, à cause de son excellente beauté.

Mais la sagesse de Pompée parut encore

paru nécessaire, sur-tout Plutarque ne marquant point le tems où Flore tenoit ce discours. D'ailleurs, *déja vieille*, dit tout; car ἐπιεικως est un terme qui a des significations différentes, selon les endroits où il est placé; quelquefois il se prend pour *beaucoup*, *valde*, & quelquefois pour *honnêtement*, *assez*, satis.

avec plus d'éclat dans le traitement qu'il fit à la femme de Démétrius, son affranchi, qui avoit beaucoup de crédit auprès de lui, & qui, après sa mort, laissa quatre mille talens de bien. Il traita cette femme avec plus de dûreté & de grossiéreté que ne portoit son naturel doux & poli, parce qu'il craignoit sa beauté, qui étoit si grande, qu'elle triomphoit des cœurs les plus insensibles, & qu'il étoit en garde contre elle, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il lui étoit soumis. Mais quoiqu'il se précautionnât & qu'il prît ainsi ses mesures de loin pour s'empêcher de tomber dans ses piéges, il ne put pourtant éviter sur cela les reproches de ses ennemis, qui le calomnierent beaucoup sur ses amours avec des femmes mariées, & qui l'accuserent de leur avoir abandonné au pillage le bien public pour prix de leurs débauches, & d'avoir fermé les yeux à toute cette dissipation.

Pour ce qui est de la facilité & de la simplicité dont il étoit pour sa bouche, on rapporte de lui un mot bien digne d'être conservé. Dans une grande maladie qu'il eut, & qui étoit accompagnée d'un grand dégoût, son médecin, pour le ragoûter, lui ordonna de manger une grive; ceux qui en allerent chercher n'en trouverent pas une seule à vendre, car la saison en étoit passée; mais quelqu'un leur dit qu'ils en trouveroient chez Lucullus, qui en nourrissoit toute l'année. Cela étant rapporté à Pompée : *Eh quoi*, dit-il, *est-ce que si Lucullus n'étoit friand, Pompée ne*

*ſauroit vivre ?* Il ne voulut pas qu'on allât chez lui ; & ſe moquant de l'ordonnance du médecin, il mangea de la viande la plus commune & la plus aiſée à trouver ; mais cela n'arriva que long-tems après.

Pour revenir à ſes commencemens, pendant qu'il étoit encore tout jeune & qu'il ſervoit ſous ſon pere (*a*) qui faiſoit la guerre à Cinna, il avoit un ami & un compagnon d'armes, appellé Lucius Térentius, avec lequel il partageoit ſa tente. Ce Térentius, gagné par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'aſſaſſiner la nuit Pompée, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente du général. Pompée, ayant eu avis de cette conjuration pendant ſon ſouper, ne s'étonna point, mais but encore plus gaiement & fit plus de careſſes que jamais à Térentius. Le ſouper fini, chacun ſe retira pour ſe coucher ; mais Pompée ſe déroba tout doucement de ſa tente, alla mettre une bonne garde autour du quartier de ſon pere & ſe tint en repos. Térentius, lorſqu'il crut que l'heure étoit venue d'exécuter ſon deſſein, ſe leva l'épée à la main, & s'approchant de la paillaſſe, où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna pluſieurs coups dans les couvertures.

En même tems voilà une grande émeute dans le camp par la haine qu'on a pour le général. Tous les ſoldats courent pour aller ſe rendre à l'ennemi ; ils plient leurs tentes & prennent leurs armes. Le général ne ſort

(*a*) L'an de Rome 666, l'an 85 avant l'ere chrétienne.

point de sa tente, n'osant s'exposer à ce tumulte. Mais Pompée se jette au milieu de ces troupes mutinées, les conjure en pleurant de ne pas faire cet outrage à leur capitaine; & ne pouvant rien gagner, il se jette enfin le visage contre terre au travers de la porte du camp, & leur commande de passer sur son corps s'ils ont tant d'envie de se retirer. A ces mots, saisis de honte, ils s'en retournent tous; & changeant de volonté, ils se réconcilient avec leur capitaine, excepté environ huit cens qui persistèrent dans leur révolte & allerent joindre Cinna.

Après la mort de Strabon, Pompée, comme son héritier, eut à soutenir pour lui un grand procès pour crime de péculat; & après bien des recherches, il trouva qu'un certain Alexandre, un des affranchis de son pere, avoit détourné la plus grande partie des deniers publics, & il le déféra à ses juges. Et pour lui (*a*) il fut accusé en son nom d'avoir eu des filets de chasse & quelques livres qui avoient été pris à Asculum, & il étoit vrai que son pere les lui avoit donnés à la prise de cette place; mais il les avoit perdus depuis, lorsque Cinna étant retourné à Rome, ses satellites entrerent dans sa maison & la pillerent.

(*a*) *Il fut accusé en son nom d'avoir eu des filets de chasse & quelques livres.*) Qui croiroit que le fils du général eût eu à répondre à une accusation, pour avoir retenu si peu de chose du butin d'une ville prise? Mais ce peu de chose fait voir jusqu'à quel point les Romains vouloient que leurs généraux mêmes portassent le désintéressement & la fidélité à l'égard du butin fait sur les ennemis.

Avant le jugement de ce procès, Pompée eut à soutenir de grands combats & à faire de grandes plaidoiries pour répondre à son accusateur. Dans toutes ses actions il fit paroître une vivacité, une force & une solidité d'éloquence, & en même tems une fermeté si fort au-dessus de son âge, qu'il en acquit beaucoup de réputation & de crédit, jusques-là qu'Antistius, qui étoit préteur & qui présidoit à ce jugement, conçut beaucoup d'estime & d'affection pour lui, résolut de lui offrir sa fille en mariage, & en fit faire la proposition par ses amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joie; le mariage fut conclu très-secrettement, mais il ne laissa pas d'éclater à cause du grand empressement qu'Antistius témoigna à servir Pompée; & à la fin, lorsqu'il prononça la sentence par laquelle Strabon étoit absous à pur & à plein, tout le peuple se mit à crier tout d'une voix, comme de concert, (*a*) *à Talassius, à Talassius*, qui est le mot que l'on crie de toute ancienneté à Rome à toutes les noces; & voici l'origine de cette coutume.

Lorsque les Romains des plus nobles maisons ravirent les filles des Sabins, qui étoient venues à Rome pour voir les jeux que Romulus célébroit, il y eut quelques pâtres & quelques bouviers qui enlevèrent une fille d'une

(*a*) *A Talassius, à Talassius.*) C'étoit pour dire que cette sentence, si favorable au pere de Pompée, étoit le prix du mariage de Pompée avec Antistia. Sur ce cri, *à Talassius*, on peut voir ce que Pluarque en a écrit dans la vie de Romulus.

beauté & d'une taille au-dessus de toutes les autres ; & de peur que quelqu'un des nobles ne la leur ôtât, ils alloient criant, *à Talassius*. C'étoit le nom d'un homme des plus connus & des plus distingués ; de sorte que ceux qui l'entendirent se mirent à battre des mains & à crier eux-mêmes, *à Talassius*, pour marquer leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs louanges. Comme ce mariage fut fort heureux pour Talassius, depuis ce tems-là on répete cette acclamation par maniere de jeu en faveur de tous ceux qui se marient. Et voilà ce qui me paroît de plus vraisemblable de tout ce qui a été dit sur ce cri nuptial, *à Talassius*.

Quelques jours après la sentence rendue, Pompée épousa Antistia & se rendit ensuite au camp auprès de Cinna, où il fut d'abord en butte à la calomnie ; c'est pourquoi, croyant avoir tout à craindre d'un général comme celui-là, il se déroba secrettement. Comme on ne le vit plus paroître, il se répandit aussi-tôt un bruit dans l'armée que Cinna l'avoit fait tuer ; & sur le moment ceux qui haïssoient Cinna & qui ne pouvoient le supporter, allerent pour se jetter sur lui. Il prit la fuite, & ayant été atteint par un capitaine, il se jetta d'abord à ses genoux & lui présenta son anneau qui lui servoit de cachet & qui étoit d'un fort grand prix. Le capitaine lui répondit avec insolence : *Mais je ne viens pas pour sceller un contrat, je viens pour punir un tyran injuste & impie*, & le tua.

Cinna étant mort de cette maniere, Carbon, tyran encore plus violent & plus emporté, lui succéda & prit le maniement de affaires. Bientôt après (*a*) Sylla revint en Italie, desiré de la plupart des Romains qui, à cause des maux qu'ils souffroient, regardoient comme un grand bien de changer de maître. L'excès de ces calamités avoit réduit Rome à ce point, que, désespérant de recouvrer jamais sa liberté, elle ne cherchoit qu'une plus douce servitude.

Pompée étoit alors dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelle *Picenum* (*b*), parce qu'il y avoit des terres, & plus encore parce qu'il se plaisoit dans ce pays-là à cause de l'affection que toutes ses villes avoient pour sa famille de pere en fils. Voyant donc que les plus considérables citoyens & les plus gens de bien de Rome quittoient tous leurs maisons, & que de tous côtés ils se retiroient dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut, il ne trouva pas digne de lui d'y aller les mains vuides, & comme un fugitif qui avoit besoin de secours; mais il voulut commencer par obliger Sylla & lui rendre le premier un grand service en arrivant honorablement dans son camp à la tête d'une armée. Pour cet effet il commença à tâter les Piceniens & à les solliciter de prendre les armes & de le suivre. Les Piceniens prêterent volontiers l'oreille à ses discours & refuserent

(*a*) L'année suivante.
(*b*) C'est la Marche d'Ancone.

d'écouter les émissaires de Carbon; sur quoi un de ces émissaires, nommé Vindius, leur ayant dit : *Oh que cela est beau! Pompée, sorti fraîchement de l'école est devenu tout-d'un-coup votre orateur & votre capitaine*, ils entrerent dans une si furieuse colere qu'ils se jetterent sur lui & le tuerent sur le champ.

Peu de jours après, Pompée, qui n'avoit que vingt-trois ans (*a*), sans attendre que personne lui donnât le pouvoir de commander une armée, mais s'attribuant de lui-même cette autorité, fit dresser un tribunal au milieu de la place d'Auximum, grande & puissante ville des Piceniens; & là il fit commandement aux Ventidiens qui étoient deux freres, les premiers & les plus considérables du pays, & qui tenoient le parti de Carbon, de sortir incessamment de la ville, & se mit à lever des gens de guerre & à établir des capitaines, des sergens de bandes & des centurions, & à régler & ordonner tous les différens états de la milice. Il en fit autant dans toutes les autres villes qu'il parcourut. Tous les partisans de Carbon se retiroient devant lui & lui cédoient la place, & les autres se rangeoient sous ses enseignes avec un très-grand plaisir; de sorte qu'en très-peu de tems il eut formé trois légions entieres & assemblé les vivres, les bagages, les bêtes de somme & les chariots nécessaires pour voiturer tout cet attirail.

En cet équipage il se mit en chemin pour

(*a*) Il étoit né l'an de Rome 647.

aller joindre Sylla ; & bien loin de hâter sa marche, de chercher à la cacher, il s'arrêtoit par-tout sur sa route pour endommager les ennemis & pour exciter toutes les villes où il passoit à se révolter contre Carbon. Enfin trois des capitaines du parti contraire, Carinnas, Cœlius & Brutus, marcherent en même tems contre lui, non pour l'attaquer de front & tous ensemble, mais pour l'envelopper en l'attaquant par trois différens endroits avec trois armées, dans l'espérance qu'ils l'enleveroient facilement.

Pompée ne s'étonna point ; mais rassemblant toutes ses forces il alla d'abord tomber sur l'armée de Brutus, à la tête de sa cavalerie, qu'il fit donner la premiere. La cavalerie des ennemis, qui étoit Gauloise, soutint le premier choc ; mais Pompée s'attachant à celui qui la commandoit & qui paroissoit le plus brave & le plus fort de la troupe, il le prévint si heureusement qu'il le perça de sa lance & le jetta à bas de son cheval. Tous les autres tournent bride & se renversent sur l'infanterie qu'ils mettent en si grand désordre que tout prend la fuite. Cela jetta la dissention parmi ces trois généraux qui, ne pouvant s'accorder, se retirerent chacun de leur côté comme ils purent. En même tems les villes venoient se rendre à Pompée, voyant que la terreur avoit dispersé tous ses ennemis.

La même année le consul Scipion (*a*) vint

(*a*) C'est L. Cornélius Scipio Asiaticus, qui étoit consul avec C. Norbanus.

aussi pour lui donner bataille. Mais, quand les deux armées furent en présence, avant que l'infanterie des deux côtés en fût venue à lancer le javelot, les soldats de Scipion ayant salué ceux de Pompée, passerent de leur côté, & Scipion abandonné fut contraint de prendre la fuite. Enfin Carbon ayant envoyé contre lui quelques compagnies de gens de cheval près de la riviere d'Arsis, Pompée les reçut courageusement, les renversa, & les poursuivant l'épée dans les reins, il les poussa dans des lieux difficiles où la cavalerie ne pouvoit se remuer. Cette cavalerie, voyant donc qu'il n'y avoit aucune espérance de se sauver, se rendit avec ses armes & ses chevaux.

Sylla n'avoit encore rien appris de tous ces heureux combats; mais au premier bruit qui s'en répandit & aux premieres nouvelles qu'il en eut, craignant pour Pompée qu'il voyoit engagé au milieu de tant d'ennemis & de généraux si redoutables, il se hâta de marcher à lui pour le secourir. Quand Pompée sut qu'il approchoit, il commanda à tous les capitaines de faire prendre les armes à leurs soldats & de les mettre en bataille, afin que leur général en arrivant trouvât l'armée très-belle & en très-bon état. Car il espéroit de lui de grands honneurs, & il en reçut de plus grands encore. En effet, lorsque Sylla le vit qui s'avançoit au-devant de lui, & qu'il apperçut son armée en si bel ordre, toute composée de très-beaux hommes, & dont la bonne mine étoit encore relevée par la fierté que leur

donnoient tant de glorieux succès, ravi il descendit de cheval : & Pompée l'ayant approché & salué du titre d'IMPERATOR, il le salua du même titre, au grand étonnement de tout le monde qui ne s'attendoit pas que Sylla communiqueroit à un si jeune homme, & qui n'étoit pas encore de l'ordre du sénat, ce grand titre pour lequel il faisoit la guerre aux Scipions & aux Marius.

La maniere dont il vécut avec lui dans la suite, & les traitemens qu'il lui fit, répondirent à ce premier accueil & à ces premieres caresses; car, lorsque Pompée arrivoit aux lieux où il étoit, il se levoit au-devant de lui & ôtoit de dessus sa tête le pan de sa robe dont il se couvroit, ce qu'il ne faisoit pas facilement pour aucun autre, quoiqu'il eût autour de lui beaucoup d'officiers aussi considérables par leur valeur, que distingués par leur noblesse.

Pompée ne s'enorgueillit point de tous ces honneurs ; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer en Gaule pour y commander à la place de Métellus qui y étoit, & qui paroissoit n'y avoir fait aucun exploit digne des grandes forces qu'il avoit à ses ordres, (*a*) il lui répondit : *Qu'il n'étoit ni honnête ni juste qu'il allât ôter le commandement de l'armée à*

(*a*) *Il lui répondit, qu'il n'étoit ni honnête ni juste qu'il allât ôter le commandement de l'armée à un capitaine plus vieux que lui & d'une plus grande réputation.*) Voilà la réponse d'un grand personnage. Je ne sais si on trouveroit beaucoup d'officiers qui, dans une occasion semblable, auroient une pareille modération.

*un capitaine plus vieux que lui & d'une plus grande réputation ; mais que, si Métellus le vouloit & qu'il le priât d'aller lui aider à conduire cette guerre, il iroit très-volontiers.* Métellus ayant agréé sa proposition & lui ayant écrit de venir, il entra dans la Gaule où il fit en son particulier des actions admirables de valeur & de conduite ; & par sa présence il ranima & réchauffa la valeur & l'audace de Métellus, que l'âge avoit presque éteintes, comme on dit que le fer embrasé & fondu, versé sur celui qui est froid & dur, l'amollit & le fond plus promptement que le feu même. Mais comme, lorsqu'un athlete est parvenu à primer dans les jeux & les assemblées, & qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grece, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans son enfance, & on ne les met pas en ligne de compte, j'ai fait de même des grands faits d'armes que Pompée exécuta alors, quelque grands & admirables qu'ils soient par eux-mêmes, parce qu'ils sont enterrés & ensevelis sous le nombre & la grandeur des derniers ; & j'ai évité d'y toucher, de peur que, si je m'arrêtois à décrire en détail ses premieres actions, je ne fusse obligé de passer légérement sur les autres qui sont très-grandes, & sur tous les accidens de sa vie, qui marquent le mieux les mœurs de ce personnage & qui font le mieux connoître son naturel.

Après donc que Sylla se fut rendu maître

de (*a*) l'Italie & qu'il eut été déclaré dictateur, il récompensa tous les autres capitaines & généraux, en les comblant de richesses, en les avançant aux plus grands honneurs & aux premieres dignités, & en leur accordant à tous libéralement & avec joie tout ce qu'ils lui demandoient. Mais pour Pompée, comme il admiroit particuliérement sa vertu & ses grandes qualités, & qu'il le croyoit un grand appui & un puissant secours pour ses desseins & pour la sûreté de ses affaires, il résolut, à quelque prix que ce fût, d'en faire son allié. Sa femme Métella entre dans ses vues, & tous deux ensemble ils persuadent à Pompée de répudier sa femme Antistia & d'épouser Emilie, petite fille de Sylla, née du mariage de sa fille Métella avec Scaurus, qui vivoit actuellement avec son mari & qui étoit grosse.

Cette noce fut très-tyrannique & plus convenable aux tems malheureux de Sylla, que séante aux mœurs & à la vie de Pompée. Car quel spectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte de la maison de son premier mari, vivant encore, dans celle du second, & Antistia chassée honteusement & impitoyablement, comme privée d'un pere qui venoit d'être tué, même pour ce mari qui la répudioit d'une maniere si indigne? Car Antistius fut tué dans le sénat, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla à cause de Pompée son gendre. Sa mere ne pouvant supporter un si grand affront se fit mourir elle-même,

(*a*) Ce fut l'an de Rome 675, 80 ans avant l'ere chrétienne.

& cette mort fut comme un épisode de la tragédie de ces malheureuses noces, aussi-bien que celle d'Emilie qui mourut bientôt après chez Pompée en travail d'enfant.

Environ dans ce tems-là (*a*) on reçut nouvelles à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile, qu'il s'y fortifioit & qu'il vouloit faire de cette isle la retraite & l'asyle de tous ceux qui restoient du parti opposé à Sylla; que Carbon croisoit tout autour avec une puissante flotte; que Domitius étoit passé en Afrique, & que tous les plus illustres personnages qui avoient pu échapper aux proscriptions, chassés de Rome & fugitifs, s'étoient jettés de ce côté là. Pompée fut envoyé contr'eux avec une grosse armée.

A son arrivée Perpenna abandonna la Sicile, & d'abord Pompée soulagea les villes qui avoient été extrêmement foulées, & il les traita toutes avec beaucoup d'humanité, excepté les Mamertins qui habitoient la ville de Messine & qui refusoient de comparoître devant son tribunal & de reconnoître sa juridiction, alléguant que c'étoit un de leurs anciens privileges qui leur avoit été accordé par les Romains; à quoi il leur répondit: *Ne cesserez-vous point de nous alléguer vos loix & vos privileges, à nous qui avons l'épée au côté*? Il parut aussi qu'il insulta trop inhumainement aux malheurs de Carbon; car si c'étoit une nécessité, comme ce l'étoit peut-être, de le faire mourir, il falloit le faire dès qu'il

(*a*) La même année.

l'eut pris, & toute la haine de l'action seroit tombée sur celui qui en avoit donné l'ordre; au lieu qu'il fit amener devant lui, chargé de chaînes, un des Romains les plus illustres, qui avoit eu trois fois les honneurs du consulat; & qu'assis sur son tribunal il le jugea lui-même malgré la douleur & le dépit qui éclatoient sur le visage de tous les assistans, & ordonna ensuite qu'on l'emmenât pour l'exécuter. Quand on l'eut conduit & qu'il vit l'épée dégaînée pour lui trancher la tête, on dit qu'il demanda un moment & un lieu retiré, parce qu'il fut surpris d'un flux de ventre qui le pressoit.

(*a*) Caïus Oppius, ami de César, écrit que Pompée traita aussi fort inhumainement Quintus Valérius; car ayant su qu'il étoit homme de lettres & que peu de gens pouvoient lui être comparés pour la profondeur & l'étendue du savoir, quand il fut amené en sa présence, il le tira en particulier, se promena long-tems avec lui; & après qu'il l'eut bien questionné & qu'il eut appris tout ce qu'il vouloit savoir, il commanda à ses satellites de l'emmener & de le faire mourir.

(*a*) *Caïus Oppius, ami de César.*) C'est celui qui a écrit la guerre d'Espagne. Il avoit fait aussi d'autres ouvrages, entr'autres des vies des Hommes illustres; car on cite de lui la vie de Cassius, celle du premier Scipion l'Africain, & celle de Marius. Suétone le compte parmi les principaux amis de César; & pour marquer combien il étoit porté pour lui, il dit, qu'il avoit composé un traité pour prouver *non esse Cæsaris filium quem Cleopatra dicat:* « Que Césarion n'étoit pas » fils de César, comme Cléopatre l'assuroit ».

(*a*) Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de César, il faut le recevoir avec grande défiance & ne le croire qu'avec beaucoup de circonspection. Il est certain que Pompée fut forcé de punir tous ceux des ennemis de Sylla qui se trouverent les plus apparens & les plus connus, & qui furent pris au vu & au su de tout le monde. Mais tous ceux qui purent se cacher, il fit semblant de ne les pas voir & n'en fit aucune recherche; il y en eut même qu'il renvoya ou qu'il laissa échapper. Mais ayant résolu de châtier la ville des Himéréens, qui avoit embrassé le parti de ses ennemis; Sthénis, un des orateurs d'Himéra, lui demanda la permission de parler & lui dit, *qu'il feroit un chose très-injuste si laissant le coupable il faisoit périr les innocens.* Pompée lui demanda qui étoit ce coupable dont il vouloit parler: *C'est moi*, lui répondit Sthénis, *moi qui, ayant gagné mes amis par la persuasion & employé contre mes ennemis la force, les ai portés à faire ce qu'ils ont fait.* Pompée, ravi de la franche liberté, de l'audace & de la magnanimité de cet homme, lui pardonna son crime à lui le premier, & le remit ensuite en sa faveur à tous les autres. Ayant été informé que ses soldats commettoient beaucoup de désordres dans leur

(*a*) *Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de César, il faut le recevoir avec grande défiance.*) Ce jugement que Plutarque fait d'Oppius est remarquable. Cet historien étoit si porté pour César, qu'il n'étoit pas croyable sur ce qu'il disoit des amis & des ennemis de ce grand homme.

marche, (*a*) il ſcella leurs épées de ſon cachet, & tous ceux qui ne conſerverent pas ce cachet entier furent punis.

Pendant qu'il exécutoit toutes ces choſes en Sicile, & qu'il y faiſoit ces réglemens, il reçut un décret du ſénat & des lettres de Sylla, qui lui ordonnoient de paſſer en Afrique pour faire la guerre avec toutes ſes forces à Domitius qui avoit aſſemblé une armée beaucoup plus puiſſante que celle qu'avoit Marius lorſqu'il paſſa d'Afrique en Italie & qu'il ſe rendit maître des affaires des Romains, devenu de fugitif tyran inſupportable. Pompée, ayant donc préparé très-promptement tout ce qui étoit néceſſaire pour cette guerre, & ſes équipages, laiſſa en Sicile Memmius, mari de ſa ſœur, pour y commander, & partit avec ſix-vingt vaiſſeaux de guerre & quatre-vingt vaiſſeaux de charge qui portoient ſes proviſions de bouche, ſes armes, ſon argent, ſes machines & tous ſes bagages. Dès que ſa flotte fut abordée, partie à Utique & partie à Carthage, ſept mille des ennemis vinrent ſe rendre à lui, & il avoit alors ſix légions entieres.

On raconte qu'il lui arriva là une aventure fort riſible. Quelques-uns de ſes ſoldats trouverent, dit-on, un tréſor qu'ils partagerent, & ils eurent chacun une groſſe ſomme.

(*a*) *Il ſcella leurs épées de ſon cachet.*) Voilà un expédient dont on ne s'étoit pas aviſé avant Pompée, & que perſonne n'a imité après lui. Au moins je ne me ſouviens pas d'en avoir vu aucun exemple. Il étoit bon du tems des Romains, mais il ſeroit inutile aujourd'hui.

Le bruit s'en étant répandu, tous les autres soldats crurent que ce lieu-là étoit plein de richesses que les Carthaginois y avoient autrefois enterrées dans le tems de leurs malheurs. Il ne fut pas au pouvoir de Pompée de se servir de ses soldats pendant plusieurs jours, ils étoient tous occupés à chercher des trésors; de sorte que lui-même, en se promenant, ne faisoit que rire & se moquer de voir tous ces milliers d'hommes travailler sans relâche à fouiller ces champs & les renverser de fond en comble, jusqu'à ce qu'enfin lassés de ce travail inutile, ils lui dirent, *qu'il les menât où il voudroit, qu'ils avoient assez porté la peine de leur sottise.*

Domitius vint à sa rencontre & se mit en bataille devant lui; mais, comme il étoit séparé des ennemis par une grande fondriere très-escarpée & très-difficile à passer, & que dès le matin il tomba une grosse pluie accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il seroit impossible de combattre, & ordonna qu'on pliât bagage & qu'on se retirât. Mais Pompée, au contraire, tirant de ce tems-là une occasion favorable pour lui, le suivit vivement & passa la fondriere. Les soldats de Domitius, dans le désordre & dans la confusion où ils se trouvoient, n'étant ni tous ensemble ni bien rangés, soutinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur poussât la pluie contre le visage. Cet orage ne laissoit pas d'incommoder aussi beaucoup les Romains, qui ne pouvoient ni se bien voir,

ni s'entrereconnoître ; de ſorte que Pompée lui-même penſa être tué, parce qu'il ne répondoit pas aſſez promptement à un ſoldat qui, ne le reconnoiſſant point, lui demandoit le mot. Enfin Pompée renverſa les ennemis avec grand meurtre, car il ne s'en ſauva que trois mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses ſoldats le ſaluerent du titre D'IMPERATOR ; mais il leur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur tandis que le camp des ennemis ſeroit debout, & que, s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il falloit auparavant abattre ces retranchemens.

En même tems voilà tous ſes ſoldats qui ſe jettent en foule ſur cette clôture. Pompée combattoit la tête nue ſans caſque, de peur d'un accident pareil à celui qu'il venoit d'éviter. Le camp des ennemis eſt forcé & pris, & Domitius lui-même y eſt tué. D'abord la plupart des villes ouvrent leurs portes, & celles qui voulurent ſe défendre furent priſes d'aſſaut. Il fit auſſi priſonnier le roi Iarbas, qui avoit embraſſé le parti de Domitius, & il donna ſon royaume à Hiempſal. Mais voulant encore mieux profiter de ſa fortune & de la valeur & de la bonne volonté de ſes troupes, il entra dans la Numidie, où il avança pluſieurs journées, domptant & aſſujettiſſant tout ce qui étoit ſur ſon paſſage, & rendant encore la puiſſance des Romains terrible & redoutable à ces Barbares, qui commençoient à la mépriſer. Il diſoit même qu'il ne falloit pas laiſſer les bêtes ſauvages répandues dans ces

vaſtes deſerts de l'Afrique, ſans leur faire éprouver la force & la fortune des Romains. Pour cet effet il paſſa quelques jours à la chaſſe des lions & des éléphans ; & il ne fut en tout que quarante jours à défaire les ennemis, à reconquérir l'Afrique & à régler tout ce qui regardoit les rois du pays, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

Quand il fut de retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla qui lui ordonnoit de congédier ſon armée, & d'attendre là avec une ſeule légion le capitaine qu'on lui envoyoit pour lui ſuccéder. Ces lettres le piquerent ſenſiblement, & il ſupportoit cet affront avec grande impatience ſans en rien témoigner ; mais ſes troupes firent hautement éclater leur indignation, juſques-là que Pompée les priant de ſe retirer & de s'embarquer pour l'Italie, elles ſe mirent à dire des injures à Sylla & à proteſter qu'ils ne l'abandonneroient jamais & qu'ils ne ſouffriroient point qu'il ſe fiât à un tyran.

D'abord Pompée tâcha de les adoucir & de les ramener ; mais ne pouvant y réuſſir, il deſcendit de ſon tribunal & ſe retira dans ſa tente fondant en larmes. Ses ſoldats allerent incontinent le reprendre & le reporterent ſur ſon tribunal, où ils paſſerent la plus grande partie du jour, eux à le preſſer de reſter & de ne pas quitter le commandement, & lui à les conjurer d'obéir & de ne pas exciter de révolte. Enfin, voyant qu'ils ne ceſſoient de le ſupplier & de crier contre lui, (*a*) il leur

(*a*) *Il leur dit d'un ton ferme, que s'ils penſoient le*

dit d'un ton ferme, *que, s'ils pensoient le forcer, il se tueroit lui-même;* & avec cette menace il eut encore beaucoup de peine à les appaiser.

La premiere nouvelle que Sylla reçut, fut que Pompée s'étoit révolté contre lui; sur quoi il dit à ses amis qui étoient présens, *c'est donc ma destinée d'avoir sur mes vieux jours à combattre contre des enfans;* ce qu'il disoit à cause de Marius, qui, encore tout jeune, lui avoit donné beaucoup d'affaires & l'avoit réduit à courir de très-grands dangers. Mais ayant été informé de la vérité, & averti d'ailleurs que tout le peuple recevoit Pompée avec de grands honneurs, & alloit au-devant de lui pour l'accompagner, avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il se piqua d'enchérir sur tous les autres; & allant à sa rencontre, il l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable affection, le salua tout haut du surnom de *Grand*, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient le saluassent de même. D'autres disent que ce surnom lui avoit déja été donné en Afrique par toute l'armée; mais qu'il ne fut reçu généralement & n'eut force & vigueur que quand il fut autorisé par Sylla. Il est certain que pour lui il fut le dernier à le prendre, & qu'il ne le prit que longtems après, lorsqu'il fut envoyé proconsul en

*forcer, il se tueroit lui-même.*) Il n'y a point d'exemple d'une plus grande fidélité & d'une obéissance plus entiere. Tout autre que Pompée, & à son âge, auroit pu se laisser tenter par une chose aussi flatteuse, sur-tout voyant Sylla déja vieux; car il mourut deux ans après.

Eſpagne contre Sertorius. Car ce fut alors ſeulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ſes lettres & de toutes ſes ordonnances, *Pompée le Grand*, ce titre ne pouvant plus animer contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoutumé.

Et ſur cela il eſt juſte de louer & d'admirer les anciens Romains qui n'honoroient pas de ces grands ſurnoms & de ces titres magnifiques les vertus guerrieres ſeulement, mais auſſi les vertus civiles & politiques; car il y eut deux hommes que le peuple honora de ce grand ſurnom de *Maximus*, c'eſt-à-dire *très-grand*. (*a*) L'un fut Valérius, pour avoir rétabli l'union & la concorde entre le ſénat & lui; (*b*) & l'autre Fabius Rullus, (*c*) pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis, qui, par leurs grandes richeſſes, s'étoient fait élire ſénateurs.

Dès que Pompée fut arrivé à Rome, il demanda le triomphe; (*d*) mais Sylla s'y oppoſa,

(*a*) *L'un fut Valérius.*) C'eſt M. Valérius, frere de M. Valérius Publicola, qui étoit dictateur. Cela arriva l'an de Rome 260, quatre cens douze ans avant ces exploits de Pompée en Aſtique.

(*b*) *Et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chaſſé du ſénat.*) Dans la vie de Fabius, il a écrit que ce furent les grands exploits de ce Fabius Rullus qui lui firent donner le ſurnom de *grand*, & ici il dit qu'il l'eut pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis. Mais ce fut une autre raiſon qui porta le peuple à lui faire cet honneur. Voyez la vie de Fabius.

(*c*) *Pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis, qui, par leurs grandes richeſſes, s'étoient fait élire ſénateurs.*) C'étoit une bonne & belle action à Fabius Rullus d'avoir chaſſé du ſénat ces fils d'affranchis. Mais elle ne ſuffiſoit pas pour faire donner ce glorieux ſurnom de *très-grand*.

(*d*) *Mais Sylla s'y oppoſa,*

alléguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit préteur ou consul. Voilà pourquoi le premier Scipion, après avoir défait les Carthaginois en Espagne dans plusieurs batailles plus glorieuses, ne demanda pourtant pas les honneurs du triomphe, parce qu'il n'étoit ni consul ni préteur. Il ajouta que si Pompée, qui n'avoit pas encore de barbe, & qui, à cause de sa jeunesse, n'étoit pas encore reçu dans le sénat, entroit triomphant dans la ville, cela rendroit sa puissance odieuse & suspecte, & attireroit sur Pompée une envie furieuse pour un honneur si prématuré & si excessif. Voilà les raisons dont Sylla se servoit contre Pompée, témoignant ouvertement qu'il ne souffriroit jamais qu'il triomphât; qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces, & qu'il réprimeroit cette ambition si déplacée, s'il s'y opiniâtroit.

Mais Pompée ne s'étonna ni de ses raisons ni de ses menaces; il le pria seulement de considérer que *beaucoup plus de gens adorent le soleil levant que le soleil couchant*, pour faire entendre que sa puissance ne faisoit que croître & augmenter tous les jours, au lieu que celle de Sylla alloit toujours diminuant & dépérissant.

*alléguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit préteur ou consul.* ) C'est-là ce que Tite-Live dit en termes exprès, livre XXXI, en parlant de L. Cornélius Lentulus. *L. Cornelio Lentulo triumphus negatus est : Res triumpho dignas esse censebat senatus, sed exemplum à majoribus non accepisse, ut qui neque dictator, neque consul, neque prætor rem gessisset triumpharet*, comme Xylander & Crusérius l'ont remarqué.

Sylla n'entendit pas bien ce qu'il avoit dit; mais voyant au visage & aux gestes de ceux qui l'avoient entendu, qu'ils étoient dans l'admiration, il demanda ce que c'étoit que Pompée avoit dit; & l'ayant entendu, étonné de la grande audace de ce jeune homme, il s'écria par deux fois, *qu'il triomphe, qu'il triomphe.* Et comme la plupart en étoient irrités & indignés par une noire jalousie, Pompée, pour leur faire plus de dépit, résolut de triompher sur un char traîné par quatre éléphans; car il en avoit amené plusieurs d'Afrique, qu'il avoit pris sur les rois vaincus. Mais la porte s'étant trouvé trop étroite, il y renonça & entra sur un char traîné par quatre chevaux.

Ses soldats, qui n'avoient pas obtenu tout ce qu'ils avoient espéré, voulurent lui faire de la peine & troubler son triomphe; mais il dit qu'il ne s'en soucioit pas, & qu'il y renonceroit plutôt que de s'abaisser à les flatter. Sur quoi Servilius (*a*), un des plus considérables personnages de Rome, & un de ceux qui s'étoient le plus opposés à son triomphe, dit publiquement: *Je reconnois à cette heure que Pompée est véritablement grand & digne du triomphe.*

Il étoit évident que s'il eût voulu alors, il eût été facilement admis dans l'ordre des sénateurs; mais il ne témoigna nul empressement pour cela par un raffinement d'ambition; car on dit qu'il cherchoit la gloire dans ce

(*a*) C'est P. Servilius Vatia Isauricus, qui fut consul deux ans après.

qu'il

qu'il y avoit de plus extraordinaire & de plus inouï. Il n'auroit été ni bien extraordinaire ni bien surprenant que Pompée eût été sénateur avant l'âge, mais il étoit fort étrange & par conséquent fort glorieux qu'il triomphât avant que d'être sénateur Ce triomphe même ne lui servit pas peu à gagner de plus en plus l'affection du peuple; car tous les Romains furent ravis de voir qu'après un si grand honneur il ne dédaignoit pas de comparoître avec les autres chevaliers aux revues, & de subir l'inspection des censeurs.

Sylla au contraire étoit très-fâché & avoit un secret dépit de voir ce haut degré de gloire & de puissance où il s'élevoit; mais la honte l'empêchant de s'y opposer, il se tint en repos, jusqu'à ce que, par force & malgré lui, (a) Pompée eut fait parvenir un Lépidus au consulat, en l'aidant de ses brigues & en lui procurant la faveur du peuple par son grand crédit. Alors il ne put plus se contenir; & le voyant passer comme il s'en retournoit de l'élection au travers de la place, suivi d'une foule de gens qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adressa la parole & lui dit : *Jeune homme, je vois que tu es tout fier de ta victoire; c'est aussi un grand & bel exploit d'avoir fait que Lépidus, le plus méchant de*

(a) *Pompée eut fait parvenir un Lépidus au consulat.*) M. Emilius Lépidus, qu'il fit nommer consul avec Q. Lutatius Catulus, pour l'an de Rome 675. Ce Lépidus étoit un esprit très-séditieux & le plus méchant de tous les hommes, comme Sylla va le dire à Pompée, & comme la suite le fit bientôt voir.

*tous les hommes, par le support que tu lui as donné auprès du peuple, ait été nommé consul avant Catulus, qui est le plus honnête homme & le plus homme de bien de Rome. Je t'avertis qu'il n'est plus tems pour toi de dormir ni de reposer, mais de bien penser à tes affaires; car tu t'es attiré un adversaire beaucoup plus fort que toi.*

Mais en quoi Sylla témoigna principalement la mauvaise volonté qu'il avoit pour Pompée, ce fut dans son testament; car il y fit des legs à tous ses amis, il y nomma des tuteurs pour son fils, & il ne dit pas un seul mot de Pompée; ce que celui-ci supporta pourtant avec beaucoup de douceur & de patience, jusques-là que Lépidus & quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, & que son convoi ne se fît publiquement avec les cérémonies accoutumées, il accourut au secours du défunt & procura à ses funérailles la gloire & la sûreté.

Incontinent après la mort de Sylla on vit l'effet de ses prédictions; car Lépidus voulut s'emparer de toute sa puissance, non point en cachette & par des détours, mais en prenant ouvertement les armes & en rallumant les restes des anciennes factions de Marius, que Sylla n'avoit pu entiérement éteindre, & dont il se fortifia. Catulus, son collegue au consulat, qui avoit pour lui la meilleure & la plus saine partie du sénat & du peuple, étoit véritablement dans une grande estime

pour ſa ſageſſe & pour ſa juſtice, & paſſoit pour le plus grand des Romains; mais il paroiſſoit plus propre au gouvernement civil, qu'à être à la tête des armées & à conduire des guerres; & les affaires demandoient Pompée. C'eſt pourquoi celui-ci ne délibéra pas long-tems quel parti il devoit ſuivre; abandonnant Lépidus, il ſe jetta du côté des gens de bien, & fut d'abord nommé général de l'armée qu'on envoyoit contre Lépidus, qui avoit déja ſubjugué une grande partie de l'Italie, & qui tenoit toute la Gaule en-deçà des Alpes avec l'armée de Brutus.

Dès que Pompée ſe fut mis en campagne, il vainquit facilement tout ce qui ſe préſenta; mais il fut long-tems devant Mutine que Brutus défendoit. Cependant Lépidus ſe coula ſecrettement vers Rome; & campé devant ſes murailles, il demandoit un ſecond conſulat, en effrayant ceux qui étoient dans la ville, avec une troupe de gens qu'il avoit ramaſſés de tous côtés. Mais cette frayeur fut bientôt diſſipée par des lettres qu'on reçut de Pompée, qui mandoit qu'il avoit terminé cette guerre ſans combat. Car Brutus, ſoit qu'il eût trahi ſon armée, ou que ſon armée l'eût trahi, ſe rendit à Pompée, qui lui donna une eſcorte de cavalerie pour le mener à une petite ville près du Pô, & qui, le lendemain, envoya Géminius avec ordre de le tuer, ce qu'il fit; action dont Pompée fut très-blâmé. Car d'abord après ce changement ſi peu attendu, il écrivit au ſénat que Brutus

ſe rendoit volontairement à lui, & le ſur-lendemain il écrivit d'autres lettres pour charger Brutus, qu'il avoit fait tuer. Ce Brutus étoit pere de celui qui, avec Caſſius, tua Céſar; (*a*) mais ce fils fut bien différent du pere; car il ſut faire la guerre avec plus de courage & mourir plus généreuſement, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. Lépidus donc, forcé d'abandonner l'Italie, ſe retira dans l'iſle de Sardaigne, où il mourut d'une maladie cauſée par la douleur, non de voir la ruine de ſes affaires & de ſa fortune, mais d'avoir appris, par une lettre qui tomba entre ſes mains, que ſa femme s'étoit déshonorée par un adultere.

Dans ce tems-là Sertorius, qui étoit un autre capitaine que Lépidus, avoit occupé l'Eſpagne & s'étoit rendu terrible aux Romains, qu'il menaçoit de la derniere ruine; car tous les reſtes des guerres civiles s'étoient retirés autour de lui comme autant de fluxions qui, ſe jettant toutes ſur une partie, forment une maladie très-dangereuſe. Il avoit déja défait pluſieurs capitaines, qui n'étoient pas des plus habiles ni des plus expérimentés; & il étoit alors aux priſes avec Métellus Pius (*b*), homme de grande réputation, grand

(*a*) *Mais ce fils ſut bien différent du pere; car il ſut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus généreuſement.*) Brutus le pere ſe défendit très-lâchement, & ſe rendit enfin à ſon ennemi pour ſauver ſa vie; au lieu que Brutus le fils, après avoir ſoutenu la guerre avec beaucoup de courage, ſe tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de ſon ennemi.

(*b*) Q. Cæcilius Métellus Pius.

capitaine & brave de sa personne; mais qui, à cause de son grand âge, paroissoit trop lent pour saisir les momens favorables que la guerre présente, & hors d'état de profiter des occasions.

Sertorius, par sa vivacité & par sa viteſſe, les lui raviſſoit toujours d'entre les mains, en ſe préſentant à tous momens devant lui avec la derniere audace, lorſqu'il s'y attendoit le moins, en l'attaquant plutôt en capitaine de bandits, qu'en général d'armée, & en troublant par des embûches fréquentes, par des alarmes continuelles & par des courſes ſoudaines & imprévues, ce bon homme qui étoit, comme un athlete, accoutumé à des combats réglés, & qui ne ſavoit mener que des troupes peſamment armées, ni combattre que de pied ferme en bataille rangée & à jour aſſigné.

Dans cette conjoncture Pompée, qui avoit encore toute ſon armée enſemble, & à ſa diſpoſition, voulut en profiter, & ſe mit à faire ſes menées & ſes pratiques pour obtenir qu'on l'envoyât en Eſpagne au ſecours de Métellus. Catulus eut beau lui ordonner de licencier ſes troupes, il refuſa de lui obéir & ſe tint en armes autour de la ville, trouvant toujours de nouveaux prétextes pour demeurer armé, juſqu'à ce qu'on lui eut donné le commandement qu'il demandoit. Ce fut Philippe qui en ouvrit le premier l'avis; & l'on dit que, ſur cette propoſition faite dans le ſénat, un des ſénateurs lui demanda, tout étonné, s'il penſoit bien ſérieuſement qu'il fallût envoyer

Pompée en Eſpagne pour le conſul : *non-ſeulement pour le conſul*, repartit bruſquement Philippe, mais *pour les conſuls ;* voulant faire entendre par-là que les deux conſuls étoient gens de nulle valeur & incapables de conduire cette guerre.

Dès que Pompée fut envoyé en Eſpagne, voilà d'abord tous les eſprits qui, flattés par de nouvelles eſpérances, comme cela ne manque jamais à la vue d'un nouveau général de réputation, changent en ſa faveur ; & il fait révolter tous les peuples qui n'étoient pas fort attachés aux intérêts de Sertorius.

Celui-ci, piqué des progrès de ce jeune homme, s'emporta contre lui à des paroles fieres & inſolentes, & dit *qu'il n'employeroit que les verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille*, voulant parler de Métellus. Cependant la crainte qu'il avoit de Pompée l'obligea à ſe tenir mieux ſur ſes gardes & à faire la guerre avec plus de précaution. Car Métellus, ce qu'on n'auroit jamais cru, menoit une vie fort déſordonnée, s'étant abandonné à toutes ſortes de délices & de voluptés. Tout d'un coup il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, ſa premiere ſimplicité & ſon ancienne frugalité ayant dégénéré ſubitement en un luxe prodigieux & en une dépenſe exceſſive ; de ſorte que ces déſordres de Métellus attirerent à Pompée l'amour & la bienveillance de tout le monde, & augmenterent la bonne opinion qu'on avoit de lui. On voyoit que, quoiqu'il fût déja fort

tempérant dans sa maniere de vivre ordinaire, qui n'avoit pas besoin de beaucoup de préparatifs, il ne laissoit pas d'en retrancher tous les jours encore tout ce qui lui paroissoit superflu; car naturellement il étoit d'une tempérance & d'une sagesse fort grandes, & très-réglé dans tous ses desirs.

Cette guerre eut diverses faces & éprouva bien des changemens; mais de tous les échecs qui arriverent à Pompée, aucun ne l'affligea si sensiblement que la prise de la ville de (*a*) Lauron, dont Sertorius se rendit maître à sa vue. Pompée croyoit le tenir enfermé; & sur cela il lui étoit même échappé de dire quelques paroles de vanité, lorsque tout d'un coup il se trouva enveloppé lui-même; & n'osant remuer de sa place, il eut le déplaisir de voir brûler la ville en sa présence, sans pouvoir la secourir. Mais bientôt après il eut sa revanche; car il défit en bataille rangée près de Valence, Hérennius & Perpenna, tous deux grands capitaines, qui s'étoient retirés auprès de Sertorius & qui lui servoient de lieutenans, & il leur tua dix mille hommes.

Enflé de ce succès & ne formant plus que de grands projets, il se hâta de marcher à Sertorius, afin que Métellus ne pût avoir part à sa victoire. Les deux armées en vinrent aux mains près de la riviere de Sucron (*b*), comme le jour étoit près de finir; car l'un & l'autre se pressoient également d'en venir à

(*a*) Ville de l'Espagne Tarraconoise.
(*b*) Riviere de l'Espagne Tarraconoise, Xucas.

une bataille, de peur que Métellus ne survînt; Pompée pour combattre seul, & Sertorius pour combattre contre un seul. L'avantage de ce combat demeura douteux entre les deux partis; car des deux côtés il y eut une aile victorieuse. Mais des généraux, Sertorius fut celui qui remporta le plus d'honneur; car à la tête de l'aile qu'il commandoit, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Quant à Pompée, un cavalier démonté, homme d'une taille avantageuse, s'étant attaché à lui, ils se chargerent tous deux avec furie, & se porterent de grands coups. Enfin leurs épées croisées glisserent sur leurs mains avec un succès très-différent; l'épée du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Pompée, & celle de Pompée abattit la main de son ennemi. En même tems Pompée se trouva enveloppé d'une foule de Barbares, tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite. Mais il se sauva de ce danger contre toute espérance, en abandonnant aux ennemis son cheval, qui avoit un harnois d'or & qui étoit couvert d'ornemens de très-grand prix. Car, pendant que les Barbares partageoient ce riche butin & qu'ils se battoient entr'eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils se remirent tous deux en bataille, pour assurer la victoire que l'un & l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étant déja engagé, Métellus arrive, ce qui oblige Sertorius à se retirer à la débandade; car son armée

étoit accoutumée à se dissiper ainsi dans un moment & à se rassembler de même ; de sorte que Sertorius se trouvoit souvent seul, errant dans la campagne, & un moment après il reparoissoit avec cent cinquante mille combattans, comme un torrent qui, après avoir été à sec, se retrouve grossi tout d'un coup par les pluies ou par une fonte soudaine de neiges.

Après le combat si heureusement fini par la retraite de Sertorius, Pompée va au-devant de Métellus. Quand il fut assez près de lui, il ordonna à ses licteurs de baisser les faisceaux, pour faire honneur à celui qui étoit supérieur en dignité, ce que Métellus ne voulut jamais permettre ; & dans tout le reste il le traita avec toute sorte de politesse & d'honnêteté, ne s'arrogeant aucune distinction, ni comme consulaire, ni comme son ancien. Le seul privilege qu'il conserva, ce fut de donner le mot quand ils campoient ensemble, mais le plus souvent ils avoient des camps séparés ; car leur ennemi, qui étoit vif & remuant, & qui ne se tenoit pas longtems en même place, mais qui en un moment se faisoit voir en différens lieux, & qui les attiroit incessamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de se séparer & de diviser leurs forces. Enfin, en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne & en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de leurs gouvernemens & les força à se retirer dans d'autres provinces pour y trouver des subsistances.

Cependant Pompée, qui avoit employé & consumé pour cette guerre la plus grande partie de son bien, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent pour payer ses troupes, sinon qu'il s'en retourneroit en Italie avec son armée. Lucullus, qui étoit alors consul, quoiqu'il fût ennemi déclaré de Pompée, cependant parce qu'il briguoit le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre Mithridate, il pressa qu'on lui fît tenir cet argent, de crainte qu'en le refusant il ne fournît un prétexte à Pompée de laisser là Sertorius, & de tourner toute son ambition contre Mithridate, dont la défaite lui seroit plus glorieuse & paroissoit moins difficile.

Sur ces entrefaites Sertorius est tué (*a*) en trahison par ses officiers même, à la tête desquels étoit Perpenna, qui, après sa mort, voulut remplir sa place & faire comme lui, parce qu'il avoit la même armée, les mêmes moyens, & le même équipage de guerre; (*b*) mais il n'avoit pas le même entendement pour les mettre en œuvre. D'abord donc Pompée se met en campagne; & ayant été informé que Perpenna étoit fort embarrassé & ne savoit où il en étoit, pour l'attirer au combat, il jetta devant lui une amorce de dix cohortes, auxquelles il ordonna de s'étendre dans la

(*a*) Il ne fut tué que trois ans après le consulat de Lucullus.

(*b*) *Mais il n'avoit pas le même entendement.*) Sans cet entendement, les mêmes moyens ne sont plus les mêmes. Combien d'expériences, même de nos jours, ont prouvé cette vérité?

campagne, & de se disperser le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller sur le champ charger ces troupes dispersées, & de les poursuivre; & alors Pompée, qui l'attendoit en bataille, s'étant montré tout-à-coup, l'attaqua, le mit en désordre & le défit entiérement. La plupart de ses capitaines & officiers furent tués sur la place; Perpenna même fut pris & mené à Pompée, qui le fit mourir. Et en cela il ne faut pas l'accuser d'avoir manqué de reconnoissance, & d'avoir oublié tous les grands services qu'il avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent; mais au contraire, il faut le louer de n'avoir écouté en cette rencontre que sa magnanimité, & d'avoir suivi un conseil qui fut le salut de la république. Car Perpenna ayant en son pouvoir tous les papiers de Sertorius, faisoit voir des lettres des premiers & des plus puissans de Rome, qui, ne cherchant qu'à remuer dans l'état, & à changer la forme du gouvernement, appelloient Sertorius en Italie. Pompée, craignant donc que ces lettres venant à être publiques, n'allumassent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre, fit mourir Perpenna sur le champ, & brûla ces lettres sans les lire. Cela étant exécuté, il fit encore quelque séjour en Espagne, jusqu'à ce qu'il eût achevé d'appaiser les troubles, & de calmer & de dissiper les émotions qui auroient pu rallumer la guerre; après quoi il ramena son armée en Italie, où il arriva justement comme

la guerre des eſclaves étoit dans ſa plus grande force.

A l'approche de Pompée, Craſſus, à qui on avoit donné la conduite de cette guerre, ſe hâta de donner la bataille très-hazardeuſement, & avec plus d'ambition que de prudence. Ce qui lui réuſſit, car il tua douze mille trois cens de ces eſclaves; mais malgré ſa prévoyance & ſa diligence, la fortune voulut que Pompée eût part à la gloire de ce grand ſuccès. Elle fit que cinq mille de ces eſclaves, échappés du combat, tomberent entre ſes mains; il les tailla tous en pieces; & ſur le champ, pour prévenir Craſſus, il écrivit au ſénat, *que véritablement Craſſus avoit défait en bataille rangée les gladiateurs;* (a) *mais que lui, il avoit arraché juſqu'à la derniere racine de cette guerre;* ce que les Romains prenoient très-grand plaiſir à entendre & à dire eux-mêmes, à cauſe de l'amour & de la bienveillance qu'ils avoient pour lui, & qui étoit ſi grande, que même ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, & ſur la défaite de Sertorius, il n'y avoit perſonne qui osât dire, fût-ce en jouant & en badinant, que tout autre que Pompée avoit mis la main à ce grand ouvrage.

(a) *Mais que lui il avoit arraché juſqu'à la derniere racine de cette guerre.*) Je m'étonne que Pompée, après les grands exploits qu'il avoit exécutés, comptât pour beaucoup d'avoir défait cinq mille eſclaves déja battus & échappés de la bataille, où leur armée entiere avoit été taillée en pieces par Craſſus. Mais les ambitieux mettent tout en ligne de compte, & Pompée ne ſe trouva pas mal de cette petite vanité.

Cependant, malgré cette haute estime qu'on avoit pour lui, & cette grande attente qu'il avoit excitée de lui-même, on ne laissoit pas d'avoir quelque soupçon & quelque crainte qu'il ne refusât de licencier ses troupes, & qu'il ne retînt son armée pour s'élever hautement par les armes à la souveraine puissance, (*a*) & pour usurper une domination pareille à celle de Sylla. C'est pourquoi ceux qui, par crainte, alloient au-devant de lui sur les chemins, pour le saluer & pour le féliciter de son heureux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection.

Mais après qu'il eut dissipé ce soupçon, en déclarant que d'abord après son triomphe il congédieroit son armée, ses envieux n'eurent d'autre prétexte, pour le calomnier, que de dire qu'il étoit plus porté pour le peuple que pour le sénat, & qu'après que Sylla avoit abattu & ruiné toute l'autorité & la puissance

(*a*) *Et pour usurper une domination pareille à celle de Sylla.*) On ne doutoit point que ce ne fût-là le but de Pompée. C'est pourquoi Cicéron, écrivant à Atticus, dit, dans la septiéme épître du livre IX : *Mirandum enim in modum Cnæus noster Syllani regni similitudinem concupivit.* εἰρὼς σοι λέγω, *nihil ille unquam minus obscure tulit.* « Notre Pompée a désiré, d'une maniere étonnante, d'usurper une domination pareille à celle de Sylla. Je vous le dis le sachant fort bien. Il n'y a rien dont il se soit moins caché ». Et dans l'épître dix du livre IX : *Hoc turpe Cnæus noster biennio ante cogitavit, ita Syllaturit animus ejus, & proscripturit.* « Il y a deux ans que notre Pompée a pensé cette infamie, tant son ame est enflammée du desir d'imiter Sylla, & de faire des proscriptions ».

des tribuns, il avoit réſolu de les relever & de les rétablir pour faire plaiſir au peuple, & pour gagner par-là ſa faveur. Et cela étoit vrai; car il n'y avoit rien que le peuple Romain aimât avec tant de fureur, ni qu'il deſirât avec tant d'impatience, que de voir rétablir l'autorité du tribunat; de ſorte que Pompée regardoit comme une très-grande fortune pour lui d'avoir trouvé le tems favorable d'exécuter ce deſſein, perſuadé que jamais il ne trouveroit une autre grace ſi grande à faire aux Romains, pour reconnoître l'affection dont ils lui donnoient tant de marques, ſi quelqu'autre le prévenoit à leur faire ce plaiſir.

(*a*) Ce ſecond triomphe lui ayant donc été accordé avec le conſulat, ces deux grands honneurs enſemble ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable; mais ce qu'on prit pour le plus grand indice de ſa gloire & de ſa grandeur, fut que Craſſus, qui étoit le plus riche de tous ceux qui s'entremettoient du gouvernement, le plus éloquent & le plus grand perſonnage, & qui au prix de lui, mépriſoit Pompée & tous les plus grands de la république, n'oſa pourtant jamais briguer le conſulat, qu'après en avoir demandé la permiſſion à Pompée, & imploré

(*a*) *Ce ſecond triomphe lui ayant donc été accordé avec le conſulat.*) Il triompha ſur la fin de l'an de Rome 682, & dans le même tems il fut déſigné conſul pour l'année ſuivante. Honneur bien ſingulier d'être fait conſul avant que d'avoir eu aucune autre magiſtrature. Mais deux triomphes peuvent bien ſervir d'excuſe à cette ſingularité.

ſa protection. Pompée en fut très-aiſe, car il y avoit long-tems qu'il cherchoit une occaſion de lui faire plaiſir, & d'avoir avec lui quelque liaiſon d'affaires & d'amitié; de ſorte qu'il brigua en ſa faveur avec beaucoup d'empreſſement, & ſollicita très-vivement le peuple de lui accorder cette grace, l'aſſurant qu'il ne lui auroit pas moins d'obligation de lui avoir donné Craſſus pour collegue, que du conſulat même dont il l'avoit honoré.

Cependant dès qu'ils eurent tous deux été nommés conſuls, (*a*) ils furent oppoſés l'un à l'autre, & brouillés entiérement ſans pouvoir jamais s'accorder. Craſſus avoit plus d'autorité dans le ſénat, & Pompée plus de crédit parmi le peuple; car il lui avoit rendu le tribunat, (*b*) & il avoit ſouffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût encore, par une loi expreſſe, transféré aux chevaliers; de plus il ſe rendit lui-même un ſpectacle très-agréable aux Romains, quand il ſe préſenta publiquement devant les cenſeurs, pour demander l'exemption d'aller à la guerre; car c'étoit anciennement la cou-

(*a*) *Ils furent oppoſés l'un à l'autre, & brouillés entiérement, ſans pouvoir jamais s'accorder.*) Cela ne pouvoit être autrement, car ils avoient pris tous deux différens partis. Craſſus étoit porté pour les nobles & pour le ſénat, & Pompée pour le peuple.

(*b*) *Et il avoit ſouffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût encore, par une loi expreſſe, transféré aux chevaliers.*) Ce fut L. Aurélius Cotta, qui, étant préteur, fit cette loi, & Plutarque dit *encore*, parce que Caïus Gracchus avoit déja tranſporté ce droit aux chevaliers cinquante-trois ans auparavant.

tume à Rome, lorsque les chevaliers avoient été à la guerre le tems porté par la loi, ils amenoient leur cheval à la place publique, devant deux magistrats qu'on appelle censeurs; & après avoir déclaré tous les capitaines & généraux sous lesquels ils avoient servi, & rendu compte de toutes leurs campagnes, ils obtenoient leur congé, & là ils recevoient ou l'honneur ou la honte que méritoient leurs bonnes ou leurs mauvaises actions.

Alors donc les censeurs Gellius & Lentulus, étant assis sur leur tribunal avec les ornemens de leur dignité, pour faire passer devant eux les chevaliers en revue, (*a*) on vit de loin Pompée s'avancer vers la place, précédé par toutes les marques de sa dignité de consul, & menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour pouvoir être aperçu des censeurs, il ordonna à ses licteurs, qui portoient devant lui ses faisceaux, de s'ouvrir; & s'approchant du tribunal des censeurs, il présenta son cheval. Tout le peuple étoit dans l'admiration & dans un profond silence; les censeurs eux-mêmes, à cette vue, paroissoient ravis de joie, mais d'une joie mêlée de respect. Alors le plus ancien des censeurs l'interrogea tout haut en ces termes : *Pompée le Grand, je vous demande si*

(*a*) *On vit de loin Pompée s'avancer.*) Quel spectacle pour le peuple de voir Pompée, qui avoit déja triomphé deux fois, & qui étoit alors consul, venir subir en sa présence ce jugement des censeurs comme un simple chevalier!

*vous avez fait toutes les campagnes portées par les ordonnances.* Et Pompée répondit auſſi à haute voix : *Oui, je les ai faites toutes,* (a) *& je ne les ai faites ſous d'autre général que ſous moi.* A cette parole le peuple ſe mit à crier de toute ſa force, & il étoit ſi tranſporté de joie, qu'il ne pouvoit calmer ſes cris ni ceſſer ſes applaudiſſemens. Mais les cenſeurs s'étant levés, le reconduiſirent juſques dans ſa maiſon, pour faire plaiſir à une foule innombrable de peuple qui le ſuivoit avec de grands battemens de mains.

Comme la fin du conſulat de Pompée approchoit, & que les différends qu'il avoit avec Craſſus, ſon collegue, augmentoient tous les jours, un certain Caïus Aurélius, qui étoit de l'ordre des chevaliers, mais qui avoit toujours vécu éloigné des affaires, un jour en pleine aſſemblée monta ſur la tribune, & s'avançant, il dit devant tout le peuple, que Jupiter s'étoit apparu à lui la nuit pendant ſon ſommeil, & lui avoit ordonné de dire aux conſuls, *qu'ils ſe gardaſſent bien tous deux de ſortir de charge, avant que de s'être réconciliés & d'être devenus bons amis.* Quand il eut ainſi parlé, Pompée ſe tint debout ſans dire une ſeule parole, & ſans avancer ; mais Craſſus, courant le ſaluer le premier & l'embraſſer, dit

(a). *Et je ne les ai faites ſous d'autre général que ſous moi.*) L'expreſſion dont Pompée ſe ſert ici eſt très-ſinguliere ; mais elle n'eſt pas plus ſinguliere que la choſe même : car a-t-on jamais vu avant Pompée un homme qui a commencé très-jeune à ſervir, & qui a ſervi pluſieurs campagnes, & qui n'a jamais ſervi que ſous lui ?

tout haut : *Mes citoyens, je crois ne commettre aucune baſſeſſe, ni rien d'indigne de moi, de faire le premier toutes les avances pour Pompée, à qui vous-mêmes vous avez daigné donner le ſurnom de Grand avant qu'il eût de la barbe, & décerné deux triomphes avant qu'il fût ſénateur.* Après s'être ainſi réconciliés, ils dépoſerent le conſulat.

Craſſus continua de vivre comme il avoit toujours fait, mais Pompée commença à fuir la plaidoirie ; il refuſoit beaucoup de cauſes, abandonnoit peu à peu les aſſemblées, & ne paroiſſoit que rarement en public, & il n'y paroiſſoit jamais que très-bien accompagné. Il n'étoit plus facile de le voir & de lui parler qu'au milieu d'une grande foule ; car il prenoit plaiſir à ſe faire voir ainſi au milieu d'un peuple de courtiſans, perſuadé que cela lui donnoit un certain air de grandeur & de majeſté, qui lui attiroit plus de reſpect ; & que, pour conſerver ſa dignité, il falloit ne ſe pas laiſſer fréquenter familiérement par des gens de petite étoffe. (*a*) Car ceux qui ſe ſont rendus grands par l'épée, & qui ne peuvent ſe réduire à cette égalité populaire & civile qui

(*a*) *Car ceux qui ſe ſont rendus grands par l'épée.*) Ce paſſage eſt aſſez difficile dans le texte. Je crois en avoir rendu le véritable ſens. Plutarque explique l'effet ordinaire de l'envie que les gens de robe avoient contre les gens d'épée qui s'étoient agrandis par les armes, & qui, fiers de leurs exploits, vouloient conſerver dans la ville la même ſupériorité qu'ils avoient eue dans les armées, ils cherchoient à les humilier. Et il arrivoit ſouvent que cela n'étoit pas bien difficile ; car il y a des hommes qui ont été grands dans les armées, & qui deviennent bien petits dans les villes.

regne dans les républiques, ſont fort ſujets à tomber dans le mépris quand ils reprennent la robe, les gens d'épée voulant être les premiers à la ville, comme ils l'ont été à l'armée; & les gens de robe, qui n'ont pas joué un grand rôle à l'armée, ne pouvant ſupporter de ne pas tenir, au moins dans la ville, le premier rang. Voilà pourquoi, quand ces derniers tiennent dans les aſſemblées un homme célebre par ſes victoires & par ſes triomphes, qui veut faire le fier, ils cherchent à le ravaler & à l'humilier; au lieu que quand l'homme d'épée leur cede dans la ville le premier rang & le premier degré d'autorité & de puiſſance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'eſt acquiſe par les armes, & lui rendent volontiers tout ce qui lui eſt dû. Et c'eſt ce que les affaires, qui arriverent bientôt après, firent aſſez connoître.

La puiſſance des pirates commença à ſe former en Cilicie. (*a*) Son origine fut d'autant plus dangereuſe, qu'elle fut long-tems cachée. Le courage & l'audace de ces corſaires augmenterent conſidérablement pendant la guerre de Mithridate, par quelques ſervices qu'ils rendirent à ce prince. Enſuite les Romains étant engagés dans leurs guerres ci-

(*a*) *Son origine fut d'autant plus dangereuſe, qu'elle fut long-tems cachée.*) Les Romains ne commencerent à donner leur attention à cette guerre que l'an de Rome 674, neuf ans avant ce conſulat de Pompée; mais elle avoit fait déja de grands déſordres, auxquels les Romains, engagés dans leurs guerres civiles & étrangeres, n'avoient pu remédier. Voyez Florus, liv. III, chap. 6.

viles, & livrant entr'eux de ſanglans combats aux portes mêmes de Rome, la mer, qui ſe trouva déſerte & ſans gardes, les attira peu à peu, & leur fit naître l'envie de s'avancer plus qu'ils n'avoient encore fait; de ſorte qu'ils ne ſe contenterent plus d'enlever ſeulement ceux qui navigeoient, mais ils attaquoient les iſles & les villes maritimes. Ils avoient fait un ſi grand progrès, que déja les plus riches, les plus nobles, & ceux qui paſſoient pour plus ſenſés que les autres, montoient ſur des vaiſſeaux corſaires, & ſe joignoient à eux, comme ſi ce métier fût devenu honorable & digne de remplir l'ambition d'un Romain.

Ils avoient en pluſieurs endroits des arſenaux, des ports, & des tours à donner les ſignaux, toutes bien fortifiées. Par-tout on voyoit leurs eſcadres, non-ſeulement remplies de bons rameurs, conduites par d'habiles pilotes, & fournies de vaiſſeaux d'une viteſſe & d'une légereté qui les rendoit propres à faire très-agilement toutes les manœuvres dans les occaſions, mais encore ſi magnifiquement ornées, qu'on étoit plus affligé de leur magnificence, qu'effrayé de leur appareil. Les poupes de leurs galeres étoient toutes dorées, leurs tapis de la plus belle pourpre, & leurs rames argentées, comme s'ils euſſent fait parade de leur brigandage. On ne voyoit ſur toutes les côtes que des tables dreſſées, & des gens qui banquetoient & qui ivrognoient; tout y retentiſſoit du bruit des

flûtes & des chansons ; là c'étoient des officiers principaux faits prisonniers, & ici des villes captives qui comptoient leur rançon, & tout cela à la grande honte de la puissance Romaine. Leurs galeres montoient à plus de mille, & les villes qu'ils avoient prises, à quatre cens.

Leur audace sacrilége n'épargnoit pas même les temples, qui jusques là avoient été inviolables & sacrés. Ils ruinerent & pillerent (*a*) celui d'Apollon Didyméen à Claros, celui des Cabires à Samothrace, (*b*) celui de Cérès dans la ville d'Hermione, celui d'Esculape à Epidaure, celui de Neptune, dans l'Isthme, à

(*a*) *Celui d'Apollon Didyméen à Claros.*) Dans le territoire de Milet il y avoit un lieu appellé Didymes, où Apollon avoit un temple & un oracle, & delà ce dieu fut appellé *Apollon Didyméen*. Pausanias dit que ce temple est plus ancien que la Migrahon Ionique. Plutarque le met dans l'isle de Claros, & peut-être ce dieu y étoit-il adoré sous ce nom. Amiot a mal traduit, *celui de Castor & de Pollux*. Il a été trompé par le mot *Didymoi*, Gemini, *les Jumeaux*, comme on a appellé ces deux dieux.

(*b*) *Celui de Cérès dans la ville d'Hermione.*) Amiot & ceux qui ont cité ce passage de Plutarque, ont mal traduit *celui de la Terre*. Il n'y avoit point de temple de la Terre dans la ville d'Hermione, mais il y en avoit un de Cérès qui étoit très-célebre. *Chthonia* est ici Cérès, & en voici la preuve, tirée d'un passage de Pausanias dans ses Corinthiaques : *Les Argiens racontent que la fille de Colontas, appellée Chthonia, ayant été sauvée d'un embrasement par Cérès, & transportée à Hermione, y bâtit un temple à cette déesse, qui fut appellée Chthonia, & sa fête eut le même nom. Et ils en disent toute la cérémonie.* Et dans les Laconiques il écrit : *On dit que les Lacédémoniens honorent Cérès sous le nom de Chthonia, dont Orphée leur enseigna le culte. Mais, à mon avis, les Lacédémoniens ont pris ce culte de la ville d'Hermione, où Cérès a un temple sous ce nom.*

Tenare & dans l'isle de Calaurie, celui d'Apollon, dans Actium & dans l'isle de Leucade, & celui de Junon à Samos, à Argos & à (*a*) *Leucanie.* (*b*) Ils firent aussi les sacrifices barbares qu'on fait à Olympe, & ils pratiquerent certaines cérémonies très-mystérieuses & très-secretes, (*c*) entre lesquelles étoient celles du dieu Mithrès, que l'on a conservées jusqu'aujourd'hui, & dont ils ont apporté les premiers l'exemple. Et après avoir ainsi insulté les Romains par mer avec le dernier mépris, ils eurent encore l'audace de descendre à terre, & d'infester les grands chemins, où ils commettoient mille pilleries & mille meurtres, & ruinoient & détruisoient les maisons de plaisance. Ils enleverent deux préteurs, Sextilius & Bellinus, vêtus de leurs grandes robes de pourpre, avec leurs domestiques & les licteurs, qui portoient les faisceaux devant eux, & les emmenerent tous prisonniers. (*d*) Ils prirent aussi la fille d'An-

(*a*) Il n'y a point de ville appellée *Leucanie.* Il faut lire *Lucanium*, ville de la Lucanie.

(*b*) *Ils firent aussi les sacrifices barbares qu'on fait à Olympe.*) Ce n'est pas au mont Olympe, comme on a mal traduit, mais dans la ville d'Olympe, qui étoit une ville de la Pamphilie, près de Phaselis, & une des retraites de ces corsaires. Je ne sais point quels sacrifices on y faisoit.

(*c*) *Entre lesquelles étoient celles du dieu Mithrès.*) Hérodote écrit que les Perses adoroient la déesse Vénus sous le nom de *Mithrès.* Mais l'opinion la plus commune est que Mithrès n'étoit autre que le soleil; car en persan *Mithri, Mithir* ou *Mithra*, signifie *Seigneur.*

(*d*) *Ils prirent aussi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne.*) La fille de l'orateur M. Antonius, qui fut envoyé proconsul en Cilicie,

tonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à sa maison de campagne, & elle fut obligée de donner une grosse somme pour sa rançon.

Leur insolence monta à un tel point, que joignant la moquerie à l'injure, quand quelqu'un avoit été pris, & qu'il se mettoit à crier qu'il étoit citoyen Romain, & qu'il disoit son nom; alors faisant semblant d'être étonnés & saisis de crainte, ils frappoient leurs cuisses, & tomboient à ses genoux, le priant de leur pardonner. Le pauvre prisonnier les voyant humiliés devant lui & supplians, croyoit que cela se faisoit tout de bon, d'autant plus même que les uns venoient lui mettre des souliers, les autres l'affubloient d'une grande robe, afin qu'il ne pût plus être méconnu; & après l'avoir ainsi joué assez long-tems, & s'en être divertis, enfin le conduisant au milieu de la mer, ils tiroient une échelle, & lui ordonnoient de descendre, & de s'en retourner paix & aise dans sa maison. Et celui qui refusoit d'obéir, ils le poussoient eux-mêmes dans la mer, & le noyoient de cette maniere. Toute la mer Méditerrannée étoit infestée

l'an de Rome 551, & qui fut consul trois ans après avec L. Posthumius Albinus. C'étoit l'ayeul de Marc-Antoine le Triumvir. Sa maison étoit à Misene, comme cela paroît par un endroit de Cicéron, *pro lege Manilia.* AN *ignoratis ex Miseno ejus ipsius libros, quo cum prædonibus antea ibi bellum gesserat, à prædonibus esse sublatos?* « Ignorez-vous que ses » livres ont été enlevés par » les corsaires de sa maison » de Misene, où il avoit fait » la guerre contr'eux »?

par ces brigands, de sorte qu'il n'y avoit plus aucune sorte de commerce, les marchands n'osant plus aller ni venir.

Ce fut-là principalement ce qui obligea enfin les Romains qui manquoient déja de vivres, & qui craignoient une grande famine, d'envoyer Pompée donner la chasse à ces pirates, & leur enlever l'empire de la mer. (*a*) Gabinius, un des intimes amis de Pompée, fut celui qui en dressa le decret, par lequel il ne lui attribua pas seulement le commandement des troupes de mer, mais lui donna en termes formels une autorité monarchique, & une puissance souveraine sur tous les hommes, affranchie de toute obligation de rendre compte à qui que ce fût. Car ce decret lui donnoit un empire absolu sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, & sur toutes les côtes, jusqu'à quatre

(*a*) *Gabinius, un des plus intimes amis de Pompée, fut celui qui en dressa le decret.*) Ce Gabinius étoit tribun du peuple. C'étoit l'an de Rome 686, l'an 65 avant l'ere chrétienne. Pompée avoit alors trente-huit ans. Cicéron marque bien le caractere de ce Gabinius dans sa seconde oraison après son retour, où il en fait un portrait horrible, qu'il finit par ces mots : *Qui nisi in aram tribunatus confugisset, neque vim prætoris, nec multitudinem creditorum, nec bonorum proscriptionem effugere potuisset. Quo in magistratu nisi rogationem de piratico bello tulisset, profecto egestate & improbitate coactus, piraticam ipse fecisset.* « Que s'il n'eût » eu recours à son tribunat, » comme à un autel inviola- » ble, jamais il ne se fût dé- » robé à l'autorité du préteur, » ni à la foule de ses créan- » ciers, & n'auroit évité la » proscription de ses biens ; » & si dans cette charge il » n'eût proposé la loi de la » guerre contre les pirates, » sa misere & sa méchanceté » l'auroient porté à être pirate » lui-même ».

cens

cens ſtades de la mer. Dans cet eſpace ſe trouvoient non-ſeulement la plus grande partie des terres de la domination des Romains, mais encore les nations barbares les plus conſidérables, & les rois les plus puiſſans. Outre cela, il lui étoit permis par ce decret de choiſir dans le ſénat quinze lieutenans pour ſe ſoulager, en leur donnant telle portion de ſon autorité qu'il jugeroit à propos; de prendre chez les tréſoriers & les receveurs tout l'argent dont il auroit beſoin, & de former une flotte de deux cens galeres, avec le pouvoir abſolu de lever autant de gens de guerre, de matelots & de rameurs qu'il voudroit.

Ce decret ayant été lû publiquement, le peuple l'approuva & le ratifia avec une merveilleuſe affection; mais les plus gens de bien, & les plus puiſſans du ſénat, trouvant que cette puiſſance infinie & preſque ſans bornes étoit véritablement au-deſſus de l'envie, mais pourtant ſuſpecte & digne d'inſpirer quelque crainte, s'oppoſerent à ce decret. Il n'y eut que Céſar ſeul qui y donna ſon conſentement, non pour obliger Pompée, mais pour s'inſinuer par-là dès le commencement dans les bonnes graces du peuple, & pour ſe l'acquérir. Mais tous les autres s'éleverent hautement contre Pompée, & le reprirent aigrement. Et l'un des conſuls (a) ayant oſé lui dire, *qu'en imitant*

(a) Les conſuls de cette année-là étoient L. Calpurnius Piſo, & Man. Acilius Glabrio.

*l'ambition de Romulus, il auroit auſſi ſa fin malheureuſe*, il fut en danger d'être déchiré par le peuple.

Catulus s'étant levé pour parler contre ce decret, le peuple qui l'honoroit & le reſpectoit, lui prêta une paiſible audience. Après qu'il eut dit beaucoup de choſes à l'honneur de Pompée ſans aucune marque d'envie, il voulut leur conſeiller de l'épargner, & de ne pas l'expoſer à tant de périls & à tant de guerres les unes après les autres : *Car*, leur dit-il, *ſi vous veniez à le perdre, quel autre capitaine trouveriez-vous ?* Alors ils ſe mirent à crier tout d'une voix, *Vous-même.* Catulus voyant donc qu'il ne pouvoit venir à bout de diſſuader le peuple, ſe retira.

Roſcius-ſe leva après lui pour combattre auſſi ce decret, & perſonne ne daigna l'entendre ; mais ſans ſe rebuter, il fit ſigne par ſes doigts que Pompée ne devoit pas être nommé ſeul, & qu'il falloit le mettre ſeulement en ſecond. Le peuple, irrité de cette audace, jetta tout enſemble un cri ſi haut & ſi fort, qu'un corbeau qui voloit par hazard au-deſſus de l'aſſemblée, (*a*) en fut étourdi, & tomba au milieu de la place; d'où l'on peut conjecturer que les oiſeaux qui tombent à terre tout d'un coup dans ces occaſions, n'y tombent pas, parce que l'air en ſe fen-

(*a*) *En fut étourdi.*) Il y a dans le grec τυφλωθῆναι, *ou fut aveuglé*, ce qui ne ſignifie ici qu'*étourdi*, & cet uſage eſt remarquable. Plutarque a déja parlé de cette chûte d'oiſeaux par la violence de l'air, dans la vie de Flaminius.

dant & ſe ſéparant par cette violente agitation laiſſe un grand vuide, mais parce qu'ils ſont frappés du coup de ce cri comme d'un trait, lorſque partant avec efforts & véhémence il excite dans l'air une agitation violente & un furieux ébranlement.

Le peuple ſe ſépara ce jour-là ſans rien réſoudre. Mais le jour qu'on devoit donner les ſuffrages, Pompée ſe déroba ſecretement, & ſe retira à la campagne. Et dès qu'il eut appris que le decret étoit paſſé, il rentra dans la ville de nuit, pour éviter l'envie qu'auroit excitée contre lui le concours du peuple qui lui ſeroit venu au-devant pour l'accompagner.

Le lendemain matin il ſortit pour faire les ſacrifices, après leſquels ayant convoqué l'aſſemblée, il parla ſi bien qu'elle lui accorda preſque le double de ce qui lui avoit été donné par le premier decret; car il eut le pouvoir d'équiper cinq cens galeres, & de lever ſix-vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Et on choiſit dans le ſénat vingt-quatre des principaux perſonnages, qui avoient tous commandé des armées, & on les lui donna pour ſes lieutenans. On lui donna auſſi deux queſteurs. Et comme le prix des denrées vint à diminuer tout d'un coup, le peuple ravi, ne manqua pas de dire que c'étoit le ſeul nom de Pompée qui terminoit cette guerre.

Cependant Pompée diviſa toute la mer Méditerranée en treize départemens, à cha-

cun desquels il assigna une escadre de vaisseaux avec un commandant. Ainsi ayant étendu par-tout ses forces, & embrassé tout ce grand espace de mers, il enveloppa comme dans des filets toutes les différentes escadres de ces corsaires, il leur donna la chasse, & les ayant pris, il les emmena dans ses ports. Tous leurs vaisseaux, qui l'ayant prévenu, s'étoient séparés des autres, ou qui purent échapper de cette chasse générale, se retirerent de tous côtés dans la Cilicie, comme les abeilles dans leur ruche. Il se prépara à aller lui-même contre eux avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut point partir, qu'auparavant il n'eût purgé de ces brigands la mer de Toscane, celle d'Afrique, celle de Sardaigne & de Corse, & celle de Sicile, à quoi il n'employa que quarante jours; il est vrai qu'il se donna des peines infinies sans aucun relâche, & qu'il fut admirablement secondé par ses lieutenans. Mais comme à Rome le consul Pison, transporté de colere & d'envie, faisoit tous ses efforts pour ruiner tout son appareil de guerre, & avoit déja cassé tous ses rameurs, il envoya de tous côtés sa flotte à Brunduse, où il lui marqua le rendez-vous, & se rendit à Rome par la Toscane.

Dès que le peuple sut qu'il arrivoit, il sortit de la ville, & alla en foule sur le chemin au-devant de lui, comme il avoit fait peu de jours auparavant pour l'accompagner & le conduire quand il étoit parti.

Ce qui causoit cette grande joie & cette allégresse du peuple, c'étoit ce changement si prompt & si inespéré, qui faisoit que les vivres arrivoient de tous côtés en abondance, tellement que Pison fut en très-grand danger d'être dépose de son consulat. Gabinius en avoit déja le decret tout dressé; mais Pompée l'empêcha de le proposer; & après avoir dépêché toutes les affaires avec beaucoup de douceur & de politesse, & pourvu à tout ce dont il avoit besoin, il se rendit promptement à Brunduse où il s'embarqua; & parce que le tems le pressoit, pour faire plus de diligence, il passa toutes les villes de sa route sans y entrer. Athenes fut la seule où il voulut s'arrêter. Etant donc descendu de son vaisseau, il entra dans la ville, fit un sacrifice aux dieux, & après avoir reçu très-gracieusement le peuple qui venoit le saluer, il en sortit pour se rembarquer. (*a*) En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur, & qui n'étoient chacune que d'un seul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte qui disoit : (*b*) *Plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu.* Et l'autre en dehors qui

(*a*) *En sortant il remarqua quelques inscriptions qu'on avoit faites en son honneur.*) Il ne les remarqua qu'en sortant, parce qu'elles n'avoient été faites qu'après son entrée dans la ville, & pendant le séjour qu'il y avoit fait.

(*b*) *Plus vous vous reconnoissez homme, plus vous ressemblez à Dieu.*) Il y a dans le grec, *plus vous êtes Dieu.*) C'est un beau mot, c'est à peu près dans le même sens qu'Horace dit depuis au peuple Romain, & par lui à Auguste, *Diis te minorem quod geris, imperas.*

portoit : *Nous vous attendions, nous vous avons rendu nos hommages ; nous vous voyons, nous vous reconduiſons avec la derniere vénération.*

De tous les pirates qui reſtoient & qui couroient encore la mer, il y en eut quelques-uns qui eurent recours aux prieres ; & comme il les reçut humainement, & qu'il les traita avec beaucoup de douceur, après qu'il les eut en ſon pouvoir, eux & leurs vaiſſeaux, il y en eut pluſieurs, qui dans l'eſpérance d'un traitement ſemblable, chercherent à éviter ſes lieutenans, & vinrent ſe rendre à lui avec leurs enfans & leurs femmes. Pompée leur pardonna à tous, & par leur moyen il ſuivit à la piſte tous les autres, qui ſe ſentant coupables de crimes irrémiſſibles, ſe tenoient cachés, & il en prit une partie. Les plus opiniâtres & les plus puiſſans ayant mis en ſûreté leurs familles, leurs richeſſes, & toute la tourbe inutile dans des châteaux & des fortereſſes du mont Taurus, s'embarquerent ſur leurs vaiſſeaux devant le fort de Coracéſie (*a*), à l'entrée de la Cilicie. Là ils attendirent Pompée qui alloit à eux ; & ayant été défaits dans une grande bataille, ils ſe retirerent dans le fort. Pompée les y aſſiégea ; bientôt ils envoyerent prier qu'on les reçût à merci, ſe rendirent, & rendirent les villes & les iſles dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient

(*a*) Le premier château de la Cilicie, ſur un roc fort eſcarpé.

ſi bien fortifiées, qu'elles étoient non-ſeulement difficiles à prendre de force, mais encore très-mal-aiſées à approcher. Ainſi cette guerre fut heureuſement terminée, tous ces pirates chaſſés de la mer, & tous leurs brigandages ceſſés dans l'eſpace de trois mois au plus. Il prit un nombre infini de vaiſſeaux, & entr'autres quatre-vingt-dix galeres, armées d'éperons d'airain, & ſes priſonniers montoient à vingt mille.

Il ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné ſa parole; mais auſſi il ne crut pas qu'il fût ſagement fait de congédier un ſi grand nombre d'hommes aguerris & preſſés de la pauvreté, & de leur laiſſer la liberté de s'écarter, ou de ſe raſſembler, s'il leur en prenoit envie. Faiſant donc réflexion en lui-même que l'homme n'eſt point naturellement un animal indomptable ni farouche; que quand il le devient, c'eſt par le vice où il tombe contre ſon naturel; qu'il s'adoucit par le changement de vie & de lieux; & que les bêtes mêmes les plus féroces, venant à être nourries & élevées dans une vie plus douce, s'apprivoiſent peu-à-peu, & dépouillent toute leur férocité, (*a*) il réſolut d'éloigner ces corſaires

(*a*) *Il réſolut d'éloigner ces corſaires de la mer.*) Florus loue avec raiſon cette prudence de Pompée: *Idque proſpectum ſingulari conſilio ducis, qui maritimum genus à conſpectu longe removit maris, & mediterraneis agris quaſi obligavit*, liv. III, ch. VI. C'eſt une choſe ſûre, & que l'expérience a ſouvent prouvée, que le changement de vie & d'habitation produit le changement de mœurs.

de la mer, de les transporter dans les terres, & de leur faire goûter une vie plus douce & plus innocente, en les accoutumant à vivre dans les villes & à cultiver leurs champs. Il en plaça donc une partie dans les petites villes de la Cilicie, qui étoient à demi-desertes, & qui les reçurent volontiers, parce qu'il leur donna des terres à proportion pour les nourrir. Il releva & répara la ville de Soli (*a*), que Tigrane, roi d'Arménie, avoit depuis peu détruite & dépeuplée, & il y établit plusieurs habitans; & à tous ceux qui restoient & qui étoient le plus grand nombre, il leur donna la ville de Dyme dans l'Achaïe, qui manquoit d'hommes, & qui jouissoit d'un grand & bon terroir.

Ses envieux blâmerent & décrierent fort cette conduite; mais ce qu'il fit contre Métellus au sujet de l'isle de Crete, ses meilleurs amis même ne pouvoient ni l'approuver, ni l'excuser. Ce Métellus proche parent de celui qui avoit commandé en Espagne conjointement avec Pompée dans la guerre contre Sertorius, fut envoyé commander en Crete quelque tems avant que Pompée fût nommé pour aller contre les corsaires; car après la Cilicie, Crete étoit la seconde pépiniere de ces brigands; & en ayant surpris un grand nombre, il les exterminoit & ne leur faisoit aucun quartier. Ceux qui restoient, se voyant assiégés & fort pressés, envoyerent

(*a*) Ville de la Cilicie, à l'embouchure du fleuve Lacmus. Elle fut appellée *Pompeiopolis*.

des hérauts à Pompée pour le prier de venir dans leur isle, qui étoit une dépendance naturelle de sa charge, puisqu'elle étoit renfermée dans l'étendue de la mer où il commandoit. Pompée reçut favorablement leurs prieres, & écrivit sur le champ à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre ; en même-tems il envoya ordre aux villes de ne lui pas obéir, & dépêcha un de ses lieutenans, nommé Lucius Octavius, pour aller prendre sa place.

Octavius arrivé à Crete, entra dans les villes que Métellus assiégeoit, & combattit pour les corsaires. Cela rendit Pompée non-seulement odieux, mais ridicule, de prêter ainsi son nom à des scélérats & à des impies, & de se laisser si fort aveugler par l'envie & par la jalousie dont il étoit animé contre Métellus, que de leur donner son attache, & de leur communiquer son autorité & sa réputation, comme une sauvegarde, pour les empêcher d'être punis comme ils le méritoient. (*a*) Car, ajoutoient-ils, Achille même, dans Homere, ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant

(*a*) *Car, ajoutoient-ils, Achille même dans Homere ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant étourdi & follement avide de gloire.*) Plutarque nous apprend ici le jugement que les sages Romains portoient de cette action d'Achille, qui, poursuivant Hector, fait signe à ses troupes de ne pas tirer sur lui, afin que rien ne ternisse sa victoire, & qu'il ait seul la gloire de le tuer. Cette action paroît fort brillante, cependant elle a été blâmée, & avec raison. On peut voir là les remarques dans la nouvelle traduction.

étourdi & follement avide de gloire, lorſqu'il fait ſigne à ſes troupes pour leur défendre de tirer ſur Hector, *de peur*, dit-il, *que quelqu'un ne le bleſſe le premier, & ne terniſſe par-là ſa victoire.* Mais ce que Pompée fit en cette occaſion, eſt plus horrible encore; car il combattit pour ſauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un préteur, qui avoit eſſuyé de grands travaux pour les détruire. Métellus ne ſe rebuta pourtant point pour toutes les défenſes de Pompée, & pour tous les efforts d'Octavius; mais pourſuivant ardemment ſon entrepriſe, il prit d'aſſaut ces corſaires, les fit tous mourir; & après avoir fort maltraité de paroles Octavius au milieu du camp, & lui avoir reproché ſon infamie, il le renvoya.

Quand on eut à Rome la nouvelle que cette guerre des pirates étoit finie, & que Pompée n'ayant plus rien à faire, amuſoit ſon loiſir, à viſiter les villes, un des tribuns, nommé Manilius, dreſſa un decret qui portoit, *que Pompée prenant le commandement de toutes les forces & de toutes les provinces qui étoient ſous la charge de Lucullus, & y ajoutant la Bithynie, où commandoit Glabrion, iroit faire la guerre aux rois Mithridate & Tigrane; bien entendu qu'il retiendroit toutes les forces maritimes, & qu'il commanderoit toujours ſur la mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre les pirates*; ce

qui n'étoit rien moins qu'assujettir à un seul homme tout l'empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier decret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie; elles lui étoient toutes attribuées par ce second decret qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec lesquelles Lucullus avoit défait les deux rois, Mithridate & Tigrane.

La considération de Lucullus, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à qui on donnoit un successeur pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les nobles & les sénateurs; ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services; mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'opposer à ce decret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante. Mais le jour étant venu, où ce decret devoit être proposé, toutes ces belles résolutions s'évanouirent; ils eurent si grand'peur du peuple, qu'ils perdirent entiérement courage, & n'o-

ſerent pas dire une ſeule parole contre le decret. Catulus fut le ſeul, qui, après l'avoir combattu de toute ſa force, voyant qu'il ne ramenoit aucun du peuple, ſe mit à crier pluſieurs fois de la tribune, en adreſſant la parole aux ſénateurs, (a) *qu'ils cherchaſſent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres, ou quelque roche pour s'y retirer & pour conſerver leur liberté, qui leur alloit être ravie.* Malgré tous ſes efforts & tous ſes cris, le decret fut autoriſé par les ſuffrages de toutes les tribus, comme ils parlent, & Pompée abſent fut déclaré maître abſolu de preſque tout ce que Sylla avoit uſurpé par les armes en faiſant une cruelle guerre à ſa patrie.

Quand il reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, & qu'il fut tout ce que le peuple avoit ordonné en ſa faveur; comme ſes amis qui étoient préſens s'en réjouiſſoient & l'en félicitoient, on dit que tout d'un coup il fronça les ſourcils, frappa ſa cuiſſe, & s'écria, comme ſurchargé & fâché de ce nouveau commandement : *O dieux, que de travaux ſans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & ſans gloire? Ne ceſſerai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois ſur le dos? Ne pourrai-je jamais me dérober à*

(a) *Qu'ils cherchaſſent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres.*) Il a égard à ce qu'avoit fait le peuple Romain quatre cens vingt-ſept ans auparavant, lorſque pour s'empêcher d'aller à la guerre, où on vouloit le mener malgré lui, il ſe retira en armes ſur le mont ſacré.

*l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne, avec ma femme & mes enfans ?*

Tous ceux qui l'entendirent, ses amis même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation ; car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Lucullus, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi bientôt ses actions le démasquerent & découvrirent ses véritables sentimens. Car faisant afficher par-tout des placards, & envoyant par-tout ses mandemens, il rappelloit à lui tous les gens de guerre ; & ordonnoit à tous les princes & rois qui étoient dans l'étendue de sa commission, de se rendre incessamment auprès de lui ; & dans sa marche, il ne laissa rien de tout ce que Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Lucullus les avoit condamnés ; il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées ; enfin en toutes choses, par une contention opiniâtre & pleine de jalousie, il n'eut en vue que de faire voir aux partisans de Lucullus, qu'ils suivoient & admiroient un homme qui n'avoit nulle autorité ni le moindre pouvoir.

Lucullus en ayant porté ses plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'ils devoient avoir ensemble une conférence. Ils s'abou-

cherent donc dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands généraux, qui avoient fait de belles actions & remporté de grandes victoires, leurs licteurs marchoient devant avec les faiſceaux entortillés de branches de laurier, & ſe rencontrerent les premiers ; mais Lucullus venoit de lieux frais tout couverts d'arbres & de verdure, & Pompée avoit traverſé des pays arides & ſecs où l'on ne trouvoit pas un ſeul arbre, ni le moindre ombrage. Les licteurs de Lucullus voyant donc que les lauriers des licteurs de Pompée étoient entiérement ſecs & flétris, leur en donnerent des leurs, qui venoient d'être cueillis tout fraîchement, & dont ils ornerent & couronnerent leurs faiſceaux; ce qui fut pris pour un préſage que Pompée emporteroit le prix, qui étoit dû aux victoires & à la gloire de Lucullus. Lucullus avoit ſur Pompée l'avantage d'avoir été conſul avant lui, & d'être ſon ancien. Mais Pompée avoit de ſon côté deux triomphes, qui relevoient extrêmement ſa dignité.

Leur entrevue ſe paſſa d'abord avec toute la politeſſe poſſible, & avec toutes les marques réciproques d'eſtime & d'amitié. Ils exalterent beaucoup les exploits l'un de l'autre, & ſe témoignerent la ſatisfaction qu'ils avoient de leurs grands ſuccès. Mais dans la converſation qui ſuivit ce premier abord, il n'y eut plus ni modeſtie, ni honnêteté, ni politeſſe, ils en vinrent aux injures; Pompée reprocha à Lucullus ſon avarice, & Lucullus

reprocha à Pompée ſon ambition ; de ſorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. Lucullus de ſon côté diſtribua à ſes amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquiſes, & fit d'autres préſens à qui il voulut, & Pompée, qui s'étoit campé aſſez près de lui, défendoit par ſes mandemens qu'on lui obéît dans la moindre choſe, & lui débaucha tous ſes ſoldats, excepté ſeize cens, dont il ne ſe mit pas fort en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun ſervice, à cauſe de leur arrogance & de leur mutinerie, & que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portés pour Lucullus. De plus, il décrioit ouvertement ſa conduite, & ravaloit tous ſes exploits ; diſant que Lucullus n'avoit combattu que contre la pompe & la vaine repréſentation de ces deux rois, & qu'il lui avoit laiſſé à combattre leur véritable puiſſance & leur puiſſance inſtruite & aguerrie par leurs mauvais ſuccès, Mithridate ayant eu enfin recours aux épées & aux boucliers, & ayant appris à ſe ſervir de ſa cavalerie.

Lucullus de ſon côté, pour repouſſer ces injures, diſoit, *que Pompée alloit toujours combattant contre un fantôme & contre une ombre de guerre*, (a) *accoutumé qu'il étoit à ſe jetter ſur les corps morts qu'il n'avoit*

(a) *Accoutumé qu'il étoit à ſe jetter ſur les corps morts qu'il n'avoit pas tués, comme un oiſeau lâche & timide.*) Voilà une ſatyre des plus fortes, & d'autant plus amere, qu'elle eſt fondée ſur des accuſations qui lui donnent quelque couleur.

*pas tués, comme un oiseau lâche & timide, & à déchirer & dissiper des restes de guerres, comme des cadavres déja tout rongés. Que c'étoit par ces beaux moyens qu'il s'étoit arrogé la défaite de Sertorius, celle de Lépidus & celle de Spartacus, qui étoient uniquement dues à Métellus, à Catulus & à Crassus. Et qu'ainsi il ne s'étonnoit point s'il venoit encore s'attribuer la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie & de Pont, qu'on pouvoit compter comme finies, lui qui, à quelque prix que ce fût, avoit trouvé le moyen de s'ingérer dans le triomphe de la guerre des esclaves fugitifs.*

Peu de jours après, Lucullus partit pour Rome ; & Pompée ayant distribué sa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore ensemble trente mille hommes de pied & deux mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé, mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord ; (*a*) & conjecturant par

(*a*) *Et conjecturant par la nature des plantes & par les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits.*) Car, outre qu'il y a des plantes qui ne viennent que dans les lieux où il y a de l'eau, la fraîcheur & la verdure des arbres en général est un indice sûr de quelque humidité qui les entretient ; & les *crevasses*, car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer συγχλίσεις, ne se forment que par l'humidité qui, faisant élever la terre, la détrempe, & cette terre, ainsi élevée & détrempée, s'affaisse ensuite par la sécheresse de l'air extérieur. Au reste Pom-

la nature des plantes & par les crevaſſes qui paroiſſoient en pluſieurs endroits, qu'il devoit y avoir beaucoup de ſources, il ordonna que l'on creusât par-tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance; de ſorte que Pompée ne pouvoit aſſez s'étonner que Mithridate eût ignoré cela ſi long-tems.

Bientôt après il le ſuivit, campa autour de lui & l'enferma dans ſon camp, avec de bonnes murailles qu'il éleva tout autour. Mais ce prince, après avoir été aſſiégé quarante-cinq jours, ſe ſauva une nuit, ſans être apperçu, avec l'élite de ſon armée, ayant fait tuer auparavant toutes les perſonnes inutiles & tous les malades. Pompée ſe mit incontinent à ſes trouſſes, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui; & craignant que, pour lui échapper, il ne ſe hâtât de paſſer ce fleuve, il ſortit de ſes retranchemens, & fit marcher ſon armée en bataille ſur le minuit, qui étoit juſtement le tems où l'on dit que Mithridate eut pendant ſon ſommeil une viſion qui l'avertiſſoit de ce qui lui devoit arriver. *Il lui ſembla que, navigeant ſur la mer de Pont avec un vent favorable, il voyoit déja le Boſphore, & qu'il s'en réjouiſſoit avec ceux qui étoient dans ſon vaiſſeau, comme un homme qui voyoit ſon ſalut aſſuré, & qui ſe croyoit*

pée pouvoit fort bien avoir fait cette conjecture de lui-même; mais il pouvoit auſſi fort bien avoir lu dans l'hiſtoire, ou entendu raconter ce qui étoit arrivé à Paul Emile quatre-vingt ans auparavant, lorſqu'il faiſoit la guerre en Macédoine contre Perſée. Voyez ſa vie.

*dans le port. Mais un moment après, destitué de tout secours, il se vit le jouet des vents & des flots sur une petite planche du débris de son naufrage.* Comme il étoit dans la violente agitation que lui causoit ce songe, ses amis arriverent dans sa tente & le réveillerent, en lui disant que Pompée venoit à lui. C'étoit donc une nécessité indispensable de combattre pour défendre son camp. Ses lieutenans font promptement prendre les armes à leurs troupes & les rangent en bataille.

Pompée, averti que les ennemis étoient en état de le recevoir, balançoit à exposer ses gens à un si grand danger pendant les ténebres, & étoit d'avis qu'il valoit mieux les envelopper pour les empêcher de s'enfuir, & le lendemain à la pointe du jour les attaquer, d'autant plus que ses troupes étoient beaucoup meilleures. Mais tout ce qu'il y avoit de plus vieux officiers & chefs de bandes firent tant, par leurs prieres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminerent à combattre sans attendre le jour; car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune, qui étoit fort basse, donnoit assez de lumiere pour distinguer les objets & s'entre-reconnoître. Et ce fut là ce qui trompa le plus les troupes du roi. Car les Romains, en les attaquant, avoient la lune derriere leur dos; & comme elle penchoit vers son coucher, elle jettoit les ombres des corps si loin devant eux, qu'elles donnoient sur les ennemis, qui, ne pouvant pas bien discerner l'intervalle qui les

séparoit des troupes de Pompée, & croyant que ces ombres étoient les hommes mêmes qui étoient près d'eux, lançoient contr'elles leurs traits & leurs javelots, & ne blessoient personne.

Les Romains s'étant apperçus de leur méprise, coururent les charger avec de grands cris; & comme ces Barbares n'oserent les attendre, & que, saisis de frayeur, ils se mirent d'abord en fuite, les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris. Mithridate dès le commencement du combat, avec huit cens chevaux, s'ouvrit un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débanderent & se dissiperent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia, sa concubine, femme d'un courage mâle & d'une audace guerriere; de sorte que le roi l'appelloit *Hypsicratès*. Ce jour-là elle montoit un cheval de Perse, & avoit l'habit d'un homme d'armes de la même nation. Elle suivit toujours le roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de panser elle-même son cheval, (*a*) jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse

(*a*) *Jusqu'à ce qu'ils arriverent à une forteresse appellée Inora.*) Entre la grande & la petite Arménie. Strabon, livre XII, écrit que Mithridate voulut si fort s'assurer de ces lieux, qu'il y fit bâtir soixante-quinze châteaux, pour y mettre en sûreté toutes ses richesses, & il en nomme les principaux, *Hydara*, *Basgoedarica*, *Sinoria*, qu'il place

appellée Inora, où étoient l'or & l'argent du roi, & ſes plus précieux meubles. Là, Mithridate prenant les robes les plus magnifiques, les diſtribua à ceux qui ſe raſſemblerent autour de lui, & fit préſent à chacun de ſes amis d'un poiſon mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ſes ennemis. Delà il continua ſa route pour aller trouver le roi Tigrane en Arménie. Mais Tigrane, refuſant de le recevoir, & ayant mis même ſa tête à prix, (car il fit publier qu'il donneroit cent talens à celui qui le tueroit) il alla paſſer l'Euphrate au lieu où ce fleuve prend ſa ſource, & ſe ſauva par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie appellé par le jeune Tigrane, qui avoit déja quitté le parti de ſon pere, & qui alla au-devant de lui juſqu'au fleuve de l'Araxe, qui prend ſa ſource dans les mêmes lieux que l'Euphrate, & tournant ſon cours vers le levant, va ſe jetter dans la mer Caſpienne. Ces deux princes s'étant joints, marcherent longtems enſemble, recevant les villes qui ſe rendoient à eux. Le vieux Tigrane, qui venoit d'être défait par Lucullus, ayant été informé que Pompée étoit d'un naturel doux & humain, reçut garniſon Romaine dans ſa capitale, & prenant avec lui ſes amis & ſes pa-

ſur les frontieres de la grande Arménie; ce qui lui fit même donner ce nom. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que le P. Lubin a cru qu'ici, au lieu d'*Inora*, il falloit lire *Sinoria*.

rens, il se mit en marche pour aller se mettre à la merci de Pompée.

Quand il fut arrivé à cheval près de la clôture du camp, deux huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, & lui ordonnerent de descendre & d'entrer à pied, lui disant que jamais encore on n'avoit vu d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même son épée, il la donna à ces huissiers; & enfin quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadême, il voulut le mettre à ses pieds, & se prosternant honteusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'en empêcher; & le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche; & lui adressant la parole : *Tigrane*, lui dit-il, *quant aux autres grandes pertes que vous avez faites, vous devez vous en prendre à Lucullus; car c'est lui qui vous a dépouillé de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie, de la Galatie & de la Sophene. Mais pour tout ce que vous avez conservé jusqu'à mon tems, je vous le laisse, à condition que vous payerez aux Romains six mille talens pour les tours que vous lui avez faits; & je donne à votre fils le royaume de la Sophene.*

Tigrane en fut très-content, & ayant sur l'heure même été salué roi par les Romains, il en eut tant de joie qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-mine (*a*), dix

(*a*) Vingt-cinq livres.

mines (*a*) à chaque centurion, & un talent (*b*) à chaque tribun. Mais son fils en fut très-mal satisfait; & Pompée l'ayant prié à souper, il dit tout haut, *qu'il n'avoit que faire de Pompée, qui ne savoit lui faire que des honneurs trop cherement vendus, & qu'il trouveroit quelque autre Romain qui lui en feroit à meilleur marché de plus considérables.*

Ce mot piqua Pompée, qui le fit charger de chaînes, voulant le garder pour son triomphe. Mais peu tems après, Phraate, roi des Parthes, envoya lui redemander ce jeune Prince, qui étoit son gendre, & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse *que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son beau-pere, & que pour ses conquêtes il leur donneroit les bornes que la raison & la justice leur prescriroient.* Après quoi laissant Afranius pour la garde de l'Arménie, il dressa son chemin au travers des nations qui habitent autour du mont Caucase, par où il falloit nécessairement passer pour suivre Mithridate.

Les plus considérables de ces nations sont les Albaniens & les Ibériens. Les Ibériens s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques & au royaume de Pont; & les Albaniens sont plus à l'orient & touchent à la mer Caspienne. Ces derniers donnerent passage sur leurs terres à Pompée dès la premiere demande qu'il leur en fit. Mais l'hiver ayant

(*a*) Cinq cens livres.
(*b*) Mille écus.

surpris son armée dans leur pays, & la fête des Saturnales, que les Romains chôment fort religieusement, étant échue dans ce tems-là, ces Barbares s'assemblerent au nombre de quarante mille hommes résolus de les attaquer. (*a*) Pour cet effet, ils passent la riviere du Cyrnus, qui prenant sa source dans les montagnes d'Ibérie, & recevant dans son sein l'Araxe qui descend de l'Arménie, va se jetter dans la mer Caspienne par douze embouchures. (*b*) D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe, mais qu'il coule seul, & va se jetter dans la même mer assez près des embouchures de l'autre.

Pompée, quoiqu'il pût facilement s'opposer au passage de ces Barbares, les laissa passer tranquillement sans les inquiéter; & quand ils furent passés il les attaqua, les mit en fuite, & en tua la plus grande partie. Leur roi eut recours aux prieres, & envoya

(*a*) *Pour cet effet ils passent la riviere du Cyrnus.*) Le fleuve que Plutarque appelle ici Cyrnus, est appellé Cyrus par Strabon & par Pline, qu'il vaut mieux suivre. Strabon l'a parfaitement décrit dans son neuviéme livre. *Au levant*, dit-il, *vers la mer Caspienne, entre l'Albanie & l'Arménie, coulent le Cyrus & l'Araxe. Celui-ci par l'Arménie, & le Cyrus par l'Albanie & l'Ibérie.* Et ensuite, *entre l'Albanie & la Calchide est une grande plaine arrosée de plusieurs fleuves, dont le plus grand est le Cyrus. Il étoit anciennement appellé Corus. On prétend que Cyrus changea son nom, & lui donna le sien.* Dans nos cartes il est fort bien marqué *Cyrus*, & non pas *Cyrnus*.

(*b*) *D'autres disent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe.*) C'est le sentiment de Strabon, qui marque les deux différentes embouchures de ces deux fleuves. Et c'est celui que nos géographes modernes ont suivi dans leurs cartes.

des ambaſſadeurs lui crier merci. Pompée lui pardonna ſon injuſtice, lui accorda la paix, & marcha contre les Ibériens, qui étoient en moins grand nombre, mais beaucoup plus aguerris, & qui ſouhaitoient avec beaucoup d'ardeur de rendre à Mithridate quelque ſervice ſignalé, & de repouſſer Pompée. Ces Ibériens ne furent jamais aſſujettis ni aux Medes, ni aux Perſes; ils avoient même évité de reconnoître l'empire des Macédoniens, Alexandre ayant été obligé de quitter trop promptement l'Hyrcanie. Cependant malgré leur valeur, & la fierté que leur donnoit leur indépendance, Pompée les défit dans un grand combat, où il leur tua neuf mille hommes, & fit plus de dix mille priſonniers.

De-là il ſe jetta dans la Colchide. Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phaſe, avec les vaiſſeaux qu'on lui avoit donnés pour la garde du Pont-Euxin. Mais de pourſuivre Mithridate, qui s'étoit allé cacher au fond du Boſphore Cimmérien, & des Palus Méotides, c'étoit une entrepriſe qui avoit de grandes difficultés. Il lui vint même ſur ce moment des nouvelles que les Albaniens s'étoient encore révoltés, & avoient repris les armes. La colere & le deſir de vengeance le porterent à retourner contre eux. Il repaſſa donc le Cyrnus avec de grandes peines & d'extrêmes dangers : car les Barbares avoient fortifié la rive qui étoit de leur côté avec des paliſſades & des troncs d'arbres;

d'arbres ; & le fleuve passé, (*a*) il avoit encore à traverser un grand pays aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau, & à faire un chemin très-long & très-pénible. Il fit remplir d'eau dix mille outres, & avec cette provision il continua sa route pour aller chercher les ennemis qu'il trouva en bataille (*b*) sur le bord du fleuve de l'Abas, (*c*) au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés, car ils n'étoient couverts la plupart que de peaux de bêtes.

Toute cette armée étoit commandée par le frere du roi, qui s'appelloit Cosis. Ce prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot, qui donna justement au défaut de la cuirasse ; mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de

(*a*) *Il avoit encore à traverser un grand pays aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau.*) C'est ce que Strabon n'a pas oublié de marquer. *Pour aller de l'Ibérie dans l'Albanie*, dit-il, liv. XI, *il faut passer par la Cambysene, qui est un pays sans eau, & très-difficile jusqu'au fleuve d'Alazonius.*

(*b*) *Sur le bord du fleuve de l'Abas.*) C'est un fleuve qui coule des montagnes d'Albanie, & se jette dans la mer Caspienne ; c'est le même que Ptolemée appelle *Albanus* ; & nos cartes le marquent sous ce nom.

(*c*) *Au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés.*) Strabon, en parlant des forces des peuples de l'Albanie, dit qu'ils peuvent mettre sur pied plus de troupes que les Ibériens, car ils arment jusqu'à soixante mille hommes de pied, & douze mille chevaux, & il fait entendre que ces troupes sont mal disciplinées. Ils se servent de dards & de fleches, ils ont des cuirasses & des boucliers, & des casques faits de peaux de bêtes.

roideur qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux pieds de son cheval. On dit que les Amazones combattirent à cette bataille pour les Barbares, étant descendues des montagnes qui sont près du fleuve du Thermodon : car après le combat les Romains dépouillant les morts trouverent des boucliers & des brodequins tels que les portoient les Amazones ; mais on ne trouva pas un seul corps de femme. Elles habitent la partie du Caucase qui aboutit à la mer d'Hyrcanie, & elles ne sont pas limitrophes des Albaniens, (*a*) car elles en sont séparées par les Geles & les Leges, avec lesquels elles vont passer deux mois toutes les années sur les bords du Thermodon ; après quoi elles se retirent dans leur pays, où elles vivent à part sans la compagnie d'aucun homme.

(*b*) Après le combat, Pompée voulut passer en Hyrcanie, & pénétrer jusqu'à la mer Caspienne ; (*c*) mais il trouva une si

(*a*) *Car elles en sont séparées par les Geles & les Leges.*) Plutarque a pris ceci de Théophane de Mitylene, qui avoit suivi Pompée à cette expédition, & qui avoit fait une relation de tout ce qui s'y étoit passé. C'est dans cette relation qu'il disoit que les Amazones étoient séparées des Albaniens par les Geles & les Leges, peuples Scythiques. Strabon, liv. XI.

(*b*) *Après le combat, Pompée voulut passer en Hyrcanie, & pénétrer jusqu'à la mer Caspienne.*) Mais pour pénétrer jusqu'à cette mer, il n'avoit que faire de passer en Hyrcanie ; car étant en Albanie, il étoit très-voisin de la mer Caspienne. Il y a ici quelque chose de défectueux. Plutarque doit avoir voulu dire que Pompée voulut passer en Hyrcanie, & pénétrer jusqu'à l'autre bout de cette mer.

(*c*) *Mais il trouva une si grande quantité de serpens venimeux.*) Strabon marque que

grande quantité de ſerpens venimeux, dont la moindre piquure étoit mortelle, qu'il fut obligé de s'en retourner, quoiqu'il n'en fût plus qu'à trois journées. Il ſe retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambaſſadeurs (*a*) des rois des Elymiens & des Medes, & il leur écrivit très-gracieuſement. Le roi des Parthes étant entré dans la Gordyene, où il ruinoit les ſujets du roi Tigrane, il envoya contre lui Afranius qui le chaſſa, & qui le pourſuivit juſqu'à l'Arbélitide (*b*).

De toutes les concubines de Mithridate, qui furent priſes & qu'on lui amena, il n'en vit aucune, & il les renvoya toutes à leurs parens ou à leurs maris, car elles étoient la plupart filles ou femmes des premiers capitaines, des ſatrapes & principaux ſeigneurs de la cour. Il y en avoit une, nommée Stratonice; c'étoit la plus conſidérable, celle qui avoit le plus de crédit auprès du prince, & à qui il avoit confié la garde de la forteresſe, où il avoit mis la plus grande partie de ſon or & de ſon argent; elle étoit fille d'un certain muſicien fort pauvre & fort

ce pays-là produit quantité de bêtes venimeuſes dont la piquure eſt mortelle, & des ſcorpions.

(*a*) *Des rois des Elymiens.*) Les Elymiens ou Elyméens étoient des peuples d'une province de l'Aſſyrie & voiſins des Medes. Strabon marque trois provinces des Elyméens, la Gabiane, la Meſſabatique & la Corbiane. Il dit que le plat-pays ne nourrit que des laboureurs, & que les montagnes portent de bons ſoldats, dont la plupart ſont archers, & en ſi grand nombre, que leur roi ſe confiant en ſes forces, refuſe d'obéir au roi des Parthes, & dédaigne de ſuivre l'exemple de ſes voiſins. Strabon, liv. XVI.

(*b*) C'eſt le pays dont Arbelles étoit la capitale.

vieux. Un soir elle chanta à table avec tant de grace qu'elle charma le roi, qui en devint si passionnément amoureux, qu'il voulut l'avoir la nuit même, dont le pere sortit très-mécontent, parce que le prince ne lui avoit fait aucune honnêteté, ni dit la moindre parole gracieuse. Mais le lendemain matin, lorsqu'à son réveil il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des eunuques & des favoris du roi, qui lui apportoient des habits magnifiques, (*a*) & devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince; alors croyant que c'étoit un jeu & une moquerie, il voulut sortir de sa maison & prendre la fuite; mais ses domestiques se mettant au-devant l'en empêcherent, & lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche qui venoit de mourir, que le roi lui avoit donnée, & que ce qu'il voyoit là, n'étoit qu'une petite montre & un léger échantillon des grands biens & des grandes richesses que lui apportoit cette succession. A ces mots se laissant persuader, quoiqu'à peine, il se revêtit de sa robe de pourpre, monta à cheval, & traversa la ville en criant, *tous ces biens sont à moi, tous ces biens sont*

(*a*) *Et devant sa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince.*) C'étoit la coutume de ces princes d'Orient de donner à leurs amis, qu'ils vouloient honorer, un cheval de leur écurie, harnaché comme ceux qu'ils montoient eux-mêmes. C'est ainsi qu'Assuérus honora Mardochée. Esther, VI, 8, 10 & 11.

*à moi;* & à ceux qui rioient & qui se moquoient de lui, il leur disoit, *qu'il ne falloit pas être surpris de toutes les extravagances qu'il faisoit; mais que ce qui devoit surprendre, c'étoit que dans l'excès de sa joie, qui le rendoit fou, il ne jettât pas des pierres à tous les passans.* (*a*) Voilà de quelle famille & de quel sang étoit issue Stratonice. Elle remit à Pompée le fort où étoient toutes les richesses de Mithridate, & lui fit de grands présens. Pompée ne prit que ce qui pouvoit servir à décorer les temples & à orner son triomphe, & lui donna tout le reste, voulant qu'elle le gardât pour elle. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table & un trône, tous d'or massif, le priant de les recevoir pour gages de son amitié. Pompée les remit entre les mains des trésoriers pour le trésor public.

Dans un autre château, appellé *Cainon*, il trouva quelques papiers secrets de Mithridate, qu'il parcourut avec un très-grand plaisir, parce qu'il y trouvoit des marques & des témoignages sensibles des mœurs & du naturel de ce roi; (*b*) car c'étoient des mémoires par

(*a*) *Voilà de quelle famille & de quel sang étoit issue Stratonice.*) Plutarque dans cette expression sérieuse & magnifique, Τοιαύτης μὲν ἦν καὶ αἵματος ἡ Στρατονίκη, emprunte les termes mêmes dont Homere se sert en faisant parler ses héros,

Τοιαύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματός εὔχομαι εἶναι.

Et cela est plaisamment appliqué à cette vile courtisanne, qui avoit un pere si infame.

(*b*) *Car c'étoient des mémoires par lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens.*) C'étoit la coutume de ces princes d'Orient

lesquels il paroissoit qu'il avoit empoisonné beaucoup de gens, entr'autres son propre fils Ariarathes & Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Il y avoit aussi plusieurs explications de songes que lui ou ses femmes avoient faits. Il y trouva encore des lettres lascives que Monime lui écrivoit, & qu'il écrivoit à Monime. Théophane ajoute qu'il y trouva de plus un discours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire mourir tous les Romains qui étoient en Asie. Mais la plupart croyent, avec raison, que c'est une malice noire (*a*) & une calomnie de ce Théophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Il est aussi très-vraisemblable que Théophane avoit inventé ce mensonge pour faire sa cour à Pompée, dont Rutilius avoit fort noirci le pere dans ses histoires, en le peignant comme le plus méchant de tous les hommes.

de tenir des registres exacts de tout ce qui se passoit à la cour. Nous en voyons des preuves par l'histoire d'Esther.

(*a*) *Et une calomnie de ce Théophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien.*) C'est Pub. Rutilius Rufus qui avoit été consul l'an de Rome 649. Cicéron lui donne ce grand éloge, *neque in urbe alter eo sanctior vel integrior.* C'est pourquoi Plutarque dit ici que Théophane le haïssoit, parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Rutilius étoit un grand historien, il avoit écrit en grec l'histoire Romaine, & Appien s'en est beaucoup aidé. Il fut exilé en Asie; & Sylla l'ayant rappellé, il ne voulut pas revenir: sur quoi Séneque dit fort bien, *Æquiore animo passus est se patriæ eripi, quàm sibi exilium.* Il y a bien de l'apparence qu'un homme de cette vertu n'avoit rien écrit de Strabon, pere de Pompée, qui ne fût exactement vrai.

De la petite Arménie, Pompée marcha vers la ville d'Amiſus dans la Galatie. Là, par une juſte punition des dieux, ſon ambition lui fit commettre des actions qui lui attirerent le blâme de tout le monde. Il avoit déchiré la réputation de Lucullus ſur ce que la guerre étant encore allumée, il avoit diſpoſé des provinces, fait des préſens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée & finie; & lui, il tombe dans le même inconvénient; car lorſque Mithridate étoit encore très-puiſſant dans le Boſphore, & qu'il y avoit aſſemblé des forces capables de lui tenir tête, cependant, comme ſi tout eût été fini, & qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il diſpoſa des gouvernemens, & fit de grandes largeſſes. Pluſieurs princes, ſeigneurs & capitaines, & entr'autres douze rois Barbares, s'étant rendus auprès de lui, ce fut pour faire plaiſir à ces princes qu'en écrivant au roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la ſuſcription de ſes lettres de roi des rois.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie, il ſe ſentit enflammé d'un violent deſir de recouvrer la Syrie, & paſſant par l'Arabie, de pénétrer juſqu'à la mer Rouge, pour avoir l'honneur d'avoir pouſſé de tous côtés ſes conquêtes juſqu'à l'Océan, qui environne la terre; car, en Afrique, il étoit le premier qui eût porté ſes victoires juſques ſur les bords de la grande mer; & en Eſpagne, il avoit étendu

les bornes de l'empire Romain jusqu'à la mer Atlantique ; & depuis peu encore, en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit bien peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son armée le tour de la mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à relancer à main armée, & plus dangereux en fuyant qu'en combattant ; c'est pourquoi il dit *qu'il laisseroit à ses trousses un ennemi plus redoutable que les Romains ;* c'étoit la famine. En effet, il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le Pont-Euxin, & pour empêcher les marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, & ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris.

Comme il marchoit avec la meilleure partie de son armée, (*a*) il trouva sur son chemin les corps de ceux qui, sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu contre Mithridate, & ayant été tués, n'avoient pas reçu la sépulture. Il les enterra tous honorablement & magnifiquement. Et il semble que ce devoir de piété, négligé par Lucullus, ne fut pas une des moindres causes de la haine qui s'éleva contre lui.

(*a*) *Il trouva sur son chemin les corps de ceux qui, sous la conduite de Triarius, ayant malheureusement combattu.*) Cette grande défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée passât en Syrie. Triarius perdit là vingt-trois tribuns, cent cinquante centurions, & son camp fut pris.

Après que Pompée eut subjugué, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, il descendit dans la Syrie, dont il fit une province du peuple Romain, parce qu'elle n'avoit point de roi légitime. (*a*) Il soumit la Judée, où il fit le roi Aristobule prisonnier. Il fonda là quelques villes & en affranchit d'autres, en punissant les tyrans qui les avoient assujetties. Mais sa plus grande occupation étoit de rendre la justice & de terminer les différends des villes & des rois. Et s'il ne pouvoit aller lui-même, il envoyoit ses amis avec ses pouvoirs, comme il fit pour les Arméniens & les Parthes, qui, étant en différend pour quelque pays qu'ils prétendoient chacun leur appartenir, & s'en étant remis à sa décision, il leur envoya trois arbitres pour juges. Car si la réputation de sa puissance étoit grande, celle de sa vertu, de sa bonté & de sa justice, ne l'étoit pas moins. C'étoit par-là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ses amis & ceux qu'il honoroit de sa confiance; car ne pouvant les empêcher de les commettre, ni se résoudre à les punir, il recevoit avec tant

(*a*) *Il soumit la Judée, où il fit le roi Aristobule prisonnier.*) Plutarque passe ceci légerement, & il ne dit pas un mot du temple de Jérusalem qui fut forcé, & où l'on tua plus de 12000 Juifs. Pompée entra dans le temple, & eut la modération de ne toucher à aucune des choses qui servoient au culte ordinaire, ni à ses trésors. Il auroit pu parler, aussi de la vigne d'or qu'Aristobule envoya à Pompée, qui étoit estimée cinq cens talens (cinq cens mille écus). Strabon écrit qu'il l'avoit vue à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin, où elle fut consacrée.

de douceur & d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils sortoient d'auprès de lui très-satisfaits, & qu'ils supportoient patiemment l'avarice & les duretés de ses ministres.

Celui de ses domestiques qui avoit le plus de crédit auprès de lui, c'étoit son affranchi Démétrius, jeune homme qui ne manquoit ni d'esprit, ni de sens, mais qui abusoit insolemment de sa fortune. On raconte à ce propos qu'un jour Caton le philosophe étant encore jeune, mais déja d'une grande réputation & d'un courage fort élevé, alla à Antioche pour voir la ville, pendant que Pompée n'y étoit point. Il marchoit à pied selon sa coutume, & tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. Quand il fut près de la ville, il apperçut devant la porte une foule de gens vêtus de robes blanches, & sur le chemin il vit d'un côté des jeunes gens, & de l'autre des enfans, tous bien rangés en haie. Cette vue le fâcha; car il pensoit que toute cette pompe se faisoit à son intention, & que tous ces gens étoient sortis pour le recevoir & lui faire leur cour, ce qu'il ne vouloit en aucune maniere. Il ordonna donc à ceux qui le suivoient de descendre de cheval & de marcher à pied avec lui. Dès qu'ils furent assez près, le héraut qui régloit toute la cérémonie, & qui avoit placé tous ses gens, vint au-devant d'eux une verge à la main & une couronne sur la tête, & leur demanda *où ils avoient laissé Démétrius, & à quelle*

*heure il arriveroit.* Voilà les amis de Caton à rire à gorge déployée ; mais Caton s'écria, *O la malheureuſe ville !* & paſſa outre ſans dire un ſeul mot de plus. Il eſt vrai que Pompée lui-même étoit cauſe qu'on haïſſoit beaucoup moins ſon affranchi ; car on voyoit que ce miſérable ſe moquoit de lui & l'inſultoit avec inſolence, & qu'il ne ſe fâchoit point. Juſques-là qu'il arrivoit très-ſouvent que Pompée ayant prié pluſieurs perſonnes à ſouper, pendant qu'il attendoit ſa compagnie pour la recevoir, Démétrius étoit déja aſſis à table, (*a*) la tête orgueilleuſement couverte de ſon bonnet enfoncé juſqu'au-deſſous des oreilles. Avant qu'il fût arrivé en Italie, il avoit déja acquis les plus belles maiſons de plaiſance qui fuſſent autour de Rome, & les plus beaux parcs pour les exercices de la jeuneſſe. Il avoit auſſi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les jardins de Démétrius. Cependant Pompée lui-même, juſqu'à ſon troiſiéme triomphe, n'habitoit qu'une maiſon ſimple & modeſte. Mais depuis ce tems-là ayant bâti à Rome ce théatre ſi célebre & ſi magnifique, qu'on appelle *le théatre de Pompée*, il bâtit tout auprès comme une eſpece d'appentis, une maiſon plus honorable que la premiere, mais qui n'avoit rien de trop marqué, ni qui pût lui attirer l'envie. Car même celui qui en devint

(*a*) *La tête orgueilleuſement couverte de ſon bonnet enfoncé juſqu'au deſſous des oreilles.*) C'eſt ce que ſignifie ici ιμάτιον, *un bonnet*, & non les pans de la robe. On ſait que le bonnet étoit la marque des affranchis.

le maître après Pompée, la premiere fois qu'il y entra, fut tout étonné, & demanda, *où étoit donc la salle à manger de Pompée;* c'est ainsi qu'on le rapporte.

Le roi des Arabes, qui habitent aux environs de la forteresse appellée *Petra*, n'avoit pas fait jusques-là grand compte de la puissance des Romains, mais il commença à la craindre furieusement à l'approche de Pompée; c'est pourquoi il lui écrivit des lettres fort humbles, qu'il étoit prêt à se soumettre & à faire tout ce qu'il ordonneroit. Pompée, voulant s'assurer davantage de ses sentimens, mena son armée contre la forteresse de Petra, & cette expédition fut blâmée de beaucoup de gens; car on s'imaginoit qu'elle n'étoit entreprise que pour éviter de poursuivre Mithridate, contre lequel on prétendoit qu'il devoit tourner toutes ses forces, comme contre l'ancien ennemi des Romains, & un ennemi qui rallumoit la guerre, & qui, selon les nouvelles qu'on avoit du Bosphore, se préparoit à traverser la Scythie & la Péonie (*a*), & à mener une puissante armée dans le cœur de l'Italie. Mais Pompée, persuadé qu'il étoit beaucoup plus aisé de ruiner les forces de ce prince quand il prendroit le parti de faire la guerre, qu'il ne l'étoit de le prendre au corps quand il prendroit celui de fuir, ne voulut pas s'amuser inutilement à le poursuivre, & chercha à faire entre-deux quelques expédi-

(*a*) Péonie, partie de la Macédoine.

tions pour couler le tems, & ne pas demeurer cependant ſans rien faire.

La fortune le tira de cet embarras; car n'ayant pas encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à Petra, & étant déja campé pour ce jour-là, comme il s'exerçoit hors de ſon camp à manier un cheval, on découvrit de loin des couriers qui venoient du côté du Pont, & qui apportoient de bonnes nouvelles, comme on le connut d'abord aux pointes de leurs javelines, qui, ſelon la coutume, étoient environnées de laurier. Les ſoldats les ayant apperçus, accoururent autour de Pompée, qui, avant que de parler aux couriers, vouloit achever ſon exercice; mais ils ſe mirent à crier & à le prier de lire ſes lettres. Il deſcendit donc de cheval, & prenant ſes dépêches, il entra dans le camp.

Il n'y avoit point encore de tribunal dreſſé, & les ſoldats n'avoient pas la patience d'en élever un; ce qu'ils font en coupant des mottes de terre fort épaiſſes & couvertes de gazon, qu'ils entaſſent les unes ſur les autres; mais, par le grand empreſſement & la grande envie qu'ils avoient de ſavoir ces nouvelles, ils porterent les bâts des bêtes de ſomme, & les entaſſant ils en compoſerent un tribunal, ſur lequel Pompée étant monté, il leur apprit que *Mithridate étoit mort; qu'il s'étoit tué lui-même, ſur ce que ſon fils Pharnace s'étoit révolté contre lui; que ce fils s'étoit emparé de tout ce que poſſédoit le pere, & qu'il lui écrivoit lui-même qu'il en avoit*

*pris poſſeſſion pour lui & pour les Romains.*

A cette nouvelle toute l'armée s'abandonnant à la joie, comme on peut penſer, ſe mit à faire des ſacrifices & à célébrer des feſtins, comme ſi un nombre infini d'ennemis étoient morts dans la perſonne ſeule de Mithridate.

Pompée donc ayant mis à ſes exploits & à ſes campagnes une fin ſi heureuſe & ſi peu attendue, partit ſur l'heure même de l'Arabie, & traverſant rapidement les provinces qui la ſéparoient de la Galatie, il arriva à la ville d'Amiſus, où il trouva beaucoup de magnifiques préſens que Pharnace lui avoit envoyés, (*a*) & pluſieurs corps morts des princes du ſang royal, parmi leſquels étoit celui de Mithridate, qu'on ne pouvoit pas bien reconnoître à ſon viſage, parce que ſes ſerviteurs qui l'avoient embaumé avoient oublié de faire écouler la cervelle, dont la corruption l'avoit défiguré. Ceux qui furent curieux de voir ce ſpectacle, ne laiſſerent pas de le reconnoître à certaines cicatrices qu'il avoit au viſage. Mais Pompée ne voulut pas le voir; & pour détourner de deſſus lui la vengeance des dieux, il l'envoya à Sinope. Il admira ſeulement la magnificence de ſon habit, & la grandeur & la richeſſe de ſes armes. Car un certain Publius ayant volé le fourreau de ſon épée, qui avoit coûté quatre

(*a*) *Et pluſieurs corps morts des princes du ſang royal, parmi leſquels étoit celui de Mithridate.*) Pharnace avoit envoyé tous ces corps morts à Pompée, pour le raſſurer davantage, & pour lui faire voir qu'il n'avoit plus rien à craindre de la maiſon de Mithridate.

cens talens, il le vendit à Ariarathes. Et un certain Caïus, qui avoit été nourri dès ſon enfance avec Mithridate, ayant pris ſon diadême, qui étoit d'un ouvrage exquis, il le donna depuis ſecrettement à Fauſtus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes inſtances. Pompée ne ſut rien alors de ces deux vols ; mais Pharnace les ayant découverts enſuite, fit punir les voleurs.

Pompée, après avoir réglé & aſſuré toutes les affaires de ces provinces, partit pour s'en retourner à petites journées, en célébrant ſur ſa route des fêtes & des réjouiſſances. Etant arrivé à Mitylene, il affranchit la ville à cauſe de Théophane qui l'avoit ſuivi, & qui en étoit, & il aſſiſta au combat des poëtes, qui, tous les ans, diſputoient le prix de la poëſie en récitant leurs ouvrages, & qui, en cette occaſion, n'avoient pris que ſes exploits pour le ſujet de leurs compoſitions. Il fut ſi charmé de leur théatre, qu'il en prit le plan pour en faire à Rome un tout pareil, mais plus grand & plus ſuperbe. En paſſant à Rhodes il entendit les déclamations des ſophiſtes, & leur fit préſent à chacun d'un talent. Poſidonius a laiſſé par écrit le diſcours qu'il prononça en ſa préſence (*a*) contre Hermagoras le rhé-

(*a*) *Contre Hermagoras le rhéteur, pour réfuter ſon opinion ſur l'invention en général.*) Cet Hermagoras avoit écrit du fonds de la rhétorique, & il avoit voulu réduire l'*invention* à quelques chefs généraux ; ce que Poſidonius n'approuvoit point, non plus que Cicéron, qui, dans ſon premier livre *de inventione rhetorica*, écrit, *nam Hermagoras quidem, nec quid dicat attendere, nec quid polli-*

teur, pour réfuter ſon opinion ſur l'invention en général. A Athenes il exerça ſa libéralité envers les philoſophes avec la même magnificence, & donna de plus à la ville cinquante talens pour la faire réparer.

Il ſe flattoit qu'il arriveroit en Italie le plus glorieux de tous les hommes, & que dans ſa maiſon on l'attendoit avec autant d'impatience qu'il en avoit d'y arriver; mais le démon, qui a ſoin de corrompre les plus grands biens & les plus éclatantes faveurs de la fortune, & qui ne manque jamais d'y mêler une portion de maux ſuffiſante pour les gâter, lui préparoit depuis long-tems un retour très-déſagréable & très-triſte. (*a*) Car ſa femme Mucia avoit toujours vécu dans le déſordre depuis ſon départ. Pendant qu'il fut éloigné il mépriſa tous les rapports qu'on lui en fit; mais à ſon retour, comme il fut ſur le point d'entrer en Italie, ayant réfléchi plus mûrement ſur tout ce qu'on lui avoit mandé, il

*ceatur intelligere videtur, qui oratoris materiam in cauſam & in quæſtionem dividat.* Ce Poſidonius étoit d'Apamée, il fut maître de Ciceron. Il ne faut pas le confondre avec Poſidonius d'Alexandrie, qui avoit été diſciple de Zénon, & qui étoit mort long-tems auparavant.

(*a*) *Car ſa femme Mucia avoit toujours vécu dans le déſordre.*) Cette Mucia, femme de Pompée, étoit ſœur de Q. Métellus Céler & de Q. Métellus Népos. Céſar l'avoit débauchée. C'eſt pourquoi, quand Pompée eut épouſé la fille de ce corrupteur de ſa femme, on lui reprocha, *qu'après en avoir eu trois enfans, il l'avoit chaſſée, & que l'ambition de dominer l'avoit porté à épouſer la fille de celui qu'il appelloit en ſoupirant ſon Egyſthe.* Il falloit que la débauche de Mucia fût bien publique, puiſque Ciceron, écrivant à Atticus, dit : *Divortium Muciæ vehementer probatur.* Lib. 1, epiſt. 12.

lui envoya la lettre de divorce, ſans expliquer, ni alors, ni depuis, les raiſons pour leſquelles il la répudioit; mais la véritable cauſe en eſt aſſez expliquée dans les lettres de Ciceron.

Il ſe répandoit alors à Rome des bruits fort divers ſur l'arrivée de Pompée; & il s'y émut d'abord un grand tumulte ſur ce qu'on croyoit qu'il meneroit tout droit ſon armée dans la ville, & qu'il s'en ſerviroit pour l'aſſujettir & pour ſe rendre maître de l'empire. Craſſus, prenant ſes enfans & tout ce qu'il avoit de plus précieux, en ſortit à la dérobée, ſoit qu'il eût peur véritablement, ou plutôt, comme il y a plus d'apparence, qu'il voulût par ſa fuite donner plus de vraiſemblance à la calomnie, & rendre Pompée plus ſuſpect & plus odieux. Mais Pompée n'eut pas plutôt mis le pied en Italie, qu'appellant tous ſes ſoldats à une aſſemblée, il leur fit une harangue convenable au tems; & après les avoir remerciés de leurs ſervices, il les congédia & leur ordonna de ſe diſperſer dans les villes & de s'en retourner chacun chez eux, pourvu qu'ils ſe reſſouvinſſent de ſe rendre tous auprès de lui pour le jour de ſon triomphe.

Son armée s'étant ainſi ſéparée, dès que cette nouvelle fut répandue par-tout, il arriva une choſe merveilleuſe; car toutes les villes par où il paſſoit, voyant le grand Pompée marcher ſans armes, & accompagné ſeulement d'un petit nombre de ſes amis & de ſes domeſtiques, comme s'il revenoit d'un ſimple

voyage de plaiſir, ſortoient au-devant de lui, par la grande affection qu'elles lui portoient, & l'accompagnoient juſqu'à Rome avec de ſi grandes forces, que, s'il avoit voulu remuer & exciter des nouveautés, il n'auroit pas eu beſoin des troupes qu'il avoit congédiées.

Comme la loi ne lui permettoit pas d'entrer dans la ville avant ſon triomphe, il envoya au ſénat pour le prier de remettre l'élection des conſuls, & d'avoir pour l'amour de lui cette complaiſance, (*a*) afin que le jour de cette élection il pût être à Rome & ſolliciter pour Piſon. Mais Caton s'étant oppoſé à ſa requête, il n'obtint pas cette faveur : Pompée, étonné de ſa liberté & de la roideur avec laquelle il ſe portoit ouvertement à tout ce qui étoit juſte, deſira paſſionnément de gagner & d'acquérir cet homme, à quelque prix que ce fût. Et comme Caton avoit deux niéces, il réſolut d'épouſer l'une & de faire épouſer l'autre à ſon fils. Mais Caton, qui regardoit ſa pourſuite comme un moyen qu'il avoit imaginé pour le corrompre & pour l'attirer dans ſes intérêts en faveur de cette alliance, le refuſa. Sa ſœur & ſa femme ſupportoient avec peine qu'il refusât le grand Pompée pour ſon allié.

(*b*) Dans ce même tems Pompée, voulant

(*a*) *Afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & ſolliciter pour Piſon.*) On lui refuſa cette faveur. Ainſi il ne put être à Rome ſur la fin de cette année-là, qui étoit l'an de Rome 691. Il n'y entra qu'au commencement de l'année ſuivante.

(*b*) *Dans ce même tems, Pompée voulant faire nommer conſul Afranius.*) L'an-

faire nommer consul Afranius, répandit quelque argent dans les tribus pour gagner les suffrages, & cet argent fut distribué dans les jardins mêmes de Pompée. Cela fut su tout aussi-tôt dans la ville; & Pompée fut fort décrié & fort blâmé de ce qu'une charge qu'il avoit obtenue comme la plus grande récompense de ses hauts faits, il la rendoit vénale, afin que l'argent la donnât à ceux qui ne pouvoient y parvenir par leur vertu. Alors Caton ne manqua pas de dire à sa femme & à sa sœur : *Voilà des reproches que nous aurions partagés avec Pompée le Grand, si nous avions accepté son alliance.* Et elles avouerent qu'il avoit beaucoup mieux raisonné qu'elles, & mieux connu ce qui étoit honnête & décent.

Son triomphe fut si grand & si pompeux, que, quoiqu'il fût partagé en deux jours, ce tems ne suffit pas pour étaler toute sa magnificence; il y eut une si grande quantité de choses qu'on avoit préparées qui ne purent passer en revue, qu'il y en auroit eu suffisamment pour embellir & orner un autre triomphe. A la tête de toute la pompe on portoit les titres des nations vaincues. On lisoit dans des écriteaux séparés, le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les

née même du consulat de Pison, qui fut l'année de son triomphe, il vouloit assurer le consulat à Afranius pour l'année suivante, qui étoit l'an de Rome 693. Et en effet il fut le collegue de Métellus Celer.

Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Méſopotamie, la Phénicie, la Paleſtine, la Judée, l'Arabie, les Pirates défaits ſur terre & ſur mer. On voyoit que dans tous ces pays il avoit forcé mille fortereſſes, pris près de neuf cens villes, enlevé aux pirates huit cens galeres, & qu'il avoit repeuplé trente-neuf villes abandonnées par leurs habitans. Outre cela on liſoit dans ces écriteaux, qu'avant lui les revenus publics ne montoient par an qu'à cinq mille myriades, ou cinquante millions de drachmes; (*a*) & que du revenu de ſes conquêtes, les Romains en tiroient huit mille cinq cens myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cens mille drachmes; & qu'il avoit porté au tréſor public, tant en argent monnoyé qu'en meubles d'or & d'argent, vingt mille talens, ſans compter ce qu'il avoit donné aux ſoldats, dont celui qui avoit reçu le moins avoit reçu quinze cens drachmes. Les priſonniers qui furent menés parmi la pompe de ce triomphe, outre les capitaines des pirates, furent le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec ſa femme & ſa fille; la reine Zozime, femme de Tigrane même; Ariſtobule, roi des Juifs; la ſœur de Mithridate, avec cinq de ſes enfans; pluſieurs femmes de

(*a*) *Et que du revenu de ſes conquêtes, les Romains en tiroient huit mille cinq cens myriades.*) Ce paſſage eſt conſidérable. On voit par-là que le revenu de la république n'étoit, avant Pompée, que de vingt-cinq millions de livres, & que celui de ſes conquêtes ſeules monta à quarante millions ſept cens cinquante mille livres. La république eut donc plus de ſoixante-cinq millions & demi de revenu.

la Scythie ; les ôtages des Ibériens, des Albaniens & ceux du roi de Commagene. On portoit auſſi quantité de trophées, autant qu'il avoit gagné de batailles ſous ſes auſpices, ou par ſes lieutenans.

Mais ce qui relevoit le plus ſa réputation & ſa gloire, & ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun autre Romain, c'eſt que dans ce troiſiéme triomphe il triomphoit de la troiſiéme partie du monde entier, après avoir déja triomphé des deux autres. Avant lui il y avoit eu d'autres Romains qui avoient triomphé trois fois ; mais lui, après avoir triomphé la premiere fois de l'Afrique, & la ſeconde fois de l'Europe, dans ce troiſiéme triomphe il triomphoit de l'Aſie, & ainſi il achevoit, en quelque façon, de triompher de la terre entiere. Il étoit pourtant encore fort jeune ; car ceux qui le comparent à Alexandre, & qui, à quelque prix que ce ſoit, veulent le faire reſſembler à ce roi de Macédoine, prétendent qu'il n'avoit pas encore trente-quatre ans ; (a) mais, dans la vérité, il en avoit qua-

(a) *Mais, dans la vérité, il en avoit quarante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans ſa quarante-ſixiéme année.* ) J'ai corrigé ici le texte, qui eſt manifeſtement corrompu. *Il touchoit à ſa quarantiéme année :* cela eſt faux : il faut lire, *il touchoit à ſa quarante-ſixiéme année :* car il étoit né au commencement d'Août de l'an de Rome 647, la treiziéme année de l'olympiade CLXVIII, 104 ans avant l'ere chrétienne, & il fit ce troiſiéme triomphe au commencement d'Août, l'an de Rome 692, la quatriéme année de l'olympiade CLXXIX, 59 ans avant l'ere chrétienne, d'où il s'enſuit manifeſtement qu'il avoit quarante-cinq ans accomplis, & qu'il entroit dans ſa quarante-ſixiéme année.

rante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans sa quarante-sixiéme année. Et il auroit été bienheureux s'il eût terminé là sa vie, & qu'il n'eût vécu qu'autant que lui dura la fortune d'Alexandre. Car tout le tems qu'il vécut de plus ne lui apporta que des prospérités qui lui attirerent l'envie & la haine de ses citoyens, ou des adversités insupportables & sans remede. Car, en employant pour les autres, contre toute sorte de justice, l'autorité qu'il avoit acquise par ses grandes qualités, il diminua autant sa réputation & sa gloire qu'il augmenta la puissance de ceux qu'il servoit, & sans qu'il s'en apperçut, il se trouva enfin que sa force & sa grandeur furent les seules causes de sa ruine. Comme il arrive aux places de guerre que les endroits & les quartiers les plus forts, quand une fois ils ont reçu les ennemis, leur prêtent leurs propres forces, & leur aident à ruiner tous les autres endroits & à s'en rendre les maîtres, de même César, agrandi & fortifié par la puissance de Pompée, se servit contre lui des forces & des armes qu'il lui avoit données contre ses citoyens; & cela arriva de cette maniere.

Lucullus, à son retour d'Asie où Pompée l'avoit traité d'une maniere si indigne, fut très-honorablement reçu du sénat, qui lui donna encore de plus grandes marques de son affection & de son estime, après que Pompée fut arrivé; car il n'oublia rien pour réveiller son ambition & pour le porter à se mêler du

gouvernement. Mais le courage de Lucullus étoit déja presque émoussé & amorti, & toute la vigueur & l'activité qu'il avoit auparavant pour les affaires étoient presque éteintes ; car il s'étoit entiérement livré à l'oisiveté, & abandonné aux délices & au plaisir de jouir de ses richesses. Cependant d'abord après le retour de Pompée il se ranima, s'éleva contre lui & s'y attacha si fortement pour faire revivre ses ordonnances que Pompée avoit cassées, qu'il prenoit déja le dessus & l'emportoit de beaucoup dans le sénat par l'aide & par le support que lui donnoit Caton.

Pompée, voyant donc qu'il ne pouvoit tenir contre lui & qu'il étoit repoussé partout, fut forcé d'avoir recours aux tribuns du peuple & de s'accoster des jeunes gens seditieux & hardis, dont le plus scélérat, le plus audacieux & le plus téméraire étoit Clodius, qui, se saisissant de lui, le jettoit à la tête du peuple, & le traînant par-tout après lui dans les assemblées contre sa dignité, le prostituoit, en s'en servant à tout propos à lui faire approuver & confirmer tout ce qu'il proposoit pour flatter le peuple & pour s'insinuer dans ses bonnes graces. Il fit plus encore, comme s'il ne l'avoit pas déshonoré, mais plutôt qu'il lui eût rendu de grands services, il eut l'insolence de lui demander pour salaire d'abandonner Ciceron, son meilleur ami, & celui qui, dans son ministere, avoit toujours paru pour lui & l'avoit soutenu & protégé en toutes rencontres, & ce salaire il l'obtint ; car

lorſque Ciceron, appellé en juſtice, ſe vit en grand danger, & qu'il eut beſoin de ſecours, non-ſeulement Pompée n'eut pas l'honnêteté de le voir, mais encore il fit fermer la porte de ſa cour à ceux qui venoient de ſa part, & ſortit par la porte de derriere. C'eſt pourquoi Ciceron, craignant l'iſſue de ce jugement, ſortit ſecrettement de Rome, & alla volontairement en exil.

(*a*) Quelque tems auparavant, Céſar, de retour de ſa préture d'Eſpagne, entreprit une affaire qui lui acquit d'abord une merveilleuſe faveur du peuple; & dans la ſuite une très-grande puiſſance, mais qui nuiſit extrêmement à Pompée, & fit un très-grand tort à la ville. Il briguoit alors ſon premier conſulat; & voyant que Craſſus & Pompée étoient fort brouillés, & qu'en s'attachant à l'un, il auroit immanquablement l'autre pour ennemi, il prit le parti de les reconcilier; action qui paroiſſoit d'abord très-belle & entrepriſe pour le bien public, mais qui étoit faite à mauvaiſe intention & très-inſidieuſement, avec grande fineſſe & grande habileté. Car cette puiſſance qui, partagée en deux,

(*a*) *Quelque tems auparavant, Céſar de retour de ſa préture d'Eſpagne.*) C'eſt ainſi que cet endroit doit être traduit; ſi on traduiſoit *dans ce même tems-là*, le lecteur ſeroit trompé; car il croiroit que ce qu'il va lire eſt poſtérieur à l'exil volontaire de Ciceron, & à ce qu'il vient de dire de l'ingratitude de Pompée, ce qui n'eſt pas. Céſar revint de ſa préture d'Eſpagne l'an de Rome 693, il fut conſul l'année ſuivante 694, & Ciceron ſortit de Rome l'an 695, ſous le conſulat de Calpurnius Piſo & d'Aulus Gabinius.

maintenoit

maintenoit Rome dans l'équilibre, comme un vaisseau qu'une charge également distribuée empêche de pencher plus d'un côté que d'autre, venant à être réunie & à ne porter que sur un seul endroit, fit un poids si fort, que rien ne put le contre-balancer, & qui entraînant tout, renversa la république de fond en comble. C'est pourquoi Caton répondit fort bien à ceux qui disoient que les différends survenus dans la suite entre Pompée & César avoient ruiné la ville: *Vous vous trompez infiniment*, leur dit-il, *d'accuser ce qui vient d'arriver en dernier lieu; ce n'est nullement l'inimitié & la discorde de César & de Pompée, qui ont été la premiere & la plus grande cause de nos malheurs, c'est leur amitié & leur concorde.* En effet, ce fut par elle que César obtint le consulat; & l'ayant obtenu il se mit d'abord à caresser & à flatter la populace, les pauvres & les indigens, & à proposer des loix pour l'envoi des colonies & pour le partage des terres, ravalant ainsi la dignité de sa charge, & faisant en quelque façon de son consulat une charge de tribun. Et comme son collegue Bibulus s'opposoit à lui de toute sa force, & que Caton se préparoit à soutenir Bibulus, César, prenant Pompée, l'amena sur la tribune; & là devant toute l'assemblée du peuple, lui demanda tout haut, *s'il n'approuvoit pas ses loix.* Pompée ayant répondu, *qu'il les approuvoit*, César reprit: *Si quelqu'un donc entreprend de s'y opposer & d'empêcher qu'elles*

*ne ſoient autoriſées, ne viendrez-vous pas vous ranger auprès du peuple pour l'appuyer & le ſoutenir? Oui ſans doute j'y viendrai*, répondit Pompée; *& contre ceux qui menacent de l'épée, j'y viendrai avec l'épée & le bouclier.*

Il parut à tout le monde que jamais juſqu'à ce jour Pompée n'avoit rien fait ni rien dit de ſi fort ni de ſi violent. Auſſi ſes amis, pour l'excuſer, prirent le parti de dire que c'étoit une parole qui lui étoit échappée ſur le champ & ſans réflexion. Cependant par toutes les choſes qu'il fit dans la ſuite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à Céſar pour obéir aveuglément à toutes ſes volontés. Car bientôt après, contre l'attente de tout le monde, il épouſa ſa fille Julie qui étoit fiancée à Cæpion, & dont les noces étoient ſur le point d'être célébrées. Et pour adoucir le reſſentiment de Cæpion, il lui donna ſa fille qui avoit été promiſe à Fauſtus, fils de Sylla; & Céſar épouſa Calpurnie, fille de Piſon.

Alors Pompée, rempliſſant la ville de troupes, ſe rendit à force ouverte maître de toutes les affaires; car le conſul Bibulus, s'étant rendu à la place accompagné de Lucullus & de Caton, les ſoldats de Pompée ſe jetterent ſur lui, briſerent ſes faiſceaux; & quelqu'un d'eux eut l'inſolence de jetter ſur lui un panier de fumier dont il le couvrit depuis la tête juſqu'aux pieds; & deux tribuns du peuple qui l'accompagnoient furent bleſſés.

Par ce moyen ceux qui réſiſtoient à Céſar & à Pompée, ayant été chaſſés de la place, ils firent autoriſer par le peuple la loi de la diſtribution des terres ; & le peuple leurré par cet appât ſe rendit traitable & facile pour tout ce qu'ils voulurent, ſans s'ingérer d'y former aucune oppoſition, & donnant, ſans mot dire, ſon ſuffrage à tout ce qu'il leur plut de propoſer. Toutes les ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquoit, furent donc confirmées ; on donna à Céſar le gouvernement des deux Gaules endeçà & en-delà des Alpes & de tout le pays de l'Illyrie, pour cinq ans, avec quatre légions entieres ; on déſigna conſuls pour l'année ſuivante Piſon, beau-pere de Céſar, & Gabinius, le plus outré de tous les flatteurs de Pompée.

Ces choſes s'étant paſſées de cette maniere, (*a*) Bibulus ſe renferma dans ſa maiſon, & paſſa les huit derniers mois de ſon conſulat ſans en ſortir pour faire les fonctions de ſa charge, & ſe contentoit d'envoyer afficher des placards remplis d'invectives & d'accuſations contre Céſar & Pompée. D'un autre côté, Caton, comme s'il eut été ſaiſi de l'eſprit prophétique & divinement

(*a*) *Bibulus ſe renferma dans ſa maiſon, & paſſa les huit derniers mois de ſon conſulat ſans en ſortir.*) Sur cela les plaiſans de Rome, pour marquer quelque événement de cette année-là, au lieu de dire *ſous le conſulat de Céſar & de Bibulus*, diſoient ſous le conſulat de Jule & de Céſar, faiſant deux conſuls d'un ſeul homme, en ſéparant ſon nom & ſon ſurnom.

inſpiré, annonçoit en plein ſénat les maux qui devoient arriver à la ville & à Pompée lui-même. Pour Lucullus, renonçant à toutes les affaires, il ſe tenoit en repos, comme n'étant plus propre au gouvernement à cauſe de ſon grand âge; & ce fut alors que Pompée lui dit ce mot ſi remarquable, *qu'il étoit plus hors de ſaiſon pour un vieillard de vivre dans le luxe & dans les délices, que de ſe mêler du gouvernement.* Mais malgré cette belle ſentence il ſe laiſſa lui-même bientôt amollir par l'amour qu'il avoit pour ſa jeune femme; car il faiſoit tout pour lui plaire, il ne pouvoit la quitter, paſſoit la plupart du tems avec elle dans ſes maiſons de campagne & dans ſes jardins, & ne penſoit plus aux affaires publiques; de ſorte que Clodius, qui étoit alors tribun du peuple, vint à l'en mépriſer & à entreprendre des choſes très-inſolentes & très-ſéditieuſes. Car après qu'il eut chaſſé Cicéron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, ſous prétexte d'une commiſſion qu'il lui donna, d'aller commander dans cette iſle confiſquée au peuple Romain, que Céſar fut parti pour les Gaules, & qu'il vit que le peuple étoit entiérement à ſa dévotion, parce que, dans tout ce qui dépendoit de ſa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire & à le flatter, il entreprit d'abord de caſſer & d'annuller quelques-unes des ordonnances de Pompée; & ayant enlevé le jeune Tigrane ſon priſonnier, il le tint avec lui & ſuſcita des procès à tous ſes amis, pour

éprouver par-là jusqu'où pourroient aller le crédit & la puissance de Pompée.

Enfin, un jour que Pompée assistoit au jugement d'un de ces procès, (*a*) Clodius, ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé d'où il pouvoit être vu de tout le monde, & fit à haute voix cet interrogatoire : *Qui est le souverain de cette ville si intempérant ? qui est l'homme qui cherche un homme ? qui est celui qui se grate la tête du bout du doigt ?* (*b*) Et à chacune de ces questions ses satellites, comme un chœur qui répond, ne manquoient pas de répondre tout haut à chaque fois qu'il secouoit sa robe, *c'est Pompée.*

Cela causoit un grand déplaisir à Pompée qui n'étoit pas accoutumé à entendre ces invectives atroces, & qui étoit très-novice à ces sortes de combats. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de sentir que le sénat prenoit plaisir à le voir outragé & baffoué avec cette infamie, & qu'il regardoit ce traitement si indigne comme une punition très-juste de ce qu'il avoit abandonné Ciceron. Mais après que dans cette assemblée on en

(*a*) *Clodius ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'insolence, monta sur un lieu élevé.*) Ce que Plutarque dit ici se passa sous le consulat de Philippus & de Marcellinus, l'an de Rome 697, comme cela paroît par le rapport de Dion, liv. XXXIX, c'est-à-dire deux ans après ce qu'il va raconter du domestique de Clodius surpris avec un poignard. Plutarque ne suit pas bien ici l'ordre des tems.

(*b*) Voyez les remarques sur la vie de Caton d'Utique.

fut venu aux mains, qu'il y eut eu des gens bleſſés de part & d'autre, & qu'un domeſtique de Clodius, s'étant gliſſé dans la foule, eut été ſurpris un poignard à la main près de lui, alors ſe ſervant de ce prétexte, & craignant d'ailleurs l'impudence de Clodius & ſes calomnies, il ne parut pas une ſeule fois à la place pendant tout le tems que dura ſon tribunat; mais ſe renfermant dans ſa maiſon, il cherchoit avec ſes amis les moyens d'appaiſer la colere du ſénat, & des gens de bien, qui étoit allumée contre lui.

Culléon lui conſeilloit de répudier ſa femme Julie & de ſe réunir avec le ſénat, en renonçant à l'amitié & à l'alliance de Céſar, & il ne voulut pas l'entendre. (*a*) Mais il écouta & ſuivit l'avis de ceux qui lui conſeillerent de rappeller Cicéron qui étoit l'ennemi juré de Clodius, & très-aimé du ſénat. Il mena donc lui-même le frere de Cicéron ſur la place pour demander ce rappel au peuple. Il y eut beaucoup de coups donnés, & quelques gens tués de part & d'autre; mais enfin Pompée l'emporta ſur

(*a*) *Mais il écouta & ſuivit l'avis de ceux qui lui conſeillerent de rappeller Ciceron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius.*) Voilà un changement bien ſingulier: Pompée avoit chaſſé Ciceron pour l'amour de Clodius, & il le rappelle aujourd'hui contre ce même Clodius. Sur quoi Dion fait cette réflexion très-ſage & très-vraie: *L'eſprit de l'homme eſt ſi muable, qu'il arrive très-ſouvent que ceux de qui on attendoit beaucoup de bien ou beaucoup de mal, entrent tout d'un coup dans des diſpoſitions toutes contraires, & qu'on en reçoit toute autre choſe que ce que l'on en avoit attendu.* Mais alors, ſi on y prend bien garde, ce n'eſt pas l'eſprit qui change, ce ſont les intérêts.

Clodius, & Cicéron, rappellé par un decret du peuple, ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il remit Pompée dans les bonnes graces du sénat; & appuyant la loi qu'on avoit proposée pour donner à Pompée la commission de faire venir des bleds, (*a*) il la fit passer; & (*b*) par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'empire, tant par mer que par terre. Car par cette loi tous les ports, tous les marchés, toutes les expositions des denrées, en un mot tout le commerce des marchands qui trafiquoient par mer, & tout celui des laboureurs qui cultivoient la terre, dépendoient de lui.

Clodius crioit hautement : *Que ce decret n'avoit pas été donné à cause de la disette des bleds, mais que la disette des bleds avoit été trouvée pour faire donner ce decret, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée pût ranimer & remettre sur pied sa puissance qui étoit bien languissante & dans une espece de pamoison.* D'autres disent que ce fut une ruse du consul (*c*) Spinther qui voulut comme renfermer Pompée dans un plus grand emploi, afin que, pendant

(*a*) *Il la fit passer.*) Cette loi contenoit un autre article qui méritoit d'être compté, c'est qu'elle accordoit à Pompée toute l'autorité de proconsul pour cinq ans au dedans & au dehors de l'Italie. Dion, liv. XXXIX.

(*b*) *Par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'empire.*) Il dit *encore une fois*, parce que Ciceron l'avoit déja rendu une fois maître de l'empire, en contribuant à faire autoriser la loi *Manilia*; ou simplement, comme Dion l'explique, *encore une fois*, c'est-à-dire, comme il l'avoit déja été dans la guerre contre les pirates.

(*c*) Spinther, qui fut consul avec Q. Cæcilius Métellus Népos, l'an de Rome 696.

qu'il l'exerceroit, (*a*) il pût lui de ſon côté être envoyé au ſecours du roi Ptolemée, pour le rétablir dans ſes états.

Cependant (*b*) le tribun Canidius propoſa par un autre decret d'envoyer Pompée ſans troupes, avec deux licteurs ſeulement qui porteroient devant lui les faiſceaux, pour moyenner la paix entre le roi & le peuple d'Alexandrie. Il paroiſſoit que Pompée n'étoit pas fâché de ce decret; mais le ſénat le rejetta honnêtement, ſous prétexte qu'il craignoit pour la perſonne de Pompée qui ſeroit trop expoſé. Malgré cela on trouvoit tous les jours des billets qu'on ſemoit dans la place & devant la porte du lieu où ſe tenoit le ſénat, & qui portoient que Ptolemée lui même demandoit qu'on lui donnât pour général Pompée au lieu de Spinther. Timagene ajoute que Ptolemée quitta l'Egypte & vint à Rome

(*a*) *Il pût lui de ſon côté être envoyé au ſecours du roi Ptolemée, pour le rétablir dans ſes états.*) Le roi Ptolemée Auletes, fils de Ptolemée Lathurus, mortellement haï de ſes ſujets, s'étoit ſauvé d'Egypte & étoit allé à Rome demander que le conſul Spinther, à qui on avoit décerné la Cilicie, vînt le rétablir dans ſon royaume. Dion a fort bien détaillé toute cette hiſtoire, livre XXXIX.

(*b*) *Le tribun Canidius propoſa, par un autre decret, d'envoyer Pompée ſans troupes, avec deux licteurs ſeulement.*) Il fit ce decret à l'inſtigation de Caton & en vertu d'un prétendu oracle des Sibylles, qui fut produit & ſemé dans le public, traduit en latin, qui diſoit: *Si le roi d'Egypte, ayant beſoin de ſecours, vient à vous, ne lui refuſez pas votre amitié, mais ne le ſecourez d'aucunes troupes. Si vous faites autrement, vous aurez de grands travaux à ſoutenir, & vous vous jetterez dans de grands dangers.* Voilà un oracle bien clair & bien formel. Qui doutera qu'il ne fût ſuppoſé?

ſans aucune néceſſité, porté à cela par Théophane, qui ménageoit à Pompée des occaſions de s'enrichir, & un nouveau prétexte de commander encore une armée. Mais la malignité de Théophane n'a pu rendre ce conte ſi vraiſemblable, que le naturel de Pompée l'a fait tenir pour incroyable & pour abſolument faux, parce que Pompée n'avoit en lui aucune ſorte de méchanceté, & que ſon ambition n'avoit rien de bas ni d'indigne.

Pompée, ayant donc eu l'intendance des bleds, envoya d'abord par-tout ſes lieutenans & ſes amis, & il alla en perſonne en Sicile, en Sardaigne & en Afrique, où il en amaſſa quantité. Dans le moment qu'il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent ſi impétueux, que ſes pilotes faiſoient difficulté de partir. Mais ſe jettant le premier dans ſon vaiſſeau, il commanda qu'on levât les ancres, & cria, (a) *il eſt néceſſaire que j'aille, mais il n'eſt*

(a) *Il eſt néceſſaire que j'aille, mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.*) J'ai vu des critiques malheureuſement difficiles & délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Pompée, & y trouver une ſorte de contradiction, parce qu'il ne peut pas aller s'il ne vit. Mais, outre que ces mots que la paſſion dicte ne doivent pas être examinés à la rigueur & avec cette préciſion, il eſt certain que celui-ci eſt plein de force & de ſens. Entre deux néceſſités, l'une de conſerver notre vie, & l'autre d'aller où le devoir de notre charge ou des affaires preſſantes & indiſpenſables nous appellent, il ne faut pas balancer, il faut ſacrifier la premiere à l'autre, parce que ce n'eſt pas une néceſſité de vivre, mais que c'en eſt une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occaſions où nous ſommes appellés à faire quelque choſe de néceſſaire & d'honnête, mais qui eſt accompagné de quelque grand danger qui menace notre vie.

*pas néceſſaire que je vive.* La Fortune favoriſa cette audace & cette bonne volonté; il arriva heureuſement, remplit de bled tous les marchés de Rome, & couvrit la mer de vaiſſeaux. De ſorte que le ſuperflu de cette abondance, ſe répandant par-tout aux environs, ſuffit à nourrir tous les peuples voiſins, & fut comme un ruiſſeau qui, coulant d'une ſource féconde & intariſſable, porte par-tout le ſecours de ſes eaux.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, les guerres des Gaules cimentoient la grandeur & l'élévation de Céſar; car, lorſqu'il paroiſſoit le plus loin de Rome, & attaché à combattre les Belges (*a*), les Sueves & les Bretons, c'étoit dans ce même tems-là que, ſans qu'on s'en apperçût, par ſa grande habileté & par ſes pratiques ſecrettes au milieu du peuple même, & dans les principales affaires du gouvernement, il minoit & ruinoit peu à peu la grande puiſſance de Pompée. En effet, faiſant de ſon armée comme ſon propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares; mais des combats qu'il donnoit contre ces Barbares, il s'en ſervoit comme d'autant de grandes chaſſes par le moyen deſquelles il l'exerçoit & l'endurciſſoit au travail & aux fatigues, pour la rendre par-là plus terrible & plus invincible dans les occaſions férieuſes qu'il lui préparoit.

D'un autre côté tout l'or & l'argent, toutes

(*a*) Les Pays-Bas, les peuples de la Suabe & ceux de la Grande-Bretagne.

les dépouilles & autres richeſſes qu'il gagnoit ſur ce grand nombre d'ennemis, il les envoyoit à Rome pour tâcher de gagner & de corrompre les plus puiſſans ; & en faiſant de riches préſens à tous ceux qui étoient nommés édiles, préteurs & conſuls, & à leurs femmes, il acquéroit un grand nombre de partiſans. De ſorte qu'ayant repaſſé les Alpes ſans retourner à Rome, comme il hivernoit à Lucques, il s'y rendit une foule innombrable d'hommes & de femmes de toutes conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir, & entr'autres deux cens ſénateurs, du nombre deſquels étoient Craſſus & Pompée même ; & que l'on voyoit tous les jours à la porte de Céſar juſqu'à ſix-vingt vaiſſeaux de proconſuls & de préteurs. Il renvoya tous ces gens-là comblés de riches préſens & remplis de grandes eſpérances, & il fit avec Pompée & Craſſus un traité ſecret, par lequel il fut convenu qu'eux deux enſemble demanderoient une ſeconde fois le conſulat pour l'année ſuivante ; que Céſar les y ſerviroit en envoyant à Rome une grande partie de ſes gens de guerre pour donner leurs ſuffrages en leur faveur ; & que, dès qu'ils ſeroient élus, ils ſe feroient décerner le gouvernement des provinces & le commandement des armées, & feroient continuer Céſar pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déja.

Ces ſecrettes pratiques ayant éclaté, & le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux en furent fort indignés, juſques-là que

le consul Marcellinus, s'étant levé, leur demanda à tous deux devant tout le peuple, *s'ils poursuivroient le consulat;* & le peuple leur ayant commandé de répondre, Pompée prit le premier la parole & dit, (a) *que pour lui il le poursuivroit peut-être, & que peut-être aussi il ne le poursuivroit pas.* Mais Crassus, en plus fin politique, répondit, *qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus expédient & le plus utile pour la république.* Marcellinus s'attacha donc à Pompée & s'emporta contre lui avec tant de violence, que Pompée, tout en colere, lui reprocha, *qu'il étoit le plus injuste & le plus ingrat de tous les hommes, de ne pas se souvenir que par son moyen, de muet il étoit devenu éloquent, & d'affamé si saoul qu'il étoit souvent obligé de rendre gorge.*

Cependant tous les autres s'étant déportés de briguer le consulat, Lucius Domitius fut le seul à qui Caton persuada de pousser sa pointe, & qu'il encouraga à ne pas se rebuter; *car,* lui dit-il, *dans ce combat ce n'est pas du consulat qu'il s'agit, il s'agit de défendre contre deux tyrans la liberté publique.* C'est pourquoi Pompée & ses adhérans, redoutant la roideur & la véhémence de Caton, & craignant que, comme il avoit déja le sénat à sa dévotion, il ne fît changer & n'entraînât la plus saine partie du peuple, prirent le parti

(a) *Que pour lui il le poursuivroit peut-être.*) Dion lui attribue une réponse qui me paroît plus digne de lui. *Je n'ai besoin,* dit-il, *d'aucune magistrature pour les gens de bien; mais je demande le consulat contre les méchans & les séditieux.*

d'empêcher que Domitius ne descendît à la place pour faire sa brigue. Pour cet effet ils envoyerent des hommes armés qui, se jettant sur lui comme il étoit en chemin, tuerent d'abord l'esclave qui portoit un flambeau devant lui & mirent en fuite tous les autres. Caton se retira le dernier après avoir été blessé au coude du bras droit en défendant Domitius.

Etant donc parvenus au consulat par ces voies si violentes, ils ne se gouvernerent pas dans la suite avec plus de modération; car premiérement, lorsque le peuple étoit sur le point d'élire Caton préteur, & qu'il alloit donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, (*a*) sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure. Et après avoir corrompu les tribuns par argent, ils firent nommer préteurs Antias (*b*) & Vatinius. Ensuite ils firent proposer par Trébonius, tribun du peuple, des decrets qui, comme on en étoit convenu, continuoient à César pour autres cinq ans les gouvernemens & le commandement qu'il

(*a*) *Sous prétexte, disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure.*) Toutes les fois que le peuple étoit assemblé pour donner ses suffrages sur quelque chose, il suffisoit que le consul, ou un autre magistrat, dît qu'il avoit vu au ciel quelque oiseau de mauvais augure; l'assemblée étoit rompue sur le champ. Ainsi on avoit toujours un prétexte sûr pour empêcher tout ce qui déplaisoit. C'est pourquoi Clodius, pour prévenir un semblable inconvénient, avoit fait une loi, *qu'aucun magistrat n'observeroit les signes du ciel quand le peuple seroit assemblé.*

(*b*) Antias paroît un nom corrompu.

avoit déja, donnoient à Craſſus la Syrie & la conduite de la guerre contre les Parthes, & décernoient à Pompée toute l'Afrique, les deux Eſpagnes, avec quatre légions, dont il en prêta deux à Céſar, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules.

Craſſus, l'année de ſon ſecond conſulat finie, partit d'abord pour ſon gouvernement. Et Pompée, reſté à Rome pour la dédicace de ſon théatre, & voulant honorer cette conſécration, célébra des jeux gymniques & des jeux de muſique, donna des combats de bêtes où il y eut plus de cinq cens lions de tués; & pour couronner la fête, il la termina par le plus étonnant de tous les ſpectacles, (*a*) par un combat d'éléphans. Ces magnificences lui attirerent l'admiration & la bienveillance du peuple; mais en même tems il s'attira pour la ſeconde fois une envie auſſi forte de ce qu'abandonnant ſes gouvernemens & ſes armées à ſes lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit ſe promener par toute l'Italie dans les plus belles maiſons de plaiſance, & ſe divertir avec ſa femme, ſoit qu'il fût amoureux d'elle, ou que, charmé de l'amour

(*a*) *Par un combat d'éléphans.*) Dion ajoute, *contre des hommes armés.*) Et il dit qu'il y eut dix-huit éléphans qui combattirent. Il raconte même que quelques-uns de ces éléphans étant bleſſés, ſemblerent demander quartier aux Romains, & ſe plaindre de l'injuſtice qu'on leur avoit faite. Car en les embarquant en Afrique, on leur avoit juré qu'on ne leur feroit aucun mal. Les Romains, touchés de pitié, les ſauverent. Choſe aſſez ſinguliere, un ſerment prêté à des éléphans, & des éléphans qui s'en contentent & qui s'embarquent ſur la foi de ce ſerment.

qu'elle avoit pour lui, il ne pût se résoudre à la quitter. Car on allegue aussi cette derniere raison, & l'on ne parloit par-tout que de la grande passion que Julie avoit pour son mari, quoique Pompée ne fût plus en âge d'être fort aimé; mais la cause du violent amour de cette jeune femme, c'étoit la grande sagesse de son mari, qui n'avoit point de maîtresse & qui n'aimoit qu'elle, & les charmes de son entretien, qui, malgré sa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable & d'insinuant, & qui étoit sur-tout très-propre à gagner les femmes, à moins qu'on ne veuille accuser la courtisanne Flore d'avoir menti quand elle lui a rendu ce grand témoignage.

Cette grande passion de Julie pour Pompée parut sur-tout avec éclat un jour que le peuple étoit assemblé pour l'élection des édiles. Car la dispute s'étant échauffée on en vint aux mains; il y eut beaucoup de gens tués autour de Pompée, & il fut tout couvert de sang, de sorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde dans sa maison, quand ses domestiques y porterent ses habits pour en prendre d'autres; Julie, qui étoit grosse, ayant vu malheureusement la robe de son mari toute ensanglantée, tomba en défaillance, & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine; mais le trouble & la frayeur où cette vue l'avoit jettée lui causerent une si grande émotion qu'elle se blessa. Cela fit que ceux mêmes qui étoient le plus acharnés à

condamner l'amitié que Pompée avoit pour Céſar, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour ſa femme. Elle devint groſſe une ſeconde fois & accoucha d'une fille, mais elle mourut en travail, & l'enfant ne ſurvécut pas long-tems à la mere. Mais comme Pompée ſe diſpoſoit à l'aller enterrer dans une de ſes terres près d'Albe, le peuple, lui faiſant violence, porta le corps dans le champ de Mars, plutôt par la pitié & par la compaſſion qu'il avoit de cette jeune femme, que par aucune envie qu'il eût de faire plaiſir ni à Pompée, ni à Céſar. Et encore, dans tous les honneurs que le peuple rendoit à Julie, il paroiſſoit qu'il en faiſoit beaucoup plus pour l'amour de Céſar abſent, que pour l'amour de Pompée même préſent.

Dès que l'alliance dont Julie étoit le nœud, & qui couvroit bien plus leur furieuſe cupidité de dominer, qu'elle ne la refrénoit, fut éteinte par ſa mort, voilà Rome aſſaillie d'une violente tempête; toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, & l'on ne parloit plus que de diviſion & de rupture; pour ſurcroît de malheur, on apprit bientôt après la nouvelle que Craſſus avoit été défait & tué par les Parthes (*a*). Ainſi le plus fort rempart qui reſtoit encore contre la guerre civile fut emporté; car, comme ils craignoient tous deux ce tiers, ils gardoient plus de meſures l'un avec l'autre, & ſuivoient en quelque

(*a*) Julie & Craſſus moururent la même année, l'an de Rome 692, 52 ans avant l'ere chrétienne.

ſorte un peu plus la juſtice & la raiſon. Mais la fortune ayant emporté ce champion, qui pouvoit entrer en lice avec celui des deux qui ſeroit demeuré vainqueur, alors on put fort bien appliquer ce mot du poëte comique: *Ils ſe préparent l'un contre l'autre, ils frottent tout deux leur corps d'huile & répandent la pouſſiere ſur leurs bras.* Tant il eſt vrai que la fortune même la plus grande eſt peu de choſe contre la nature, dont elle ne peut jamais remplir les cupidités, puiſqu'un commandement ſi étendu & une domination ſi vaſte n'étoient pas ſuffiſans pour aſſouvir l'ambition de deux hommes ſeuls. (*a*) Bien qu'ils euſſent ſouvent entendu dire, & qu'ils euſſent eux-mêmes lu que l'empire de l'univers avoit été partagé en trois lots par les dieux, & que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu par le ſort, ils ne croyoient pourtant pas que tout l'empire Romain leur pût ſuffire, quoiqu'ils ne fuſſent que deux à le par-

(*a*) *Bien qu'ils euſſent ſouvent entendu dire, & qu'ils euſſent eux-mêmes lu que l'empire de l'univers avoit été partagé en trois lots par les dieux.*) Plutarque rapporte ici une partie d'un paſſage du quinziéme livre de l'Iliade, où Neptune dit: *Nous ſommes trois freres, tous trois fils de Saturne & de Rhéa; Jupiter le premier, moi le ſecond, & Pluton le troiſiéme. L'empire fut partagé; on en fit trois lots, qui ne furent point donnés par rapport à l'ordre de la naiſſance. Nous tirâmes au ſort, & la fortune décida de notre partage,* &c. Et il en fait une heureuſe application, pour faire voir l'avidité de l'homme; les trois plus puiſſans dieux partagent entr'eux l'univers, & ils ſont contens, & deux hommes partagent l'empire Romain, c'eſt-à-dire la terre preſque entiere, & leur ambition n'eſt pas encore ſatisfaite.

tager. Cependant Pompée, dans une harangue qu'il fit alors au peuple, dit expreſſément, *que tous les commandemens qu'on lui avoit donnés, il les avoit eus plutôt qu'il n'avoit eſpéré, & auſſi qu'il les avoit quittés plutôt qu'on ne s'y étoit attendu.*

En effet, il avoit pour témoins de cette vérité toutes les armées qu'il avoit toujours congédiées d'abord après ſes expéditions. Mais alors, voyant que Céſar ne ſe diſpoſoit pas à licencier la ſienne, il chercha à ſe fortifier contre lui par les principales charges & par les premiers emplois de la ville, ſans remuer autrement & ſans introduire aucune nouveauté dans l'état; car il ne vouloit pas paroître ſe défier de lui, au contraire il faiſoit ſemblant de le mépriſer & de n'en faire aucun compte. Mais quand il vit que les charges ne ſe diſtribuoient pas comme il l'avoit penſé, les citoyens étant corrompus par argent, il trouva qu'il lui étoit plus expédient que l'anarchie regnât dans la ville, & il y travailla de tout ſon pouvoir.

D'abord il ſe répandit un bruit qu'il falloit élire un dictateur; & ce fut le tribun Lucilius qui oſa en parler le premier, & qui propoſa au peuple de nommer Pompée à cette charge. Caton l'entreprit vivement ſur cela, & le tribun fut ſur le point d'être dépoſé. Alors les amis de Pompée, de peur que cela ne lui fît tort, s'avancerent & firent leurs efforts pour l'excuſer, en diſant qu'il n'avoit jamais demandé cette charge, & qu'il ne la vouloit

point. Sur cela Caton se mit à louer hautement Pompée & à l'exhorter à faire en sorte que tout se passât dans l'ordre selon la coutume & les loix; & Pompée, qui avoit honte de ne pas se rendre à un sentiment si raisonnable, y tint si bien la main, que Domitius Calvinus & Valérius Messala furent élus consuls (*a*).

Mais bientôt après, les choses étant retombées dans la même confusion & la même anarchie, & la plupart remettant en avant avec plus d'audace & d'insolence le premier propos d'élire un dictateur, alors Caton, craignant d'être forcé, prit le parti de jetter à la tête de Pompée quelque charge considérable, dont l'autorité fût limitée par les loix, pour l'éloigner, par ce moyen, de celle qui n'avoit point de bornes & qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi déclaré de Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein sénat de l'élire seul consul; *car par-là*, dit-il, *ou la ville sortira du trouble & du désordre où elle se trouve, ou, si elle doit tomber en servitude, elle sera soumise à celui qui vaut le mieux.*

Cet avis ayant surpris tout le monde à cause de celui qui en étoit l'auteur, Caton se leva. D'abord chacun s'attendit qu'il alloit combattre le sentiment de Bibulus, & il se fit tout d'un coup un grand silence. Caton, prenant la parole, dit, *que pour lui il n'auroit jamais ouvert cet avis, mais, puisqu'il étoit*

(*a*) L'an 700 de Rome, cinquante-un ans avant l'ere chrétienne.

*ouvert par un autre, ſon opinion étoit qu'on le ſuivît;* & il ajouta, *qu'il préféroit un magiſtrat quel qu'il fût, à l'anarchie, & qu'il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne plus capable que Pompée de gouverner dans de ſi grands déſordres & dans une ſi grande confuſion.* Le ſénat embraſſa cette opinion & ordonna que Pompée ſeroit élu conſul tout ſeul, & que, s'il venoit à avoir beſoin d'un collegue, il pourroit choiſir lui-même celui qu'il voudroit, mais ſeulement après deux mois.

Pompée, ayant donc été ainſi élu & déclaré ſeul conſul par Sulpitius, qui préſidoit à ſon tour en qualité de roi pendant l'interregne, alla d'abord embraſſer Caton, avec toutes les marques d'une véritable amitié, *confeſſant qu'il lui avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il recevoit, & le conjurant de l'aſſiſter en particulier de ſes conſeils dans les fonctions de ſa charge.* Caton répondit, *que Pompée ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il avoit dit, il ne l'avoit nullement dit pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour de la république; qu'il l'aideroit volontiers de ſes conſeils en particulier quand il l'en requerroit; & que, quand il ne l'en requerroit pas, il diroit toujours en pleine aſſemblée du peuple ce qui lui paroîtroit le plus expédient & le plus convenable.* Et voilà quel étoit Caton en tout & par-tout.

Pompée, étant entré dans la ville, épouſa Cornélie, (a) fille de Métellus Scipion, qui

(a) *Fille de Métellus Scipion.*) Ce Scipion étoit fils de

venoit tout récemment d'être laissée veuve par Publius, fils de Crassus, à qui elle avoit été mariée fort jeune, & qui avoit été tué par les Parthes avec son pere. C'étoit une personne pleine de charmes, sans compter ceux de sa beauté; car elle étoit très-savante dans les belles lettres; elle jouoit fort bien de la lyre; elle étoit habile en Géométrie; elle lisoit utilement les préceptes des philosophes; & ce qui est encore plus estimable, ses mœurs étoient fort éloignées de ces airs mépriſans & de ces affectations ambitieuses que donnent ordinairement aux jeunes personnes ces grandes sciences & ces belles qualités. D'ailleurs elle étoit fille d'un pere que sa naissance & sa réputation égaloient à ce qu'il y avoit de plus grand.

Cependant ce mariage déplaisoit à la plupart des gens à cause de la disproportion d'âge; car on disoit que Cornélie, à cause de sa grande jeunesse, auroit mieux convenu à son fils. Les plus braves & les plus gens de bien ajoutoient à cela que Pompée, en cette occasion, avoit foulé aux pieds les intérêts de sa patrie, qui, se trouvant dans un état très-déplorable, l'avoit choisi pour son médecin & s'étoit abandonné entiérement à sa conduite; & lui cependant, couronné de fleurs, il célébroit des noces & faisoit des sacrifices; au lieu qu'il devoit regarder comme une calamité publique ce consulat confié à

Scipion dit Nasica; mais il passa par adoption dans la famille des Métellus, & fut appellé Métellus Scipion.

lui seul ; car il étoit bien sûr qu'il ne lui auroit pas été donné ainsi contre les loix & coutumes reçues, si la ville eût été florissante & dans le cours ordinaire de ses prospérités.

D'abord il s'attacha à régler les poursuites & les procédures que l'on devoit faire contre ceux qui, par des présens & des largesses, achetoient les suffrages & s'élevoient aux dignités, & fit des loix pour régler ces jugemens. Il se conduisit très-dignement & avec toute l'intégrité possible dans tout le reste, & rétablit dans les assemblées la sûreté, l'ordre & la tranquillité, en y présidant lui-même avec des gens armés. Mais son beau-pere Scipion ayant été appellé en justice pour ces mêmes faits, alors il oublia ses beaux réglemens & envoya querir les trois cens soixante-juges, qu'il pria de le favoriser. Mais l'accusateur, voyant Scipion reconduit par tous ses juges de la place jusques chez lui avec beaucoup d'honneur, se déporta de sa poursuite.

Cela fit donc encore mal parler de Pompée ; mais on en parla encore plus mal, (*a*) lorsqu'après avoir défendu, par une loi expresse, les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, (*b*) il se présenta lui-même

(*a*) *Lorsqu'après avoir défendu par une loi expresse les louanges que l'on donnoit aux accusés.*) Pompée ayant remarqué souvent que les louanges que l'on donnoit aux accusés en plaidant pour eux, en déroboient plusieurs à la justice, voulut réformer cet abus par une loi.

(*b*) *Il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus.*) De T. Munatius Plancus Bursa, qui étoit accusé par Ciceron, & qui fut condamné malgré la protection

pour faire l'éloge de Plancus le jour même qu'on le jugeoit. Caton, qui se trouvoit un des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant, *qu'il ne lui étoit pas permis d'entendre des louanges qu'on donnoit contre la loi à un accusé.* Cela donna lieu de recuser Caton; mais il n'empêcha pas que Plancus ne fût condamné unanimement par tous les suffrages, à la grande confusion de Pompée, son protecteur.

Peu de jours après, il arriva qu'Hypséus, homme consulaire, poursuivi criminellement, observa si bien Pompée, que, se présentant à lui comme il sortoit du bain pour aller se mettre à table, il embrassa ses genoux & le supplia de le secourir; mais Pompée passa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui disant pour toute réponse, *que tout ce qu'il avançoit par ses importunités, c'étoit de faire gâter son souper.* Cette bizarrerie & cette inégalité de favoriser les uns & de rebuter les autres, lui attirerent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais dans tout le reste il se comporta avec tant de sagesse, qu'il rétablit l'ordre par-tout, & qu'il choisit pour son collegue son beau-pere pour les cinq derniers mois de son consulat. Alors on lui continua pour quatre autres années ses gouvernemens, avec la permission de prendre dans le trésor

de Pompée, & les grands éloges qu'il lui avoit donnés de vive voix & par écrit. Cicéron fut si charmé de ce grand succès, qu'il en témoigne sa joie à Marius dans la seconde lettre du livre VII.

mille talens par an pour entretenir & soudoyer ses troupes.

Les amis de César, prenant pied sur cela, prétendirent qu'on devoit aussi avoir des égards pour lui qui faisoit des guerres si difficiles, (*a*) & qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome; & qu'il étoit juste ou qu'il obtînt un second consulat, ou qu'on lui continuât son gouvernement encore quelques années, pendant lesquelles un successeur ne viendroit pas lui enlever le fruit de ses travaux; & il commanderoit seul dans ses conquêtes, & jouiroit en repos des honneurs mérités par ses exploits.

Sur cela une grande dispute s'étant émue, Pompée, comme pour détourner par amitié la haine & l'envie que cette demande pouvoit exciter contre César, dit qu'il avoit des lettres de lui par lesquelles il demandoit un suc-

(*a*) *Et qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.*) Ce passage est important. Il y a dans le texte ἀγωνιζομένῳ τοσάτους ἀγῶνας ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας. Et on a cru que ce mot ἡγεμονία ne pouvoit signifier ici que *la république*. Mais j'avoue que je ne l'ai jamais vu dans cette signification. Plutarque s'en est servi dans la vie de César, pour dire le gouvernement de César, c'est-à-dire son gouvernement des Gaules & de l'Illyrie. Il faudroit donc l'expliquer ici dans ce sens-là. Mais comme ce n'est pas là ce que les amis de César doivent dire, je crois qu'il faut rétablir ici le mot du manuscrit de la bibliothèque de S. Germain, où on lit, ἀγωνιζομένῳ τοσάτους ἀγῶνας ὑπὲρ ἐλευθερίας. *Il donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.* En effet, César vouloit faire croire qu'il ne prenoit les armes que pour remettre les Romains en liberté; car il demandoit que toute l'Italie mît bas les armes, qu'on délivrât Rome de la crainte où elle étoit, & qu'on laissât la république, comme auparavant, à la disposition du sénat & du peuple.

cesseur,

ceſſeur, & prioit qu'on le déchargeât du ſoin de cette guerre; (*a*) mais que pour le conſulat, il étoit bien juſte & raiſonnable de lui accorder la permiſſion de le demander, quoiqu'abſent. Caton s'oppoſa à cela de tout ſon pouvoir, voulant abſolument que Céſar, après avoir poſé les armes, revînt comme ſimple particulier, & qu'en cet état il demandât à ſes citoyens la récompenſe de ſes ſervices. Pompée ne conteſta pas davantage, mais ſe tut comme vaincu; ce qui fit ſoupçonner qu'il n'avoit pas ſi bonne opinion des intentions de Céſar, & qu'il n'étoit pas ſi porté pour lui; d'autant plus même qu'il lui envoya redemander les deux légions qu'il lui avoit prêtées, prétextant ſa demande ſur la guerre des Parthes, dont il étoit chargé. Céſar, quoiqu'il comprît bien à quel deſſein & dans quelles vues on lui redemandoit ces troupes, ne laiſſa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches préſens.

Peu de tems après Pompée tomba malade à Naples d'une maladie très-dangereuſe, dont il guérit pourtant enfin. Les Napolitains, à la perſuaſion d'un des principaux habitans, nommé Praxagoras, offrirent des ſacrifices

(*a*) *Mais que pour le conſulat il étoit bien juſte & raiſonnable de lui accorder la permiſſion de le demander, quoique abſent.*) Il y avoit une loi qui défendoit aux abſens de demander le conſulat. Pompée fit ajouter à cette loi cette queue, *excepté à ceux à qui on le permettroit nommément.* Ce qui n'étoit autre choſe que détruire la loi & la rendre entiérement inutile. Car ceux qui étoient puiſſans & qui avoient des troupes, ne manqueroient guère de ſe faire donner cette permiſſion.

pour remercier les dieux de ſa guériſon. Leurs voiſins firent de même, & de proche en proche cet exemple gagna toute l'Italie; de ſorte qu'il n'y eut ville, ni petite ni grande, où l'on ne célébrât des fêtes pendant pluſieurs jours. Il n'y avoit point de lieux aſſez grands pour recevoir l'affluence du peuple qui accouroit de tous côtés au-devant de lui. Tous les chemins, tous les bourgs, tous les ports, toutes les côtes, en un mot toute la campagne étoit pleine de gens qui faiſoient des ſacrifices & de grandes réjouiſſances pour marquer leur joie du retour de ſa ſanté. Il y en avoit même pluſieurs qui, couronnés de chapeaux de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux & l'accompagnoient ainſi par tout le chemin; de maniere que ſon retour, avec ce grand cortege, faiſoit un des plus beaux & des plus magnifiques ſpectacles qu'on eût pu voir. Auſſi dit-on que ce ne fut pas une des moindres cauſes de la guerre civile; car la joie exceſſive qu'il eut de tous ces honneurs lui remplit la tête d'une préſomption démeſurée qui renverſa tous les raiſonnemens qu'il auroit dû tirer des affaires préſentes, & qui, lui faiſant abandonner la prévoyance & la précaution dont il avoit toujours uſé juſques-là pour aſſurer ſes grandes proſpérités & le ſuccès de ſes grandes actions, le jetta dans une audace ſans bornes & dans un mépris inſenſé de la grande puiſſance de Céſar; juſques-là qu'il diſoit publiquement, *qu'il n'avoit beſoin contre lui ni d'armes ni d'aucune diligence*

*pénible & laborieuse, & qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement qu'il ne l'avoit élevé.*

A cela se joignit encore l'arrivée d'Appius, qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à César, & qui, dans tous ses discours, ravala extrêmement toutes les grandes actions qui s'étoient passées dans ce pays-là, & sema par-tout des propos très-injurieux à César, disant hautement, *que Pompée ne connoissoit pas ses propres forces ni la grandeur de sa réputation, de chercher à se fortifier par d'autres troupes contre César; qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui, tant les soldats avoient de haine pour César & d'affection pour Pompée, qu'ils mouroient d'impatience de revoir.*

Tous ces discours enflerent tellement Pompée, & le plongerent dans une si grande nonchalance, par l'excessive confiance qu'ils lui inspirerent, qu'il se moquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre; & que, quand on lui disoit, que si César revenoit à Rome avec son armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'opposer à lui, il répondoit en riant, & avec un visage ouvert, où la joie & l'assurance paroissoient peintes, *qu'on ne se mît point en peine; car*, ajoutoit-il, *en quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en sortira des légions qui obéiront à mes ordres.*

César au contraire s'appliquoit fortement à ses affaires & redoubloit sa vigilance & son

attention ; car il s'approchoit à grandes journées de l'Italie, & chemin faisant il envoyoit tous les jours à Rome de ses soldats pour assister aux élections, & par ses largesses il gagnoit & corrompoit sous main plusieurs de ceux qui étoient dans les principales charges. De ce nombre furent le consul Æmilius Paulus (*a*), qu'il fit changer pour quinze cens talens qu'il lui donna ; Curion, tribun du peuple, pour lequel il acquitta de grandes sommes qu'il devoit ; & Marc-Antoine, qui, par la grande amitié qu'il avoit pour Curion, s'étoit engagé, conjointement avec lui, pour les mêmes sommes.

On dit alors qu'un des capitaines que César avoit envoyés à Rome, s'étant tenu long-tems à la porte du sénat, & ayant oui dire enfin que le conseil refusoit à César la prolongation de son gouvernement, frappa de la main le pommeau de son épée, & dit tout haut, *mais celle-ci la lui donnera.*

Toutes les actions de César, tous ses grands préparatifs & toutes ses vues ne tendoient qu'à cette unique fin. Cependant toutes les demandes & les instances que Curion faisoit pour lui, paroissoient plus modérées & plus populaires ; car il demandoit de deux choses l'une, ou que Pompée congédiât son armée, ou que César retînt aussi la sienne : *Car, ayant mis bas les armes & étant devenus tous deux simples particuliers, ils en viendroient à des*

(*a*) Il étoit consul avec C. Claudius Métellus, l'an de Rome 701.

*conditions juſtes & raiſonnables ; ou demeurant armés, ils ſe contenteroient de ce qu'ils avoient & ſe tiendroient en repos, par la peur qu'ils auroient l'un de l'autre ; au lieu que, qui affoibliroit l'un ſans affoiblir l'autre, augmenteroit de moitié la puiſſance qu'il redoutoit.*

Sur cela le conſul Marcellus appella Céſar brigand, & dit qu'on devoit le déclarer ennemi de la patrie, s'il ne poſoit les armes. Mais Curion, appuyé par Antoine & par Piſon, vint à bout de faire paſſer la choſe par les ſuffrages du ſénat ; car il propoſa que tous ceux qui vouloient que Céſar ſeul mît bas les armes, & que Pompée retînt les ſiennes, paſſaſſent d'un côté ; en même tems la plupart paſſerent. Enſuite il ordonna que ceux qui vouloient que l'un & l'autre les poſaſſent, & qu'aucun des deux ne demeurât armé, paſſaſſent encore d'un côté ; (*a*) il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pompée, tous les autres ſe rangerent du côté de Curion, qui, fier de ſa victoire & tranſporté de la joie qui le poſſédoit, deſcendit incontinent à la place vers le peuple, qui le reçut avec de grands cris & de grands battemens de mains, & avec quantité de bouquets & de chapeaux de fleurs qu'il jetta ſur ſa tête.

(*a*) *Il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pompée.*) Dion aſſure pourtant tout le contraire ; car il écrit qu'il ne ſe trouva perſonne qui voulût que Pompée poſât les armes, & qu'il n'y eût pour Céſar que deux hommes ſeuls ; un certain Marcus Cæcilius & Curion, celui qui avoit apporté des lettres de Céſar.

Pompée n'étoit pas préſent à cette délibération du ſénat ; car il eſt défendu à ceux qui reviennent à la tête des armées d'entrer dans la ville ; mais le conſul Marcellus, ſe levant de ſa place, dit, *qu'il ne demeureroit point aſſis à écouter tranquillement des diſputes, lorſqu'il avoit des avis certains que l'on voyoit déja ſur les ſommets des Alpes dix légions qui s'avançoient contr'eux, & qu'il alloit leur oppoſer un homme qui ſauroit leur tenir tête & défendre la patrie dans un ſi grand danger.*

Dès ce moment on changea de robe à Rome, comme dans un deuil public ; & Marcellus, traverſant la place ſuivi de tout le ſénat, ſortit de la ville pour aller trouver Pompée. Quand il fut arrivé en ſa préſence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui dit : *Pompée, je vous ordonne de ſecourir votre patrie, & pour cet effet de vous ſervir des troupes que vous avez déja, & d'en lever de nouvelles.* Lentulus, un de ceux qui étoient déſignés conſuls pour l'année ſuivante, lui dit la même choſe. Mais, ayant voulu commencer à enrôler des ſoldats, les uns n'obéiſſoient point à ſes mandemens, les autres ne venoient ſe préſenter qu'en petit nombre & avec très-mauvaiſe volonté ; & la plupart, au lieu de donner leurs noms, crioient, *la paix, la paix.* Car Antoine avoit lu au peuple, malgré le ſénat, une lettre de Céſar, qui contenoit des propoſitions très-propres à gagner la multitude. En effet, il propoſoit que

Pompée & lui, quittant leurs gouvernemens & congédiant leurs armées, vinſſent devant le peuple, & que là ils rendiſſent compte de leurs actions.

Lentulus (*a*), qui étoit déja entré en charge, n'aſſembloit point le ſénat; car Ciceron, revenu depuis peu de jours de ſon gouvernement de la Cilicie, ménageoit un accommodement. Il propoſoit que Céſar, quittant les Gaules, congédieroit toute ſon armée, excepté deux légions qu'il retiendroit, & qu'avec ces deux légions & le gouvernement d'Illyrie, il attendroit ſon ſecond conſulat. Cet expédient déplut extrêmement à Pompée; de ſorte que les amis de Céſar ſe laiſſerent perſuader qu'il devoit congédier encore une de ces deux légions. Mais Lentulus s'y oppoſant, & Caton criant que Pompée faiſoit une grande faute & qu'il ſe laiſſoit tromper, l'accommodement fut rompu.

Dans le même tems on reçoit des nouvelles que Céſar s'étoit emparé d'Ariminum, bonne & grande ville d'Italie, & qu'il s'avançoit à grandes journées vers Rome avec toutes ſes forces. Mais cette derniere circonſtance étoit fauſſe; car il ne menoit avec lui que trois cens chevaux & cinq mille hommes de pied, n'ayant pas voulu attendre le reſte de ſon armée, qui étoit encore au-delà des monts, parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviſte ſur des gens

(*a*) Il étoit alors conſul avec C. Claudius Marcellus, l'an de Rome 704.

troublés & surpris, que, pour arriver plus fort, leur donner le tems de se remettre & ne les combattre que préparés. Car même étant arrivé sur le bord du Rubicon, qui faisoit les bornes de son gouvernement, il s'arrêta & demeura long-tems plongé dans un profond silence, différant de passer, & pensant en lui-même à la grandeur & à la témérité de cette entreprise; puis tout d'un coup, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme d'une profondeur infinie, faisant taire sa raison & fermant les yeux au danger, il s'écria en langage grec, *le sort en est jetté*, & passa avec son armée.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, voilà toute la ville saisie d'étonnement, de frayeur & de trouble; jamais on n'avoit vu un pareil effroi. Tout le sénat court d'abord vers Pompée, tous les magistrats sortent aussi en foule & se retirent auprès de lui. Là Tullus lui demande tout haut, *quelles forces & quelle armée il avoit pour les défendre.* Pompée est long-tems à répondre, & ne répond que d'un ton mal assuré; *qu'il avoit toutes prêtes les deux légions que César lui avoit renvoyées, & que des troupes qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit en assembler très-promptement jusqu'à trente mille hommes.* Sur cela Tullus se mit à crier, *Pompée, vous nous avez trompés*, & conseilla sur l'heure que, sans différer, on envoyât des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui n'étoit pas d'ailleurs un méchant homme, mais qui,

par une opiniâtreté obſtinée & par une bruſquerie inſolente & brutale, croyoit imiter la franchiſe & la liberté de Caton, dit à Pompée, *qu'il frappât donc la terre du pied pour en faire ſortir les légions qu'il leur avoit promiſes.*

Pompée ſupporta fort doucement cette raillerie très-importune; & Caton l'ayant fait reſſouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de Céſar dès le commencement, il lui répondit : *Dans tout ce que vous m'en avez prédit, vous avez deviné plus véritablement & en plus grand prophete; & dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi plus gracieuſement & plus en homme de bien.* En même tems Caton propoſa de nommer Pompée général, avec une autorité ſouveraine; ajoutant, *que ceux qui ont fait les plus grands maux ſont ceux qui ſavent auſſi le mieux y apporter les remedes.* Et tout auſſi-tôt il partit pour la Sicile, dont le gouvernement lui étoit échu par le ſort, & tous les autres magiſtrats allerent de même aux gouvernemens qui leur étoient tombés en partage.

L'Italie étant donc ainſi preſque toute ſoulevée, on ne ſavoit quel parti prendre, ni à quoi ſe déterminer. Ceux qui étoient dehors, prenant la fuite, accouroient de tous côtés à Rome; & ceux qui étoient à Rome en ſortoient & l'abandonnoient, voyant que, dans une ſi furieuſe tempête & dans un ſi grand effroi, tout ce qui auroit pu rendre quelque ſervice y étoit foible; & au contraire tout ce

qui pouvoit nuire & qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort & violent, & difficile à réduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car il étoit impossible de calmer la frayeur qui s'étoit emparée de tous les esprits, & on ne laissoit pas même à Pompée la liberté de se servir de son jugement pour remédier à un si grand désordre; mais chacun, selon qu'il étoit agité de crainte, de tristesse ou de doute & d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans sa même passion; de sorte qu'il arrivoit souvent que dans le même jour il prenoit des résolutions toutes contraires. D'ailleurs il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis; car les uns lui rapportoient une chose, & les autres une autre toute opposée; & s'il refusoit de les croire, ils se fâchoient tous également contre lui. Enfin, après avoir déclaré qu'il ne voyoit dans la ville qu'un trouble & une confusion sans remède, après avoir ordonné aux sénateurs de le suivre, & protesté que tous ceux qui resteroient dans Rome, il les tiendroit pour partisans de César, il sortit de la ville le soir sur la brune. Les consuls prirent aussi la fuite sans avoir fait les sacrifices que l'on a accoutumé de faire avant que de partir pour quelque guerre que ce soit.

Dans cette affreuse extrêmité, Pompée ne laissoit pas de pouvoir se dire heureux & digne même d'envie, à cause de cette grande affection que tout le monde lui témoignoit; car bien que la plupart blâmassent & détestas-

ſent cette guerre, il n'y en avoit pas un ſeul qui blâmât ni qui haît celui qui la conduiſoit; & ceux qui le ſuivoient pour l'amour de lui, ſans pouvoir ſe réſoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le ſuivoient pour l'amour de la liberté.

Peu de jours après Céſar arriva à Rome; & s'étant ſaiſi de la ville, il traita très-humainement tous ceux qui y étoient reſtés & calma leurs craintes. Mais Métellus, l'un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent du tréſor public, il le menaça qu'il le tueroit; & à cette terrible menace, il ajouta ce mot plus terrible encore, *qu'il lui étoit plus difficile de le dire que de le faire.* Ayant donc écarté Métellus par ce moyen, & pris tout l'argent qui lui étoit néceſſaire, il ſe mit à pourſuivre Pompée, ſe hâtant de le chaſſer de l'Italie avant qu'il eût pu recevoir les forces qui lui venoient d'Eſpagne.

Mais Pompée, s'étant emparé de Brunduſe, & ayant ramaſſé quantité de galeres, fit embarquer ſur l'heure les conſuls & les envoya devant à Dyrrachium avec trente cohortes. En même tems il dépêcha en Syrie Scipion, ſon beau-pere, & ſon fils Cnéus, pour lui aſſembler des navires & des matelots. (*a*) Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes, fait de lieu à autre

(*a*) *Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes.*) Plutarque paſſe ici ſous ſilence tout ce qui ſe paſſa au ſiége de Brunduſe pendant neuf jours. Cela méritoit pourtant d'être rapporté comme Céſar l'écrit dans le premier livre de la guerre civile.

des forts & des places d'armes, garni les murailles & les tours de ce qu'il avoit de plus léger & de plus dispos dans ses frondeurs & ses gens de trait, & ordonné à tous les Brunduſiens de se tenir tranquillement dans leurs maisons sans en sortir, (*a*) il creusa devant toutes les rues de la ville de grandes traverses qu'il remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvrit de claies avec de la terre en les égalant par-dessus. Il ne réserva que deux rues qui conduisoient par-dehors sur le port, & il les palliſſada avec de grosses pieces de bois fort pointues. Le troisiéme jour d'après, toutes ses autres troupes (*b*) se trouverent

(*a*) *Il creusa devant toutes les rues.*) Tout cet endroit est obscur, & brouillé même dans le grec. Je l'ai éclairci par le texte même de César, qui, dans le premier livre de la guerre civile, écrit : *Quo facilius impetum Cæsaris tardaret, ne sub ipsa profectione milites oppidum irrumperent, portas obstruit, vicos plateasque inædificat, fossas transversas viis præducit, atque ibi sudes stipitesque præacutos defigit, hæc levibus cratibus terraque inæquat. Aditus autem atque itinera duo, quæ extra murum ad portum ferebant, maximis defixis trabibus, atque eis præacutis præsepit.* « Pour retarder plus facilement les efforts de César, & pour empêcher que » sur le moment de sa retraite » ses soldats ne forcent la place, il ferme & barricade » les portes, fait de lieu à autre des forts & des places » d'armes, creuse à la tête de » toutes les rues de grandes » traverses, qu'il remplit de » pieux fort pointus, & qu'il » couvre de claies avec de la » terre, en les égalant par- » dessus. Il ne se réserva que » deux portes & deux rues, » qui conduisoient au port, » & il les palliſſada avec de » grosses pieces de bois fort » pointues ». On voit par-là que Pompée palissada les deux rues qu'il s'étoit réservées. Et la raison le vouloit, afin qu'en cas d'attaque il pût faire sa retraite avec plus de sûreté.

(*b*) *Se trouverent embarquées sans aucun trouble.*) Ils s'embarquerent sur les mêmes vaisseaux qui avoient mené les consuls à Dyrrachium, & que les consuls avoient renvoyés.

embarquées ſans aucun trouble. Cela fait, il éleva tout d'un coup un ſignal à celles qui gardoient les murailles ; elles accoururent à lui très-promptement, & les ayant recueillies dans ſes vaiſſeaux, il traverſa la mer.

Céſar, voyant les murailles abandonnées, ſe douta d'abord que Pompée prenoit la fuite ; c'eſt pourquoi, faiſant promptement prendre les armes à ſes gens pour l'en empêcher, il eſcalada la ville, & peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux de ces traverſes ; mais en ayant été averti aſſez tôt par les habitans, il n'eut garde de paſſer au travers de la ville ; & prenant un grand détour, il arriva au port, où il trouva que toute la flotte étoit partie, excepté deux navires chargés de quelques ſoldats, qui ayant échoué contre la digue qu'il avoit faite, furent pris par des chaloupes qu'il envoya.

La plupart des gens comptent cet embarquement de Pompée parmi les meilleures ruſes de guerre dont il ſe ſoit jamais ſervi. Mais Céſar s'étonna comment, ayant une ville très-forte, & attendant l'armée qui lui venoit d'Eſpagne, & étant encore maître de la mer, il abandonnoit & livroit toute l'Italie ; (*a*) & Ciceron même lui fait un grand repro-

(*a*) *Et Ciceron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Thémiſtocle, que celle de Périclès.*) Le paſſage de Ciceron, que Plutarque a ici en vue, eſt dans la lettre XI du VII^e^ livre à Atticus. Je l'ai rapporté ailleurs. Pompée y eſt fort blâmé d'avoir abandonné Brunduſe. Thémiſtocle avoit autrefois

che de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Thémiſtocle, que celle de Périclès, vu que les affaires qu'il avoit reſſembloient plutôt à celles de ce dernier qu'à celles de l'autre. D'un autre côté, Céſar lui-même fit bien voir par des effets qu'il craignoit la longueur du tems. (*a*) Car ayant pris Numérius, ami de Pompée, il l'envoya à Brunduſe, avec ordre de déclarer de ſa part à Pompée qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions juſtes & raiſonnables. Mais Numérius, au lieu de revenir, fit voile avec Pompée.

Céſar, s'étant donc ainſi rendu maître de toute l'Italie en ſoixante jours, ſans verſer une goutte de ſang, vouloit d'abord pourſui-

abandonné Athenes, & l'avoit confiée à ſes vaiſſeaux; mais cet exemple de Thémiſtocle ne fait rien pour Pompée; car Thémiſtocle ne pouvoit pas combattre ſeul par terre contre tant de milliers de Barbares, & le ſeul parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de s'embarquer. Cette action de Pompée eſt de plus condamnée par l'exemple de Périclès, qui, cinquante ans après, les Lacédémoniens & leurs alliés étant entrés en armes dans l'Attique, & s'étant avancés juſqu'aux portes d'Athenes, bien loin de ſortir de ſa ville, prit le parti de s'y défendre; & la ſituation de Pompée alors étoit plus ſemblable à celle de Périclès qu'à celle de Thémiſtocle. Elle eſt encore condamnée par l'exemple des Romains, qui, les Gaulois s'étant rendus maîtres de la ville, ſe retirerent dans le capitole, & s'y défendirent courageuſement. Voilà ce que Pompée devoit imiter.

(*a*) *Car ayant pris Numérius ami de Pompée.*) C'eſt celui que Céſar appelle CN. Mugius, qui étoit *præfectus fabrum CN. Pompeii.* Xylander a cru qu'il pouvoit s'appeller *Numerius Magius*, & que le ſurnom Numérius étant écrit par une ſeule N, ceux qui n'avoient pas entendu ce que cette lettre ſignifioit, avoient écrit CN, c'eſt-à-dire, *Cnéus.*

vre Pompée, mais il n'avoit pas de vaiſſeaux tout prêts; car Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce deſſein, il tire en diligence vers l'Eſpagne pour tâcher de gagner l'armée qui y étoit.

Pendant ce tems-là Pompée aſſemble de grandes forces, tant de terre que de mer. Il avoit une flotte invincible; car elle étoit compoſée de cinq cens vaiſſeaux de guerre & d'un plus grand nombre encore de flûtes légeres & de brigantins. Dans ſon armée de terre, (*a*) il avoit une cavalerie qui étoit la fleur des chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de ſept mille, tous des plus nobles maiſons, de la premiere richeſſe & du courage le plus élevé, & une infanterie nombreuſe, mais ramaſſée de tous côtés, & qui demandoit beaucoup de ſoin pour être aguerrie & diſciplinée. Auſſi l'exerça-t-il continuellement pendant le ſéjour qu'il fit à Béroé, où il ne demeuroit pas lui-même oiſif, mais faiſoit les mêmes exercices que ſes ſoldats, comme s'il avoit été à la fleur de ſon âge; ce qui ne contribuoit pas peu à raſſurer & à encourager les troupes, de voir le grand

(*a*) *Il avoit une cavalerie, qui étoit la fleur des chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de ſept mille.*) Mais Céſar dit lui-même que cette cavalerie d'élite étoit preſque toute compoſée d'étrangers. Il y en avoit, dit-il, ſix cens de la Galatie, cinq cens de la Cappadoce, autant de la Thrace, deux cens de la Macédoine, cinq cens Gaulois ou Germains, huit cens qu'il avoit levés dans ſes terres, ou qui étoient de ſa ſuite, & ainſi des autres dont il nomme les pays.

Pompée à l'âge de cinquante-huit ans (*a*) s'exercer encore à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer l'épée facilement en courant à toute bride, & la remettre avec la même aisance dans le fourreau, & lancer le javelot, non-seulement avec plus d'adresse & plus de justesse que les autres, mais avec plus de force, en le poussant à une distance dont les plus jeunes & les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Il avoit avec lui plusieurs rois & plusieurs grands seigneurs du pays qui venoient lui faire leurs soumissions, & un si grand nombre de capitaines Romains qui avoient commandé des armées, qu'il en auroit pu faire un sénat complet. (*b*) Labiénus, l'intime ami de César, & qui l'avoit accompagné dans toutes ses guerres des Gaules, alla se rendre à lui. Brutus même, le fils de celui qui avoit été tué par Géminius, dans une petite bourgade près du Pô, homme d'un grand courage, & qui jamais auparavant n'avoit daigné parler à Pompée, ni le saluer, le regardant comme

(*a*) L'an de Rome 705. Pompée entroit dans sa cinquante-huitième année.

(*b*) *Labiénus, l'intime ami de César, & qui l'avoit accompagné dans toutes ses guerres des Gaules, alla se rendre à lui.*) Il paroît fort étonnant, dit Dion, que Labiénus eût pu quitter le parti de César, qui l'avoit comblé d'honneurs, & qui lui avoit donné le commandement de toutes les troupes qu'il avoit au-delà des Alpes pendant qu'il étoit à Rome. Et il en donne la raison. *Labiénus*, dit-il, *se voyant comblé d'honneurs & de richesses, s'oublia jusqu'à prendre des airs qui ne lui convenoient point. César voyant qu'il vouloit s'égaler à lui, le traita plus froidement; ce que Labiénus ne put supporter, & alla se rendre à Pompée.*

le meurtrier de son pere, alla aussi se soumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la liberté de Rome. Et Ciceron, quoiqu'il eût écrit tout autrement & donné des conseils tout contraires, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'exposoient généreusement pour la patrie. Tidius Sextius, quoique dans une extrême vieillesse & boiteux d'une jambe, alla aussi le trouver jusques dans la Macédoine. Tous ceux de la cour de Pompée, le voyant arriver, se mirent à rire & à se moquer; mais Pompée se levant de sa place courut au-devant de lui, prenant pour une grande marque de la justice de sa cause, que des gens d'un âge si avancé fissent plus que leurs forces ne pouvoient permettre, & préféraissent d'être en danger avec lui, à être en sûreté avec les autres.

Mais après que, dans un grand conseil qui fut tenu on eut arrêté sur la proposition de Caton, qu'on n'ôteroit la vie à aucun citoyen Romain que dans le combat, & qu'on ne saccageroit ni ne pilleroit aucune ville soumise à l'empire, le parti de Pompée fut encore plus aimé & plus suivi; car ceux qui ne se mêloient en aucune façon de cette guerre, à cause de leur grand éloignement, ou qui n'y entroient point à cause de leur foiblesse qui empêchoit de les rechercher, s'y intéressoient par leurs souhaits & combattoient par leurs discours pour la justice, persuadés que celui qui ne souhaitoit pas que Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des dieux & des hommes.

Ce n'eſt pas que Céſar ne ſe montrât très-doux & très-gracieux dans ſa victoire; car en Eſpagne ayant défait l'armée de Pompée & l'ayant toute priſe, il renvoya les capitaines & retint les ſoldats dans ſes troupes. Enſuite, ayant repaſſé les Alpes & traverſé toute l'Italie, il arriva à Brunduſe vers le ſolſtice d'hiver; & s'étant embarqué peu de jours après, (*a*) il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de ſable & des rochers, (*b*) d'où il dépêcha Vibullius Rufus, ami particulier de Pompée, & l'un des intendans de ſes machines, qu'il avoit pris pour la ſeconde fois priſonnier en Eſpagne, & qu'il menoit avec lui. Il le chargea d'aller trouver Pompée & de lui propoſer de ſa part qu'ils ſe trouvaſſent tous deux enſemble; qu'ils convinſſent de congédier tous deux leurs armées en trois jours; & qu'étant devenus amis & ayant con-

(*a*) *Il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de ſable & des rochers.*) C'eſt ainſi qu'il faut traduire cet endroit; car il eſt faux que Céſar eût pris terre à Oricum, puiſque ce poſte étoit occupé par une eſcadre de la flotte de Pompée. Il n'entra à Oricum que le ſoir, Torquatus, qui y commandoit pour Pompée, ayant obligé la garniſon à lui ouvrir les portes. Ceſ. liv. III.

(*b*) *D'où il dépêcha Vibullius Rufus.*) Il y a dans le texte, *d'où il dépêcha Vibius*, mais c'eſt une faute, il faut lire comme j'ai corrigé, *Vibullius*. C'eſt L. Vibullius Rufus. Voici comme en parle Céſar, livre III. *Nous avons dit que Vibullius Rufus, l'un des intendans des machines de Pompée, fut pris deux fois par Céſar, l'une à Corfinium, & l'autre en Eſpagne, & qu'il l'avoit déja renvoyé une fois. Céſar crut donc qu'à cauſe de cette faveur il ſeroit très-propre à porter quelque parole d'accommodement, d'autant plus même qu'il avoit beaucoup de crédit auprès de ſon maître. Il le dépêche donc, avec charge de lui dire de ſa part*, &c.

firmé leur amitié par les ſermens accoutumés, ils s'en retournaſſent en Italie.

(*a*) Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches qu'on lui dreſſoit, & deſcendit promptement vers la mer où il ſe ſaiſit de tous les poſtes & de tous les lieux forts d'aſſiette, & propres à loger une armée de terre, de tous les ports & de toutes les rades commodes pour les vaiſſeaux; de ſorte que tous les vents étoient bons pour porter à Pompée des vivres, des troupes & de l'argent. Céſar au contraire étoit réduit ſi à l'étroit & par terre & par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre : pour cet effet il attaquoit tous les jours Pompée dans ſes retranchemens, & le défioit de ſortir en pleine campagne.

Ces ſortes d'attaques & d'eſcarmouches lui réuſſiſſoient ordinairement; mais une fois il faillit à perdre toute ſon armée. Car Pompée combattit avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ſes troupes, après lui avoir tué deux mille hommes ſur la place; & il l'auroit entiérement défait s'il avoit pu, ou plutôt s'il avoit oſé le pourſuivre & entrer dans ſon camp pêle-mêle avec les fuyards. Auſſi, Céſar dit le ſoir à ſes amis : *Aujourd'hui nos ennemis*

(*a*) *Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches.*) Plutarque ne dit pas où Vibullius trouva Pompée. Et c'eſt ce que Céſar n'a pas oublié : car il dit qu'il le trouva dans la Candavie, comme il venoit de la Macédoine, pour mettre ſes troupes en quartier d'hiver à Dyrrachium & à Apollonie.

*remportoient une victoire complette, s'ils avoient eu un chef qui eût sû vaincre.*

Ce succès enfla tellement le courage des troupes de Pompée, qu'elles se hâtoient d'en venir à une derniere décision par une bataille. Pompée écrivit même aux rois, aux capitaines & aux villes de son parti, comme s'il avoit déja tout vaincu; mais en lui-même il redoutoit extrêmement l'issue de ce combat, persuadé qu'il devoit plutôt miner & ruiner, par la longueur du tems, par la disette & par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, & accoutumés de longue main à vaincre toujours quand ils combattoient ensemble; mais qui, à cause de leur vieillesse, ne pouvoient plus fournir à toutes les autres pénibles fonctions de la guerre, comme à faire de longues & fréquentes traites, à décamper tous les jours, à creuser des tranchées, & à bâtir des forts, & qui, pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Avec toutes ces raisons, Pompée ne laissa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à persuader à ses gens d'attendre, & de se tenir en repos. Il en vint pourtant à bout.

Mais après que César, réduit par cet échec à une extrême disette de vivres, eut levé son camp pour gagner la Thessalie au travers du pays des Athamanes (*a*), il n'y eut plus moyen de contenir la fierté & l'insolence de ces soldats qui, croyant que César

(*a*) Entre l'Epire & la Thessalie.

prenoit la fuite, vouloient, les uns, qu'on le pourſuivît ſur l'heure, & les autres qu'on repaſsât en Italie ſans différer. Il y en eut même qui envoyerent au-devant de leurs amis ou de leurs domeſtiques à Rome, pour leur retenir des maiſons près de la place, comme devant briguer les premieres charges, dès qu'ils y ſeroient arrivés. Pluſieurs autres s'embarquerent d'eux-mêmes ſur le champ pour aller porter à Cornélie, que Pompée avoit fait retirer dans l'iſle de Lesbos, l'agréable nouvelle que la guerre étoit entiérement finie.

Pompée ayant aſſemblé le conſeil pour décider du parti qu'on avoit à prendre, Afranius, qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit gagner promptement l'Italie, puiſqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit propoſé dans cette guerre; & que ceux qui en ſeroient maîtres auroient à leur dévotion la Sicile, la Sardaigne, la Corſe, l'Eſpagne & la Gaule entiere. Et ce qui touchoit encore plus Pompée que tout le reſte, il ajouta que, puiſque ſa patrie lui tendoit les mains de ſi près, il n'étoit ni beau, ni honnête de l'abandonner aux indignités & aux outrages qu'elle ſouffroit, & de la laiſſer ainſi livrée à la triſte ſervitude où l'avoient réduite les eſclaves & les flatteurs des tyrans. Mais Pompée trouvoit qu'il n'étoit ni honorable pour ſa réputation de fuir Céſar pour la ſeconde fois & de s'en voir pourſuivi, lorſque la Fortune le mettoit en état de le pourſuivre lui-même, ni pieux, ni juſte d'abandonner ſon

beau-pere Scipion, & tant de perſonnages conſulaires qui étoient dans la Grece & dans la Theſſalie, & qui ne manqueroient pas de tomber d'abord au pouvoir de Céſar, avec tous leurs tréſors & toutes les troupes qu'ils commandoient, qui étoient très-conſidérables. Il trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux ſervir Rome, & avoir d'elle le plus grand ſoin, que de combattre pour elle le plus loin qu'il étoit poſſible, afin que, ſans avoir aucune part aux maux de la guerre & ſans en entendre même le bruit, elle attendît tranquillement le vainqueur.

Cet avis ayant paſſé, il ſe mit aux trouſſes de Céſar dans la réſolution de n'en point venir à une bataille, mais de l'aſſiéger partout & de le ruiner par la diſette, en étant toujours ſur lui. Car, outre qu'il étoit perſuadé que c'étoit-là le meilleur parti, il lui étoit revenu quelque diſcours qui avoit été tenu parmi les chevaliers, *qu'après qu'ils ſe ſeroient défaits de Céſar, il falloit auſſi très-promptement ſe défaire de lui.* Et l'on prétend que cela fut cauſe que dans cette guerre Pompée ne ſe ſervit jamais de Caton en aucune choſe de conſéquence; & qu'en marchant contre Céſar il le laiſſa ſur la côte pour avoir ſoin des bagages, dans la crainte que, dès que Céſar ſeroit ruiné & détruit, il le contraindroit auſſi lui-même de quitter ſa charge, & toute ſon autorité.

Ainſi Pompée n'eut pas plutôt commencé à ſe mettre aux trouſſes des ennemis, que

l'on commença à crier contre lui & à l'accuſer de faire la guerre non à Céſar, mais au ſénat & à ſa patrie, afin de commander toujours ſeul, & de ne ceſſer jamais d'avoir autour de lui pour ſes gardes & ſes ſatellites ceux qui ſe croyoient dignes de commander à tout l'univers. Auſſi (*a*) Domitius Ænobarbus, en l'appellant toujours *Agamemnon & roi des rois*, lui attiroit la haine & l'envie de tout le monde. Et Favonius ne le piquoit pas moins par ſes plaiſanteries, que les autres par leur trop grande liberté; car il alloit criant : *Mes amis, ne vous attendez pas pour cette année d'aller manger des figues de Tuſculum.* (*b*) Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Eſpagne & qui étoit accuſé de trahiſon, voyant alors Pompée éviter le combat, dit, *qu'il étoit fort ſurpris comment ceux qui l'accuſoient n'avoient pas le courage de s'avancer & de combattre celui qu'ils appelloient marchand & trafiqueur de provinces & d'armées.*

Par ces diſcours & autres ſemblables, ils forcerent enfin Pompée qui étoit jaloux de ſa réputation juſqu'à la petiteſſe, & à qui une mauvaiſe honte ôtoit la force de réſiſter à ſes

(*a*) *Domitius Ænobarbus, en l'appellant toujours Agamemnon & roi des rois.*) Comme nous voyons dans l'Iliade qu'Agamemnon eſt appellé *roi des rois*, parce qu'il étoit le général de tous les princes qui le ſuivirent au ſiége de Troie.

(*b*) *Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Eſpagne, & qui étoit accuſé de trahiſon.*) *Actius Rufus accuſa même Afranius de trahiſon pour la perte de l'armée d'Eſpagne.* C'eſt ainſi qu'en parle Céſar, liv. III.

amis ; ils le forcerent, dis-je, à suivre leurs espérances & leurs mouvemens, & à renoncer aux réflexions & aux raisonnemens les plus sages ; ce qui n'auroit pas été pardonnable même à un simple pilote de vaisseau, bien loin de l'être à un capitaine général de tant de nations & de tant d'armées si nombreuses. Et lui, qui même avoit accoutumé de louer les médecins qui n'accordoient rien aux appétits désordonnés de leurs malades, il se laissa aller à complaire à la partie la plus mal-saine de son armée, de peur de leur paroître trop fâcheux & trop rude, où il s'agissoit de leur vie & de leur salut. Car comment pourroit-on croire bien sains ces hommes dont les uns, en se promenant dans leur camp, briguoient déja les consulats & les prétures ; (a) & les autres, comme Spinther, Domitius & Scipion s'entre-battoient déja & faisoient des menées

(a) *Et les autres, comme Spinther, Domitius & Scipion, s'entre-battoient déja.*) César a mis cette folie des officiers de Pompée dans tout son jour, liv. III. Ils disputoient déja des récompenses & des sacerdoces. Déja les uns désignoient les consuls pour les années suivantes, les autres demandoient la confiscation de ceux qui suivoient le parti de César. Et il y eut une grande contestation en plein conseil, si l'on auroit égard à Hirtius dans la prochaine élection des préteurs, sur ce qu'il étoit absent ; Pompée l'ayant dépêché vers les Parthes, les amis & les parens d'Hirtius s'empressant auprès de Pompée pour le porter à tenir la parole qu'il avoit donnée à Hirtius, & à ne pas donner lieu de croire qu'il avoit été abusé par ses promesses. Déja Domitius, Lentulus & Scipion en étoient souvent venus aux grosses paroles pour la charge de souverain pontife. Lentulus la prétendoit par le privilege de son âge, Domitius par son crédit & par sa dignité, & Scipion par l'alliance de Pompée, qui étoit son gendre.

&

& des cabales pour la charge de souverain pontife dont César étoit revêtu, & cela comme s'ils n'avoient eu à combattre qu'un Tigrane, roi d'Arménie, ou qu'un roi des Nabatéens (*a*), & qu'ils n'eussent pas eu affaire à César & à son armée, qui avoit forcé mille villes, dompté trois cens nations, gagné contre les Germains & les Gaulois des batailles sans nombre, fait un million de prisonniers & taillé en pieces un million d'hommes en bataille rangée. Malgré tout cela, criant toujours après lui & lui rompant continuellement la tête, ils ne furent pas plutôt descendus dans la plaine de Pharsale, qu'ils l'obligerent à tenir un conseil dans lequel Labiénus, qui commandoit la cavalerie, se levant le premier, jura, *qu'il ne se retireroit du combat qu'après avoir mis les ennemis en fuite.* Tous les autres firent après lui le même serment.

La nuit suivante Pompée fit ce songe : il lui sembla, *que, comme il entroit dans le théâtre, tout le peuple le reçut avec de grands battemens de mains, & que lui il se mit à orner de quantité de riches dépouilles la chapelle de Vénus appellée* (*b*) *Nicéphore.* (*c*) Cette vi-

(*a*) Nabatéens, peuples de l'Arabie.

(*b*) C'est à-dire *la victorieuse.*

(*c*) *Cette vision le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit aussi de l'autre.* ) Car quel plus heureux augure pour Pompée que d'orner de riches dépouilles, la chapelle de Vénus victorieuse? N'étoit-ce pas un signe bien évident d'une grande victoire? Voilà le bon côté, mais voici le mauvais. César descendoit de Vénus. Ainsi il avoit à craindre que ces riches dépouilles ne fussent les

sion le rassuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit aussi de l'autre; car il craignoit que César rapportant son origine à Vénus, ce songe ne signifiât que lui-même par ses propres dépouilles, orneroit & releveroit la gloire & l'éclat du descendant de cette déesse. Il s'éleva même dans tout le camp certains tumultes & certains mouvemens qu'on appelle terreurs paniques, qui l'éveillerent en sursaut. Et comme on posoit les gardes du matin, tout d'un coup sur le camp de César qui étoit fort tranquille, & où on n'entendoit pas le moindre bruit, on vit une grande lumiere, à laquelle un grand flambeau s'étant allumé alla fondre sur le camp de Pompée. César lui-même rapporte qu'il le vit de ses propres yeux en allant visiter ses gardes. (a) Et dès le grand matin, César se préparant à remuer son camp avant la pointe

siennes propres, dont il orneroit le temple de cette déesse. Cette réflexion est bien ingénieuse. Mais de quel raffinement n'est pas capable la superstition?

(a) *Et dès le grand matin, César se préparant à remuer son camp avant la pointe du jour.*) Cet endroit ne seroit pas intelligible, si on n'avoit devant les yeux celui de César qui sert à l'expliquer. Pompée se contentoit de ranger ses troupes au pied de la montagne, pour voir si César auroit la hardiesse de l'attaquer dans son fort avec tant de désavantage. Mais César, voyant qu'en aucune maniere il ne pouvoit attirer Pompée au combat, jugea qu'il lui seroit plus avantageux de changer de méthode, de remuer son camp, & de faire tous les jours des marches. Car en changeant ainsi de poste, il feroit mieux subsister son armée, il fatigueroit celle de son ennemi, & par-là même il pourroit se présenter quelque occasion favorable pour le combattre. Cette résolution prise, le signal du départ donné, & les tentes déja pliées, on rapporte à César que Pompée étoit sorti de ses retranchemens, &c.

du jour, & ſes ſoldats pliant déja leurs tentes & envoyant devant leurs valets & leurs bêtes de ſomme, il arriva des coureurs qui rapporterent que dans le camp des ennemis on voyoit des armes que l'on portoit de tous côtés, & qu'on y entendoit un bruit & un déſordre comme de gens qui ſe préparent au combat. Après ceux-là il en arriva encore d'autres qui aſſurerent que les premieres troupes de Pompée étoient déja en bataille.

A cette nouvelle Céſar s'écrie : *Voici le jour ſi deſiré où nous combattrons non contre la faim & la néceſſité, mais contre des hommes.* En même tems il donne ordre qu'on expoſe devant ſa tente la cotte d'armes de pourpre, qui eſt le ſignal de la bataille parmi les Romains. Les ſoldats ne l'ont pas plutôt apperçue, que, laiſſant là leurs tentes, ils courent aux armes avec de grands cris & une extrême alégreſſe. Et les officiers, menant leurs troupes dans les lieux qui leur étoient aſſignés, les rangerent en bataille & les placerent chacun dans leur rang ſans aucun trouble, auſſi tranquillement & avec autant d'ordre que ſi ce n'eût été qu'un ſimple chœur de tragédie.

(a) Pompée ſe mit à ſon aile droite, qui

(a) *Pompée ſe mit à ſon aile droite, qui étoit oppoſée à Antoine.*) Tout cet ordre de bataille, tel que Plutarque le détaille ici, eſt contraire à ce que Céſar dit lui-même dans ſon troiſiéme livre. Céſar s'étant approché du camp de Pompée, vit que ſon armée étoit rangée de cette ſorte : Pompée étoit à l'aile gauche avec les deux légions que Céſar lui avoit renvoyées au commencement de leur

étoit oppoſée à Antoine, qui commandoit l'aile gauche de Céſar. Il donna le corps de bataille à ſon beau-pere Scipion, qui devoit avoir en tête Lucius Albinus, & plaça Lucius Domitius à l'aile gauche, qui étoit fortifiée par toute la cavalerie; car le flanc de la droite étant couvert par un ruiſſeau dont les bords étoient fort eſcarpés, preſque tous les chevaliers Romains avoient pris poſte à cette aile gauche, comme devant forcer par-là Céſar, & tailler en pieces la dixiéme légion, qui paſſoit pour la plus brave & la plus aguerrie, & à la tête de laquelle Céſar avoit accoutumé de combattre. Mais Céſar, voyant cette aile gauche des ennemis défendue par une ſi nombreuſe cavalerie, & craignant l'é-

diſſention. Scipion étoit au milieu avec les légions de Syrie. La légion de Cilicie & les cohortes d'Eſpagne, qu'Afranius avoit ramenées, étoient à l'aile droite. Cette aile droite avoit le flanc couvert d'un ruiſſeau de difficile accès. C'eſt pourquoi Pompée avoit rejetté toute ſa cavalerie, les archers & les frondeurs à ſon aile gauche. Cela faiſoit en tout quarante-cinq ou quarante-ſix mille hommes en cent dix cohortes, qui n'étoient pas complettes. L'armée de Céſar étoit dans cet ordre; il n'avoit que vingt-deux mille hommes. Il plaça la dixiéme légion à l'aile droite, ſelon la coutume, & à la gauche il mit la neuviéme; mais comme elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium, il lui donna pour renfort la huitiéme. Le reſte rempliſſoit l'eſpace entre les deux ailes. Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille. Et pour lui il ſe plaça à la droite vis-à-vis de Pompée. Appien conte encore la choſe différemment. Eſt-il poſſible que la bataille de Pharſale, qui décida du ſort du monde entier, ait été ſi différemment écrite? ou plutôt eſt-il poſſible que ce que Céſar en dit lui-même ait été ſi contredit? Il me ſemble qu'il mérite plus d'en être cru que les autres.

clat de leurs armes qui étinceloient comme le feu, fit venir du corps de réſerve ſix cohortes, qu'il plaça derriere cette dixiéme légion, leur ordonnant de ne bouger & de ſe tenir en repos afin qu'ils ne fuſſent pas apperçus des ennemis; & que, quand leur cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançaſſent aux premiers rangs, & qu'ils ſe gardaſſent bien ſur-tout de lancer leurs javelots de loin, comme ont accoutumé de faire les troupes les plus braves pour en venir plutôt aux coups de mains, mais que les portant droit à la viſiere, ils tâchaſſent de donner dans les yeux & dans le viſage des ennemis; *car*, dit-il, *ces beaux danſeurs ſi mignons & ſi fleuris, pour conſerver leur beauté, n'auront pas le courage de ſoutenir l'éclat du fer de ces javelots qu'on fera briller ſi près de leurs yeux.*

Pendant que Céſar donnoit ſes ordres, Pompée à cheval conſidéroit l'ordonnance des deux batailles; & voyant que les ennemis attendoient de pied ferme & ſans faire aucun mouvement, le ſignal de charger, & que la plus grande partie de ſes gens au contraire, au lieu de garder leurs rangs ſans impatience, branloient & s'agitoient, flottant çà & là dans un grand déſordre, faute d'expérience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne ſe rompiſſent dès le commencement du combat. C'eſt pourquoi il envoya ordre aux premiers rangs qu'ils demeuraſſent fermes dans leur poſte, & que bien ſerrés & s'appuyant les uns les autres, ils ſoutinſſent le choc de l'en-

nemi. (*a*) César blâme fort cet ordre ; car par-là il rallentit la vigueur & la force que l'impétuosité de la course donne aux coups ; & en éteignant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthousiasme ou d'une fureur martiale l'ame des combattans, lorsque de roideur ils vont choquer l'ennemi, & augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la course & par les cris, il refroidit & glaça, pour ainsi dire, ses troupes.

(*a*) *César blâme fort cet ordre.*) C'est dans le troisième livre de la guerre civile. Je vais traduire le passage entier tel qu'il est ; car M. d'Ablancourt n'en a pris que le sens, & encore fort imparfaitement ; & tout ce que dit un grand homme comme César doit être conservé à la lettre. *Il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en falloit pour charger. Mais Pompée avoit ordonné à ses troupes de soutenir le choc de l'ennemi sans branler, & de laisser l'armée de César s'étendre & rompre ses rangs par la course ; & l'on dit que ce fut par le conseil de Triarius, afin que la premiere impétuosité & la force de ces troupes fussent émoussées & affoiblies par cette course, & que leurs rangs se rompissent en s'étendant, & qu'eux, fermes dans leur poste, les attaquassent après qu'ils seroient ainsi dispersés. D'ailleurs il espéroit que leurs javelots porteroient plus de coup quand ils les attendroient dans leur poste, que s'ils alloient eux-mêmes au-devant, & qu'il arriveroit même que les soldats de César, épuisés par cette double carriere qu'ils auroient franchie seuls, perdroient haleine, & arriveroient tout recrus. Ce qui me paroît avoir été fait par Pompée sans aucune sorte de raison ; car il y a dans notre ame une impétuosité & une certaine ardeur naturelle qui s'enflamme par l'impatience du combat ; & les généraux, au lieu de la diminuer, doivent l'augmenter. Et ce n'est pas en vain que de toute ancienneté nos ancêtres ont fait sonner les trompettes & jetter de grands cris avant le combat, persuadés que par toutes ces choses leurs troupes étoient animées, & les ennemis étonnés.*

Céſar avoit environ vingt-deux mille hommes, & Pompée en avoit un peu plus du double. Dès que le ſignal fut donné de part & d'autre, & que les trompettes eurent ſonné, chacun ne penſa qu'à ſon affaire particuliere. Mais un petit nombre de Romains les plus gens de bien, & quelques Grecs des plus ſages, qui ſe trouvoient hors du péril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuſe mêlée, conſidéroient à quelle extrêmité l'avarice inſatiable & l'ambition déſordonnée de deux hommes avoient réduit l'empire Romain. Car c'étoient mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enſeignes, même nombreuſe élite de citoyens d'une ſeule & même ville, enfin une ſeule & même puiſſance qui alloit ſe tourner contre elle-même, montrant par ce grand exemple combien la nature humaine, quand elle s'abandonne à ſa paſſion, eſt aveugle & forcenée. Car s'ils euſſent voulu ſe contenter de commander en repos & de jouir tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande & la meilleure partie du monde entier, & par terre & par mer, leur étoit ſoumiſe; ou, s'ils euſſent voulu accorder quelque choſe à cet ardent deſir de trophées & de triomphes, & étancher leur ſoif de guerre & de batailles, ils avoient encore à dompter les Parthes & les Germains, la Scythie entiere leur offroit ſes vaſtes ſolitudes, & l'Inde tous ſes tréſors. Encore auroient-ils eu un prétexte honnête & plauſible pour couvrir leur inſatiable cupidité,

(a) le deſſein de polir & de civiliſer ces nations barbares. Car quelle cavalerie des Scythes, quels arcs des Parthes, quelles richeſſes des Indiens auroient pu réſiſter à ſoixante-dix mille Romains qui ſeroient entrés dans leur pays, & ſous la conduite de deux généraux comme Céſar & Pompée, dont ces nations étrangeres avoient connu le nom avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains, ſi loin ces deux grands capitaines avoient porté leurs armes victorieuſes, & tant ils avoient dompté de différens peuples ſauvages, farouches & brutaux? Et alors ils étoient en bataille l'un contre l'autre tout prêts à ſe charger, ſans avoir pitié au moins de leur propre gloire, dont ils étoient ſi jaloux qu'ils immoloient leur patrie, & qu'ils alloient pourtant flétrir en perdant l'un ou l'autre le titre d'invincible qu'ils avoient conſervé juſqu'à ce jour; car l'alliance qu'ils avoient contractée, les attraits de Julie & ces noces avoient été plutôt des gages ſuſ-

(a) *Le deſſein de polir & de civiliſer ces nations barbares.*) Voilà un plaiſant motif pour aller porter la guerre juſqu'aux bouts du monde. Plutarque étoit dans ce principe, que la guerre pouvoit être entrepriſe à cette fin; & c'eſt même là le but qu'il donne à Alexandre: car dans ſon *traité de la fortune de ce prince*, il le repréſente comme un philoſophe, ou plutôt comme un miſſionnaire qui parcourt toute la terre pour enſeigner aux nations les plus barbares à adorer les dieux de la Grece, & pour les polir & les civiliſer, en les retirant de leur vie ſauvage & brutale. Par le même principe, on pourroit excuſer les barbaries, à jamais exécrables, commiſes contre les Mexicains, & prêter des couleurs favorables à la cruauté des convertiſſeurs.

pects & des arrhes trompeuses d'une société contractée pour leur utilité particuliere, que le nœud d'une véritable amitié.

Quand donc la plaine de Pharsale fut toute couverte d'armes, d'hommes & de chevaux, & que de part & d'autre on eut sonné la charge, le premier qui s'avança de l'armée de César pour fondre sur l'ennemi, ce fut Caïus Crassianus, qui, (*a*) à la tête de six-vingt hommes, voulut tenir la grande promesse qu'il avoit faite le jour même à son général. Car César l'ayant rencontré le premier le matin en sortant de son camp, & l'ayant arrêté & salué par son nom, il lui avoit demandé ce qu'il pensoit de la bataille, & il lui avoit répondu, en lui tendant la main : *Vous la gagnerez glorieusement, César, & aujourd'hui vous me louerez ou mort ou vif.* Se souvenant donc de cette grande parole, il s'élança le premier, entraîna avec lui plusieurs soldats de la premiere compagnie, & se jetta tête baissée au milieu des ennemis. On en vint bientôt aux épées & aux coups de main avec grand meurtre ; & comme Crassianus poussoit toujours en avant, renversant tout ce qui osoit lui faire tête, un soldat de Pompée, l'attendant de pied-ferme, lui porta un si grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le

(*a*) *A la tête de six-vingt hommes.* ) C'est le sens de ce mot, ἀνδρῶν ἑκατὸν εἴκοσι λοχαγῶν. Car Crastinus n'étoit pas leur capitaine, c'étoit un vétéran volontaire, qui avoit commandé la premiere compagnie de la dixiéme légion ; & alors six-vingt soldats de ceux qu'il avoit commandés autrefois, se joignirent volontairement à lui.

perça d'outre en outre, & que la pointe ſortit derriere la nuque du cou. Craſſianus étant tombé mort, le combat ſe ſoutint en cet endroit avec un égal avantage.

Pompée ne mena pas à la charge ſon aile droite aſſez promptement, mais jettant la vue de côté & d'autre, il attendoit ce que feroit ſa cavalerie, ce qui lui fit perdre un tems très-précieux. Déja cette cavalerie avoit étendu ſes eſcadrons pour envelopper Céſar & pour repouſſer juſques dans ſon bataillon la cavalerie ennemie, qui étoit en petit nombre, lorſque Céſar levant le ſignal qu'il avoit promis, tout d'un coup ſa cavalerie s'entr'ouvrit, & les ſix cohortes, qu'il avoit placées derriere ſa dixiéme légion, qui faiſoit trois mille hommes, s'ébranlerent pour aller au-devant de la cavalerie de Pompée, & pour l'empêcher de les tourner; & l'ayant jointe très-bruſquement, ils dreſſerent la pointe de leurs javelots ſelon l'ordre qui leur avoit été donné, & viſerent droit au viſage. Cette jeune cavalerie, qui étoit novice à toutes ſortes de combats, & encore moins faite à cette ſorte d'eſcrime, à laquelle elle ne s'attendoit point, n'eut le courage ni de parer ni de ſoutenir les coups qu'on lui portoit ainſi aux yeux; mais détournant la tête, ou ſe couvrant le viſage avec les mains, elle plia d'abord & prit honteuſement la fuite. Les gens de Céſar, lui voyant tourner le dos, ne daignerent pas prendre la peine de la pourſuivre, mais ſe jetterent ſur l'infanterie de cette aile, qui,

dénuée de sa cavalerie, pouvoit être aisément enveloppée. Ces cohortes la prennent donc par les flancs pendant que la dixiéme légion la choquoit de front; elle ne fit pas une longue résistance & se mit à fuir à vauderoute, voyant qu'au lieu d'envelopper les ennemis, comme elle l'avoit espéré, elle se trouvoit elle-même enveloppée.

Cette aile ainsi rompue, Pompée, voyant une grande poussiere s'élever, conjectura tout aussi-tôt ce qui étoit arrivé à sa cavalerie. Il seroit difficile de dire ce qui lui passa dans l'esprit en ce moment. Tout d'un coup il ressembla à un homme étonné qui a perdu le sens; car, sans se souvenir qu'il étoit le grand Pompée, il quitta la partie, se retira à petits pas dans son camp, (a) représentant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage: *Mais dans ce moment, Jupiter du haut des cieux verse la terreur dans le cœur d'Ajax. Il s'arrête tout étonné; & rejettant son bouclier sur ses épaules & regardant tout autour de lui, il se retire à pas lents, non en fuyant, mais en tournant souvent la tête.* Tel Pompée entra dans sa tente & s'assit sans dire une seule parole, jusqu'à ce que les ennemis qui poursuivoient les fuyards, étant arrivés à ses retranchemens, il s'écria: *Quoi, jusques dans*

(a) *Représentant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce passage.*) C'est un passage du onziéme livre de l'Iliade, où Homere parle noblement de la fuite d'Ajax devant Hector. Plutarque l'applique heureusement à Pompée qui se retire devant Cesar, & par-là il ennoblit en quelque façon sa fuite.

*mon camp?* & ſans proférer une ſeule parole de plus, il ſe leva, prit une robe convenable à l'état préſent de ſa fortune & ſe déroba ſecrettement. Toutes ſes autres légions prirent auſſi la fuite, & l'on fit grand meurtre des valets & de ceux qui avoient été laiſſés pour la garde du camp. Car de troupes réglées, Pollion, qui ſe trouva à cette bataille, & qui étoit du parti de Céſar, aſſure qu'il n'y fut tué que ſix mille (*a*) hommes.

(*b*) Quand le camp eut été forcé, on vit la folie & la vanité des troupes de Pompée, (*c*) car il n'y avoit pas une ſeule tente qui ne fût couronnée de branches de myrthe, ornée de gazons & de lits de fleurs, & remplie de tables dreſſées & de buffets couverts de vaiſſelle d'argent. On y voyoit par-tout des urnes remplies de vin, & tout l'appareil & toutes les marques de gens qui ont fait un ſacrifice, & qui ſongent bien plus à célébrer une fête & à ſe réjouir, qu'à s'armer & à ſe préparer à une bataille, tant ils étoient ſé-

(*a*) Céſar en met quinze mille, & vingt-quatre mille priſonniers.

(*b*) *Quand le camp eut été forcé.*) Car, après la bataille gagnée, Céſar, pour ne pas donner le tems à Pompée de ſe raſſurer, alla attaquer ſes retranchemens, & fit donner un grand aſſaut. Les cohortes laiſſées pour la garde du camp, ſe défendirent courageuſement, mais enfin le camp fut forcé.

(*c*) *Car il n'y avoit pas une ſeule tente qui ne fût couronnée de branches de myrthe.*) Voici comme Céſar en parle. *Le camp ayant été forcé, on vit en entrant les tables dreſſées avec de magnifiques buffets de vaiſſelle d'argent, les tentes accommodées de gazons tout frais, & quelques-unes, comme celle de Lentulus, couvertes de lierre, avec pluſieurs autres choſes, qui marquoient un peu trop de luxe & de molleſſe, & une trop grande aſſurance de la victoire.*

duits & corrompus par leurs vaines espérances, & remplis d'une folle témérité en entreprenant cette guerre.

Quand Pompée fut un peu éloigné du camp, il laissa son cheval, n'ayant que peu de ses gens auprès de lui; & comme il vit que personne ne le poursuivoit, il marcha tout doucement, plongé dans les pensées qui devoient occuper un personnage, accoutumé pendant trente-quatre ans à tout vaincre & à tout forcer, qui dans sa vieillesse commençoit à éprouver ce que c'étoit que la défaite & que la fuite. Il faisoit en lui-même ces réflexions, comment il a pu se faire qu'en une heure de tems il eût perdu toute la gloire qu'il avoit acquise & augmentée par tant de guerres & tant de batailles; & que dépouillé de cette grande puissance qui, si peu de momens auparavant, lui fournissoit tant de milliers d'hommes de pied, tant de milliers de chevaux, & ces nombreuses flottes dont il étoit appuyé & fortifié, il fût devenu si petit, & qu'il marchât ainsi en si chetif équipage, que ses ennemis mêmes qui le poursuivoient ne pouvoient le reconnoître.

Il passa à Larisse sans s'y arrêter; & étant arrivé à Tempé, brûlant de soif, il se jetta à terre sur le visage, but dans la riviere; & s'étant relevé, il traversa la vallée & arriva sur le rivage de la mer. Là il passa la nuit dans une misérable cabane de pêcheur; à la pointe du jour il se jetta dans un bateau de riviere, & parmi ceux qui le suivoient,

il choisit ceux qui étoient de condition libre pour les mener avec lui, & renvoya les esclaves, leur ordonnant d'aller hardiment trouver César & de n'avoir aucune crainte.

Comme il côtoyoit le rivage, il apperçut à la rade un grand vaisseau de charge qui étoit prêt à faire voile, & dont le patron étoit un Romain qui n'avoit jamais eu de commerce avec lui, & qui ne le connoissoit que de vue. Ce patron s'appelloit Péticius. La nuit précédente il avoit vu en songe Pompée, non tel qu'il l'avoit souvent vu autrefois, mais dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui s'entretenoit avec lui. Et il racontoit ce songe à ceux qui étoient dans son vaisseau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont beaucoup de loisir de s'entretenir de ces sortes de choses, sur-tout quand elles sont si considérables. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout d'un coup un des matelots cria qu'il voyoit un bateau de riviere qui s'éloignoit de la terre, faisant force de rames pour s'approcher d'eux; & dans ce bateau quelques hommes qui faisoient signe avec leurs habits, & qui tendoient les mains de leur côté, comme pour demander du secours.

A ces mots, Péticius se leve & jette les yeux du côté de la barque; il reconnoît d'abord Pompée tel qu'il l'avoit vu en songe; & se frappant la tête de douleur, il commande à ses matelots de descendre l'esquif, tend la main à Pompée & lui fait signe d'ap-

procher, conjecturant dès ce moment à son habit & à sa figure l'échec qui lui étoit arrivé & ce grand changement de fortune. C'est pourquoi, sans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans son vaisseau, & avec lui tous ceux qu'il voulut, comme les deux Lentulus & Favonius, & continua sa route.

Quelques momens après ils virent sur le rivage le roi Déjotarus qui se tourmentoit à leur faire signe ; ils s'approcherent de la terre & le recueillirent. L'heure de manger étant venue, le patron du vaisseau leur apprêta lui-même à souper de ce qu'il avoit ; & Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à se déshabiller lui-même pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le baigna & le frotta d'huile, & depuis ce moment il continua d'avoir soin de lui & de le servir comme les valets servent leurs maîtres, jusqu'à lui laver les pieds & à lui préparer ses repas ; de sorte que quelqu'un voyant avec quelle noblesse & quelle simplicité, sans aucune affectation, il lui rendoit tous ses services, s'écria, *ho, que tout sied bien aux généreux courages !*

Pompée passa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'isle de Lesbos pour y prendre sa femme Cornélie & son fils qui étoient dans la ville de Mitylene. Quand il fut abordé & qu'il eut jetté l'ancre sur le rivage il envoya à sa femme un courier, non tel qu'elle l'at-

tendoit; car, ſur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour la féliciter; elle ſe flattoit que la guerre avoit été entiérement finie par le combat de Dyrrachium, & qu'il ne reſtoit à Pompée d'autre affaire que de pourſuivre Céſar. Le courier, l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la ſaluer, & lui ayant fait entendre la plupart de ſes malheurs, & les plus grands, plus par ſes larmes que par ſes paroles, il la preſſa de ſe hâter ſi elle vouloit voir Pompée ſur un ſeul vaiſſeau & qui n'étoit pas même à lui.

A cette triſte nouvelle, Cornélie ſe jetta à terre, où elle demeura long-tems l'eſprit égaré, & ſans proférer une ſeule parole. Enfin, étant revenue à elle à grand'peine, & penſant que ce n'étoit pas là le tems de s'amuſer à verſer des larmes & à pouſſer des regrets, elle ſe leva, traverſa rapidement la ville & courut au rivage. Pompée alla au-devant d'elle, & la reçut entre ſes bras comme elle alloit tomber de foibleſſe. En ſe laiſſant aller ſur lui, elle lui dit d'une voix foible & le viſage baigné de larmes : *Mon cher mari, hélas, que l'état où je te vois eſt bien l'ouvrage de ma fortune & non de la tienne! Te voila réduit à un ſeul pauvre petit vaiſſeau, & même à un vaiſſeau d'emprunt, toi qui, avant ton mariage avec Cornélie, as navigé ſur cette mer avec cinq cens voiles! Pourquoi es-tu venu me voir? Et que ne m'as-tu abandonnée à mon malheureux deſtin;*

*moi qui ne t'ai apporté que malheurs & que miseres ? Que j'aurois été heureuse si je fusse morte avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus, mon premier mari, que les Parthes m'ont tué ! ou que j'aurois été sage, si après sa mort je l'avois suivi dans le tombeau, comme j'en avois le dessein ! Je n'ai donc conservé ma vie que pour faire le malheur du grand Pompée !*

On assure que Cornélie dit à Pompée ces mêmes paroles, & que Pompée lui répondit : *Cornélie, tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, & c'est cela même qui t'a trompée ; parce qu'elle a été avec moi plus long-tems, qu'elle n'a accoutumé d'être avec ses favoris. Mais il faut supporter ses revers puisque nous sommes nés hommes, & la tenter encore ; car il ne faut pas désespérer que de la bassesse où je suis réduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma grandeur passée je suis tombé dans la bassesse où tu me vois.*

Cornélie fit venir de la ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & tous ses domestiques. Les Mityléniens vinrent saluer Pompée & le prierent de vouloir entrer dans leur ville, mais il les refusa, & leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur & se rassurer, *car*, ajouta-t-il, *César est bon & clément*. Et se tournant en même-tems vers Cratippe, le philosophe, qui étoit aussi descendu de la ville pour le voir, il se plaignit un peu de la Providence, & voulut former quelques doutes sur elle. Cratippe faisoit sem-

blant par complaisance de céder à ses raisons, & tâchoit tout doucement de le porter à avoir de meilleures espérances, pour ne pas lui paroître trop dur & trop importun en lui résistant si mal-à-propos; car, à tout ce que Pompée objectoit contre la Providence, Cratippe pouvoit fort bien répondre & démontrer qu'à cause du grand désordre qui regnoit dans toutes les parties de l'empire, les affaires avoient besoin de tomber entre les mains d'un monarque qui les gouvernât. Et pour le mieux convaincre, il pouvoit lui faire cette question qui paroît sans replique : *Pompée, comment croyez-vous, & quelle si grande preuve nous donnez-vous que, si vous aviez remporté la victoire, vous auriez mieux usé de votre fortune que César?* Mais il faut laisser-là toutes ces sortes de disputes, comme tout ce qui appartient aux dieux.

Pompée, ayant embarqué sa femme & ses amis, fit voile sans s'arrêter en nul endroit que dans les ports où la nécessité le forçoit de relâcher pour faire de l'eau ou pour avoir des vivres. La premiere ville où il s'arrêta fut (*a*) Attalie dans la Pamphylie. Là il fut joint par quelques galeres de Cilicie, & il assembla quelques troupes. Environ soixante sénateurs se rendirent auprès de lui; & ayant reçu des nouvelles que sa flotte étoit encore entiere, & que Caton, après avoir recueilli beaucoup de soldats de sa défaite, étoit passé

(*a*) Ville maritime de la Pamphylie.

en Afrique, il se plaignit amérement de son sort à ses amis. Sur-tout, il se blâma fort lui-même de s'être laissé forcer à combattre avec son armée de terre, sans faire aucun usage de ses forces maritimes, dans lesquelles il étoit sans contredit le plus fort, & de ne s'être pas approché de sa flotte, afin que, s'il eût reçu un échec par terre, il eût eu au moins sur la mer une autre armée toute prête & capable de faire encore tête à l'ennemi. Et il faut avouer que jamais ni Pompée ne fit une si grande faute, que d'avoir donné la bataille si loin du secours de ses forces de mer, ni César n'imagina une ruse si profonde que de l'avoir ainsi éloigné de sa flotte.

Cependant Pompée, forcé d'entreprendre & de tenter quelque chose avec le peu de moyens qui lui restoient, envoyoit dans plusieurs villes & alloit lui-même en d'autres demander de l'argent & travailler à équiper des vaisseaux. Mais connoissant la vivacité & la diligence de son ennemi, & craignant que par son arrivée soudaine il n'interrompît & n'interceptât même tous ses préparatifs, il examinoit en lui-même quel asyle & quelle retraite sûre il pourroit avoir dans l'état où il se trouvoit.

Après avoir tenu sur cela un conseil, on trouva qu'il n'y avoit ni province ni gouvernement dans l'empire où ils pussent être en sûreté. Et pour ce qui est des royaumes étrangers, il proposa lui-même celui des Parthes, & dit que celui-là lui paroissoit le plus pro-

pre pour le préſent à les recevoir & à les protéger foibles comme ils étoient, & enſuite à les appuyer & à les renvoyer avec des forces ſuffiſantes pour les rétablir. Preſque tous les autres qui étoient de ce conſeil jettoient les yeux ſur l'Afrique & ſur le roi Juba.

Mais Théophane de Lesbos dit qu'il trouvoit très-inſenſé, premiérement de laiſſer là l'Egypte qui n'étoit qu'à trois journées de navigation, (*a*) & ſon roi Ptolemée qui ne venoit véritablement que d'entrer dans l'âge de puberté, mais qui étoit engagé à Pompée par toutes les obligations que ſon pere lui avoit de grands ſervices qu'il en avoit reçus, pour aller ſe jetter entre les mains des Parthes, la plus infidelle de toutes les nations. En ſecond lieu, il repréſenta à Pompée qu'il avoit très-grand tort, de peur d'être le ſecond après un Romain qui étoit même ſon beau-pere, de refuſer d'être après lui le premier de tous les autres hommes, & de ne vouloir pas éprouver ſa modération (*b*) pour aller rendre maître de ſa perſonne un

(*a*) *Et ſon roi Ptolemée, qui ne venoit que d'entrer dans l'âge de puberté.*) C'eſt Ptolemée, ſurnommé Dionyſius, fils de Ptolemée Auletes, qui étoit mort l'année d'auparavant, c'eſt-à-dire, l'an de Rome 704, & cette bataille de Pharſale fut donnée l'an ſept cent cinq, & après laquelle Pompée ſe retira en Egypte. Ptolemée étoit dans ſa quatorziéme année.

(*b*) *Pour aller rendre maître de ſa perſonne un Arſace.*) Mais alors il n'y avoit point de prince de ce nom ſur le trône des Parthes, & jamais Craſſus n'eut à combattre contre Arſace. Apparemment Théophane met ici un *Arſace* pour un *des deſcendans d'Arſace.*

Arsace qui n'avoit pu se rendre maître de celle de Crassus vivant. Et enfin que rien n'étoit plus mal pensé que de mener une jeune femme de la maison de Scipion parmi des Barbares qui ne mesuroient leur pouvoir qu'à la licence de commettre toutes sortes d'insolences & d'infamies. Car, quand même elle ne souffriroit rien de leur brutalité, cependant le seul soupçon qu'elle auroit pu en souffrir, parce qu'elle auroit été avec des gens capables de tout entreprendre & qui en avoient le pouvoir, étoit une affreuse indignité. On prétend que cette derniere considération fut la seule qui rompit le voyage de l'Euphrate, s'il est vrai que ce fut le raisonnement de Pompée, & non pas plutôt sa mauvaise fortune, qui lui fit prendre cet autre chemin.

Quand l'avis de s'enfuir en Egypte l'eut emporté, il fit voile de l'isle de Cypre sur une galere de Seleucie avec sa femme; tous les autres de sa suite étoient les uns sur des vaisseaux longs, & les autres sur des vaisseaux marchands, & il traversa ainsi la mer heureusement sans aucun danger. Ayant appris que le roi Ptolemée étoit avec son armée à Peluse, où il faisoit la guerre à sa sœur Cléopatre, il prit cette route, & envoya devant un de ses amis pour apprendre au roi son arrivée & pour le prier de le recevoir.

Ptolemée étoit fort jeune, mais celui qui gouvernoit toutes ses affaires, nommé Pothin (a),

(a) César l'appelle Photin.

assembla sur l'heure un conseil des principaux de la cour, & des plus habiles ministres, qui tous n'avoient qu'autant de crédit & d'autorité qu'il vouloit bien leur en communiquer, & leur commanda au nom de son maître de dire chacun leur avis. C'étoit déja une chose bien étrange & bien indigne de voir décider de la fortune du grand Pompée, un Pothin, valet-de-chambre du roi, un Théodote de Chio, qui étoit aux gages du prince pour lui enseigner la rhétorique, & un Achillas, Egyptien. Car, parmi tous ces valets-de-chambre du roi, & ceux qui l'avoient élevé, ces trois personnages étoient les principaux conseillers dont il suivoit les avis en toutes choses. Cependant Pompée attendoit à l'ancre assez loin de la côte le résultat de ce beau conseil, lui qui regardoit comme indigne de sa grandeur d'avoir l'obligation de son salut à César, son beau-pere.

Les avis furent directement opposés, les uns voulant qu'on reçût Pompée, & les autres qu'on le renvoyât. Mais Théodote, déployant toute son éloquence & voulant montrer toute son habileté dans son art, dit : *Que ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'étoient sûrs ; car s'ils recevoient Pompée, ils auroient César pour ennemi, & Pompée pour maître ; & s'ils le renvoyoient, ils avoient à craindre que Pompée ne se vengeât un jour de ce qu'ils l'avoient chassé, & César de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu ; & qu'ainsi le meilleur & le plus sûr étoit de le recevoir pour le faire mourir,*

*parce que par ce moyen ils feroient plaiſir à Céſar & n'auroient point à craindre le reſſentiment de Pompée ; car*, ajouta-t-il en ſouriant, *un mort ne mord point.*

Cet avis ayant paſſé, Achillas fut chargé de l'exécution ; il prit donc avec lui un certain Septimius, qui avoit été autrefois chef de bandes ſous Pompée, & un certain Salvius, qui avoit été auſſi ſous lui capitaine de cent hommes, & trois ou quatre ſatellites ſes valets ; & montant ſur une barque, il ſe fit mener au vaiſſeau de Pompée, où les principaux perſonnages de ſa ſuite s'étoient rendus des autres vaiſſeaux pour voir ce qui arriveroit.

Quand ils virent cette maniere de réception, qui n'avoit rien de royal ni de magnifique, ni qui répondît aux grandes eſpérances que Théophane avoit voulu leur donner, & qu'ils n'apperçurent que ſix ou ſept hommes qui venoient à eux dans un chétif bateau de pêcheur, ils commencerent à avoir pour ſuſpect ce peu de compte qu'on faiſoit d'eux, & à craindre les ſuites ; c'eſt pourquoi ils conſeilloient à Pompée de s'élargir & de gagner la haute mer pendant qu'ils étoient hors de la portée du trait.

Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui ſe leva ; & ſaluant Pompée, il l'appella en langage Romain *imperator*. Achillas le ſalua en langage grec, & l'invita à paſſer dans ſa barque, parce que le long de la côte il y avoit beau-

coup de vaſe, & que la mer y étant pleine de bancs de ſable, n'avoit pas aſſez d'eau pour ſa galere. En même-tems on voyoit pluſieurs vaiſſeaux du roi qu'on armoit en diligence, & tout le rivage couvert de ſoldats; de ſorte que, quand Pompée auroit voulu changer d'avis, il n'y avoit plus moyen de prendre la fuite; & d'ailleurs témoigner de la défiance, c'étoit donner à ſes meurtriers un prétexte pour excuſer leur injuſtice.

Embraſſant donc Cornélie, qui déja par avance pleuroit ſa mort, il ordonna à deux capitaines de ſa ſuite, à un de ſes affranchis, nommé Philippe, & à un eſclave qu'on appelloit Scynes, de paſſer dans la barque avant lui; & comme Achillas lui tendoit la main de deſſus la barque pour lui aider à paſſer, il ſe retourna du côté de ſa femme & de ſon fils, & leur dit ces vers de Sophocle: *Tout homme qui entre à la cour d'un tyran, devient ſon eſclave, quoiqu'il ſoit entré libre.* Voilà les dernieres paroles qu'il dit à ſa femme & à ſon fils, & il paſſa ainſi dans la barque.

Il y avoit aſſez loin de ſa galere juſqu'au rivage: voyant donc que dans ce trajet aucun de ceux qui étoient avec lui ne lui faiſoit honnêteté, & ne lui adreſſoit pas même la parole, il jetta la vue ſur Septimius; & ſe remettant ſon viſage: *Mon ami*, lui dit-il, *ne te reconnois-je point pour un homme qui as fait autrefois la guerre avec moi?* Septimius lui fit ſigne de la tête ſeulement que

que cela étoit vrai, ſans lui dire une ſeule parole, & ſans lui faire la moindre civilité. Il ſe fait encore un grand ſilence; & Pompée prenant un papier où il avoit écrit une harangue grecque qu'il devoit faire à Ptolemée en l'abordant, il ſe met à la relire.

Comme ils approchoient de la terre, Cornélie pleine d'inquiétude, regardoit avec ſes amis de deſſus ſa galere ce qui arriveroit, & elle reprenoit quelque courage en voyant pluſieurs ſeigneurs de la cour ſe préſenter à la deſcente de Pompée, comme pour le recevoir & lui faire honneur. Dans ce moment, comme Pompée prenoit la main de ſon affranchi Philippe, pour ſe lever plus facilement, Septimius lui donne par derriere un grand coup d'épée au travers du corps. Salvius & Achillas tirent en même tems leurs épées & le frappent à coups redoublés. Pompée prend ſa robe avec ſes deux mains & s'en couvre le viſage, ſans proférer une ſeule parole indigne de lui & ſans faire le moindre mouvement; mais jettant ſeulement un ſimple ſoupir, il ſouffre avec magnanimité tous les coups dont on le perce. (*a*) Il avoit cinquante-neuf ans accomplis; car il fut tué

(*a*) *Il avoit cinquante-neuf ans accomplis.*) Plutarque ſe trompe, il n'en avoit que cinquante-huit, & c'eſt ainſi que l'écrit Dion; ce qui ſe juſtifie même par l'année de ſa naiſſance; car il étoit né l'an de Rome 647, 104 ans avant l'ere chrétienne; & il fut tué l'an de Rome 705, 46 ans avant l'ere chrétienne. Cela fait juſtement cinquante-huit ans accomplis, puiſqu'il fut tué le lendemain de ſon jour natal.

juſtement le lendemain du jour de ſa naiſſance.

Ceux qui étoient dans la galere de Cornélie & dans les deux autres navires, voyant ce meurtre, jetterent des cris qui firent retentir toute la côte, & levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur ſouffla en pouppe dès qu'ils eurent gagné la haute mer; ce qui fit que les Egyptiens qui appareilloient pour les pourſuivre, renoncerent à ce deſſein.

Les meurtriers ayant coupé la tête de Pompée, jetterent hors de la barque le corps tout nud, & le laiſſerent-là en ſpectacle à tous ceux qui eurent la curioſité de le voir. Philippe demeura toujours auprès de lui, juſqu'à ce qu'ils fuſſent raſſaſiés de cette vue. Quand il n'y eut plus perſonne, il le lava dans l'eau de la mer, & l'ayant enſeveli avec ſa propre chemiſe, parce qu'il n'avoit aucun autre linge, il jetta les yeux par-tout ſur la côte, & apperçut quelques vieux reſtes d'un petit bateau de pêcheur, qui quoique peu conſidérables, ſuffiſoient pourtant pour compoſer dans la néceſſité le bûcher d'un pauvre corps tout nud & qui n'étoit pas même entier.

Pendant qu'il ramaſſoit toutes ces pieces, & qu'il les aſſembloit, un Romain déja vieux, & qui dans ſa jeuneſſe avoit fait ſes premieres campagnes ſous Pompée, s'étant approché, lui demanda : *qui es-tu, mon ami, toi qui te prépares à faire les funérailles du*

*grand Pompée ?* Philippe lui ayant répondu qu'il étoit ſon affranchi : *ha*, lui repartit le Romain, *tu n'auras pas ſeul cet honneur ; je te prie de me recevoir pour compagnon, & de m'aſſocier à cette œuvre, comme à une rencontre pieuſe & ſainte, afin que je n'aye pas ſujet de me plaindre en tout de ma mauvaiſe fortune, qui m'a confiné depuis tant d'années dans ces pays étrangers ; puiſqu'après tous les malheurs qui m'y ſont arrivés, j'ai enfin la conſolation de toucher de mes mains & d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les Romains ayent jamais eu.* Voilà comment les funérailles de Pompée furent faites.

Le lendemain Lucius Lentulus, qui ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé, arrivant de Cypre, & côtoyant le rivage, vit de loin le feu du bûcher, & tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord. A cette vue il dit en lui-même : *qui eſt celui qui eſt venu ſe repoſer ici de ſes travaux, & y finir ſa deſtinée ?* Et un moment après jettant un profond ſoupir : *helas*, dit-il, *peut-être eſt-ce toi, grand Pompée !* Et bientôt après il deſcendit à terre, où il fut pris & tué. Telle fut la fin de Pompée le Grand.

Céſar ne tarda pas à arriver en Egypte, qu'il trouva toute étonnée & pleine de trouble. A ſon arrivée on lui préſenta la tête de Pompée, mais il détourna la vue pour ne la pas voir, & regarda avec horreur celui qui la lui préſentoit, commme un ſcé-

lérat, maudit des dieux & des hommes. On lui remit entre les mains ſon cachet, dont la gravure étoit un lion armé d'une épée, & en le recevant il ſe mit à pleurer. Il fit mourir Achillas & Pothin. Le roi ayant été défait dans un combat qui fut donné près du Nil, diſparut de maniere qu'on n'en eut jamais depuis aucunes nouvelles. Théodote le Sophiſte échappa à la vengeance de Céſar; car s'étant enfui d'Egypte, il fut long-tems errant dans la derniere miſere, & l'horreur de tout le monde. Mais quelque tems après, Brutus ayant tué Céſar, & étant devenu le maître en Aſie, y trouva par hazard ce malheureux, lui fit ſouffrir tous les tourmens imaginables, & le fit enfin mourir. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les dépoſa dans le tombeau qu'il avoit à ſa terre d'Albe.

*Fin de la vie de Pompée.*

# COMPARAISON

## *D'AGÉSILAS ET DE POMPÉE.*

APRÈS avoir écrit les vies de ces deux grands hommes, oppoſons-les l'une à l'autre, & parcourons briévement les différences qui s'y rencontrent, & qui ſont telles : (*a*) premiérement, Pompée s'éleva à une grande puiſſance & à une grande réputation par des voies très-juſtes, s'étant excité & pouſſé de lui-même, & ayant rendu pluſieurs grands & ſignalés ſervices à Sylla, pour lui aider à délivrer l'Italie de tous ſes tyrans ; au lieu qu'Agéſilas parvint à la royauté par une conduite qui ne peut être excuſée ni devant les dieux ni devant les hommes, ayant déclaré bâtard le jeune Léotychidas, que ſon frere avoit reconnu pour ſon fils légitime, (*b*) &

(*a*) *Premiérement, Pompée s'éleva à une grande puiſſance par des voies très-juſtes.*) Epictete diſoit fort bien à un homme qui ſe vantoit d'être préteur en Grece : *Je vous demande ſeulement par quelles voies vous avez obtenu votre charge.*

(*b*) *Et ayant tourné en plaiſanterie l'oracle ſur le roi boiteux.*) Agéſilas étoit boiteux, & ſon frere ainé paſſoit pour bâtard. Il y avoit un oracle formel qui défendoit aux Spartiates de prendre un roi boiteux, & qui, s'ils déſobéiſſoient, les menaçoit de grandes guerres & de grands malheurs. Agéſilas, appuyé de Lyſandre, pour ſe maintenir ſur le trône & pour en exclure ſon frere, ſoutenoit que cet oracle ne devoit pas être expliqué à la lettre, Dieu ſe mettant fort peu en

ayant tourné en plaiſanterie l'oracle ſur le roi boiteux.

En ſecond lieu, Pompée continua toujours d'honorer Sylla pendant ſa vie, & après ſa mort, il s'oppoſa à Lépidus & à ſon parti, & malgré eux il l'enterra honorablement & magnifiquement, & donna à ſon fils Fauſtus, Sylla, ſa fille, en mariage, au lieu qu'Agéſilas ſur le moindre petit prétexte qu'il put trouver, rompit avec Lyſandre & le traita avec la derniere indignité. Cependant les ſervices que Sylla avoit reçus de Pompée n'étoient pas moins grands que ceux que Pompée avoient reçus de lui. Et au contraire c'étoit Lyſandre qui avoit fait Agéſilas roi de Sparte, & capitaine général de toute la Grece.

En troiſiéme lieu, toutes les fautes qu'ils firent l'un & l'autre en violant la juſtice dans le gouvernement, Pompée les fit en faveur des alliances qu'il avoit contractées; car, dans la plupart, il eut en vue de ſervir Céſar & Scipion, qui étoient ſes beaux-peres, (*a*) & quand Agéſilas ſauva la vie

peine qu'un roi fût boiteux, mais qu'il devoit être pris figurément, & expliqué de la bâtardiſe. Et c'eſt cette explication que Plutarque traite de plaiſanterie. Par-là on voit qu'il croyoit qu'on devoit le prendre dans le ſens littéral. En effet on pouvoit fort bien croire que c'étoit le ſens le plus naturel de l'oracle; car ſes menaces furent accomplies. Sparte fut tourmentée par de grands orages de guerre, & eut à ſoutenir des travaux infinis. Mais dans les remarques ſur la vie d'Agéſilas, on a vu que cet oracle pouvoit avoir un autre ſens, que l'événement juſtifioit de même.

(*a*) *Et quand Agéſilas ſauva la vie à Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout*

à Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Athéniens, ce fut pour servir la violente passion de son fils. (*a*) Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix fait avec les Thébains, il parut manifestement qu'il ne le fit qu'en faveur du crime même. En un mot tous les maux que Pompée fit aux Romains par ignorance, ou par une mauvaise honte, pour n'oser rien refuser à ses amis, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par une obstinée opiniâtreté & par un excès de colere, qui le porterent à allumer la guerre contre les Béotiens.

Que s'il faut imputer à une certaine fortune les fautes de l'un & de l'autre, il est certain que les Romains ne pouvoient pas prévoir celles de Pompée, ni se précautionner contr'elles; (*b*) au lieu que les Lacédémoniens savoient fort bien tous les maux

*ce qu'il avoit fait contre les Athéniens.*) Sphodrias avoit entrepris de surprendre le Pirée en pleine paix, & d'ôter aux Athéniens l'empire de la mer. Il fut cité en justice. Mais Archidamus, fils d'Agésilas, étant éperdument amoureux de Cléonyme, fils de Sphodrias, obligea son pere à le protéger, de maniere qu'il fut absous.

(*a*) *Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix.*) Ce Phoibidas s'étoit emparé en pleine paix de la citadelle de Thebes. Agésilas le protégea & l'empêcha d'être puni.

(*b*) *Au lieu que les Lacédémoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce regne boiteux.*) Ceci marque encore que Plutarque étoit persuadé que l'oracle du regne boiteux devoit être pris au pied de la lettre.

dont les menaçoit ce regne boiteux; & cependant Agéſilas les empêcha de les éviter, comme ils pouvoient fort bien le faire. Car, quand même Léotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit, cela empêchoit-il que la famille des Eurytionides n'eût pu donner à Sparte un roi légitime, & ferme ſur ſes deux pieds, ſi Lyſandre, pour l'amour d'Agéſilas, n'eût jetté une grande obſcurité dans le ſens de l'oracle?

Pour ce qui eſt de l'invention qu'Agéſilas donna à ſa patrie, lorſqu'après la perte de la bataille de Leuctres elle ne ſavoit quelle punition elle devoit ordonner contre les fuyards, en leur conſeillant de laiſſer dormir les loix pour ce jour-là, il faut avouer qu'il n'y a jamais eu de ruſe de politique qui lui ſoit comparable, & que nous n'avons rien de Pompée qu'on puiſſe lui oppoſer. Au contraire il ne crut pas devoir obſerver les loix qu'il avoit faites lui-même, & il les viola, pour montrer à ſes amis toute l'étendue de ſon pouvoir. Au lieu qu'Agéſilas, réduit à la néceſſité de violer les loix pour ſauver ſes citoyens, trouva un tempérament qui ſauva en même tems & les loix & les coupables.

Je compte auſſi parmi les actions qui montrent la grande habileté d'Agéſilas dans la politique, l'action incomparable qu'il fit, lorſqu'ayant reçu la lettre des éphores, il abandonna ſur l'heure même l'Aſie, & renonça à toutes les grandes conquêtes qu'il

avoit faites. (*a*) Car il ne fit pas comme Pompée, qui, en travaillant à sa propre grandeur, fut utile à son pays; mais au contraire uniquement attentif à la grandeur de sa patrie, il renonça pour elle à une si grande puissance & à une si grande gloire, que jamais personne, ni avant lui ni après lui, n'en eut de pareille, si on excepte Alexandre-le-Grand.

Que s'il faut prendre ce sujet par un autre endroit, qui est celui de leurs expéditions & de leurs exploits de guerre, je suis persuadé que, ni quant au nombre des trophées que Pompée a érigés, ni quant à la grandeur des armées qu'il a conduites, ni à la quantité des batailles rangées qu'il a gagnées, Xénophon lui-même n'oseroit mettre en comparaison les victoires d'Agésilas, quoiqu'à cause des autres grandes vertus & des belles qualités de cet historien, (*b*) on lui ait accordé comme un privilege spé-

(*a*) *Car il ne fit pas comme Pompée.*) Mais de ce côté-là Pompée le dispute à Agésilas. Je suis surpris que Plutarque n'ait pas trouvé dans la vie de Pompée quelque action du même genre qui pût être comparée à celle d'Agésilas. Il me semble qu'il y en a une toute pareille qui pourroit fort bien entrer en comparaison. C'est ce qu'il fit en Afrique lorsqu'il reçut les lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congédier son armée, & d'attendre le successeur qu'on lui envoyoit. Après les grands exploits qu'il venoit de faire, malgré la grande victoire qu'il venoit de remporter sur Domitius, & qui fut suivie de la prise de plusieurs villes & de celle du roi Jarbas même, dont il donna le royaume à Hiempsal, & ce qui est encore plus fort, malgré le refus que faisoient ses troupes de l'abandonner, il obéit, menaçant qu'il se tueroit lui-même, si l'on s'opiniâtroit à le retenir. Voilà une obéissance aussi parfaite aux ordres de Sylla, que celle d'Agésilas à ceux des éphores.

(*b*) *On lui ait accordé comme un privilege spécial, de dire & d'écrire tout ce qu'il a*

cial, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce roi de Lacédémone.

Je suis persuadé encore qu'il y a une grande différence entre ces deux personnages du côté de la bonté & de la générosité pour leurs ennemis. Car Agésilas voulant asservir Thebes & détruire & exterminer Messene, dont celle-ci étoit une des principales villes de son pays, & l'autre la métropole de la Béotie, peu s'en fallut qu'il ne perdît Sparte. Au moins perdit-il la supériorité & le commandement qu'elle avoit sur le reste de la Grece; & Pompée au contraire, après avoir défait les pirates, accorda des villes à ceux qui voulurent changer de vie & de profession; & ayant en sa puissance Tigrane, roi d'Arménie, & pouvant le mener captif derriere son char à son triomphe, (*a*) il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain, & dit en cette occasion ce beau mot, *qu'il préféroit à la gloire d'un jour la gloire de tous les siecles.*

*voulu de ce roi de Lacédémone.*) Plutarque dit cela à cause du traité que Xénophon a fait, qui est l'éloge du roi Agésilas, où il veut le faire passer pour le plus grand de tous les hommes, dans la guerre même. C'est un bel éloge de cet historien, mais en même tems il est taxé fort poliment d'avoir un peu exagéré le mérite d'Agésilas sur le fait de la guerre; ce qui doit faire voir aux historiens & aux panégyristes que la postérité n'est pas la dupe des éloges qu'ils donnent à leurs héros, & qu'elle n'admet que ceux qui sont fondés sur des actions qui les justifient.

(*a*) *Il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain.*) Il lui laissa tout ce qu'il possédoit, & donna à son fils, au jeune Tigrane, le royaume de Sophene. Mais s'il ne mena pas Tigrane le pere après son char à son entrée triomphale, il y mena Tigrane le fils avec sa femme & sa fille, & il y mena la reine Zozime, femme de Tigrane le pere.

Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere du général qui a fait les plus grands & les plus importans exploits d'armes, & donné les conſeils les plus profonds, les plus glorieux & les plus ſolides, il eſt certain que le Lacédémonien laiſſe ici le Romain bien loin derriere lui. Premiérement, il ne livra ni n'abandonna ſa ville, quoiqu'il ſe vît attaqué par une armée de ſoixante-dix mille combattans, & qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de troupes, & de troupes même qui venoient d'être battues à la journée de Leuctres. Et Pompée n'eut pas plutôt appris que Céſar, avec cinq mille trois cens hommes ſeulement, avoit pris une petite ville d'Italie, qu'il s'enfuit de Rome ſaiſi de frayeur, ne pouvant ſe laver du reproche, ou d'avoir honteuſement cédé à ce petit nombre, ou de l'avoir fauſſement cru beaucoup plus grand. Et dans ſa fuite il emmena avec lui ſa femme & ſes enfans, abandonnant les femmes & les enfans des autres ſans ſecours & ſans défenſe; au lieu qu'il devoit ou vaincre en combattant pour ſa patrie, ou recevoir les conditions du vainqueur, qui étoit ſon citoyen & ſon allié. Qu'arriva-t-il auſſi de cette lâche déſertion? Il en arriva que celui à qui il trouvoit inſupportable de prolonger le tems de ſon gouvernement, & de lui faire accorder le conſulat, ſe vit, par la priſe de Rome, en état & en droit de dire à Métellus qu'il le tenoit ſon priſonnier de guerre, & lui, & tous les autres qui étoient avec lui.

Ce qui eſt donc le principal dans un général d'armée, de ſavoir forcer ſes ennemis à combattre quand il eſt le plus fort, & s'empêcher d'y être forcé quand il eſt le plus foible; c'eſt ce qu'Agéſilas ſut parfaitement pratiquer, & par-là il ſe maintint toujours invincible. Céſar de même ſut fort bien s'empêcher de ſe commettre contre Pompée avec des forces inférieures aux ſiennes, de peur d'un échec qu'il voyoit infaillible; mais quand il l'eut éloigné de ſa flotte, alors ſe ſentant le plus fort, il ſut le forcer à combattre avec ſon armée de terre, & à mettre toute ſa fortune au hazard d'une bataille où il fut défait, & qui dans le moment même mit Céſar en poſſeſſion de ſon argent, de ſes vivres, & de la mer, dont il pouvoit demeurer maître ſans aucun riſque s'il avoit sû éviter le combat.

Tout ce qu'on allegue pour juſtifier cette action, c'eſt cela même qui l'aggrave & qui forme un très-grand reproche contre un général de cette réputation. Car qu'un jeune général ſans expérience, troublé par les murmures & par les criailleries d'une armée qui l'accuſe de molleſſe & de lâcheté, ſe laiſſe entraîner à quitter le parti le plus sûr & le conſeil le plus ſage, cela peut fort bien arriver, & eſt même pardonnable; mais que Pompée-le-Grand, dont les Romains appelloient le camp *leur patrie*, & la tente *leur ſénat*, & qui regardoient comme traîtres & déſerteurs ceux qui étoient reſtés dans Rome, tant les préteurs que les conſuls; ce Pompée, à qui

jamais ils n'avoient donné de ſupérieur pour le commander, & qui avoit fait toutes ſes campagnes & toutes ſes expéditions ſous lui-même avec une ſouveraine autorité, & en qualité de généraliſſime, & avoit toujours réuſſi; qui eſt-ce qui peut ſouffrir que par les brocards d'un Favonius & d'un Domitius, & de peur d'être appellé Agamemnon, il ſe laiſſe forcer à mettre au hazard d'une bataille l'empire & la liberté? car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie préſente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome, ou, après s'être tant vanté que par ſa fuite il avoit imité la ruſe de Thémiſtocle, il ne devoit pas après cela dans la Theſſalie regarder comme ſi honteux ou ſi infame le refus ou le ſimple retardement du combat. Car la plaine de Pharſale n'étoit pas un théatre ni un ſtade que les dieux leur euſſent ouvert afin qu'il y vînt combattre au cri d'un héraut, ou qu'il quittât la couronne à un autre; mais il avoit pluſieurs autres plaines, pluſieurs milliers de villes & la terre entiere, dont l'empire qu'il avoit ſur la mer lui donnoit le choix, s'il avoit voulu imiter Fabius Maximus, & Marius & Lucullus, & Agéſilas lui-même. Ce dernier n'eut pas à Sparte de moindres murmures à ſouffrir quand les Thébains l'appelloient au combat pour la défenſe de ſon pays qu'ils ravageoient à ſa vue, ni de moindres reproches & de moindres calomnies à ſoutenir en Egypte par la folie du roi, ſur ce qu'il lui conſeilloit de

prendre patience & de ſe tenir en repos. Auſſi en ſuivant toujours les conſeils les meilleurs & les plus ſages, comme il l'avoit réſolu dès le commencement, ſans ſe laiſſer jamais ébranler, non-ſeulement il ſauva les Egyptiens malgré eux, & conſerva ſeul Sparte debout & en ſon entier au milieu de tous ces mouvemens, &, pour ainſi dire, de toutes ces ſecouſſes & de tous ces tremblemens dont elle étoit agitée, mais encore il éleva dans ſa ville un trophée de la défaite des Thébains, en donnant à ſes citoyens le moyen de vaincre une ſeconde fois, parce qu'il ne ſe laiſſa pas forcer par eux à ſe perdre & à les perdre tous avec lui. C'eſt pourquoi Agéſilas, dans la ſuite, fut loué de tous ceux qu'il avoit ſauvés par la violence qu'il leur avoit faite; & Pompée, au contraire, fut blâmé de ceux dont il n'avoit fait que ſuivre les conſeils, & qui l'avoient porté à commettre les fautes qui le perdirent. Il eſt vrai qu'on dit qu'il fut trompé par ſon beau-pere Scipion, qui, voulant ſauver les grandes richeſſes qu'il avoit apportées d'Aſie & ſe les approprier, & qui, les ayant cachées, le preſſa de donner la bataille, comme n'y ayant plus d'argent s'il la différoit. Mais quand cela ſeroit vrai, un général comme lui ne devoit pas tomber dans cet inconvénient, ni après s'être laiſſé ſi facilement ſurprendre, ſe hâter d'hazarder ainſi ſa fortune, & de mettre le tout pour le tout. A ces traits nous pouvons ſuffiſamment connoître l'un & l'autre de ces caracteres.

Quant à leur voyage en Egypte, l'un y alla par néceſſité pour ſe ſauver, & l'autre y alla volontairement, ſans néceſſité & avec peu d'honneur, ſeulement pour amaſſer de l'argent, afin d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs de ce qu'il auroit gagné à ſervir les Barbares. Et enfin les reproches que nous faiſons aux Egyptiens au ſujet de Pompée, les Egyptiens les font à Agéſilas, pour le vilain tour qu'il leur joua; car ſi Pompée fut trompé pour s'être fié aux Egyptiens, les Egyptiens furent trompés pour s'être fiés à Agéſilas, qui changea de parti, & qui prit les armes contre ceux au ſecours deſquels il étoit venu.

*Fin de la comparaiſon d'Agéſilas & de Pompée,*

*& du Tome VI.*